



Université de Limoges

**École Doctorale Cognition, Comportements, Langage(s) (ED 527)
Centre de Recherches Sémiotiques CeReS**

Université d'Istanbul

**École Doctorale Sciences Sociales
Département de Langue et Littérature Françaises**

Thèse pour obtenir le grade de
Docteur de l'Université de Limoges et de l'Université d'Istanbul
Sciences du Langage / Sémiotique

Présentée et soutenue par
Seldag BANKIR

Le 21 décembre 2017

**La problématique de l'identité dans les romans de Sylvie
Germain : une approche sémiotique**

Thèse dirigée par M. Jacques FONTANILLE et Mme Nedret OZTOKAT KILICERI

JURY :

Rapporteuses

Mme Duygu OZTIN PASSERAT, Professeur, Département de Didactique du Français Langue Etrangère, Université Dokuz Eylül

Mme Ece KORKUT, Professeur, Département de Didactique du Français Langue Etrangère, Université de Hacettepe

Examineurs

M. Jacques FONTANILLE, Professeur émérite, CeReS, Université de Limoges

Mme Nedret OZTOKAT KILICERI, Professeur, Département de Langue et Littérature Françaises, Université d'Istanbul

Mme Arzu KUNT, Professeur, Département de Langue et Littérature Françaises, Université d'Istanbul

Mme Ayşe Banu KARADAG, Professeur, Département de Traduction et d'Interprétation, Université Technique de Yıldız

Mme Duygu OZTIN PASSERAT, Professeur, Département de Didactique du Français Langue Etrangère, Université Dokuz Eylül



A mes parents...



Remerciements

Cette thèse a été réalisée dans le cadre d'une convention de cotutelle entre l'Université de Limoges et l'Université d'Istanbul. Au terme de cette étude qui est le fruit d'un travail long et difficile, je voudrais remercier chaleureusement tous ceux qui ont contribué de près ou de loin à sa réalisation.

J'aimerais tout d'abord remercier mes deux Directeurs de thèse, M. Jacques Fontanille et Mme Nedret Öztokat Kılıçeri qui ont dirigé mes recherches à l'Université de Limoges et à l'Université d'Istanbul.

Je remercie M. Jacques Fontanille d'avoir accepté de diriger mon travail dans le cadre d'une cotutelle de thèse. Je suis profondément reconnaissante envers lui pour son encadrement intellectuel et ses conseils précieux qui ont enrichi cette étude. Son soutien et ses encouragements m'ont permis d'aller vers l'avant durant ma thèse.

Je remercie Mme Nedret Öztokat Kılıçeri à qui je dois énormément. Ses indications efficaces et ses conseils enrichissants ont nourri mes réflexions et m'ont permis de voir plus clair dans mes recherches tout au long de ce travail. Je lui suis reconnaissante pour sa rigueur intellectuelle, sa grande disponibilité, son soutien et sa patience.

Mes remerciements s'adressent aussi aux membres du comité de suivi de thèse, à Mme Arzu Kunt et à Mme Ayşe Banu Karadağ pour leur disponibilité, leurs précieux conseils et commentaires. Je tiens à remercier Mme Duygu Öztin Passerat et Mme Ece Korkut d'avoir accepté d'être rapporteuses de cette thèse et d'avoir pris le temps de l'examiner. Je remercie toujours Mme Duygu Öztin Passerat d'avoir accepté de participer au jury de soutenance.

Je remercie vivement le Service de Coopération et d'Action Culturelle de l'Ambassade de France en Turquie qui m'a attribué une bourse de thèse en cotutelle pour mes séjours à Limoges.

Un grand merci à Buket Altınbüken Karşlı, ma collègue qui est devenue ma confidente et ma conseillère dans mon parcours scientifique ainsi que dans la vie en général. C'est grâce à ses conseils et encouragements que je me suis lancée dans l'aventure de la thèse en cotutelle. Ce travail n'aurait pas été possible sans son soutien moral, ses encouragements et son amitié précieuse.

Sans oublier l'une des plus belles rencontres de ma vie : Lina Marcela Liñán Durán avec qui j'ai partagé beaucoup d'émotions, de joies et de rires depuis notre connaissance. J'ai



apprécié sa présence à mes côtés tout au long de ce travail. Je la remercie pour son soutien constant et pour tous ces beaux moments partagés à Limoges.

Je tiens également à adresser mes sincères remerciements à la famille Sautivet dont le soutien a été précieux pendant mes séjours à Limoges. J'ai énormément appris à leurs côtés. Merci pour tout.

Merci à tous mes professeurs et à tous mes collègues de l'Université d'Istanbul et de l'Université de Limoges pour leurs savoirs scientifiques, leur soutien mutuel et leurs échanges amicaux.

Mes remerciements vont également à Saner Mesçioğlu pour m'avoir encouragée et épaulée durant cette période de travail. Merci pour tout le bonheur et le courage qu'il m'a apportés chaque jour.

Enfin, un grand merci à mes parents qui ont veillé sur moi depuis toujours. Je leur suis profondément reconnaissante pour m'avoir fait confiance et m'avoir soutenue tout au long de ce travail.



Droits d'auteurs

Cette création est mise à disposition selon le Contrat :

« **Attribution-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de modification 3.0 France** »

disponible en ligne : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/fr/>



Sommaire

Introduction	10
Chapitre I : Approche sémiotique	19
I.1. Dimension narrative	21
I.1.1. Le modèle actantiel	22
I.1.2. Les actants transformationnels et les actants positionnels	25
I.1.3. Le programme narratif	26
I.1.4. Les schémas narratifs canoniques	26
I.1.5. Les modalités	31
I.2. Dimension figurative	35
I.2.1. La figurativité et la sémosis	35
I.2.2. La structure élémentaire de la signification	37
I.2.3. La figurativité et l'isotopie	39
I.2.4. Le figuratif et le thématique	39
I.2.5. La signification et la perception	40
I.3. Dimension affective	43
I.4. Dimension énonciative	48
Chapitre II : Identité	53
II.1. La question de l'identité	53
II.1.1. Réflexions philosophiques sur l'identité	54
II.1.2. Regard psychologique sur la question de l'identité	59
II.1.3. Identité sous le regard sociologique	61
II.1.4. Identité comme un concept traversé par des paradoxes	65
II.2. Altérité au sein de la problématique identitaire	68
II.3. Identité en sémiotique	75
II.4. Identité sous un angle éthique sémiotisé	83
II.5. Identité sous un angle anthropologique : Le cycle du don et le lien social	88



Chapitre III : Analyse sémiotique de la problématique identitaire des personnages 92

III.1. Crise des origines : Sujets porteurs de leur destin	92
III.1.1. Lien d'attachement parent-enfant	92
III.1.2. Lien fiduciaire entre les actants	95
III.1.3. Rupture des liens fiduciaires	100
III.1.4. Sujets frustrés à la suite de la rupture fiduciaire	104
III.1.5. Sujets chargés des valeurs thématiques et pathémiques négatives au détriment des valeurs modales positives	108
III.2. Ségrégation : perturbation du contrat fiduciaire social	115
III.2.1. Les anti-valeurs en tant que facteurs de ségrégation	116
III.2.1.1. Albinisme	117
III.2.1.2. Solitude	119
III.2.1.3. Anonymat de la filiation	121
III.2.1.4. Honte	122
III.2.1.5. Manque de confiance en soi et en l'autre	123
III.2.2. Sujets vulnérables en marge de la société	125
III.3. De la problématique de l'existence à la problématique de la persévérance	128
III.3.1. Problématique du sentiment d'existence : manque d'affirmation chez les sujets	130
III.3.1.1. Plénitude des manques : Imperfection dans l'être des sujets	132
III.3.1.2. Manque de reconnaissance	135
III.3.2. Problématique de la persévérance	140
III.4. Le parcours erratique des personnages	142
III.4.1. Les formes de vie et le principe de persévérance	145
III.4.2. Les formes de vie et l'imperfection	146
III.4.3. Les régimes topologiques des formes de vie	148
III.4.4. Les régimes temporels des formes de vie	149
III.4.5. Errance comme une problématique de la persévérance	152
III.4.6. Errance comme une forme de vie complexe	154
III.4.7. Errance comme une forme de vie englobante	155
III.5. Le hasard et les aléas de la vie dans les récits	156
III.5.1. Les aléas de la vie dans le parcours des sujets	158



III.5.2. Les événements bouleversants qui marquent le début du parcours des sujets.....	159
III.5.3. La persistance des événements bouleversants au cours du parcours erratique des sujets	162
III.5.4. La présence du mal dans le monde chaotique	165
III.5.5. L'instance divine et mythique dans les récits	167
III.6. Les formes de vie des personnages qui déterminent leur parcours erratique	168
III.6.1. La fuite : la présence envahissante des forces antagonistes dans le champ de présence des sujets	168
III.6.2. L'inclusion : vacuité des sujets dans une perte perpétuelle de valeurs	177
III.6.3. La conduite aléatoire	182
III.6.3.1. Egarement des sujets en l'absence de repères	182
III.6.3.2. Attente de l'inattendu à la recherche du salut	189
III.6.4. L'échange affectif et la conduite éthique	196
III.6.4.1. Les rencontres avec les Autres	198
III.6.4.2. L'aspect phénoménologique des rencontres	216
III.6.5. La réconciliation et la paix : reconstitution identitaire des sujets	220
III.6.5.1. L'aspect anthropologique des rapports des sujets avec les Autres .	231
III.7. L'espace et le temps du parcours des sujets	236
III.7.1. L'imperfection dans les formes de vie des sujets	239
III.7.1.1. Le chaos événementiel : la crise des origines - les aléas de la vie	240
III.7.1.2. Errance	242
III.7.1.2.1. Fuite	243
III.7.1.2.2. Inclusion	244
III.7.1.2.3. La conduite aléatoire	245
III.7.1.2.3.1. Egarement	245
III.7.1.2.3.2. Attente de l'inattendu	246
III.7.1.2.4. L'échange affectif et la conduite éthique	247
III.7.1.2.5. Réconciliation-emprise	248
III.8. La déconstruction et la reconstruction de l'identité des sujets	252



Conclusion	259
Références bibliographiques	271
Table des tableaux	278
Table des matières	279



Introduction

Notre étude vise une exploration du sens autour de l'identité dans des ouvrages de fiction. Le corpus est formé des romans de Sylvie Germain qui est une figure importante de la littérature française contemporaine. Auteure d'une trentaine d'ouvrages - fictions et essais - Sylvie Germain aborde les thèmes chers à notre siècle comme la guerre, la religion, le sens de l'existence, le retour aux origines et la quête de l'identité. Selon les critiques, son œuvre puissante est marquée par la force de l'imagination et par la beauté du style.¹

Sylvie Germain a suivi les études de philosophie auprès d'Emmanuel Levinas. Influencée par cet éminent philosophe, elle est imprégnée de la mystique chrétienne, et dans ses œuvres elle développe une réflexion spirituelle et philosophique qui procède de sa formation intellectuelle et littéraire.

Pour cette étude, nous avons choisi comme thème de recherche « la problématique de l'identité » qui occupe une place essentielle dans les romans de l'auteure. Nous nous proposons de cerner ce thème non pas dans le cadre d'une simple étude thématique, mais d'une façon appropriée à l'exploration de l'identité puisqu'elle apparaît plutôt comme un ensemble de dispositifs énonciatif, figural et passionnel entrelacés les uns dans les autres et dont l'exploration nécessite une approche multifocale. Pour essayer de comprendre l'insaisissable entrelacement des codes narratifs, affectifs, figuratifs et pragmatiques se trouvant aux origines de l'identité, nous avons choisi d'approfondir ce thème dans une perspective sémiotique et phénoménologique.

Le riche univers des romans de Sylvie Germain, qui interroge l'existence humaine, nous offre un grand nombre de données à analyser. L'auteure écrit à partir d'« une faille, à la fois intime et commune à tous les humains », comme elle le dit dans son essai, *Les Personnages*.² Elle touche notamment les tourments ou crises identitaires des personnages causés par les absences tragiques qui les frappent dès leur enfance.

L'œuvre romanesque de Sylvie Germain puise particulièrement le thème de ses fictions dans l'histoire de l'Europe. Elle met en scène le destin des personnages soumis aux événements dramatiques du XX^{ème} siècle. Elle entretient ainsi un rapport important avec l'histoire culturelle contemporaine. Elle traite de la division des sociétés et des races, qui provoque les troubles de l'identité chez les personnages.

¹ Mariska Koopman-Thurlings, *Sylvie Germain, La Hantise du Mal*, Paris, Editions L'Harmattan, 2007.

² Sylvie Germain, *Les Personnages*, Paris, Gallimard, coll. « L'un et l'autre », 2004, p. 52.



Dans notre étude, nous nous proposons d'analyser la problématique de l'identité autour de trois romans de l'auteure : *Chanson des mal-aimants (CM)*, *Magnus (MA)* et *L'inaperçu (IN)*.

Dans *Chanson des mal-aimants*, la narratrice-personnage, Laudes Marie Neigedaoût, parvenue à la soixantaine, retrace les principales étapes de sa vie. Née de parents inconnus en 1939, un mois avant la déclaration de la guerre, l'héroïne est abandonnée à sa naissance devant la porte d'un couvent. En outre, c'est une enfant albinos ; elle n'est voulue ni par sa famille, ni par d'autres personnes. Sans attaches, et vouée à une solitude forcée, elle mène une vie de vagabonde. Elle éprouve perpétuellement le sentiment de ne pas être à sa place et de ne devenir personne.

Une autre crise des origines se présente dans l'intrigue du roman *Magnus* qui aborde l'histoire douloureuse d'un homme ayant perdu la mémoire à l'âge de cinq ans au cours de la Seconde Guerre mondiale. Le roman raconté par un narrateur omniscient s'ouvre sur le personnage principal, Franz-Georg, âgé de 10 ans. Il est amnésique et ne garde aucun souvenir de sa petite enfance. Au fur et à mesure que le récit avance, le personnage découvre les tristes vérités concernant ses parents qui s'avèrent être les partisans du nazisme. Lors de la défaite de l'Allemagne en 1945, le père de Franz-Georg, médecin exerçant sur les prisonniers des camps, est déclaré criminel de guerre et fuit au Mexique. Devenue malade, sa mère confie Franz-Georg à son frère Lothar qui l'emmènera en Angleterre. Et tout cela bouleverse le parcours existentiel du héros en l'exposant aux multiples questions sur son identité.

Dans *L'inaperçu*, Pierre est un autre personnage dont le parcours est marqué par les problèmes identitaires. Dans le roman transmis par un narrateur omniscient, il s'agit d'une famille qui cherche à s'organiser après la mort du père. Le vide laissé par le père est comblé par un étranger, Pierre, que l'héroïne du roman, Sabine a rencontré par hasard. Avec les années, Pierre prend sa place dans la famille tantôt comme un ami, tantôt comme un grand frère. Cependant personne ne sait rien de lui, ni de ses parents, ni de ses origines. Il reste « inaperçu » pour les autres personnages et même pour les lecteurs jusqu'à la fin du roman où le narrateur révèle l'histoire de ce personnage restée dans l'obscurité du discours romanesque.

Dans les romans de Sylvie Germain, on observe les personnages traînant des preuves qui les stigmatisent et qui les condamnent à des comportements singuliers et surtout erratiques. Ces personnages aux destins particuliers sont présentés dans le discours romanesque de Sylvie Germain sous divers angles. Tantôt nous les voyons comme des jouets



du hasard, tantôt ils essaient de s'attacher à la vie grâce à l'aide des personnes qui se trouvent dans leur entourage. Notre lecture prend en considération les divers modes d'existence que nous nous proposons d'étudier en termes de « parcours », phases essentielles de la vie des personnages.

Notre étude se propose de faire une lecture sémiotique des romans de Sylvie Germain en se focalisant sur la problématique de l'identité. A cet effet, notre démarche se centre sur les acquis récents de la sémiotique du discours. Il est question d'une analyse de l'identité des acteurs-personnages principaux dans le cadre général de la théorie du discours.

En sémiotique, l'identité est considérée sous plusieurs optiques. Elle peut être considérée en fonction de la cohérence isotopique du parcours du personnage et des enchaînements prédicatifs qui permettent de le reconnaître. Elle peut être conçue par rapport aux rôles dominants qui déterminent le dispositif affectif, cognitif et modal du sujet. La construction identitaire peut être traitée à l'égard des modes de persistance dans le parcours syntagmatique. Elle peut aussi être abordée comme un rapport au collectif, dans ce cas nous avons affaire aux rôles que le sujet assume dans les relations établies avec les autres. Il y a donc plusieurs niveaux où l'on décrit l'identité en sémiotique, soit comme cohérence syntagmatique interne des parcours, soit comme marque distinctive en comparaison avec d'autres identités. Dans notre étude, en nous servant des outils sémiotiques qui permettent d'étudier ces différentes facettes de l'identité, nous visons à montrer comment se pose la question de l'identité dans le discours romanesque de Sylvie Germain.

Comme il a été dit plus haut, les romans de notre corpus sont particulièrement marqués par la problématique identitaire des acteurs-personnages. Nous nous efforcerons de montrer le ou les aspects de cette problématique de l'identité : est-elle de nature modale, de nature fiduciaire et/ou relève-t-elle de la cohérence syntagmatique ? En examinant d'un côté le dispositif affectif, cognitif et modal des acteurs-personnages, et de l'autre côté leurs manières de persévérer dans leur parcours syntagmatique, nous chercherons à montrer ce qui pose problème dans le fonctionnement sémiotique des configurations portant sur la construction identitaire.

A travers une analyse sémiotique adéquate, en examinant la mise en discours des manières d'être et d'agir des personnages, nous nous proposons d'étudier l'organisation du sens de l'identité dans les romans de l'auteure. A cet effet, nous examinerons diverses configurations des discours - figuratives, thématiques, affectives, énonciatives et modales - qui déterminent les propriétés identitaires des acteurs-personnages. Notre étude s'appuiera



notamment sur l'analyse des *formes de vie* établies par l'instance d'énonciation afin de déterminer leur manière de vivre et de sentir le monde et les autres.

Dans les discours romanesques, l'identité des personnages est en perpétuel changement au long de leur parcours tout en conservant une série de propriétés qui restent pourtant invariables. Le fait que l'identité se montre comme une configuration impliquant à la fois la permanence et la nouveauté nous incite à centrer notre étude sur l'identité en devenir. En examinant les configurations et transformations dans leur dispositif cognitif, affectif et modal, nous nous centrerons sur les rôles et les attitudes des personnages pour voir à la fois le changement et la permanence dans leur construction identitaire.

L'écriture de Sylvie Germain s'avère particulièrement intéressante par la priorité accordée au domaine du sensible qui est l'une des préoccupations de la sémiotique actuelle. Le parcours identitaire des personnages de nos romans obéit manifestement à une logique passionnelle. Les acteurs assument davantage le rôle du « sujet sensible » dans les récits. C'est pour cette raison que notre étude s'occupe essentiellement de la dimension passionnelle du discours romanesque de Sylvie Germain. A cet égard, parmi les modalités énonciatives, nous nous intéresserons particulièrement aux modalisations affectives qui présentent les états d'âme de nos personnages. Nous nous efforcerons de montrer comment les états affectifs s'expriment sous forme de discours de façon à déterminer inmanquablement l'identité du sujet sensible.

Dans la théorie sémiotique des passions, il existe une forte inspiration phénoménologique. Les mouvements perceptifs, la sensibilité et la présence du sujet sont considérés comme les principaux paramètres sémiotiques qui contribuent au procès de la signification du discours. Ces paramètres permettant l'étude de l'instance de discours servent à aborder en profondeur l'identité en procès. En outre, l'approche sémiotique qui nous offre des outils d'analyse pour étudier la perception, la présence et la sensibilité du sujet dans les discours littéraires nous aidera à mieux concevoir l'œuvre de Sylvie Germain dans laquelle se trouvent notamment les réflexions sur soi, sur la relation à l'autre et sur le monde.

Dans la sémiotique du discours, le *corps propre* du sujet qui occupe le centre de référence du champ du discours est considéré comme le siège des activités perceptives et sensibles. Le *corps propre* dispose autour de lui d'un *champ de présence* où s'exercent ses perceptions et impressions. Dans nos analyses, nous accorderons une place importante à l'examen des modulations du champ de présence des sujets afin d'étudier les variations survenues dans leurs expériences subjectives. Nous chercherons donc à démontrer comment les événements affectent leur champ de présence, comment ils l'agrandissent ou le réduisent,



et quels sont les effets de ces modifications du champ sensible sur le processus de la construction identitaire des sujets.

Il importe de souligner que le parcours somatique contribue considérablement au procès de la signification. Les personnages s'expriment aussi par leur corps qui tient l'instance de l'énonciation. Comme le dit Jacques Fontanille, « le sujet passionnel est un sujet qui parle avec son corps, ... : il sent, il voit, il touche, il entend. Ce corps percevant est à la fois le siège et la source de la scène, sous le mode obligé de la *présence* »³. En ce sens, nous aborderons également les expressions somatiques relatives à nos personnages qui se manifestent dans les discours en tant que corps sentant et réagissant. En particulier, les actes perceptifs et sensibles des sujets nous permettront d'étudier leur identité comme un processus dynamique, en devenir.

Dans les discours des romans, l'affectivité se rapporte essentiellement aux systèmes de valeurs instaurés par l'instance d'énonciation romanesque. La production des effets affectifs dépend étroitement de l'appréciation des valeurs par le sujet perceptif et affectif. Les modalisations affectives se forment en fonction non seulement des valeurs ancrées dans les objets, mais aussi des valeurs que le sujet s'accorde et que les autres lui attribuent. A cet égard, dans notre étude le rapport des personnages aux valeurs, qu'elles soient de type positif ou négatif, se montre déterminant par rapport à leurs rôles identitaires. Nous tenterons donc de répondre aux questions suivantes : Comment les modalités investies dans les objets des valeurs affectent-elles la modulation des états des personnages ? Comment les valeurs investissent et structurent-elles leur champ de présence ? Comment les valeurs participent-elles à l'instauration de leur identité tout en affectant leur cours de vie ?

Dans notre travail, nous nous intéresserons particulièrement à la dimension modale du discours pour mettre en valeur l'identité modale des sujets qui concerne inévitablement leurs rôles pathémiques. En examinant la force et l'équilibre entre les différentes modalités constitutives de leur identité, nous visons à dégager les combinaisons modales que traversent les sujets dans leur parcours pour déterminer leur cohésion et/ou incohésion identitaire. Donc notre étude, grâce aux outils sémiotiques, se propose d'aborder la construction identitaire des personnages romanesques sous divers aspects : passionnel, modal, fiduciaire, syntagmatique, etc.

Notre thèse contient trois chapitres. Dans les deux premiers chapitres, nous développons le cadre théorico-méthodologique qui nous guidera dans nos analyses des discours romanesques. Le premier chapitre fait une présentation générale des théories

³ Jacques Fontanille, *Sémiotique et littérature. Essais de méthode*, Paris, PUF, 1999, p. 72.



sémiotiques. Nous abordons l'évolution de la sémiotique greimassienne en présentant les principes fondateurs de la théorie et les développements qu'elle a connus au cours des années. Nous insistons notamment sur les développements récents, phénoménologiques et énonciatifs, qui assurent l'innovation théorique et méthodologique de la discipline.

Le deuxième chapitre se veut une mise en place des différentes approches possibles de l'identité. Notre objet de recherche « identité » qui est un concept complexe et multidimensionnel nous amène à croiser les théories de diverses disciplines afin de voir les différentes manières de concevoir l'identité. Nous nous efforçons donc d'apporter un éclairage sur la notion en parcourant les différents champs disciplinaires tels que la philosophie, la sociologie, la psychologie et l'anthropologie.

Dans ce deuxième chapitre, nous nous interrogeons aussi sur la question d'Autrui en considérant que le problème de l'identité est inséparable d'un questionnement sur l'altérité. Pour ce faire, nous recourons aux études phénoménologiques et socio-sémiotiques. A la fin de ce chapitre, nous revenons sur l'approche sémiotique afin de montrer les conceptualisations et démarches d'analyse sémiotiques portant sur l'identité. A ce point, il importe de souligner que la sémiotique est une méthode qui propose ses propres modèles de description pour aborder les préoccupations également traitées par diverses autres disciplines. En ce sens, les outils d'analyse qu'elle offre nous permettront d'examiner les questions telles que le rapport à soi, le rapport à l'autre, le rapport au temps, et les formes de vie collectives qui surgissent dans le discours romanesque de notre corpus.

Le troisième chapitre est consacré à l'analyse des romans de notre corpus qui se concentrera sur la problématique de l'identité. Notre objectif est de savoir comment, à partir des acquis de la théorie sémiotique, on peut reconstituer le sens de l'identité dans les romans. A cet effet, nous examinons les principales étapes du parcours des personnages qui participent à l'instauration du processus identitaire.

Dans notre démarche d'analyse, nous avons choisi de traiter les romans de notre corpus en parallèle étant donné les similarités dans les parcours des acteurs-personnages. Ces derniers se confrontent à des situations semblables et expérimentent des transformations identitaires similaires dans leur parcours de vie. Cela nous a incité à dégager des motifs narratifs communs (crise des origines, ségrégation sociale, errance, etc.) qui déterminent les phases fondamentales du cheminement identitaire des personnages. C'est autour de ces motifs narratifs que nous avons tenté d'analyser les fonctionnements et dysfonctionnements dans leur construction identitaire en recourant aux outils d'analyse sémiotique.



Une fois que nous avons posé un aspect de la problématique identitaire sous un titre, nous avons présenté en parallèle nos observations sur les trois romans en citant des passages représentatifs pour chacun. Nous avons ainsi cherché à éviter de répéter les mêmes aspects de la problématique identitaire à chaque fois que nous passons à l'examen d'un autre roman. Toutefois, il nous faut indiquer que les discours des romans sont marqués par la répétition de certains éléments thématiques comme l'obsession du passé, le traumatisme familial et la perte de contrôle de la vie. La réitération de ces éléments dans les discours nous a inévitablement conduit à les prendre en considération avec insistance dans nos analyses.

La première section du troisième chapitre « Crise des origines » aborde les événements qui provoquent les premières transformations identitaires des personnages. Il s'agit d'une perturbation du lien familial qui affecte tout le parcours affectif, cognitif et syntagmatique des sujets. On observe les retentissements de cette crise affective jusqu'aux dernières pages des romans.

La deuxième section se concentre sur la ségrégation sociale que subissent les personnages dans leur parcours de vie. On assiste cette fois-ci à une perturbation du lien social engendrée par la crise des origines. Il importe donc de repérer et d'analyser les anti-valeurs qui déterminent les rôles identitaires des personnages. Nous observons ainsi comment les singularités des personnages (singularité physique, singularité des situations sociales ou culturelles, etc.) les empêchent de construire une identité socio-culturelle.

La ségrégation sociale que subissent les personnages met en évidence le problème du rapport à l'autre qui tient une place privilégiée dans le discours romanesque de l'auteure. Cela nous amène à interroger les rôles joués par les personnages dans les collectifs où ils prennent place. Donc, nous considérons ici l'identité en fonction de la répartition des rôles à l'intérieur du collectif.

Dans la troisième section, nous nous attardons à la problématique de l'existence des personnages notamment aux formes et expressions de la persévérance dans leur cours de vie. En examinant les régimes de présence, les régimes d'interactions et les mouvements passionnels qui déterminent leur dispositif identitaire, nous étudions la position des sujets dans les discours romanesques, qui est fortement marquée par l'incomplétude.

Dans la quatrième section, nous abordons le parcours erratique des acteurs-personnages qui met en évidence la problématique de la persévérance dans le cours de vie. Nous examinons les *formes de vie* qui modèlent leurs manières de persévérer dans leur parcours syntagmatique. Cette section est aussi consacrée à la présentation de la théorie de



« formes de vie » de J. Fontanille qui nous permettra d'étudier les modes d'existence des personnages.

Les formes de vie sont des configurations qui mettent en évidence des formes identifiables concernant les manières de persister dans la vie. Elles se déterminent par la cohérence des schèmes syntagmatiques dans le cours de vie et par la congruence des sélections des contenus constitutives du sens de la vie. En ce sens, les formes de vie concernent et comprennent plusieurs dimensions : le sensible, les passions, les systèmes de valeurs, l'engagement dans le cours de vie, etc. ; elles apparaissent donc comme des configurations qui permettent d'exposer des propriétés identitaires reconnaissables concernant les modes d'existence et de persévérance des sujets.

Dans notre étude, nous considérons l'errance des personnages comme une forme de vie pertinente. En tenant compte des configurations discursives, passionnelles, temporelles et axiologiques qui déterminent leur parcours erratique, nous examinons comment les personnages cherchent à persévérer dans leur cours de vie en s'efforçant de régir leur relation avec le monde, avec les autres, avec le social.

La cinquième section porte sur la thématique des aléas de la vie, cette dernière étant prépondérante dans les discours des romans de façon à déterminer les modes d'existence des personnages. Les aléas de la vie se manifestent comme une autre forme de vie importante qui domine et contrôle le cours de vie des personnages. Nous examinons les manières de vivre et de sentir des sujets dans un monde marqué par le « chaos événementiel ».

La sixième section comprend l'étude de diverses formes de vie qui déterminent le parcours erratique des acteurs-personnages. En examinant la permanence, les ruptures et les renouvellements dans les propriétés du discours qui caractérisent les modes d'existences des sujets, il se dégage une série de formes de vie qui modèlent leurs manières de persévérer face aux aléas de la vie.

Dans la septième section, nous nous centrons sur la dimension topologique et temporelle des formes de vie que nous avons repérées. Nous cherchons à montrer en quoi les régimes spatio-temporels constituent les formes de vie en déterminant leur cohérence et/ou incohérence. Il s'agit de présenter les caractéristiques particulières qui déterminent l'individuation de chaque forme de vie.

Dans la dernière section du troisième chapitre, nous reprenons le processus de déconstruction et de reconstruction de l'identité des personnages afin de faire un bilan



concernant leur transformation identitaire. Nous examinons aussi leur formation identitaire en partant de la théorie de J. Fontanille qui porte sur les instances identitaires de l'actant-sujet.

Comme le montre notre étude, l'œuvre de Sylvie Germain est traversée par une profonde interrogation sur les troubles identitaires de l'individu qui cherche à persévérer dans le monde moderne et contemporaine marqué par le chaos aléatoire. En examinant ainsi les formes de vie établies par l'instance d'énonciation romanesque, notre recherche se propose de mettre en évidence la manière dont l'auteure traite de la question de l'identité dans un monde en perpétuelle mouvance.



Chapitre I. Approche sémiotique

Au sein des sciences du langage, la sémiotique est une discipline qui se donne pour but d'élucider l'émergence de la signification dans divers objets d'étude tels que textes, images, gestes, objets, etc. Théorie de la signification, la sémiotique se constitue dans les années soixante. Puisant ses sources principales dans un structuralisme issu de Ferdinand de Saussure et du linguiste danois Louis Hjelmslev, elle se forme à la rencontre de diverses disciplines comme la linguistique, l'anthropologie et la logique formelle.

Fidèle à l'héritage linguistique de Ferdinand de Saussure et de Louis Hjelmslev, Algirdas Julien Greimas, en passant par l'analyse des signes, s'oriente vers l'étude de la signification du discours et développe l'analyse formelle des ensembles signifiants, en particulier de divers types de récits tels que mythes, nouvelles, contes, recettes de cuisine, etc. S'intéressant surtout au parcours génératif de la signification dans les récits, il construit les principes fondateurs de la sémiotique narrative et discursive.

« La sémiotique greimassienne est envisagée en tant que science de la signification, ou pour reprendre Greimas comme « projet scientifique », centrée autour du texte narrativisé. Il s'agit d'une opération d'articulation du sens, de construction de la signification »⁴.

Lors des premières formulations de la sémiotique, le texte est considéré comme un système clos⁵ au nom d'un principe d'immanence selon lequel la signification du texte ne dépend que de sa cohérence interne. Dans cette perspective, on vise à étudier la logique sous-jacente qui régit l'organisation entre les unités constitutives du récit. A partir des principes du structuralisme, on s'engage dans l'étude des phénomènes discontinus, des unités discrètes considérés comme éléments constitutifs de la signification. Le discontinu est ainsi conçu comme le seul niveau pertinent de l'analyse textuelle sous l'influence de l'épistémè structurale des années soixante. Le terrain d'étude est déjà délimité dans *Sémantique structurale* :

« La seule façon d'aborder, à l'heure actuelle, le problème de la signification consiste à affirmer l'existence de discontinuités, sur le plan de la perception, et celle d'écarts différentiels (ainsi Lévi-Strauss), créateurs de signification, sans se préoccuper de la nature des différences perçues ».⁶

⁴ Driss Ablali, *La sémiotique du texte : du discontinu au continu*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 99.

⁵ "Hors du texte point de salut" était le slogan greimassien du principe méthodologique de la sémiotique de cette époque.

⁶ Algirdas Julien Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, Editions du Seuil, 1966, p. 18.



Les premières approches dans l'analyse des récits reposent sur l'élaboration d'un système actionnel. L'analyse s'occupe de l'étude des actions et des transformations d'états dans le texte sans s'intéresser à la nature de ses opérations. Ainsi se trouve une « sémiotique de l'action » dite « discontinue » dans les années soixante.

Jusqu'aux années 80, la sémiotique se centre sur l'élaboration d'une syntaxe narrative qui aborde le parcours génératif de la signification au niveau de l'énoncé. Le processus de l'énonciation est mis à l'écart des préoccupations de sémiotique de cette époque en faveur de ce que Greimas nomme une « objectivation du texte ». Les questions autour de l'énonciation, de la perception et de la sensation qui sollicitent une interrogation sur la subjectivité, sur l'activité énonciative du sujet sont exclues de la théorie. La méthode ne s'attarde guère sur les instances du sujet du discours, sur le rapport sensible du sujet au monde et aux autres actants. L'aspect « continu » qui inclut les thèmes de recherche comme la perception, la subjectivité, les passions et la représentation du monde ne constitue pas un objet d'analyse pertinent pour le moment.

Au cours des années 80, nous assistons au changement épistémologique dans les études sémiotiques. Ce changement épistémologique se réalise grâce à l'exploration des études phénoménologiques (développées par Edmund Husserl et Maurice Merleau-Ponty) et des travaux d'Emile Benveniste sur l'énonciation. La reconnaissance de ces études exerce une grande influence sur l'élargissement du champ d'investigation de la sémiotique. Les sémioticiens s'orientent ainsi vers de nouveaux champs de recherches évités pendant longtemps au nom des principes structuralistes : la « perception », les « passions », le « corps » sont désormais considérés en termes sémiotiques comme *des propriétés du discours*.

Cette nouvelle orientation incite alors la sémiotique à déplacer progressivement ses centres d'intérêt de l'objet vers le sujet, de l'action vers les états d'âme, de l'énoncé vers la réalité du discours en acte. Comme le note Denis Bertrand, « en réactivant ses liens avec la phénoménologie, la sémiotique envisage d'un seul tenant l'énonciation et la perception qui assurent ensemble l'insertion du sujet dans le monde ».⁷ A côté de la dimension pragmatique portant sur le système actionnel, désormais de nouvelles problématiques concernant la dimension passionnelle et cognitive du discours sont abordées par les chercheurs.

⁷ Denis Bertrand, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan Université, 2000, p. 69.



« Ainsi, ce qui à l'origine a été élaboré comme une théorie de l'action, attribuant à des sujets une capacité d'agir et d'évaluer l'action, s'est progressivement transformé en une théorie qui considère des sujets cognitifs agissants, dotés d'un caractère et d'un tempérament. »⁸

L'introduction du niveau « continu » dans la sémiotique permet de prendre en compte le processus d'émergence de la signification. On s'engage dans l'élaboration d'une théorie des passions et de la perception qui aborde l'étude des propriétés pathémiques et cognitives du texte. On donne une place considérable aux dimensions sensible, perceptive et tensive. Les travaux des sémioticiens tels que Jacques Fontanille, Herman Parret, Denis Bertrand et Claude Zilberberg contribuent à développer cette nouvelle approche de la sémiotique. Il se trouve qu'« avec l'acceptation de cette approche entre les sémioticiens, est apparu aujourd'hui un nouveau courant de sémiotique défini par les termes tels que "sémiotique de la présence", "sémiotique du corps", "sémiotique des passions", "sémiotique tensive" ».⁹

A travers diverses démarches d'analyse qu'elle a développées, la sémiotique vise à révéler, d'une façon pertinente, le processus de production du sens de l'œuvre littéraire. L'analyse sémiotique concerne les différentes dimensions du discours : narrative, figurative, affective, énonciative. Cette partie vise donc à présenter ces différentes dimensions en abordant des concepts, des modèles et procédures sémiotiques utilisés pour saisir les effets de sens de la création littéraire.

Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, la sémiotique a rencontré au cours des années de nouvelles questions et de nouveaux centres d'intérêts. Nous nous proposons donc de présenter aussi l'innovation théorique et méthodologique de la discipline.

I.1. Dimension narrative

Au niveau narratif, l'objet d'étude du sémioticien est l'organisation narrative du discours. Il s'agit d'étudier les structures sémio-narratives qui permettent de rendre compte de la narrativité du discours considérée comme responsable de la production de sens. Les

⁸ Paolo Fabbri et Paul Perron, « Sémiotique actionnelle, cognitive et passionnelle », *Protée*, printemps 1993, vol. XXI, n° 2, p.8.

⁹ Nedret Tanyolaç Öztokat, *Yazınsal Metin Çözümlemesinde Kuramsal Yaklaşımlar*, İstanbul, Multilingual, 2005, p. 86. (Nous traduisons.) Version originale en turc : « Bu yaklaşımın göstergebilimciler arasında kabul görmesiyle, bugün « varlık göstergebilimi », « beden göstergebilimi », « tutku göstergebilimi », « gerilim göstergebilimi » gibi terimlerle tanımlanan yeni bir göstergebilim akımı başladı. »



démarches d'analyse de ce niveau se rapportent notamment à la sémiotique de l'action dite « discontinue » où l'étude se centre sur les transformations des états de choses dans le discours. Elle vise à étudier les parcours, les rôles, les moyens qui déterminent les programmes d'action, ces derniers construisant la dimension pragmatique du discours. Les modèles actantiels, les schémas narratifs, les structures modales constituent les principaux éléments de la narrativité.

I.1.1. Le modèle actantiel

Le terme « actant » considéré comme « pièce maîtresse du théâtre sémiotique »¹⁰ se distingue nettement du terme « acteur » en sémiotique. D'après A. J. Greimas et Joseph Courtés, l'actant est défini comme « celui qui accomplit ou qui subit l'acte, indépendamment de toute autre détermination » alors que l'acteur est conçu comme « une unité lexicale, de type nominal, qui, inscrite dans le discours, est susceptible de recevoir, au moment de sa manifestation, des investissements de syntaxe narrative de surface et de sémantique discursive ».¹¹

Les actants sont pris en compte selon divers rôles et fonctions qu'ils exercent dans le discours. Ils ne remplacent pas nécessairement des acteurs dans les récits ; ils peuvent également recouvrir les objets ou les concepts. En plus, ils peuvent être individuels aussi bien que collectifs. Il faut aussi noter qu'un actant peut correspondre à plusieurs acteurs ainsi qu'un acteur peut assumer plusieurs rôles actantiels au cours du récit.

S'inspirant de l'analyse morphologique de Vladimir Propp qui distingue sept sphères d'action et trente-et-une fonction dans les contes merveilleux russes, A. J. Greimas construit son propre modèle actantiel. Par réduction des fonctions du modèle proppien, A. J. Greimas propose un modèle plus général qui se forme de trois paires de catégories actantielles. Les six actants se définissent par les relations qu'ils établissent entre eux. Ce schéma actantiel bien connu est déjà présent dans *Sémantique structurale*¹².

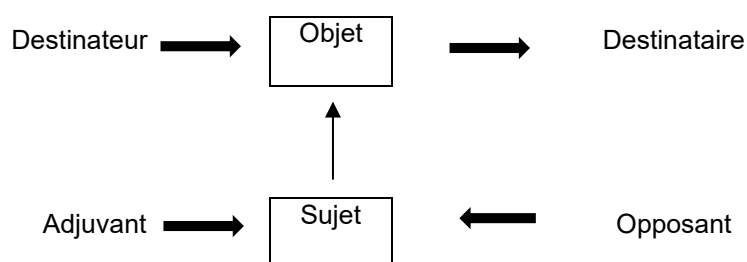
¹⁰ Jean-Claude Coquet, *La Quête du sens. Langage en question*, Paris, PUF, 1997, p. 149.

¹¹ Algirdas J. Greimas et Joseph Courtés, *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1993, pp. 3,7.

¹² Algirdas J. Greimas, *Sémantique Structurale, op.cit.*, p. 180.



Tableau 1 : Schéma actantiel



Les relations établies entre ces six actants s'installent sur trois axes. Le premier est l'« axe de la communication » qui associe le Destinateur et le Destinataire. Le Destinateur apparaît comme « source et garant des valeurs »¹³ dans le discours. Il transmet les valeurs par l'intermédiaire d'un Objet au Destinataire. Ce dernier peut être le même acteur que le Sujet ou bien un autre acteur qui bénéficie de la jonction entre le Sujet et l'Objet.

*« Le Destinataire (celui qui reçoit l'Objet de valeur) est très souvent le même acteur que le Sujet (celui qui recherche l'Objet), mais ce n'est pas le cas général ; de toutes façons, il s'agit bien de deux rôles actantiels différents : dans un cas, le Destinataire participe à la définition contractuelle des valeurs ; dans l'autre cas, le Sujet participe aux programmes de jonction avec l'Objet ».*¹⁴

Le destinateur se montre comme une force qui pousse le Sujet à acquérir l'Objet de valeur. Tout comme le Destinataire, le Destinateur peut aussi être le même acteur que le Sujet. Dans ce cas, c'est le Sujet qui se construit les valeurs et qui se met en acte pour les réaliser.

Le deuxième axe qui détermine la relation entre le Sujet et l'Objet est l'« axe du désir ». Le Sujet qui est considéré comme l'actant principal du récit se définit particulièrement par son rapport à la présence d'un Objet de valeur. Dans son parcours narratif, le Sujet cherche à acquérir cet Objet dont il éprouve le manque. Ces deux actants se déterminent par les relations de conjonction et/ou de disjonction.

Il est important de souligner que la valeur inscrite dans l'Objet visé est un élément essentiel qui gère les rapports entre les actants. La valeur se construit dans le discours à travers son axiologisation et son investissement dans la syntaxe des opérations.

¹³ Denis Bertrand, *Précis de sémiotique littéraire, op.cit.*, p. 182.

¹⁴ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, 1998, p. 112.



Particulièrement le Sujet se trouve déterminé dans son parcours par sa relation à la valeur. C'est elle qui donne une orientation axiologique à son parcours, un sens à son projet de vie.

C'est à travers ce passage que J. Fontanille précise le rôle essentiel que la valeur joue dans la prédication discursive.

« La perspective discursive met donc au centre de la syntaxe narrative l'objet de valeur : ce qui supporte la transformation, et ce qui en vaut la peine, en somme. Ramené à l'essentiel, le devenir de l'objet de valeur dans le discours ne connaît que deux dimensions : (1) d'un côté celle de l'actualisation des valeurs, grâce à leur inscription dans des objets et des figures concrètes, et grâce à la construction et/ou à la conquête de ces objets par des sujets ; (2) de l'autre, celui des échanges des objets de valeurs entre des destinataires et des destinataires, qui est, par définition, leur mode d'existence dans les communautés humaines »¹⁵.

Le troisième axe appelé l'« axe du pouvoir » porte sur la relation entre l'Adjuvant et l'Opposant. L'Adjuvant soutient la réalisation de la jonction souhaitée entre le Sujet et l'Objet et aide le Sujet dans son programme tandis que l'Opposant fait obstacle à la quête du Sujet.

Ce schéma actantiel de base qui constitue « les principales bases qui agissent et interagissent dans une action »¹⁶ prend un aspect plus général dans le temps et se réduit à quatre actants : Destinateur-Destinataire, Sujet-Objet. On construit aussi un second dispositif actantiel, un modèle inverse qui représente l'univers narratif de l'Anti-sujet.

L'Anti-sujet est l'actant qui vise les valeurs ancrées dans la sphère d'un Anti-destinateur ; il entretient donc une relation d'opposition avec le Sujet. Il vise à acquérir soit le même objet, soit un anti-objet. Les rapports conflictuels et/ou contractuels entre ces deux actants construisent la dimension polémique dans le processus narratif. Quant aux deux actants disparus, l'Adjuvant et l'Opposant, « le premier est intégré à la sphère du destinataire..., le second est intégré à la sphère de l'Anti-sujet. »¹⁷

¹⁵ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, op.cit., pp. 156-157.

¹⁶ Driss Ablali, op.cit., p. 41.

¹⁷ Denis Bertrand, *Précis de sémiotique littéraire*, op.cit., p. 183.

I.1.2. Les actants transformationnels et les actants positionnels

Dans la perspective d'une sémiotique du discours, J. Fontanille fait une distinction entre les actants transformationnels que nous avons vus ci-dessus (actants de la syntaxe narrative : Sujet, Objet, Destinateur, Destinataire) et les actants positionnels (source, cible, contrôle), ces derniers se rapportant au discours en acte¹⁸. Le sémioticien indique que les actants transformationnels qui sont déterminés par leur engagement par rapport à la transformation entre deux états relèvent d'une *logique des forces*. Quant aux actants positionnels, ils sont déterminés par leur position de référence dans le discours et relèvent d'une *logique des places*.

« La notion d'*actant positionnel* suppose donc qu'on puisse définir les actants, qui sont des entités syntaxiques abstraites, à partir d'une topologie, à partir de la structure d'un « lieu »¹⁹. Dans la perspective du discours en acte, le champ du discours est considéré comme un champ positionnel où se produisent les deux actes perceptifs élémentaires : la *visée* et la *saisie*. Chacun de ces actes implique au moins deux actants positionnels : l'actant *source* et l'actant *cible*. Les actants positionnels entretiennent différents types de rapports les uns avec les autres selon l'acte perceptif qui les détermine.

« Dans la *visée*, la source entre en relation intensive et affective avec la cible, dans un champ positionnel ouvert (cf. *L'homme aperçut l'oiseau dans le ciel*) ; alors que, dans la *saisie*, la source entre en relation cognitive et extensive, voire quantitative, avec la cible, et ce dans un champ positionnel fermé (cf. *L'homme scruta le ciel jusqu'à l'horizon, et vit un oiseau*) »²⁰.

Il se trouve également un autre actant positionnel, l'*actant contrôle* qui gère le rapport entre la source et la cible. Selon J. Fontanille, l'« obstacle » est l'une des réalisations possibles de cet actant contrôle.

Selon le sémioticien, les actants transformationnels se dérivent des actants positionnels par un changement de logique. On passe de la logique des places à celle des forces. On assiste ainsi au dédoublement du système actantiel.

¹⁸ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, op.cit., p.150.

¹⁹ *Ibid.*, p.152.

²⁰ *Ibid.*, p.153.



« En effet le couple sujet/objet est l'homologue du couple source/cible (le sujet vise et saisit l'objet) ; de même, le couple destinataire /destinataire (le destinataire vise et se saisit du destinataire en lui communiquant l'objet) ; enfin, le couple destinataire/destinataire fait globalement office d'actant de contrôle (parce qu'il définit la valeur) par rapport au couple sujet/objet. »²¹

Donc, ces deux types d'actant appartiennent aux deux différents domaines de pertinence du discours. Les actants positionnels qui dépendent de la prise de position énonciative appartiennent au domaine du discours en acte. Les actants transformationnels qui dépendent de la programmation narrative se rapportent à celui du discours-énoncé.

I.1.3. Le programme narratif

Sous l'angle de la programmation narrative, le processus pendant lequel le Sujet cherche à se conjoindre avec l'Objet de valeur pour combler le manque est appelé « le programme narratif ». Dans son programme, le Sujet exerce un prédicat d'action, autrement dit un faire transformateur pour passer d'un état initial à un état terminal. Suivant que son action se termine par l'acquisition ou la privation, le rapport du Sujet (S) à son Objet (O) est déterminé par la relation de conjonction ($S \cap O$) ou de disjonction ($S \cup O$). Le parcours narratif du Sujet se construit par l'enchaînement syntagmatique de ses programmes narratifs.

Il faut noter que l'actant Sujet peut rencontrer dans son parcours narratif des contre-programmes qui s'inscrivent dans la sphère de l'Anti-sujet. Dans ce cas, le Sujet entretient un rapport conflictuel ou contractuel avec l'Anti-sujet qui lui montre une certaine résistance dans le déroulement de son programme narratif. La confrontation de deux actants, qui s'opposent à cause de leurs intérêts conflictuels ou opposés, met en évidence l'aspect polémique ou concurrentiel du récit.

I.1.4. Les schémas narratifs canoniques

En sémiotique, les discours sont capables de fournir des formes intelligibles à travers les schémas discursifs. Ces derniers nous permettent de construire la signification de ce à quoi les discours réfèrent. Les schémas narratifs canoniques servent à déterminer la syntaxe

²¹ *Ibid.*, p.158.



discursive de l'action.²² Le schéma de l'épreuve et le schéma de la quête sont les schémas les plus connus de la sémiotique classique.

Le schéma de la quête construit par A.J. Greimas en partant des études de Propp est le plus connu entre les schémas narratifs canoniques. Le schéma narratif greimassien dessine le procès de la quête du Sujet qui vise à combler le manque. Le programme narratif représentant la structure élémentaire de l'action s'articule en une suite de séquences. Cette suite de séquences qui se forme de quatre phases - manipulation, compétence, performance, sanction - permet d'organiser les éléments des parcours narratifs, et elle est connue sous le nom de « schéma narratif canonique ».

Dans la phase de la manipulation, le Destinateur incite le Destinataire à se transformer en Sujet opérateur pour qu'il se mette en quête de l'Objet de valeur. Entre ces deux actants s'établit un contrat qui fixe les valeurs déterminant la relation conjonctive ou disjonctive entre le Sujet et l'Objet.

La compétence concerne la phase où le Sujet acquiert les qualifications nécessaires pour exécuter sa tâche. Il est doté d'un certain nombre d'objets modaux (pouvoir, vouloir, savoir, etc.) qui l'aident durant sa quête.

La performance met en scène la réalisation de l'action du Sujet qui s'efforce à acquérir son Objet de valeur. Cette phase conduit à la conséquence de l'action.

Et la sanction est la phase où le Destinateur joue le rôle de juge : il évalue la performance du Sujet. Suivant que l'action accomplie est conforme ou non aux termes du contrat établi dans la phase de la manipulation, il rétribue ou punit le Sujet.

Les quatre séquences du schéma narratif de la quête sont fortement déterminées par les structures modales. La manipulation est la phase de la factitivité. Le Destinateur exerce sur le Destinataire un faire persuasif, un /faire-faire/ qui comporte plusieurs composantes modales telles que /faire-vouloir, /faire-devoir/, /faire-croire/ et /faire-savoir/. « Dès lors, le Destinateur-manipulateur peut aussi bien être celui qui mandate (tel le roi Arthur) que celui qui promet, celui qui encourage ou celui qui défie, celui qui flatte ou celui qui séduit... »²³. Il faut

²² A côté des schémas narratifs canoniques célèbres qui font partie de la sémiotique classique, J. Fontanille propose aussi d'autres schémas discursifs tels que les schémas de tension et les schémas passionnels canoniques. Pour plus d'information, le chapitre « Schémas discursif » dans *Sémiotique du discours* : pp. 101-125.

²³ Denis Bertrand, *Précis de sémiotique littéraire, op.cit.*, p. 187.



souligner que le Sujet peut aussi devenir son propre Destinateur en se construisant des valeurs et en se décidant à agir sans l'intervention d'une force extérieure.

La compétence et la performance s'inscrivent dans le champ de l'action. La compétence est la phase de l'/être-faire/ où le Sujet opérateur acquiert les conditions requises pour se mettre en acte et exécuter sa tâche. Ces conditions qui rendent possible l'action proprement dite sont définies par les objets modaux tels que /vouloir-faire/, /devoir-faire/, /savoir-faire/, /croire-faire/ et /pouvoir-faire/.

La performance correspond à la phase du /faire-être/ qui présente l'action du Sujet agissant pour construire un nouvel état de choses. Cette phase est déterminée par la confrontation entre le Sujet et l'Anti-sujet et conclut par l'acquisition ou la déperdition de l'Objet de valeur en question.

La sanction peut être définie comme la phase d'évaluation et met en scène de nouveau le Destinateur, cette fois-ci en tant que juge et évaluateur. « Le destinataire de la sanction est alors doté, ou supposé doté, d'un savoir vrai et du pouvoir de le faire valoir »²⁴. Il s'agit de la récompense ou de la punition du Sujet par le Destinateur.

Donc, avec les mots d'A.J. Greimas, le schéma narratif qui permet d'organiser les parcours narratifs des actants-sujets se présente comme :

*« un cadre formel où vient s'inscrire le « sens de la vie » avec ses trois instances essentielles : la qualification du sujet, qui l'introduit dans la vie ; sa « réalisation » par quelque chose qu'il « fait » ; enfin, la sanction – à la fois rétribution et reconnaissance - qui seule garantit le sens de ses actes et l'instaure comme sujet selon l'être ».*²⁵

Il est important de souligner que dans les récits ces quatre séquences du schéma narratif n'ont pas toujours lieu dans le même ordre. En plus, certaines séquences peuvent être plus accentuées que les autres en fonction des caractéristiques des récits.

Dans *Sémiotique du discours*, J. Fontanille examine la possibilité d'autres schémas narratifs canoniques à côté du schéma de la quête. L'un d'entre eux est le *schéma de l'épreuve*²⁶ qui représente la rencontre entre deux programmes narratifs concurrents. C'est le cas où les deux sujets se disputent pour emporter un objet ou occuper une même position. Le schéma se forme de trois phases :

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Algirdas J. Greimas et Joseph Courtés, *op.cit.*, p. 245.

²⁶ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours, op.cit.*, pp. 110-111.



Confrontation → Domination → Appropriation / Dépossession

L'appropriation désigne le programme narratif de conjonction déterminant l'acte réussi du vainqueur alors que la *dépossession* montre le programme narratif de disjonction déterminant l'acte manqué du vaincu. J. Fontanille indique que les autres étapes, *confrontation* et *domination*, ne peuvent pas être expliquées en termes du programme narratif, du point de vue du discours-énoncé. C'est le discours en acte qui contrôle le statut de ces deux étapes.

« En effet, la confrontation est tout simplement la mise en présence des deux actants et de leurs programmes : sans cette rencontre qu'assure le discours en acte, l'épreuve n'aurait jamais lieu. Pour pouvoir se disputer l'objet, les deux sujets doivent prendre position dans un même champ du discours, le champ de présence de l'instance du discours. Parfois même, l'enjeu du conflit peut se limiter à cette seule confrontation : il s'agit alors seulement d'emporter la position, d'occuper seul le centre du champ de référence, sans qu'aucun transfert d'objet soit en cause »²⁷.

A la suite de cette *confrontation* vient l'étape de *domination* où les sujets s'opposent pour occuper la position dominante. Cette domination peut d'abord se manifester en termes de modalités de la présence ; dans ce cas « le vainqueur est celui qui a la présence la plus forte ; il prend place au centre du champ du référence ; et le vaincu, celui qui a la présence la plus faible ; il est repoussé à la périphérie, dans une profondeur humiliante, ou hors du champ »²⁸.

La domination peut aussi se traduire en fonction des modalités de la compétence, et dans ce cas, « le pouvoir faire de l'un l'emporte sur le pouvoir faire de l'autre »²⁹. Ce type de domination entre les actants s'exprime en termes d'intensité et de quantité. Le schéma de l'épreuve qui prend en compte aussi les effets passionnels et axiologiques du conflit narratif dépend considérablement du contrôle de l'énonciation.

Toujours dans *Sémiotique du discours*, J. Fontanille propose d'autres schémas canoniques comme étant une alternative aux schémas de la quête et de l'épreuve. Ce faisant, le sémioticien souligne que les schémas narratifs produits par la praxis énonciative restent sous l'influence des aires culturelles où ils ont été déterminés. Dans les années 60-70, la sémiotique vise aussi à généraliser les schémas canoniques, surtout le schéma de la quête

²⁷ *Ibid.*, p.110.

²⁸ *Ibid.*, p.111.

²⁹ *Ibid.*



pour en faire un modèle universel représentant le cadre général de l'organisation narrative. J. Fontanille considère hors de portée cet objectif de créer un schéma universel du sens de l'action et il explique :

« En effet chaque culture se donne sa propre représentation du sens de l'action, ou, plus généralement, ses propres schémas du « sens de la vie ». Il est clair par exemple qu'une culture où le destin de chaque individu est considéré comme déjà écrit de tout temps n'accordera guère de sens à la quête individuelle »³⁰.

J. Fontanille donne comme exemple la culture chrétienne de l'époque classique où a lieu un débat sur la grâce entre jésuites et jansénistes. Il interprète ce débat en termes du schéma narratif de l'action :

« Celui qui croit pouvoir construire et gagner son salut peut en faire un objet de quête ; celui qui croit avoir reçu ou pas la grâce ne peut que s'efforcer de s'en montrer digne, et ce n'est plus une quête au sens strict, mais plutôt un effort permanent sur sa propre identité »³¹.

En plus, concernant le choix du corpus littéraire à partir duquel les schémas canoniques classiques ont été constitués, on voit qu'on ne tient compte que des cas où les sujets se mettent à la recherche d'objets de valeur désirables. Les récits où dominent les thèmes tels que la crainte, la répulsion ou la fuite sont ignorés. On ne prend pas en considération « les situations narratives qui mettent les sujets en présence d'objets de valeur négatifs, repoussants ou épouvantables »³².

En reposant sur les œuvres littéraires qui comportent d'autres cas de figures que la *quête*, J. Fontanille propose quelques schémas alternatifs comme « schéma de la fuite ou de la recomposition sélective (le tri) », « schéma du risque », « schéma de la dégradation ». Le mode de présence/absence de l'Objet pour le Sujet devient déterminant pour l'élaboration de ces différents schémas. Le sémioticien présente ainsi les possibilités de schématisation narratives de divers récits.³³

³⁰ *Ibid.*, p. 115.

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*, p. 116.

³³ Dans la partie analytique de notre étude, nous expliquerons en détail ces schémas narratifs que propose J. Fontanille dans *Sémiotique du discours*.



I.1.5. Les modalités

Les modalités sont des prédicats qui surdéterminent le statut des autres prédicats. Dans une scène prédicative, les prédicats modaux jouent le rôle de médiateur entre les actants et leur prédicat de base. Ainsi dans l'énoncé « Il veut chanter », le prédicat modal « vouloir » met en relation l'actant Sujet avec le prédicat descriptif « chanter ».

La sémiotique détermine un nombre donné de prédicats modaux : /vouloir/, /devoir/, /savoir/, /pouvoir/ et /croire/, et il faut noter que les modalités peuvent apparaître dans le discours de manière implicite ou explicite.

« la modalité appartient bien souvent au domaine de l'implicite, à titre de présupposé. L'implicite n'a aucune existence vérifiable dans le domaine de pertinence du discours-énoncé, sauf une existence métalinguistique. [...] quand on rencontre un faire dans un discours, on peut alors reconstruire par déduction les savoir, les vouloir et les devoir sous-jacents.

En revanche, dans la perspective d'un discours en acte, l'implicite du discours relève du « savoir partagé », de ces connaissances ... communes aux partenaires de l'énonciation. L'implicite... sera donc impliqué dans la praxis énonciative, sera enfouie et extrait, convoqué ou interrogé »³⁴.

En sémiotique, les modalités concernent alors à la fois le discours-énoncé et le discours en énonciation ; quelle qu'en soit la forme, elles assument des rôles différents. Dans la perspective du discours-énoncé, les modalités sont prises en considération à l'égard de leurs effets sur la réussite des transformations. Dans le schéma narratif canonique, la phase de la compétence est définie en termes d'acquisition des modalités. A cet égard, les modalités apparaissent comme des prédicats narratifs susceptibles de transformer la compétence des actants-sujets. Elles agissent directement sur « la force intentionnelle des actants, c'est-à-dire une part de leur identité d'actants transformationnels »³⁵. Selon J. Fontanille, elles relèvent donc de la *logique des forces* au niveau du discours-énoncé.

Selon la *logique des forces*, les modalités modifient les relations que le Sujet établit avec l'Objet et un tiers actant. Les modalités /vouloir/, /savoir/ et /croire/ (en forme de « croire à quelque chose ») modifient la relation entre le Sujet et l'Objet. Les modalités /devoir/,

³⁴ *Ibid.*, p.166.

³⁵ *Ibid.*, p.167.



/pouvoir/ et toujours /croire/ (en forme de « croire en quelqu'un »³⁶), quant à elles, agissent sur la relation entre le Sujet et le tiers actant, ce dernier pouvant être un Destinateur (dans le cas du /devoir/) ou un Adversaire (dans le cas de /pouvoir/).

Dans la perspective de l'instance du discours, les modalités font partie de l'activité énonciative. J. Fontanille leur attribue le rôle de *l'actant de contrôle* étant donné qu'elles assurent la réalisation du prédicat de base. Ils affectent ainsi le mode d'existence du procès. A cet égard, elles relèvent d'une *logique des places* qui est déterminante pour les différents modes d'existence. Concernant le fonctionnement des modalités selon la *logique des places*, J. Fontanille parle de quatre situations dont chacune correspond à un mode d'existence :

« Ce sont, dans l'ordre des degrés de présence : (1) le mode virtualisé qui caractérise le vouloir et le devoir ; (2) le mode potentialisé, qui caractérise les deux variétés du croire ; (3) Le mode actualisé, qui caractérise le savoir et le pouvoir. Enfin (4), le mode réalisé, dernier de la série, n'est pas à proprement parler celui des modalités au sens strict, puisque, sous ce mode d'existence, apparaissent les énoncés du faire et de l'être, qui ne comportent pas de distance modale »³⁷.

A partir de la proposition de J. Fontanille, et en tenant compte de la relation entre le Sujet, l'Objet et le tiers actant, il est possible de schématiser la correspondance entre les modalités et les modes d'existence de la façon suivante :

Tableau 2 : Correspondance entre les modalités et les modes d'existence

	Mode virtualisé	Mode potentialisé	Mode actualisé
Sujet / Objet	Vouloir	Croire (croire à quelque chose)	Savoir
Sujet / Tiers actant	Devoir	Adhérer (croire en quelqu'un)	Pouvoir

En outre, concernant la fonction des modalités dans le discours, il est important de souligner qu'elles jouent un rôle important pour la construction de l'identité des actants. Explicites ou implicites, leurs manifestations récurrentes deviennent déterminantes pour la construction identitaire des actants-sujets ainsi que pour les étapes de leur parcours. Elles

³⁶ Pour distinguer les deux types de /croire/, J. Fontanille appelle le premier (croire à qqch) le "croire", le deuxième (croire en quelqu'un) l'"adhérer".

³⁷ *Ibid.*, p. 170.



agissent directement sur la performance de ces derniers à travers les prédicats modalisés d'une part, et d'autre part sur leur compétence à travers les prédicats modaux.

Le sujet est défini tout au long de son parcours par les modalités qui se combinent, se transforment et/ou se décomposent. C'est pour cette raison que la dimension modale est « considérée comme celle où, par accumulation, combinaison ou transformation des modalités, les actants construisent leur identité ».³⁸

Il arrive que la construction de l'identité modale des actants prenne le devant la scène dans le discours de certains récits. Dans ce cas-là, les modalités se manifestent comme « des valeurs qui définissent des rôles et des attitudes devant le monde et dans un parcours de vie »³⁹. La quête des valeurs modales l'emporte sur la quête des objets de valeur, autrement dit sur la quête des valeurs descriptives, et on assiste ainsi à « une quête propre, la *quête de l'identité* »⁴⁰.

« La possibilité d'une quête d'identité suppose que l'enjeu soit défini comme un certain dispositif modal, que la visée de la quête discursive prenne la forme d'une image-but modale, définie indépendamment des axiologies et, par conséquent, compatible ou incompatible avec elles. On supposera alors que le sujet ne vise pas seulement les objets modaux (le vouloir, le savoir, le pouvoir, etc.) considérés comme des conditions nécessaires pour l'obtention des objets de valeur proprement dits, mais, au contraire, que la quête des objets de valeur devient à la limite le prétexte pour la construction d'une identité modale »⁴¹.

La construction de l'identité modale est dans ce cas une affaire d'intensité et de quantité. L'identité des actants est considérée en fonction de la gradation modale, à savoir du point de vue des équilibres tensifs entre les valeurs modales déterminant l'identité en question. Il faut enfin noter que les combinaisons modales peuvent produire des effets passionnels, ces derniers étant également déterminant pour l'identité des actants⁴².

Comme nous l'avons vu, même si les modèles de la dimension narrative concernent considérablement la théorie de l'action, la sémiotique narrative connaît dans le temps des développements importants qui permettent l'extension des champs d'application. Les modèles

³⁸ *Ibid.*, p. 172.

³⁹ *Ibid.*, p. 176.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 175.

⁴¹ Jacques Fontanille. "Le tournant modal en sémiotique", *Organon : Revista do Instituto de Letras da Universidade Federal do Rio Grande do Sul*, 1995, vol. 23, pp. 175-190.

⁴² Nous aborderons en détail la construction de l'identité modale des actants dans la partie de notre étude intitulée "Identité en sémiotique".



narratifs prennent en charge l'analyse de trois grandes dimensions du discours : pragmatique, cognitive et pathémique.

Dans la dimension pragmatique, les modèles narratifs permettent d'examiner les rapports entre les actants, la transformation des états de choses, les moyens et les compétences qui rendent possibles les actions des actants. Dans la dimension cognitive, il s'agit d'étudier « la narrativisation des savoirs, fondée sur le fait qu'il suffit que deux acteurs dans un récit donné ne disposent pas d'un même savoir sur les objets pour que ce savoir devienne objet de valeur ... et donc un enjeu narratif »⁴³. Et dans la dimension pathémique, la syntaxe modale sert notamment à étudier la modulation des états d'âme des actants. Ainsi la théorie sémiotique de la narrativité fournit-elle des modèles qui concernent la théorie générale du discours.

Comme les processus narratifs se déploient sur les trois dimensions du discours - pragmatique, pathémique, cognitive- les modèles d'analyse de cette dimension demeurent importants pour notre étude qui porte sur la problématique de l'identité des acteurs-personnages dans le discours littéraire. En ce sens, les modèles actantiels, les schémas narratifs et les structures modales qui nous permettent d'analyser l'organisation narrative des discours romanesques retiennent particulièrement notre attention.

L'étude des rôles actantiels des acteurs et des autres figures qui se trouvent dans le discours des romans s'impose comme un impératif dans notre analyse. Ainsi s'agira-t-il d'étudier les rapports entre les actants et la manière dont ils affectent l'orientation des récits. Notre étude se centre notamment sur les rôles assumés par les personnages principaux qui prennent place dans les discours comme l'actant principal, à savoir le sujet. Leurs rapports aux autres actants tels que destinataires, anti-destinataires, anti-sujets et objets de valeur de type positif et négatif fournissent des éléments de réflexion. En examinant les rapports conflictuels et/ou contractuels entre ces actants, il est important de prendre en considération les manipulations négatives ou positives qui agissent sur l'être et le faire des sujets dans leur parcours.

Comme les valeurs se montrent bien déterminantes dans les modes d'existence des sujets, il nous incombe d'aborder particulièrement les relations qui lient ces actants-sujets aux valeurs de type positif ou négatif ; ce faisant, nous aurons la possibilité de mesurer l'impact de ces valeurs sur l'orientation axiologique de leur parcours.

⁴³ Denis Bertrand, *Précis de sémiotique littéraire, op.cit.*, p.189.



Dans notre étude, l'examen de la mise en présence des actants, de leurs rapports et de leurs programmes dans les discours, s'avère être un moyen efficace pour aborder les schémas narratifs canoniques comme les « schéma de l'épreuve », « schéma de la fuite » ou encore « schéma de la dégradation ». Nous les considérons comme un instrument d'analyse pour étudier l'univers narratif des romans construit particulièrement sur les situations narratives mettant les personnages en présence d'objets de valeur négatifs et des relations conflictuelles.

Dans notre étude, les modalités apparaissent comme les éléments essentiels des parcours des actants-sujets puisqu'elles ont un impact décisif sur leur construction identitaire. Notre analyse se propose donc un examen approfondi de l'identité modale des personnages en tenant compte de la combinaison et de la transformation des modalités afin de voir comment elles déterminent leurs rôles et attitudes dans leur parcours de vie.

I.2. Dimension figurative

La figurativité est une question fondamentale pour l'analyse sémiotique des textes littéraires. Cette dimension qui a d'abord été élaborée d'un point de vue structural se développe elle aussi avec le temps, tout comme les autres dimensions de la théorie. La figurativité implique ainsi les diverses problématiques fondamentales de la sémiotique telles que les deux plans de l'expression et du contenu, la structure sémantique, l'acte de perception et la sensorialité.

I.2.1. La figurativité et la sémiosis

La figurativité repose tout d'abord sur la conception de la fonction sémiotique, à savoir la *sémiosis* qui désigne la réunion des deux plans du langage, le plan de l'expression et le plan du contenu. Avec les mots de D. Bertrand :

« La figurativité se définit comme tout contenu d'un système de représentation, verbal, visuel, auditif, ou mixte, qui se trouve corrélé à une figure signifiante du monde perçu lors de sa prise en charge par le discours »⁴⁴.

⁴⁴ Denis Bertrand, "Le langage spatial dans la Bête humaine" dans *Mimesis et Semiosis. Littérature et représentation, Miscellanées offertes à Henri Mitterand*, collectif dirigé par Philippe Hamon et Jean-Pierre Leduc-Adine, Paris, Nathan, 1993, p. 190.



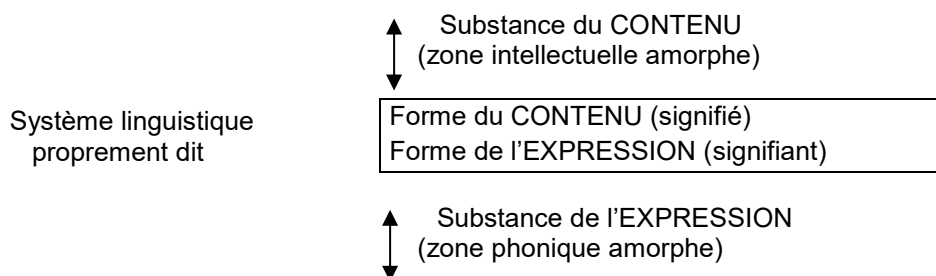
L'analyse sémiotique du discours repose au départ sur les théories du signe, notamment celles de Ferdinand de Saussure et de Louis Hjelmslev. Selon la conception saussurienne, le signe est composé de deux plans : le signifiant (plan matériel) et le signifié (plan conceptuel). La sémiotique retient de cette dichotomie saussurienne, qui met en évidence le rapport entre la signifiante et la perception, l'idée de la co-existence de deux mondes sensibles : le monde intérieur des signifiés et le monde extérieur des signifiants. La fonction sémiotique, à savoir *sémiosis* se forme de la réunion de ces deux mondes.

« A partir de nos perceptions, émergent des significations ; nos perceptions du monde "extérieur", de ses formes physiques et biologiques, procurent les signifiants ; à partir de nos perceptions du monde "intérieur", concepts, impressions et sentiments, se forment des signifiés ». ⁴⁵

Dans la perspective de la sémiotique du discours, les deux plans du langage sont substitués aux deux faces du signe : « Un langage est la mise en relation d'au moins deux dimensions, appelées *plan de l'expression* et *plan du contenu*, et qui correspondent respectivement à ce que nous avons désigné jusqu'à présent par "monde extérieur" et "monde intérieur" » ⁴⁶.

Hjelmslev reformule pour sa part la dichotomie saussurienne. Il pose une homologie structurelle entre les deux plans du langage (expression et contenu). Selon le linguiste, chaque plan peut être analysé en une « substance » et en une « forme ». Anne Hénault présente cette distinction entre les deux plans du langage dans le schéma suivant ⁴⁷:

Tableau 3 : Homologie structurelle entre les deux plans du langage



⁴⁵ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, op.cit., p. 29.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 33.

⁴⁷ Anne Hénault, *Les enjeux de la sémiotique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1979, p. 28.



Selon Hjelmslev, les deux plans du langage sont d'abord les substances. La fonction sémiotique les convertit en formes. J. Fontanille indique que le processus de formation des valeurs correspond au passage de la substance à la forme et il ajoute :

*« La substance est sensible - perçue, sentie, pressentie -, la forme est intelligible - comprise, signifiante -. La substance est le lieu des tensions intentionnelles, des affects et des variations d'étendue et de quantité ; la forme est le lieu des systèmes de valeurs et des positions interdéfinies ».*⁴⁸

Il faut donc noter que dans une perspective de la sémiotique du discours qui analyse l'émergence du sens à partir du sensible et de l'intelligible, les théories de Saussure et de Hjelmslev demeurent toujours importantes dans le sens où elles orientent la démarche sémiotique.

I.2.2. La structure élémentaire de la signification

Le concept de figurative commence à s'élaborer à partir des analyses de la sémantique structurale. La dichotomie hjelmslévienne donne la possibilité d'une description formelle du plan du contenu. En recourant à l'analyse sémique, on vise à dégager l'organisation de la forme du contenu. L'analyse sémique consiste à décomposer un lexème en ses constituants. « Elle construit l'unité de base du signifié, effet de sens produit lors de la manifestation en discours (appelé sémème) à partir de l'agencement des figures sémantiques élémentaires qui entrent dans sa constitution (les sèmes) »⁴⁹.

C'est en partant de cette analyse sémique que A.J. Greimas élabore le modèle célèbre « le carré sémiotique » qui permet de structurer un micro univers sémantique. Ce modèle construit comme un système de relations présente certaines valeurs élémentaires qui se trouvent au niveau des structures profondes.

Le carré sémiotique a un fonctionnement binaire. Il vise à visualiser les relations logico-sémantiques à travers les catégories sémiques binaires S1 vs S2 : les contraires (vie/mort), contradictoires (vie/non-vie) et complémentaires (vie/non-mort). Les deux pôles de l'axe

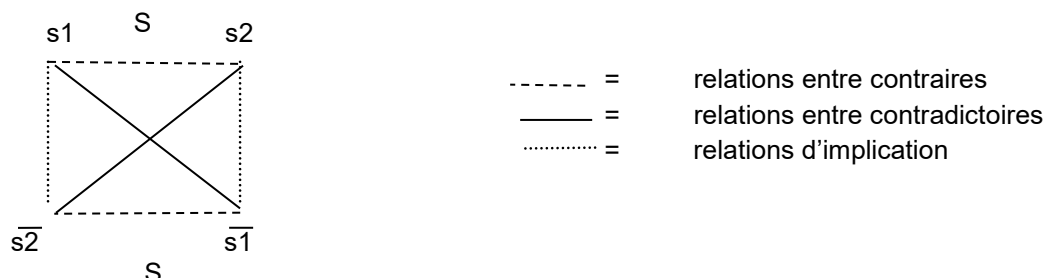
⁴⁸ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, op.cit., p. 39.

⁴⁹ Denis Bertrand, *Précis de sémiotique littéraire*, op.cit., p. 105.



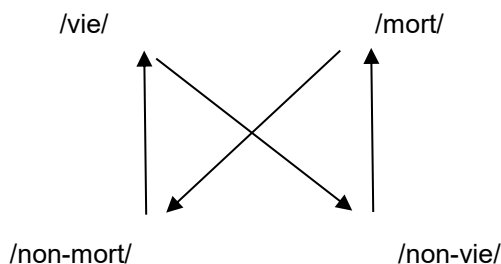
sémantique qui représentent la structure élémentaire de la signification sont considérés comme des valeurs positionnelles. Ce qui donne la représentation suivante⁵⁰:

Tableau 4 : Carré sémiotique



Par exemple A. J. Greimas présente la catégorie « vie vs mort » comme l’articulation fondamentale de l’univers sémantique des valeurs individuelles, et cette catégorie se présente sur le carré sémiotique de la façon suivante :

Tableau 5 : Modèle axiologique vie /mort



Concernant le carré sémiotique, J. Fontanille explique que « le système de valeurs qu’il propose peut dessiner les phases principales d’un récit minimal, et les relations entre les termes servent alors de support aux transformations narratives élémentaires ».⁵¹ Ainsi le carré sémiotique propose-t-il l’organisation taxinomique qui rend compte de l’univers figuratif du récit.

⁵⁰ Algirdas Julien Greimas, *Du sens*, Paris, Editions du Seuil, 1970, p. 137.

⁵¹ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, op.cit., p. 57.



I.2.3. La figurativité et l'isotopie

Le déroulement sémantique du discours est assuré par la récurrence de certains éléments de signification, appelés les *isotopies*. En créant un effet de permanence de signification, les isotopies procurent l'homogénéité et la cohérence au discours. Comme plusieurs autres concepts d'analyse, le concept d'isotopie subit également des modifications au cours des années sous l'influence de la théorie de l'énonciation qui a assuré le développement du modèle sémiotique. Au départ, on considère que l'isotopie repose essentiellement sur l'itérativité des mêmes sèmes, mais le concept se développe dans le sens où il est considéré comme relevant de la récurrence d'éléments de signification qui appartiennent aux différents niveaux de reconstruction.

« Il est alors possible de distinguer différents niveaux de présence des isotopies à la lecture. Ainsi, les isotopies figuratives – concernant au premier chef les acteurs, l'espace et le temps dans le déroulement d'un récit par exemple-, seront distingués des isotopies thématiques, plus abstraites, qu'établit la lecture à partir de la surface figurative »⁵².

Nous pouvons affirmer que les isotopies qui ressortissent aux différents niveaux du récit sont fortement déterminantes pour la dimension figurative du discours. L'univers figuratif est établi à travers les isotopies des acteurs, du temps et de l'espace alors que les isotopies abstraites et axiologiques permettent de thématiser cet univers figuratif.

I.2.4. Le figuratif et le thématique

En sémiotique, la figurativité s'articule sur deux niveaux fondamentaux : le figuratif et le thématique. Comme les éléments figuratifs sont pris en charge par les valeurs thématiques, ces deux niveaux apparaissent complémentaires dans le récit. « La thématisation consiste à doter une suite figurative de significations plus abstraites qui ont pour fonction d'en sous-tendre les éléments et de les souder, d'en indiquer l'orientation et la finalité, ou de les inscrire dans un champ de valeurs cognitives et passionnelles »⁵³.

Le figuratif et le thématique se rapportent donc à la composante discursive du discours. Il s'agit d'étudier le déroulement concret des actions et comportements des personnages dans un cadre spatio-temporel déterminé. A travers les structures figuratives et thématiques du

⁵² Denis Bertrand, *Précis de sémiotique littéraire, op.cit.*, p. 119.

⁵³ *Ibid.*, p. 134.



texte, on observe comment les actants se concrétisent en acteurs dotés des propriétés particulières. Les rôles figuratifs et les rôles thématiques qui en relèvent permettent d'analyser les contenus sémantiques relatifs aux rôles actantiels des personnages. A cet égard, les investissements figuratifs et thématiques jouent un rôle décisif pour la construction identitaire des acteurs-personnages.

Il faut noter qu'avec l'évolution de la sémiotique dans le temps, l'attention est également dirigée vers les rapports étroits entre la dimension figurative du discours et l'activité perceptive. Cette orientation provient considérablement de l'inspiration phénoménologique qui a contribué au progrès de la démarche sémiotique. La dimension figurative ne se rapporte plus seulement aux relations sémantiques tramés dans le récit, mais à la manière dont le discours configure le sens à partir de la sensorialité et de la perception. Nous nous proposons donc d'aborder plus en détail l'approche phénoménologique qui a permis aux sémioticiens de mettre en évidence les rapports entre le discours et le monde de la perception.

I.2.5. La signification et la perception

Comme nous l'avons vu plus haut, à l'intérieur de la théorie du signe de Saussure la perception prend déjà sa place comme déterminante dans la formation de la signification. Toutefois c'est vers la fin des années quatre-vingt que la sémiotique redonne à la perception la place qu'elle mérite dans l'analyse du discours. On accorde une place privilégiée aux liens entre perception et signification notamment à la suite de la revalorisation de la phénoménologie et des travaux de Maurice Merleau-Ponty qui portent sur la phénoménologie de la perception.

Sémiotique des passions est un livre qui marque un tournant dans l'histoire de la sémiotique dans le sens où A. J. Greimas et J. Fontanille interrogent le niveau continu du texte dont les thèmes (perception, affectivité, rapport sensible au monde, etc.) avaient auparavant été écartés au nom d'une cohérence méthodologique. Pour ce faire, les sémioticiens se servent des notions fondamentales de la phénoménologie élaborées par Edmund Husserl et Merleau-Ponty. L'appui des concepts phénoménologiques tels que « perception », « corps », « présence », « intentionnalité » permet de combler les manques épistémologiques et d'enrichir la théorie et la méthodologie sémiotiques. Plusieurs notions telles que « position », « mouvement », « champ », « centre » utilisées dans les réflexions phénoménologiques, sont reprises et développées par les sémioticiens afin de s'en servir dans l'analyse du discours.



Dans la phénoménologie, la perception est considérée comme une expérience subjective par laquelle le sujet peut saisir le sens du monde. Dans cette activité perceptive, le corps a une fonction centrale puisqu'il est conçu en tant que repère par rapport au monde. On insiste sur le fait que le sujet donne sens à tout ce qui se trouve dans son entourage à partir de la position de son corps ancré dans le monde. Comme l'affirme Merleau-Ponty : « percevoir, c'est se rendre présent quelque chose à l'aide du corps ».⁵⁴

En se servant des outils phénoménologiques, A.J. Greimas et J. Fontanille situent l'analyse sémiotique au niveau de la perception et examinent les rapports sujet-monde comme une conception processuelle. Les sémioticiens expliquent comme suit la manière dont la signification prend forme à partir de la perception :

« [...] les traits, les figures, les objets du monde naturel, dont ils constituent pour ainsi dire le "signifiant", se trouvent transformés, par l'effet de la perception, en traits, figures et objets du "signifié" de la langue, un nouveau signifiant, de nature phonétique, se substituant au premier. C'est par la médiation du corps percevant que le monde se transforme en sens – en langue- , que les figures extéroceptives s'intériorisent et que la figurativité peut alors être envisagée comme un mode de pensée du sujet »⁵⁵.

Comme il est indiqué dans le passage ci-dessus, les sémioticiens s'inspirent particulièrement de l'approche phénoménologique portant sur le rapport médiateur du corps pour le monde. Dans la perspective du discours, la perception et la sensation sont considérées comme porteuses de signification, et dans ce processus, le corps assume un rôle important en instaurant la médiation entre le « monde extérieur » et le « monde intérieur », ces derniers correspondant respectivement au plan de l'expression et au plan du contenu du langage. J. Fontanille insiste sur le rôle de la prise de position du sujet dans la construction de la signification :

« La frontière entre l'extérieur et l'intérieur n'est pas donnée d'avance, ce n'est pas la frontière d'une conscience, mais tout simplement celle qu'un sujet met en place chaque fois qu'il accorde une signification à un événement ou à un objet. [...] Cette frontière n'est rien d'autre que la position que le sujet de la perception s'attribue dans le monde, quand il s'efforce d'en dégager le sens »⁵⁶.

⁵⁴ Maurice Merleau-Ponty, *Le primat de la perception et ses conséquences philosophiques*, Paris, Cynara, 1989, p.104, cité par J. Fontanille dans *Sémiotique du discours, op.cit.*, p. 92.

⁵⁵ Algirdas J. Greimas et Jacques Fontanille, *Sémiotique des passions, Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Editions du Seuil, 1991, p. 12.

⁵⁶ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours, op.cit.*, p. 33.



Le corps sensible en tant qu'opérateur de la sémiotique se déplace toujours entre les deux mondes. Dans la perspective du discours en acte, ces réflexions sur le rapport entre perception et signification permettent de développer la théorie du champ de discours et la théorie de l'énonciation. J. Fontanille indique que « la prise de position qui détermine le partage entre expression et contenu devient le premier acte de l'instance du discours, par lequel elle instaure son champ d'énonciation et sa deixis »⁵⁷.

Concernant les deux plans du langage, le plan de l'expression correspond à l'*extéroceptivité* et le plan du contenu, à l'*intéroceptivité*. La position du sujet de la perception entre ces deux plans est dite *proprioceptive*. Dans le monde où il prend position, le sujet de la perception détermine toujours un domaine extéroceptif et un domaine intéroceptif. La fonction sémiotique relève de cette prise de position du corps propre qui rabat ces deux domaines l'un sur l'autre par une médiation proprioceptive.

« La signification suppose donc pour commencer un mode de perceptions, où le corps propre, en prenant position, installe globalement deux macro-sémiotiques, dont la frontière peut toujours se déplacer, mais qui ont chacune une forme spécifique. D'un côté, l'intéroceptivité donne lieu à une sémiotique qui a la forme d'une langue naturelle, et de l'autre côté, l'extéroceptivité donne lieu à une sémiotique qui a la forme d'une sémiotique du monde naturel. La signification est donc l'acte qui réunit ces deux macro-sémiotiques, et ce, grâce au corps propre du sujet de la perception... »⁵⁸.

Dans la perspective de la sémiotique, la perception est alors conçue comme une fonction sémiotique. C'est par l'acte perceptif que le sujet entre en rapport avec le monde qui l'entoure. Ces réflexions phénoménologiques permettent d'élargir la notion du sujet en sémiotique si bien que le sujet est désormais considéré non seulement en fonction de son faire pragmatique dans son parcours, mais aussi en fonction de son activité perceptive et sensible vis-à-vis du monde qui l'entoure. Nedret Oztokat explique la priorité accordée au sujet comme suit :

« Les dernières recherches sémiotiques qui ont mis l'accent sur les propriétés sensibles et impressives du discours nous offrent un moyen de cerner et de comprendre le rapport entre le corps et la représentation de l'univers, construite elle-même par la médiation du vécu de ce corps »⁵⁹.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 34.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 35.

⁵⁹ Nedret Oztokat, "L'esthésie, la présence et l'imperfection dans l'univers de Chateaubriand", *Frankofoni : Revue d'études et recherches francophones*, Ankara, 2004, n° 16, pp. 135-145.



Ainsi, la théorie sémiotique de la figurativité prend-elle un nouvel aspect grâce à ces nouvelles réflexions portant sur l'activité perceptive du corps propre. Il faut noter que l'activité perceptive joue aussi un rôle important dans l'analyse de la dimension pathémique puisque comme le dit D. Bertrand, « l'affect est indissociable de la perception elle-même »⁶⁰.

En nous servant des modèles d'analyse de la dimension figurative, notre recherche se propose d'étudier la composante discursive des romans de notre corpus. En examinant les configurations figuratives et thématiques des discours, il est important de voir comment l'univers imaginaire de Sylvie Germain se constitue autour des personnages, des lieux, et du temps. Il est surtout question d'observer les actions et les comportements de nos personnages dans le cadre spatio-temporel des discours afin d'étudier les rôles figuratifs et thématiques déterminant leur construction identitaire. A cet égard, les régimes spatio-temporels mis en place dans les discours sont autant d'éléments de réflexion pour saisir le rôle de leurs effets dans les évaluations axiologiques.

Dans notre étude, nous sommes mené à accorder une place privilégiée à l'activité perceptive des sujets pour analyser leurs rapports avec le monde dans lequel ils cherchent à se forger une existence. En ce sens, l'approche phénoménologique est un moyen efficace pour étudier comment les discours romanesques configurent le sens à partir des perceptions que les sujets ont du monde extérieur et de leur monde intérieur. Notamment il nous incombe de prendre en compte les effets de leurs perceptions sur la construction de leur identité étant donné que tout leur parcours se trouve mené par la recherche identitaire.

I.3. Dimension affective

La dimension pathémique du discours qui porte sur l'analyse des sentiments, des passions, des états affectifs se développe au cours des années 80-90. Comme nous l'avons déjà indiqué, les thèmes de cette dimension sont auparavant écartés des préoccupations sémiotiques au nom de l'objectivité scientifique. On évite des questions qui revendiquent une interrogation sur l'être du sujet, sur la représentation du monde de peur qu'on entre dans le domaine de la psychologie ou de l'ontologie. L'épistémè structurale des années soixante conduit alors la sémiotique à s'occuper seulement des structures discontinues et des unités discrètes. Sous cette conception de la discontinuité, on se focalise sur l'étude des actions et des transformations au détriment des états affectifs. Les états sont pris en compte seulement

⁶⁰ Denis Bertrand, *Précis de sémiotique littéraire, op.cit.*, p.156.



comme les limites de la transformation. Le parcours passionnel du sujet est donc ignoré en faveur de son parcours actionnel.

Vers les débuts des années quatre-vingt, les passions sont abordées dans une perspective discontinue, en tant que passions-lexèmes, mais cela n'entraîne pas un avancement au niveau méthodologique car l'on applique les démarches déjà utilisées pour l'étude des actions :

« A l'instar de l'action ou du faire d'un sujet, l'étude des passions permet d'examiner un lexème comme la "colère" en fonction de ce qui le précède et ce qui le suit, son amont et son aval, mais aussi de ce qui l'accompagne. La passion se voit alors attribuer la valeur d'un programme narratif »⁶¹.

Vers le milieu des années quatre-vingt, la sémiotique exploite le niveau du continu du texte négligé jusqu'au là. Grâce à la reconnaissance de ce niveau où « la signification est encore énergétique et amorphe »⁶², la sémiotique connaît des développements importants concernant l'analyse des passions, et elle arrive à combler ses lacunes par rapport à cette dimension pathémique. Désormais, dans l'analyse du discours, à côté des transformations et du faire du sujet, on aborde aussi les conditions préalables aux actes pragmatiques, le processus d'émergence de la signification.

Il est important de souligner une fois de plus l'influence qu'exerce la phénoménologie sur cet élargissement de la théorie sémiotique vers d'autres champs de recherche radicalement nouveaux. Les sémioticiens abordent désormais les questions concernant l'énonciation, la perception, et le sensible. Grâce aux discours phénoménologiques, on découvre et exploite de nouveaux concepts tels que « simulacre », « protensivité », « corps », « perception », et on remanie le rapport entre le sujet et le monde.

Il s'agit de l'étude des « préconditions de la signification » avec les mots d'A. J. Greimas et de J. Fontanille. On s'interroge sur les premières esquisses du sujet, de l'objet, de la valeur et de l'axiologie :

« Avant de "poser" un sujet tensif face à des valeurs investies dans des objets (ou le monde comme valeur), il convient d'imaginer un pallier de "pressentiment" où se trouveraient, intimement liés l'un à l'autre, le sujet pour le monde et le monde pour le sujet. [...] C'est une situation comparable, mais antérieure au positionnement actantiel,

⁶¹ Driss Ablali, *op.cit.*, pp. 191-192.

⁶² *Ibid.*, pp. 165-166.



qu'il s'agit d'imaginer : un sujet protensif indissolublement lié à une "ombre de la valeur", se profilant ainsi sur l'écran de la "tensivité phorique" »⁶³.

Ce déplacement de l'intérêt vers l'« apparaître de la signification » conduit la sémiotique à s'occuper de l'affectivité et du sensible qui se manifestent dans le discours. Il est essentiel d'étudier les sentiments, les passions non dans une perspective psychologique ou ontologique, mais dans une dimension langagière et discursive dans le cadre général de la théorie du discours. Les sémioticiens développent de nouveaux concepts analytiques tels que « tensivité », « aspectualisation », « métamodalisation », « phorie » pour étudier la variation continue et instable des états des sujets.

Il faut noter que la problématique de la passion et celle de l'action ne sont pas indépendantes l'une de l'autre, au contraire elles se définissent réciproquement. Les états pathémiques des sujets sont envisagés en relation avec leur agir. « L'espace passionnel, fait de tensions et d'aspectualisations ... est donc de l'ordre du continu et se dispose « autour » des transformations narratives »⁶⁴.

Dans la perspective du discours en acte, les passions se traduisent par le sensible et l'intelligible. Pour l'analyse des effets passionnels du discours, on se sert d'un certain nombre de procédés dont certains sont également utilisés pour l'analyse de l'action (modèles actantiels, modaux et aspectuels, etc.). Dans *Sémiotique du discours*, J. Fontanille catégorise ces procédés comme suit : « du côté du sensible, ce sont les codes somatiques et figuratifs, et, du côté de l'intelligible, les codes modaux, perspectifs et rythmiques »⁶⁵.

Les codes somatiques sont les expressions du corps comme « couleur de la peau », « physionomie », « geste » ou « tremblement ». Ils servent à manifester les réactions du corps et à exprimer les émotions éprouvées à soi-même et aux autres. Les codes somatiques nous conduisent à souligner que l'affect concerne essentiellement le corps. Les personnages expriment leurs états d'âme par leur corps. Ce dernier est le siège de la perception proprioceptive et des états affectifs. J. Fontanille explique le rôle important des expressions somatiques, du *corps propre* dans le discours de la manière suivante :

⁶³ Algirdas J. Greimas et Jacques Fontanille, *op.cit.*, pp. 25-26.

⁶⁴ Denis Bertrand, *Précis de sémiotique littéraire, op.cit.*, p. 227.

⁶⁵ Jacques Fontanille, *Sémiotique du Discours, op.cit.*, pp. 213-214.



« C'est ce corps propre, siège des énonciations, qui réclame ses droits quand l'acteur narratif rougit : à la place d'un aveu verbal, éclate l'aveu somatique sur un visage. Avec ou sans énonciation verbale, l'expression somatique est toujours une énonciation »⁶⁶.

Les codes figuratifs indiquent les figures du discours dans lesquelles s'inscrivent les effets passionnels. Les valeurs se présentent à l'actant passionné à travers un univers figuratif qui lui procure de diverses sensations telles que plaisir ou douleur. « Ainsi le code figuratif devient-il pour l'actant passionné, un code des pressentiments axiologiques »⁶⁷. Dans ce cas, l'activité perceptive de l'actant nous informe sur les sensations qu'il éprouve pour son environnement figuratif qui comporte des valeurs passionnelles.

Les effets passionnels peuvent aussi être analysés dans une perspective modale. La variation des états du sujet à travers la modalisation de son être apparaît comme un élément d'analyse. Il s'agit de l'étude de son « existence modale »⁶⁸. Dans cette perspective, les modalités investies dans les objets (enviables, redoutables, haïssables, etc.) déterminent la modulation des sujets.

« La modalisation de l'être ... décrit donc le mode d'existence de l'objet de valeur en liaison avec le sujet : elle rend compte, non plus des relations intentionnelles, mais des relations existentielles, et définit par conséquent le statut du sujet d'état. Tel objet sera pour lui désirable ou haïssable, souhaitable ou redoutable, indispensable ou irréalisable »⁶⁹.

L'analyse de la modulation de l'état du sujet repose donc sur l'étude des rapports entre le sujet et les objets du monde. On étudie comment les états affectifs du sujet changent selon la modalité investie dans les objets de valeur. Il s'agit de déterminer les effets qu'ils exercent sur son corps sensible. Pour ce faire, on prend compte de la thymie qui détermine la relation élémentaire que le sujet entretient avec son environnement. Les modifications concernant le rapport entre le sujet et l'objet de valeur s'inscrivent dans un espace phorique qui s'articule en deux termes opposés : euphorie vs dysphorie, et un terme neutre : aphorie. Il faut noter que :

« le sujet possède une existence modale qui peut être à tout moment perturbée, soit par les modifications qu'il impose lui-même aux valeurs des objets (qui, de désirables par

⁶⁶ Jacques Fontanille, *Sémiotique et littérature, op.cit.*, p. 71.

⁶⁷ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours, op.cit.*, p. 220.

⁶⁸ Denis Bertrand, *Précis de sémiotique littéraire, op.cit.*, p. 231.

⁶⁹ *Ibid.*



exemple, deviennent souvent haïssables ...), soit par celles qu'opèrent d'autres acteurs dans le même environnement que lui (comme dans le cas de jalousie) »⁷⁰.

De plus, toujours dans une perspective modale, les dispositifs modaux des actants jouent un rôle déterminant pour les effets affectifs du discours. Pour pouvoir parler des effets passionnels des modalités, la seule modalisation n'est pas suffisante. Ce sont des combinaisons modales qui produisent des effets de sens passionnels à travers leurs corrélations et les tensions qu'elles portent. Les modalités déterminant les effets passionnels reposent donc sur une logique tensive. Concernant les codes modaux des effets passionnels, J. Fontanille indique que « pour produire des effets passionnels, les modalités doivent être traitées comme des valeurs modales, soumises aux tensions de l'intensité et de l'étendue modales »⁷¹. Les modalités traitées comme des valeurs modales fonctionnent alors de manière graduelle. Il s'agit d'une hiérarchie entre elles en fonction de leur degré d'intensité et d'étendue et cette gradation modale détermine les rôles passionnels des actants-sujets.

J. Fontanille propose également deux autres procédés pour saisir les effets passionnels du discours : codes rythmiques et codes perspectifs. Les codes rythmiques désignent les tensions ressenties par le corps propre du sujet. Selon sa rapidité (*ralenti, agité, syncopé*, etc.), le rythme provoque les effets sur le corps propre et influe sur la perception proprioceptive.

Les codes perspectifs, quant à eux, concernent la prise de position de l'instance du discours. Cette prise de position se manifeste par une mise en perspective dans les effets passionnels. La perspective de l'actant qui occupe la position de l'instance de discours subjectivise les énoncés narratifs et cette perspective permet d'informer sur les effets passionnels que l'actant éprouve. Par exemple « raconter une *rivalité* au lieu d'une *émulation* ou d'une *jalousie*, c'est refuser de prendre position à l'intérieur de la situation »⁷².

Dans l'étude de la dimension affective, l'utilisation de ces divers outils d'analyse rend possible la saisie des effets passionnels du discours. Il faut mentionner que la sémiotique des passions qui apparaît comme un complément de la théorie de l'action élargit et enrichit les hypothèses théoriques et démarches méthodologiques de la sémiotique.

Dans les discours de nos romans, il s'agit du surplomb de la dimension affective sur les autres dimensions, c'est pour cette raison qu'il nous est nécessaire de donner une place

⁷⁰ *Ibid.*, p. 232.

⁷¹ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, *op.cit.*, p. 214.

⁷² *Ibid.*, p. 218.



importante au parcours pathémique des personnages pour analyser leur identité. La variation de leurs états d'âme et leurs rôles pathémiques deviennent un thème de recherche inévitable pour comprendre les fluctuations qui déterminent le déroulement de leur parcours. Pour ce faire, nous utiliserons les divers outils d'analyse de la sémiotique des passions qui nous permettent d'aborder les propriétés pathémiques des discours romanesques.

Afin d'étudier les sentiments et les passions qui gèrent leur champ de présence, notre analyse porte sur le corps sensible des personnages et sur leurs activités perceptives et sensibles. En examinant leurs relations avec les autres, les valeurs et le monde sensible, nous visons à saisir comment les sujets font l'expérience des événements et comment varient leurs états pathémiques en modifiant leur construction identitaire.

I.4. Dimension énonciative

Comme nous l'avons déjà indiqué, l'analyse du niveau énonciatif est mise à l'écart des premières formulations de la sémiotique qu'on appelle aujourd'hui « standard ». Cette dernière n'aborde le parcours génératif de la signification qu'au niveau de l'énoncé. Vers la fin des années 1970, l'éviction de l'énonciation est remise en question et la dimension énonciative est réintégrée dans le cadre théorique et méthodologique de la sémiotique.

La problématique de l'énonciation conduit les sémioticiens à s'intéresser au discours en acte et à l'appréhension sensible du monde. Il faut noter que ce qui contrôle et détermine la signification et l'intentionnalité du discours, c'est la position de l'instance du discours. Le terme d'« instance » avancé par Benveniste désigne « l'ensemble des opérations, des opérateurs et des paramètres qui contrôlent le discours »⁷³. L'acte d'énonciation introduit la fonction sémiotique, la *sémiosis*. Comme nous l'avons déjà indiqué, le processus de *sémiosis* est opéré par la prise de position d'un corps sensible, à savoir d'une instance proprioceptive. J. Fontanille considère cette prise de position du corps propre comme le premier acte de l'instance du discours :

« En énonçant, l'instance de discours énonce sa propre position ; elle est alors dotée d'une présence (entre autres, d'un présent), qui servira de repère à l'ensemble d'autres opérations »⁷⁴.

⁷³ *Ibid.*, p. 92.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 93.



Le corps propre se montre comme un centre de référence qui instaure son champ d'énonciation et sa deixis. La deixis qu'instaure le corps propre implique une expérience perceptive et affective. Cette expérience s'effectue sur deux grandes dimensions, l'intensité et l'étendue, à travers deux opérations perceptives élémentaires : la visée et la saisie.

« La visée opère sur le mode de l'intensité : le corps propre se tourne alors vers ce qui suscite en lui une intensité sensible (perceptive et affective). La saisie opère en revanche sur le mode de l'étendue : le corps propre perçoit des positions, des distances, des dimensions, des quantités »⁷⁵.

Le premier mode de l'instance de discours est donc la prise de position du corps qui institue un « champ de présence »⁷⁶. Les modes seconds sont obtenus par l'opération de brayage. Cette dernière qui désigne le changement de position de l'instance de discours s'articule en deux opérations : le débrayage et l'embrayage. Le débrayage permet de passer de la position originelle à une autre position alors que l'embrayage vise à retourner à la première position. Le débrayage est considéré comme la première opération puisqu'il « détermine la possibilité de parole »⁷⁷. L'embrayage est pour sa part la seconde opération car il présuppose toujours un débrayage préalable.

« le débrayage est d'orientation disjonctive. Grâce à lui, le monde du discours se détache du simple "vécu" indicible de la présence ; le discours y perd en intensité, certes, mais y gagne en étendue : de nouveaux espaces, de nouveaux moments peuvent être explorés, et d'autres actants être mis en scène. [...] L'embrayage est en revanche d'orientation conjonctive. [...] l'embrayage renonce à l'étendue, car il revient au plus près du centre de référence, et donne la priorité à l'intensité ; il concentre à nouveau l'instance de discours »⁷⁸.

J. Fontanille définit le rapport du corps sensible à son environnement à partir d'un « champ positionnel », expression empruntée à Benveniste. Le champ positionnel doté d'une série de propriétés élémentaires permet d'organiser la mise en discours de la prise de position. Les quatre propriétés élémentaires du champ positionnel sont déterminées par le sémioticien comme suit : « (1) le centre de référence, (2) les horizons du champ, (3) la profondeur du

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Ibid.*, p. 94.

⁷⁷ Denis Bertrand, *Précis de sémiotique littéraire, op.cit.*, p. 69.

⁷⁸ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours, op.cit.*, p. 94.



champ, qui met en relation le centre et les horizons, (4) les degrés d'intensité et de quantité propres à cette profondeur »⁷⁹.

Le centre de référence du champ positionnel est établi par le corps sensible. Ce dernier réagit à la présence qui environne son champ. Les horizons délimitent la sphère de la présence du champ. Au-delà des horizons, se trouve la sphère de l'absence. La profondeur est définie par la distance qui sépare le centre et les horizons. C'est la profondeur qui constitue un « champ de présence » déterminé par une variation de tension entre le centre et les horizons suivant un changement d'équilibre entre l'intensité et l'étendue perceptives. Dans le champ positionnel, le corps centre est caractérisé d'une intensité maximale et d'une étendue minimale alors que les horizons sont dotés d'une intensité minimale et d'une étendue maximale. Les degrés d'intensité et d'étendue propres à la profondeur sont déterminés par des mouvements qui se déploient entre le centre et les horizons. Avec les termes de J. Fontanille :

« la profondeur est une catégorie dynamique, que l'actant positionnel ne peut appréhender que dans le mouvement, que si quelque chose se rapproche ou si quelque chose s'éloigne. La profondeur est donc non pas une position, mais un mouvement entre le centre et les horizons »⁸⁰.

J. Fontanille distingue deux types de profondeur suivant la direction du mouvement : la *profondeur progressive* qui se meut à partir du centre et la *profondeur régressive* qui se meut à partir des horizons. La *profondeur progressive* part d'un centre vers un point de repère précis, ce dernier constituant la position de référence du discours. Dans ce cas, l'actant est capable de mesurer et d'évaluer la distance en profondeur. Au contraire, la *profondeur régressive* qui se déplace à partir des horizons ne possède pas d'un point de repère précis. Dans un tel cas, l'actant n'est pas capable de mesurer la distance. Il ne peut que ressentir la profondeur qui avance vers le centre. « Telle est, par exemple, l'expérience du vertige, ou celle du pressentiment d'une invasion ou d'une agression »⁸¹. Donc, la *profondeur progressive* se manifeste comme une « profondeur cognitive » qui peut être évaluée et mesurée par l'actant alors que la *profondeur régressive* apparaît comme une « profondeur émotionnelle » qui ne peut être que ressentie par lui.

Le concept « praxis énonciative » désigne le champ d'exercice de l'énonciation qui se porte à la fois sur la présence de l'énoncé et celle de l'instance de discours. Elle est concernée « par l'apparition et la disparition des énoncés et des formes sémiotiques dans le champ du

⁷⁹ *Ibid.*, p. 96.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 97.

⁸¹ *Ibid.*, p. 98.



discours, ou par l'événement que constitue la rencontre entre l'énoncé et l'instance qui le prend en charge »⁸². Elle est donc responsable de la gestion des grandeurs discursives dans le discours.

J. Fontanille indique que le champ du discours qui est le champ d'exercice de la praxis implique les propriétés de trois champs : *le champ de présence*, *le champ schématique* et *le champ différentiel*. Chacun de ces champs correspond à une phase aspectuelle.

Le champ de présence est le champ perceptif qui est « articulé par des intensités sensibles et affectives, des étendues et des quantités perceptives »⁸³. C'est la phase d'émergence de la signification. On a affaire aux premières articulations du champ du discours qui sont appelées *valences*.

Le champ schématique est la seconde phase du processus sémiotique où se mettent en place des formes discursives. « C'est dans cette seconde forme du champ du discours que peuvent être schématisées les phénoménologies sous-jacentes, et où se forment par conséquent les configurations proprement sémiotiques »⁸⁴. Dans cette phase, on a affaire aux valeurs qui prennent forme dans le discours.

Le champ différentiel correspond à la dernière phase qui porte sur le discours-énoncé. Le champ du discours est considéré comme un « réseau de différences, un espace catégorisé, discrétisé »⁸⁵.

La dimension énonciative qui concerne à la fois la perspective du discours en acte et celle du discours-énoncé se présente comme l'élément central de l'analyse du discours. En se présentant comme une médiation entre le discours et le monde naturel, l'énonciation prend en charge le procès de signification. A cet égard dans notre travail, l'étude des modalisations énonciatives s'avère primordiale pour savoir comment se construisent les systèmes de valeurs, les champs perceptifs et sensibles, les formes discursives dans les discours de nos romans. Notre corpus étant composé de trois romans de Sylvie Germain, nous nous proposons donc de découvrir le processus de la signification dans cet univers romanesque particulier en restant dans le cadre des perspectives du discours en acte et du discours-énoncé.

⁸² *Ibid.*, p. 271.

⁸³ *Ibid.*, p. 274.

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ *Ibid.*, p. 275.



En sémiotique, nous savons que les différentes dimensions du discours - narrative, figurative, affective, énonciative - fournissent plusieurs points de vue et stratégies d'analyse sur le même processus de signification, chacune déterminant son domaine de pertinence. Ces divers modèles et procédures sémiotiques permettent de dégager les réseaux de signification du discours littéraire.

Dans notre étude, comme méthode de recherche, la sémiotique littéraire se pose comme la base essentielle de nos réflexions sur la problématique de l'identité dans les romans de Sylvie Germain. A travers une analyse sémiotique discursive, nous visons à étudier de façon pertinente l'organisation du sens dans l'univers romanesque de l'auteure.

Comme notre étude accorde la priorité sur l'identité narrative des acteurs-personnages dans le discours littéraire, nous recourons particulièrement aux outils sémiotiques (tels que les rôles actantiels, les modalités, les passions, la perception) qui nous permettront de mieux étudier le processus de construction identitaire des personnages. En ce sens, l'approche « continue » de la sémiotique, qui valorise le mouvement et le devenir dans le discours, s'impose comme vecteur principal de nos analyses portant sur l'identité en construction. Nous voudrions donc indiquer que dans notre thèse nous nous servons davantage des modèles d'analyse plus récents portant sur la passion et l'énonciation pour pouvoir mieux décrire les situations ou événements qui ont trait à l'identité des personnages de nos romans.

Comme nous avons choisi comme thème de recherche « la problématique de l'identité » dans les discours littéraires, le chapitre suivant de notre étude se propose de parcourir les différentes disciplines qui traitent de l'« identité » afin de mieux cerner le sens de ce concept complexe et multiréférentiel.

A cet égard, nous voudrions souligner que la sémiotique est une méthode qui élargit ses perspectives en allant à la rencontre d'autres disciplines. Elle permet ainsi d'aborder des préoccupations sociologiques, psychologiques, anthropologiques, etc. en les articulant de son propre point de vue et en restant dans les limites d'analyses textuelles. La sémiotique articule des catégories communes traitées par d'autres disciplines en les transformant en catégories descriptives pour l'analyse des textes ; de ce point de vue, elle nous permettra d'analyser d'une façon pertinente la problématique de l'identité et les romans de Sylvie Germain qui offrent un univers riche de données à la fois sociales, psychologiques et philosophiques qui incitent le lecteur à se poser d'importantes questions sur la vie et l'identité.



Chapitre II. Identité

II.1. La question de l'identité

L'identité est une notion polysémique et multi-référentielle. Selon les définitions de TLF⁸⁶, il dénote la similitude (« caractère de deux ou plusieurs êtres identiques »), l'unité (« caractère de ce qui, sous des dénominations ou des aspects divers, ne fait qu'un ou ne représente qu'une seule et même réalité »), la permanence (« caractère de ce qui demeure identique ou égal à soi-même dans le temps »), la persistance (« conscience de la persistance du moi »), et reconnaissance (« ensemble des traits ou caractéristiques qui, au regard de l'état civil, permettent de reconnaître une personne et d'établir son individualité au regard de la loi »).

Au-delà de ces définitions générales, l'identité est un concept difficile à cerner bien qu'il soit d'un emploi courant dans la vie ordinaire. Le thème de l'identité fait l'objet de nombreuses études appartenant à des champs disciplinaires forts différents tels que la sociologie, la psychologie, l'anthropologie, la philosophie, la logique ainsi que la sémiotique. Dans ces différents domaines de recherche, l'identité revêt divers sens selon qu'elle s'applique aux choses de la nature et aux personnes en visant séparément deux questions : « Qu'est-ce que c'est ? » et « Qui est-ce ? ».

Ce chapitre de notre étude s'efforce d'apporter un éclairage sur la notion d'identité en partant de différentes approches disciplinaires. Il y a un bon nombre de théoriciens de différentes disciplines qui proposent une pluralité de définitions et de reformulations à propos de l'identité et qui développent des modèles expliquant comment se construit l'identité chez un individu. La nature du concept est si variée qu'on l'utilise souvent avec des qualificatifs comme identité personnelle, collective, sociale, nationale, culturelle, ethnique, professionnelle, chacun servant à qualifier un aspect particulier du concept.

L'identité est une notion multi-référentielle et complexe à la fois à cause de sa transversalité disciplinaire et de plusieurs paradoxes qui la traversent. Ainsi tel que le souligne le sociologue français Jean-Claude Kaufmann : « Le mot identité se retrouve partout, c'est une espèce de mot valise dans lequel chacun met son propre contenu »⁸⁷. Erving Goffman, le

⁸⁶ TLF, *Trésor de la Langue Française informatisé*, <http://www.cnrtl.fr/definition/>, consulté le 14/02/2017.

⁸⁷ Jean-Claude Kaufmann, « L'identité » dans *Identités*, J. Aïn (Ed.), Toulouse, Eres, 2009, p. 55.



sociologue américain la compare pour sa part à une « barbe à papa », comme « une substance poisseuse » à laquelle se collent sans cesse des détails biographiques et des faits sociaux.⁸⁸

La diversité et l'aspect parfois contradictoire des approches de cette notion complexe rendent difficile la mise en cohérence des réflexions sur ce thème. Nous nous proposons donc de commencer par une brève présentation des conceptions philosophiques, sociologiques et psychologiques de l'identité afin d'explorer les implications et le développement de cette notion dans ces champs disciplinaires. Ce faisant, nous nous contenterons de n'aborder que les approches et réflexions qui ont apporté une contribution importante dans leur domaine de recherche.

II.1.1. Réflexions philosophiques sur l'identité

Tout au long de l'histoire de la pensée, la constitution de l'identité est toujours abordée sous différents angles tels que l'unité et la multiplicité, la permanence et le changement, la conscience et l'inconscience, et la mêmeté et l'altérité. Les interrogations suscitées par l'identité remontent aux origines de la pensée philosophique, et le caractère paradoxal de la notion est toujours au cœur des débats. Les philosophes présocratiques comme Héraclite et Parménide aux VI^{ème} et V^{ème} siècles av. J.-C. se sont déjà posé la question du lien entre l'un et le multiple, l'être et le devenir qui constitue l'un des paradoxes les plus discutés de la problématique de l'identité.

Les réflexions philosophiques au sujet de l'identité sont surtout marquées par une conception essentialiste (ou substantialiste) et une conception existentialiste. La position essentialiste est basée sur une croyance en des « essences », réalités immuables et originelles, et considère l'identité sous l'angle de sa permanence en la réduisant à une substance inhérente. L'identité est ce qui reste permanent, ce qui fait l'être identique en dépit des changements dans le temps. La conception existentialiste, opposée à la précédente, refuse la permanence des essences et pense l'identité sous l'angle d'un processus, comme une construction active soumise au changement.

Dans la philosophie antique, le concept d'identité continue à être abordé dans la perspective de la logique et de l'ontologie. Selon Aristote, l'identité d'un être dépend de sa substantialité : « Qu'est-ce que l'Être ? revient à demander qu'est-ce que la substance ? »⁸⁹.

⁸⁸ Erving Goffman, *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Paris, les Editions de Minuit, [1963], pour la traduction française 1975, p. 74.

⁸⁹ Aristote, *Métaphysique*, livre Z 1, 1028 b3-4, traduction de J. Tricot, Paris, Vrin, 1981, p. 349.



Le philosophe aborde l'être sous l'angle de la pluralité et du changement en considérant la substance comme le support des changements. Il concilie le principe d'identité et le devenir en distinguant l'identité de la substance et la variabilité des accidents. La substance est constitutive de l'être persistant au cours d'un changement alors que les accidents sont les attributs susceptibles d'être modifiés. « L'homme individuel, tout en étant un et le même, est tantôt blanc et tantôt noir, tantôt chaud et tantôt froid, tantôt bon et tantôt méchant »⁹⁰. La métaphysique d'Aristote influence fortement la tradition philosophique occidentale.

Dans la philosophie moderne, l'invention cartésienne du cogito marque un tournant pour les débats sur l'identité. Considéré comme le véritable fondateur de la philosophie du sujet, Descartes analyse la vérité de la conscience sensible du corps propre et oriente les réflexions philosophiques vers l'identité personnelle en introduisant des critères corporels et psychologiques dans sa détermination. Selon le philosophe, l'identité personnelle, loin d'être un type particulier d'identité en général, apparaîtrait comme une condition de possibilité de toute attribution d'identité. Autrement dit ce serait par rapport à l'idée de notre propre identité personnelle que nous pourrions arriver au jugement d'identité sur les choses.

Dans la *Seconde Méditation*, Descartes se demande « Qu'est-ce donc que je suis ? » et il répond : « Une chose qui pense. » Donc il pense aussi le sujet comme une substance, tout comme Aristote, mais une substance pensante. Le cogito cartésien qui désigne la certitude du sujet pensant sur lui-même apparaît comme une réalité consistante, invariable. La conscience réflexive, la conscience qu'on est un seul et même être constitue et garantit l'identité du sujet au-delà de tous les changements qui peuvent l'affecter au cours de sa vie.

Avec les réflexions de Descartes, le nouveau point de vue identitaire s'oriente vers la conscience qui est intrinsèque au sujet. En cette direction, il faut mentionner Locke qui développe sa théorie de conscience en partant du postulat cartésien. Dans sa théorie, il reprend l'idée de conscience de Descartes, mais il abandonne la notion de substance considérée comme le support de l'identité depuis Aristote. Il trouve trop obscure et métaphysique la notion de substance et la remplace plutôt par la mémoire qui unifie les instants séparés de notre vie. Il arrive à la conclusion que ce n'est pas la permanence d'une substance, d'une chose pensante qui fonde l'identité de soi ; la réflexivité de la conscience et la mémoire suffisent à construire l'identité de la personne :

⁹⁰ Aristote, *Catégories* 5, Traduction (1936) de J. Tricot, Paris, Editions Les Echos du Maquis, 2014, p.14.



« La conscience accompagne toujours la pensée, elle est ce qui fait que chacun est ce qu'il appelle soi ... L'identité personnelle, autrement dit la mêmeté ou le fait pour un être rationnel d'être le même, ne consiste en rien d'autre que cela. L'identité de telle personne s'étend aussi loin que cette conscience peut atteindre rétrospectivement toute action ou pensée passée ; c'est le même soi maintenant qu'alors, et le soi qui a exécuté cette action est le même que celui qui, à présent, réfléchit sur elle »⁹¹.

Avec l'introduction des notions comme « conscience », « subjectivité », « mémoire », le problème de l'identité personnelle suscite d'autres questions telles que « jusqu'à quel point la mémoire peut-elle garder l'identité ? » ou « d'où provient la continuité du moi ? ». Ces interrogations trouvent leur expression la plus radicale chez David Hume, pour qui l'identité n'est rien d'autre qu'une illusion due à l'imagination.

Hume met en cause le rationalisme cartésien et même l'existence de la subjectivité dans la pensée rationaliste. La critique humienne consiste à désigner que si toute idée est issue d'une impression sensible, et cette dernière produit l'idée de moi, cette impression doit forcément rester la même durant tout notre parcours de vie. Cependant à chaque fois que le sujet se retourne sur soi-même, il ne trouve qu'une succession d'impressions sans lien de continuité :

« Pour moi, quand je pénètre le plus intimement dans ce que j'appelle moi-même, je tombe toujours sur une perception particulière ou sur une autre, de chaleur ou de froid, de lumière ou d'ombre, d'amour ou de haine, de douleur ou de plaisir. Je ne parviens jamais, à aucun moment, à me saisir moi-même sans une perception et je ne peux jamais rien observer d'autre que la perception. Quand mes perceptions sont absentes pour quelque temps, quand je dors profondément, par exemple, je suis, pendant tout ce temps, sans conscience de moi-même et on peut dire à juste titre que je n'existe pas »⁹².

C'est de cette manière que Hume rejette une conscience continue et unifiée. Selon lui, c'est l'action de l'imagination qui supprime les discontinuités entre les diverses impressions sensibles et qui les unifie dans une vie subjective continue et cohérente. Ainsi dit Hume, « l'identité que nous attribuons à l'esprit de l'homme n'est qu'une identité fictive »⁹³.

Le scepticisme empiriste de Hume qui critique la conception substantialiste du sujet cartésien, pousse Kant à élaborer sa théorie. Kant ne nie pas l'existence de la conscience

⁹¹ John Locke, *Identité et différence. Essai sur l'entendement humain*, Livre II, chapitre XXVII, Trad. Étienne Balibar, revue par G. Brykman, Paris, Editions du Seuil, 1998.

⁹² David Hume, *Traité de la nature humaine*, I, iv, 6, Trad. P. Baranger et P. Saltel, Paris, Garnier-Flammarion, 1995, p. 351.

⁹³ *Ibid.*



comme le fait Hume, au contraire il la considère comme un principe d'identité, mais il postule un principe transcendantal dans l'unité de la conscience. Selon lui, la conscience n'est pas une entité, ni une intériorité pure, ni une substance pensante, mais une fonction qui permet à la personne d'unifier ses diverses représentations et intuitions, et ainsi de se distinguer du monde extérieur en se rapportant à soi. Cette conscience originaire est « l'aperception transcendantale » qui lie les différents états affectant l'homme et qui ramène à un « Je considéré » comme identique à lui-même.

Edmund Husserl reprend aussi la problématique cartésienne du cogito et critique sa conception substantialiste du sujet qui conçoit celui-ci comme une chose subsistant dans le temps. Pour se débarrasser de cette compréhension du sujet comme substance, Husserl propose de définir l'identité à travers la temporalité. Dans sa conception du temps, il sépare le temps objectif du temps interne de la conscience subjective. Pour échapper aux déterminations objectives, il s'intéresse entièrement au temps de la conscience, temps interne. Selon lui, le présent n'est pas une pure instantanéité, mais une étendue temporelle tri-dimensionnelle (passé - présent et futur) qui contient deux processus intentionnels : une *réretention* du passé et une *protention* du futur.

Parmi ces deux moments intentionnels, la rétention est particulièrement importante dans la mesure où elle construit et assure l'unité de la conscience à travers la mise en mémoire. La conscience purement constitutive que Husserl nomme « la conscience absolue » unit une diversité d'informations, de sensations perceptives pour en construire une cohérence, une unité signifiante. Chez Husserl, c'est cette conscience absolue qui nous amène vers un « moi invariant » caché au fond de nous-même et fondamentalement constitutif d'un soi unique, d'une possible identité. »⁹⁴

Paul Ricœur reprend pour sa part le problème de l'identité notamment dans son œuvre, *Soi-même comme un autre*. Il installe la narrativité et la temporalité au centre de la problématique, et il étudie leurs contributions dans la constitution identitaire. Ricœur avance que la narration de la vie du personnage équivaut à son identité : « C'est l'identité de l'histoire qui fait l'identité du personnage »⁹⁵.

Les réflexions de Ricœur sur l'identité se façonnent autour de la question de la temporalité. La question « Suis-je et serai-je toujours le même » conduit le philosophe à penser

⁹⁴ Marie-Loup Eustache, « Mémoire et identité dans la phénoménologie d'Edmund Husserl : liens avec les conceptions des neurosciences cognitives », *Revue de neuropsychologie*, 2/2010, Volume 2, p. 160.

⁹⁵ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Editions du Seuil, 1990, p. 175.



la stabilité et l'instabilité de l'identité dans le temps. Selon lui, le sujet se soumet aux altérations qui contestent la permanence de son identité dans le temps.

Pour répondre à cette problématique, Ricœur déduit deux significations majeures de l'identité : la permanence à soi (Soi-idem) et le maintien du soi (Soi-ipse). En tenant compte de cette confrontation entre deux pôles, il distingue deux types d'identité : l'identité comme mêmeté (latin : idem), et l'identité comme ipséité (latin : ipse). Selon lui, l'indétermination sur le noyau identique de la personne relève du fait que l'on s'est intéressé jusque-là à une identité du type *idem* alors qu'on devrait aussi s'occuper d'une identité de type *ipse*.

« Le dilemme disparaît si, à l'identité comprise au sens d'un même (idem), on substitue l'identité comprise au sens d'un soi-même (ipse); la différence entre idem et ipse n'est autre que la différence entre une identité substantielle ou formelle et l'identité narrative. [...] À la différence de l'identité abstraite du Même, l'identité narrative, constitutive de l'ipséité, peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie. Le sujet apparaît alors constitué à la fois comme lecteur et comme scripteur de sa propre vie »⁹⁶.

L'*idem*, le modèle de l'identité par mêmeté, est la stabilité égoïque. Il est permanent et invariable dans le temps. Il résiste au changement. Ricœur le considère comme le caractère du sujet, autrement dit « l'ensemble des marques distinctives qui permettent de réidentifier un individu comme étant le même »⁹⁷. A l'opposé, l'*ipse*, le modèle d'identité par le maintien du soi-même ne renvoie pas à la permanence dans le temps. Il relève d'une dimension éthique et signifie le Soi en instance, la fidélité maintenue dans la parole donnée. La visée éthique peut amener au refus du même pour le maintien de soi. L'identité narrative du personnage se tient alors entre ces deux pôles d'identité : le pôle du caractère où l'*ipse* est recouvert par l'*idem* et le pôle du maintien de soi où l'ipséité se libère de la mêmeté.

Une dialectique de la mêmeté et l'ipséité résout ainsi le vieux dilemme de la philosophie. L'opération narrative développe une représentation originale d'identité dynamique qui concilie les catégories contraires : la mêmeté et la diversité. La production narrative de soi privilégie une logique d'enchaînement au détriment de l'idée de fixité. « La cohérence fondatrice n'est plus dans la mêmeté, mais dans le coulé et l'intelligence de la suite des événements »⁹⁸.

⁹⁶ Paul Ricœur, *Temps et Récits*, Paris, Editions du Seuil, 1985, p. 355.

⁹⁷ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre, op.cit.*, p.114.

⁹⁸ Jean-Claude Kaufmann, *L'invention de soi, Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Collin, 2004, p.152.



L'identité est-elle une substance, un processus, un transcendantal, une conscience de soi, un effet de perception, une illusion ou une narration de soi ? Bien des questions suscitées par l'identité occupent pendant les siècles les philosophes dont les contributions donnent du relief aux paradoxes liés à ce concept et le rendent certainement plus riche. Comment le sujet se perçoit lui-même, comment il se distingue ou il s'inscrit dans le temps, c'est à travers plusieurs paramètres que les approches philosophiques visent à éclairer ces questions dont certaines restent aussi prégnantes dans les sciences sociales.

Contrairement aux débats philosophiques, le concept de l'identité est récent dans les sciences sociales. Il se répand et se développe au XX^{ème} siècle dans les divers champs de la connaissance selon des perspectives différentes. Notamment la sociologie et la psychologie s'emparent du concept pour étudier le lien entre l'individu et la société.

II.1.2. Regard psychologique sur la question de l'identité

La psychologie met avant tout l'accent sur l'individu et privilégie la subjectivité dans sa conception de l'identité. C'est notamment la psychologie sociale qui a le plus abordé la construction identitaire, et elle la considère comme une interaction du psychisme et du social chez un individu. La problématique de l'identité s'est organisée autour d'une question centrale qui consiste à décrire l'articulation entre le personnel et le collectif.

Sigmund Freud, même s'il ne parle pas strictement du concept d'identité, contribue au développement du concept grâce à ses travaux concernant le processus de l'« identification ». Ce dernier indique le processus psychologique par lequel le sujet se construit en assimilant des modèles et des images de son entourage. Avec ce concept d'identification, Freud permet de penser l'identité comme une interaction entre le moi du sujet et son environnement social et ainsi ouvre la voie à d'autres réflexions sur l'identité dans les sciences humaines.

C'est surtout Eric Erikson qui joue un rôle important dans la popularisation du terme d'identité dans les sciences sociales. Erikson conçoit l'identité essentiellement comme le « sentiment subjectif et tonique d'une unité personnelle (sameness) et d'une continuité temporelle (continuity) »⁹⁹. En développant l'idée de processus de l'identification de Freud, et se nourrissant des études sociales et anthropologiques, il aborde la question identitaire en la rapportant aux interactions sociales. Il insiste sur le développement de l'identité au long de la

⁹⁹ Erik Erikson, *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Ed. Flammarion, 1972, p. 13.



vie humaine en soulignant les épisodes de crise durant l'enfance et l'adolescence pendant lesquelles se construit effectivement l'identité.

George Herbert Mead considère de son côté l'identité comme une construction ouverte et dynamique qui se développe autour d'un contexte historique. Au lieu du terme « identité », il utilise le « soi » qui est d'après lui « moins une substance qu'un processus »¹⁰⁰. Mead conçoit le soi comme un dialogue continu entre un Moi qui interprète les attitudes d'autrui et un Je qui réagit à ces attitudes. La théorie de l'identité de Mead attribue notamment une place importante à autrui et aux rapports interindividuels dans la construction identitaire. Considéré comme l'un des pères fondateurs de la psychologie sociale moderne, Mead a aussi une influence considérable sur le développement d'une théorie de l'identité en sociologie.

Les travaux de deux théoriciens, Alex Muchielli et Pierre Tap portent sur le rôle des sentiments dans la construction de l'identité personnelle. Selon eux, l'identité se forme à partir d'un ensemble de sentiments tels que le sentiment d'unicité, de cohérence, de continuité, d'autonomie et de valeur.

Dans son œuvre *Identité*¹⁰¹, Mucchielli indique que les sentiments d'unité et de cohérence se rapportent à la structure cognitive de l'individu et constituent son noyau identitaire. Tap les considère pour sa part comme « la représentation plus ou moins structurée, plus ou moins stable que j'ai de moi-même et que les autres se font de moi ». Et il continue : « Je me comporte selon un certain style, ce qui renvoie à l'idée d'unité, de cohérence du moi »¹⁰².

Le sentiment de continuité permet à l'individu de se sentir semblable dans le temps, de vivre dans une continuité existentielle malgré de nombreux changements qui surviennent au fil du temps. C'est grâce à ce sentiment que le sujet se reconnaît et se fait reconnaître par autrui dans le temps. Pierre Tap insiste sur ce sentiment en disant que « l'identité constitue un effort constant pour gérer la continuité dans le changement, ce qui n'est pas toujours facile »¹⁰³, et ce, parce que l'identité se forme à travers de multiples identifications par la gestion des ressemblances et des différences. Tap ajoute que toute crise d'identité relève d'une perte des repères de continuité de soi.

¹⁰⁰ George Herbert Mead, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF, 1963, p. 15.

¹⁰¹ Alex Muchielli, *L'identité*, Paris, PUF, coll Que-sais-je, 1986.

¹⁰² Jacques Lecomte, « Marquer sa différence : Entretien avec Pierre Tap », *Sciences Humaines* hors-série, décembre 1996/janvier 1997, n°15, p. 9.

¹⁰³ *Ibid.*, p.10.



Les sentiments d'appartenance et de confiance sont d'autres sentiments qui jouent un rôle important dans le développement identitaire. Le sentiment d'appartenance est le résultat du processus d'intégration des valeurs et des normes sociales inscrites dans l'environnement social de l'individu. Le sentiment d'appartenance est étroitement lié aux sentiments de confiance et d'autonomie. D'après Tap « lorsqu'une personne se sent en sécurité au sein d'un groupe, elle a plutôt tendance à s'affirmer dans sa singularité. Inversement, en situations de conflit, elle accentue le besoin de ressembler aux autres, de fusionner, de se référer au groupe »¹⁰⁴. Ces sentiments qui s'acquièrent dans la relation avec les autres se renforcent les uns les autres.

Le sentiment de valeur qui représente l'estime de soi se rapporte également à l'identité. Le sujet a un besoin fondamental de s'évaluer et ainsi d'avoir une image positive de son identité. Selon Mucchielli, l'estime de soi provoque le sentiment d'existence grâce auquel le sujet donne du sens à sa vie au moyen de ses différentes intentions et projets d'avenir. Selon Tap aussi, l'estime de soi se rapporte à la réalisation de soi, car c'est grâce à une estime de soi positive que l'individu peut faire des progrès. Donc, chez ces deux théoriciens, l'identité est également liée à la réalisation de soi par l'action, ce qui permet de fonder son histoire, de saisir l'instant présent, et de construire des « projets d'avenir ».

II.1.3. Identité sous le regard sociologique

La sociologie qui propose aussi des approches différentes pour saisir la notion d'identité s'occupe surtout du rapport entre le collectif et l'individuel. En plus de travailler sur l'identité personnelle dite « l'identité subjective » abordée plutôt en psychologie, la sociologie présente des définitions de l'« identité sociale » : identité pour autrui, identité dite « objective ».

Erving Goffman, en prenant chez Mead l'aspect interactif de l'identité, souligne l'importance des cadres sociaux dans la construction identitaire. Il distingue l'identité sociale qui contient « les grandes catégories sociales (...) auxquelles l'individu peut appartenir ouvertement : génération, sexe, classe, régiment » et l'identité personnelle qui désigne « l'unité organique continue impartie à chaque individu, fixée par des marques distinctives telles que le nom et l'aspect et constituée à partir d'une connaissance de sa vie et de ses

¹⁰⁴ *Ibid.*



attributs sociaux »¹⁰⁵. Goffman souligne l'importance que l'individu donne au regard de l'autre sur le maintien de sa propre identité.

Au croisement de la philosophie et de l'anthropologie, la sociologie de Berger et de Luckmann conçoit la construction identitaire à travers la socialisation de l'individu à l'intérieur d'un système donné. Dans leur œuvre *Construction sociale de la réalité*¹⁰⁶, ils expliquent que les habitudes et les accoutumances conduisent avec le temps à la « typification » et à la « routinisation » des comportements dans la vie sociale. C'est grâce à ces schémas de typification qu'on peut appréhender la réalité sociale de la vie quotidienne. L'activité humaine que produit le monde social se perpétue donc en un système de rôles qui se transmet d'une génération à l'autre sous la forme d'une réalité sociale objectivée.

La socialisation dans les sociétés traditionnelles produit des identités socialement définies à l'avance. Mais dans les sociétés modernes où les rôles sont plus dissonants et contradictoires, les individus ont une possibilité de prendre de la distance avec les rôles, ce qui les amène à une interrogation identitaire où émerge la vraie identité subjective.

« La construction identitaire de l'homme moderne peut être conçue comme un processus dynamique oscillant entre deux pôles contradictoires, celui de la conformité à un ordre institutionnel des choses, le monde social intériorisé, d'une part, et celui de la différenciation, plus ou moins prononcée, vis-à-vis d'un tel ordre et d'un tel monde, affirmation d'un sujet, qui tente de s'arracher aux déterminations multiples qui fondent l'être social, d'autre part »¹⁰⁷.

Alain Touraine s'éloigne de l'aspect social de la dialectique individu-société et met au premier plan la subjectivité dans la construction identitaire du sujet. Le sociologue définit le sujet comme « le désir d'être un individu, de créer une histoire personnelle, de donner un sens à l'ensemble des expériences de la vie individuelle »¹⁰⁸. Touraine critique la réduction de la subjectivation à la socialisation passive qui propose un ensemble de rôles prédéfinis. Chez Touraine, la subjectivation est « une véritable activité du sujet, une activité critique et une

¹⁰⁵ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne, tome 2 : Les relations en public*, Paris, Minuit, 1984, pp. 181-182.

¹⁰⁶ Peter L. Berger et Thomas Luckmann, *Construction sociale de la réalité*, Paris, Meridiens Klincksieck, 1986.

¹⁰⁷ Abdelhak Qribi, « Socialisation et identité. L'apport de Berger et Luckmann à travers la construction sociale de la réalité », *Bulletin de psychologie*, 2010/2, Numéro 506, p. 133.

¹⁰⁸ Alain Touraine, « La formation du sujet » dans *Penser le sujet. Autour d'Alain Touraine*, François Dubet et Michel Wievorka (dir.), Actes coll. Cerisy, Paris, Fayard, 1995, p. 29.



recherche de distance à soi, aux divers soi perçus et aux modèles intériorisés, une volonté consciente de construction de son expérience personnelle et de ses relations aux autres. »¹⁰⁹

Selon Touraine, le sujet a la liberté de ne pas se conformer aux rôles sociaux, aux images de soi imposés par la société. Il est capable de transformer et modeler l'environnement social dans lequel il se trouve. C'est de cette manière qu'il devient « acteur » de sa vie et participe à la définition de soi et d'autrui.

Lecteur de Freud et d'Erikson, Claude Dubar cherche pour sa part à réunir l'aspect social et psychologique de la construction identitaire. Ses théories consistent à articuler « les deux façons d'envisager des trajectoires individuelles : objectivement comme une suite de positions dans un ou plusieurs champs de la pratique sociale, subjectivement comme une histoire personnelle dont le récit actualise des visions du monde et de soi »¹¹⁰.

Selon Dubar, les identités ne sont pas des « essences », ni des « représentations », ce sont les récits de soi que le sujet se raconte à soi-même ou à autrui. Pour décrire la construction de ces « identités-récits », il développe les concepts de « transaction biographique » et « transaction relationnelle » par lesquels il distingue une identité pour soi et une identité pour autrui.

La transaction relationnelle qui implique l'identité pour autrui est un processus par lequel le sujet se définit en relation avec autrui. Il s'agit d'une mise en relation des identités données par autrui et des identités assumées par le sujet à travers des identifications aux autres dans son entourage. La transaction biographique, quant à elle, implique l'identité pour soi, et c'est un processus par lequel le sujet sauvegarde une part de ses identités antérieures et construit de nouvelles identités pour son avenir. Les anciennes identités qui sont évaluées selon les nouvelles exigences de production sont toujours en évolution. Ces deux transactions sont des processus inséparables dont l'articulation engendre à la fois des conciliations intérieures entre identité héritée et identité visée, et des ajustements extérieurs entre identité attribuée par autrui et identité incorporée par soi.¹¹¹ Pour Dubar, ces deux processus sont au fondement des configurations identitaires déterminées par une dynamique de déstructuration/restructuration.

¹⁰⁹ Bernadette Dumora, Diana Aisenon, Gabriela Aisenon, Valérie Cohen-Scali et Jacques Pouyaud, « Les perspectives contextuelles de l'identité », *L'orientation scolaire et professionnelle*, [En ligne] mis en ligne le 15 septembre 2011, consulté le 01 octobre 2016, Disponible sur : [http:// osp.revues.org/1737](http://osp.revues.org/1737) ; DOI : 10.4000/osp.1737.

¹¹⁰ Claude Dubar, « Trajectoires sociales et formes identitaires. Clarifications conceptuelles et méthodologiques », *Sociétés contemporaines*, 1998, n°29, p. 73.

¹¹¹ Claude Dubar, *La crise des identités*, Paris, PUF, coll. « Le lien social », 2000.



Jean-Claude Kaufmann, de son côté, met en évidence la nécessité de s'inventer soi-même pour le développement identitaire dans son œuvre *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Selon lui, dans la société moderne où les structures sociales sont devenues plus contradictoires que par le passé, la construction identitaire consiste à un travail continu de « réflexivité ». L'identité est dominée par la dynamique subjective, mais une partie est forcément déterminée par la socialisation. L'individu construit son identité en intériorisant les schèmes sociaux de pensée à travers sa capacité d'arbitrage réflexif.

Kaufmann insiste sur l'image de soi qui est « un instrument central du processus identitaire ».¹¹² Les images de soi, étant de types différents, apparaissent comme des reflets de divers rôles tenus par un individu. En examinant l'identité à travers les rôles, Kaufmann vise à montrer les liens entre l'intériorité de l'individu et les extériorités sociales qu'il a rencontrées. Selon lui, le choix en face de rôles multiples permet à l'individu de s'autonomiser et d'approfondir sa subjectivité. Au regard du rôle qu'il a choisi, il assume une identité, une image de soi entre plusieurs possibilités. L'identité choisie est sanctionnée par autrui soit négativement, soit positivement. Cette sanction a des retombées émotionnelles chez l'individu. Ces retombées émotionnelles se transforment à la longue en « structures affectivo-cognitives », en « self-schémas » qui orientent l'individu pour réagir aux situations tout en tenant compte des normes associées aux rôles.¹¹³

Kaufmann propose ainsi un autre type d'identité, « identités immédiates », qui consistent à orienter l'action de l'individu à travers la multiplicité de ses images de soi. Contrairement à l'identité biographique ou narrative qui repose sur l'unification des morceaux de l'existence de l'individu, les identités immédiates lui permettent de s'inventer différemment et de donner du sens à sa vie.

Les approches socio-psychologiques nous montrent comment le processus de construction identitaire reste soumis aux diverses déterminations et change selon les sociétés et les contextes historiques.

La configuration de la société prémoderne qui repose sur une hiérarchie des statuts est caractérisée par l'absence d'individualité. Avec l'époque moderne marquée par les découvertes, les réformes, on passe d'une ancienne société du destin soumise à l'autorité divine et ancestrale à une société déterminée par la subjectivité, l'individuation. Le sujet est désormais plus responsable de sa propre trajectoire. Mais cette fois-ci, il s'agit d'une conception d'une identité unique, solide, précisée par la raison. Cette conception solide de

¹¹² Jean-Claude Kaufmann, *L'invention de soi, Une théorie de l'identité*, op.cit., p. 69.

¹¹³ *Ibid.*



l'identité change dans l'ère postmoderne où se trouvent une multitude d'attributs identitaires hétérogènes et changeants. Ce qui domine sur la construction identitaire, c'est désormais l'intersubjectivité plus que la subjectivité.¹¹⁴

Dans les sociétés hypermodernes, le sujet actif et réflexif cherche plus d'autonomie dans sa communauté et apparaît plus capable de se distinguer par rapport à sa place sociale et aux formes identitaires qu'on lui a imposées. Cette évolution caractérisée par le déclin d'une détermination sociale au profit d'une autodétermination influence profondément la question identitaire. Il appartient désormais à l'individu de définir son identité et donner du sens à son existence. L'individu est capable d'obtenir des positions diverses et des rôles sociaux différents dans la société. Mais cette transformation devient à la fois libératrice et contraignante pour le sujet. Il a la liberté de choisir et changer ses références identitaires en face de plusieurs alternatives, mais il doit faire plus d'efforts pour avoir une cohérence et permanence dans cette diversité de choix.

D'autre part, l'affirmation de soi-même qui se réalise par la conquête d'une existence sociale se transforme en une lutte des places. En plus, aucune position n'est définitivement obtenue, on court toujours le risque de la perdre.

« D'où les multiples contradictions qui traversent les identités contemporaines, entre le réel et le virtuel, la force et la vulnérabilité, la sécurité et l'insécurité, la stabilité et la volatilité, la continuité et la discontinuité, l'ordre et le changement, la permanence et l'éphémère... Dans ces conditions, la quête de reconnaissance, qu'elle soit sociale, symbolique ou affective, devient l'élément central qui anime les destinées humaines »¹¹⁵.

Donc, l'identité contemporaine est plutôt définie par les efforts de l'individu pour prendre une part active dans la définition de soi et pour donner sens à sa vie.

II.1.4. Identité comme un concept traversé par des paradoxes

En partant de différentes approches concernant l'identité, nous voyons que le concept indique à grands traits un ensemble d'attributs caractéristiques individuels et collectifs qui

¹¹⁴ Samira Ibnelkaïd, « Pour une analyse phénoménolinguistique de l'identité en interaction numérique », *SHS Web of Conferences*, 2015, Volume 20, EDP Sciences, [En ligne] <http://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20152001011>.

¹¹⁵ Vincent de Gaulejac, « Identité », *Vocabulaire de psychosociologie, Positions et références*, sous la direction de Jacqueline Barus-Michel, Eugène Enriquez, André Lévy, Paris, Érès, 2002, p. 179.



servent à définir l'individu. L'identité, c'est ce qui rend reconnaissable le sujet, ce qui lui permet de se définir et de se distinguer de ses semblables.

Peu importe dans quel domaine de recherche il est abordé, le problème de l'identité s'ouvre toujours à un réseau d'interrogations et il implique plusieurs paradoxes, d'où une multitude de dialectiques dans ses reformulations. Les travaux de nombreux théoriciens sont marqués par des articulations telles que « identité personnelle et identité sociale » chez Erving Goffman, « mêmété et ipséité » chez Paul Ricoeur, « identité pour soi et identité pour autrui » chez Claude Dubar. Ces paradoxes constituent des points d'ancrage dans les différentes conceptions de l'identité même si les terminologies peuvent varier d'un auteur à l'autre. « Le terme d'identité prend son sens dans une dialectique où la similitude renvoie au dissemblable, la singularité à l'altérité, l'individu au collectif, l'unité à la différenciation, l'objectivité à la subjectivité »¹¹⁶. Nous nous proposons donc de reprendre brièvement ces principaux aspects paradoxaux du concept d'identité afin de mieux comprendre ses éléments de définition.

- **Similitude et Différenciation**

La notion d'identité elle-même porte une contradiction fondamentale car elle indique à la fois l'idée de similitude et celle de différenciation. Tout individu s'identifie tant par ce qu'il a de semblable à tous ceux qui sont comme lui que par ce qui le distingue de tous ses semblables. C'est à la fois en différant des autres et en étant semblable à eux qu'il satisfait son besoin d'être singulier et d'être reconnu par les autres. C'est pour cette raison qu'il est impossible de penser la notion de l'identité sans se référer à celle de l'altérité. La partie suivante de notre étude se propose d'aborder plus en détail ce lien étroit entre l'identité et l'altérité.

- **Permanence et changement**

Comment peut-on rester identique tout en changeant continuellement ? C'est l'une des questions qui intrigue beaucoup les théoriciens de l'identité et qui les amène à penser l'identité soit comme une substance, une structure statique, soit comme un processus, une construction évolutive. Le sujet garde toujours une perception identique de lui-même malgré toutes sortes de changements qui surviennent dans sa vie et qui peuvent modifier ses caractéristiques identitaires, qu'elles soient subjectives ou objectives. Chaque individu se transforme continûment tout en restant le même. Le problème de continuité qui concilie la mêmété et la diversité dans la construction identitaire trouve différentes solutions chez les philosophes :

¹¹⁶ *Ibid.*, p.175.



c'est la conscience chez Descartes, la mémoire chez Locke, l'aperception transcendante chez Kant et la production narrative de soi chez Ricœur. Quant aux études dans les sciences sociales, les théoriciens actuels de l'identité adoptent la vision dynamique et dialectique de l'identité en la considérant comme un processus dont les points de repères sont ancrés à la fois dans le passé (la généalogie, les racines), dans le présent (conduites actuelles) et dans l'avenir (projets, idéaux).

- **Objectivité et Subjectivité**

L'objectivité et la subjectivité sont deux aspects qui sont souvent pris en considération pour la définition de l'identité. La subjectivité renvoie à une définition intime du sujet tandis que l'objectivité se réfère à sa définition sociale. L'identité personnelle dite « subjective » indique la conscience de soi qu'un sujet a de son individualité. Elle concerne sa personnalité, ses attitudes, ses perceptions ainsi que ses sentiments et expériences subjectives.

Plus « objective », l'identité sociale englobe tous les attributs catégoriels qui permettent d'identifier le sujet de l'extérieur tels que sexe, âge, nation ou métier. Elle comprend les rôles et les contextes sociaux qui précisent la position sociale de l'individu et qui assure ainsi sa reconnaissance par les autres. Alors que l'identité personnelle se rapporte plutôt au sentiment de différence par rapport aux autres, l'identité sociale implique un sentiment de similitude avec ces mêmes autres.

L'objectivité et la subjectivité, ces deux aspects sont étroitement liés l'un à l'autre, car l'identité se construit à travers les diverses expériences vécues du sujet dans un environnement social. L'identité sociale situe l'individu dans un champ de partage avec les autres, que ce soit une famille, une classe sociale, une nation ou un territoire, et cela lui permet de posséder une identité commune avec les autres, une « identité collective ».

- **L'individuel et le collectif**

L'identité du sujet relève donc en même temps d'un schème d'appartenance plus englobant d'où la détermination d'un autre type d'identité dite « collective ». Le collectif en tant qu'instance de référence attribue à l'individu des caractéristiques sur la base des normes, des valeurs, et des représentations communes. Cela permet au sujet de se définir et d'être défini par les autres à travers des appartenances sociales.



Selon Kaufmann, les identifications collectives apparaissent comme des ressources pour l'individu, elles lui donnent des références éthiques, cognitives, la force de l'action ainsi que la confiance en soi. « Les identités collectives sont des “plus” lui permettant, en se dépassant, de se sentir paradoxalement davantage lui-même »¹¹⁷.

Concernant l'identité individuelle, sociale ou collective, la plupart des travaux s'entendent sur le fait que les différentes formes identitaires sont interdépendantes tout en ayant des rapports complémentaires entre elles. En conséquence, nous pouvons dire que l'identité n'est pas une simple contradiction entre la permanence et le changement, l'individuel et le collectif, l'objectivité et la subjectivité, c'est une affaire d'équilibre entre tous ses aspects contraires.

II.2. Altérité au sein de la problématique identitaire

Dans notre étude, le couple « l'identité et l'altérité » qui est « interdéfinissable par relation de présupposition réciproque »¹¹⁸ sera l'un de nos points de repère pour mettre en évidence la problématique identitaire des sujets de notre corpus. L'identité qui est intrinsèquement liée à la différence est une construction toujours en devenir dans le cadre d'une relation intersubjective avec l'autre. Donc nous pouvons indiquer que la perpétuelle quête de concevoir l'identité de soi et celle d'autrui se situe au cœur de l'altérité.

Dans cette partie de notre étude, pour mieux comprendre les rapports entre l'identité et l'altérité, nous visons tout d'abord à aborder les approches de divers théoriciens dans le domaine de la philosophie, de la phénoménologie et de la sémiotique tels qu'Edmund Husserl, Maurice Merleau-Ponty, Emmanuel Levinas, Paul Ricœur et Eric Landowski. Tous ces théoriciens situent la question d'Autrui au centre de leurs études pour accéder à la connaissance du sujet, car selon eux aussi, le problème de l'identité est inséparable d'un questionnement sur l'altérité.

Husserl qui constitue la phénoménologie comme une philosophie transcendantale s'intéresse à l'expérience de l'altérité dans ses travaux dans le but de montrer comment cet Autre, objet intentionnel à l'égard de la conscience, peut obtenir le rôle d'un sujet, d'un *alter-ego* selon la position transcendantale. D'après Husserl, dans la rencontre avec Autrui, on ne peut pas accéder directement à ses phénomènes propres. Le philosophe indique que « si ce qui appartient à l'être propre d'autrui m'était accessible d'une manière directe, ce ne serait

¹¹⁷ Jean-Claude Kaufmann, *L'invention de soi*, *op.cit.*, p. 148.

¹¹⁸ Algirdas J. Greimas et J. Courtés, *op.cit.*, p. 178.



qu'un moment de mon être à moi, et, en fin de compte, moi-même et lui-même, nous serions le même »¹¹⁹.

Husserl avance que dans l'expérience que l'on fait d'Autrui, c'est juste par le biais d'une médiation du corps qu'on peut y accéder. Il s'agit d'une « aperception analogisante » entre le Moi et Autrui. Le Moi s'ouvre à Autrui à travers la ressemblance de son corps avec le sien. Husserl introduit la notion d' « accouplement » pour mettre en évidence un rapport d'empathie entre la chair du Moi et le corps d'Autrui. C'est alors par le biais d'un rapport de connaissance qu'on peut saisir Autrui, qu'on peut lui accorder un sens.

« C'est donc effectivement à partir de moi, à partir de mes propres comportements que, par ressemblance, je vais donner sens non pas seulement aux comportements d'autrui que son corps me donne à voir, mais que je vais le constituer comme une autre subjectivité, capable, tout comme moi, de régner sur son corps, c'est-à-dire par le biais d'un travail de médiation qui prend la forme d'une interprétation, d'une traduction expressive »¹²⁰.

Dans la rencontre entre le Moi et Autrui, la subjectivité et l'intersubjectivité se constituent réciproquement au sein de la sphère transcendantale. Le Moi et Autrui forment une communauté dans laquelle le partage de leurs expériences les enrichit. L'intersubjectivité devient ainsi le fondement constitutif du sujet. Les propositions de Husserl concernent l'expérience du Moi avec Autrui plutôt que la spécificité de l'existence de ce dernier. La compréhension d'Autrui se réalise à partir du Moi, par rapport au même. Le philosophe propose donc une démarche qui va de l'ego vers l'alter ego.

Maurice Merleau-Ponty, influencé par Husserl, développe le thème du rapport à Autrui et insiste sur l'importance du langage. Il reprend le problème de l'intersubjectivité à travers sa théorie de la chair. Pour lui, le corps d'Autrui représente la présence d'une autre conscience et l'analyse de son corps affirme ma propre vérité d'être au monde. « L'évidence d'Autrui est possible car je ne suis pas transparent pour moi-même et parce que ma subjectivité traîne après elle son corps »¹²¹.

¹¹⁹ Edmund Husserl, *Méditations cartésiennes, 5ème Méditation*, § 50, trad. G. Peiffer et E. Levinas, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1953 (nombreuses rééd.), p. 91.

¹²⁰ Cyndie Sautereau, *Éthique et herméneutique. Une réponse des herméneutiques de Paul Ricœur et de Hans-Georg Gadamer à l'énigme d'autrui*, Thèse de doctorat en philosophie, Université Naval, Québec Canada, 2013, p. 9.

¹²¹ Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Part II, Chapitre IV, Paris, Gallimard, 1945, p. 405.



D'autre part, Merleau-Ponty affirme que le corps prend tout son sens dans l'intersubjectivité et le langage. Il constitue un parallèle entre l'altérité d'Autrui et la nouveauté du sens. Il voit le dialogue comme un moyen qui permet de comprendre comment Autrui se différencie car le langage permet à l'homme de communiquer avec les autres et de penser sur les distinctions.

« Dans l'expérience du dialogue, la parole d'autrui vient toucher en nous nos significations, et nos paroles vont, comme l'attestent les réponses, toucher en lui ses significations, nous empiétons l'un sur l'autre en tant que nous appartenons au même monde culturel, et d'abord à la même langue, et que mes actes d'expression et ceux d'autrui relèvent de la même institution »¹²².

Selon Merleau-Ponty, ce qui ouvre le sens des mots, ce sont les différences entre Autrui et Moi. La nouveauté des sens des mots approfondit les différences entre nous. C'est de cette manière que les sujets se créent réciproquement dans la relation intersubjective. En dépassant les limites de la conception husserlienne, Merleau-Ponty développe le thème du rapport à Autrui autour de l'importance du langage.

Levinas, influencé par Husserl et Heidegger, s'intéresse pour sa part à la question éthique et métaphysique d'Autrui. Selon lui, toute la philosophie commence par la rencontre avec Autrui. Sa pensée met fin à la tradition philosophique de l'Ego. Selon cette conception classique, c'est le Moi qui confère un sens à Autrui et toute la relation à Autrui se réalise sous le registre de savoir. Cependant selon Levinas, Autrui possède son propre sens avant que le Moi ne lui en donne un. Il affirme que l'acte de compréhension en face d'Autrui est un acte de violence qui supprime son altérité. « Si on pouvait posséder, saisir et connaître l'autre, il ne serait pas l'autre. Posséder, connaître, saisir sont des synonymes du pouvoir »¹²³.

Concernant la relation entre le Moi et Autrui, Levinas évalue deux conceptions différentes dans son œuvre. D'une part, la tradition philosophique, la phénoménologie husserlienne dans laquelle domine la conscience intentionnelle du Moi, d'autre part, la conception éthique dans laquelle Autrui occupe une position initiale par rapport à Moi. La philosophie lévinassienne met en cause la position originariaire du Moi.

« La position originariaire n'est pas chez lui celle du Moi, mais celle de l'Autre, et c'est même à partir de cette position d'altérité que sera définie la position subjective. L'éthique

¹²² Maurice Merleau-Ponty, *La Prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969, pp. 193-194.

¹²³ Emmanuel Levinas, *Le temps et l'autre*, Paris, PUF, Quadrige, 1983, p. 83.



commence donc, pour Levinas, avec l'implantation de l'Autre, et non avec l'implantation du Moi »¹²⁴.

Levinas s'oppose à la conception husserlienne qui fait de la conscience intentionnelle le rapport principal au monde et qui trouve un transfert analogique dans la rencontre entre le Moi et Autrui. Selon lui, l'éthique ne repose pas sur la rationalité de l'Ego car Autrui échappe à la tentative d'intégration, à la connaissance et à l'intentionnalité relevant de la part du Moi. Dans la rencontre avec Autrui, il s'agit d'une relation à une altérité extérieure. Avant la rencontre, le Moi est renfermé sur soi-même dans son monde égoïque. C'est à partir de cette rencontre que le Moi se constitue comme un véritable sujet. Dans cette relation intersubjective, l'identité du sujet se façonne, en ce sens l'éthique devient une expérimentation identitaire.

« Pour Levinas, il s'agit non plus d'aller vers l'être, mais de sortir de l'être, sachant qu'ultimement seul un autre, autrui, pourra rendre cette sortie effective, faisant ainsi vaciller l'ontologie toute entière¹²⁵ ».

Donc, dans cette relation intersubjective, il s'agit de l'initiative d'Autrui qui apparaît avec son « visage ». « Rencontrer l'Autre, c'est donc littéralement lui faire face ; faire l'expérience de l'Autre, c'est avoir quelqu'un en face de soi, un visage »¹²⁶. Le visage d'Autrui me parle, attend une réponse de ma part, et cet appel me constitue en tant que responsable. Dans la réponse à l'appel du visage, émerge la responsabilité, et donc la révélation identitaire du Moi.

Ricœur considère pour sa part l'altérité comme la caractéristique même de l'identité. Les deux formes de l'identité qu'il a proposées, à savoir la mêmeté et l'ipséité, entretiennent des rapports différents avec l'altérité. Du côté du caractère (la mêmeté), il s'agit d'un processus d'intériorisation des habitudes, des comportements en face des altérités. L'altérité est ainsi réduite à la mêmeté dans le temps. Du côté de la parole tenue (ipséité), qui repose sur une dimension éthique, il s'agit de la persévérance et de la fidélité à la parole donnée constituant un maintien de soi. L'altérité est constitutive de l'ipséité dans le sens où la parole donnée suppose l'assomption de l'imprévisible et de l'innovation. La visée éthique résiste à la continuité du temps qui passe de telle façon que dans certains cas le sujet puisse refuser ses dispositions durables.

¹²⁴ Jacques Fontanille, *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008, p. 250.

¹²⁵ Cyndie Sautereau, *op.cit.*, p. 33.

¹²⁶ Jacques Fontanille, *Pratiques sémiotiques*, *op.cit.*, p. 250.



« La promesse nous montre que dans le cas de l'identité-ipse, autrui m'ouvre à un 'hors de moi', à un 'au-delà de moi', plus précisément même, à un 'au-devant de moi'. En promettant, je m'engage, en effet, maintenant à faire quelque chose dans le futur »¹²⁷.

L'identité ipséité qui se nourrit de l'altérité construit la relation avec l'Autre. Ricœur considère la propre altérité du sujet comme un lien avec l'altérité d'Autrui. Le philosophe nous amène ainsi à penser une altérité au sein de l'identité du sujet à partir de l'altérité de l'Autre. Il qualifie la dialectique ipséité-altérité comme « la plus riche de toutes » en soulignant qu'elle a un rôle essentiel dans la constitution identitaire du sujet.

Dans son œuvre, *Présences de l'autre*, Eric Landowski, socio-sémioticien, aborde les différents sens qu'on attribue à la présence de l'Autre à travers les relations possibles de l'intersubjectivité. Ce faisant, il insiste notamment sur la dimension spatio-temporelle dans la construction identitaire en étudiant le cadre temporel du devenir des sujets et le cadre spatial de leur présence. Landowski défend aussi que l'identité du « sujet », - je ou nous - dépend strictement de la présence de l'Autre.

« Apparemment condamné à ne pouvoir, lui aussi, se construire que par différence, le sujet a besoin d'un il - des « autres » (eux) - pour advenir à l'existence sémiotique, et ce à un double titre. Ce qui donne forme à ma propre identité, ce n'est pas seulement, en effet, la manière dont réflexivement, je me définis (ou tente de me définir) par rapport à l'image qu'autrui me renvoie de moi-même, c'est aussi la manière dont, transitivement, j'objective l'altérité de l'autre en assignant un contenu spécifique à la différence qui m'en sépare »¹²⁸.

Landowski propose quatre configurations du rapport à l'Autre : L'« assimilation » désigne le fait que l'Autre est réduit au même par un processus de standardisation pour qu'il puisse s'adapter aux normes d'un groupe de référence ; dans l'« exclusion », le groupe de référence nie et élimine l'Autre en trouvant son altérité menaçante. La « ségrégation » renvoie au fait que l'Autre est reconnu malgré sa différence, il n'est pas exclu, mais il se trouve en marge, dans une place non enviable. Et dans l'« admission », les différences de l'Autre sont affirmées et acceptées par un sujet collectif accueillant qui se construit en permanence à travers le changement. Landowski examine ainsi la construction identitaire en s'attardant sur les rapports et les stratégies identitaires d'ordre social entre les sujets.

Nous voyons que la question de l'identité est étroitement liée à un questionnement sur l'altérité et sur l'Autre. L'altérité est à la base de la construction identitaire, qu'il s'agisse d'une

¹²⁷ Cyndie Sautereau, *op. cit.*, p. 73.

¹²⁸ Eric Landowski, *Présences de l'autre*, Paris, PUF, 1997, p. 16.



altérité extérieure ou intérieure. Il n'est pas possible d'aborder le sujet sans son rapport à l'Autre et au monde étant donné que tout contact du sujet repose sur le rapport sensible et cognitif avec une altérité.

L'altérité extérieure est représentée par « Autrui » (ou « Autre ») qui revêt plusieurs figures. Comme nous l'avons vu dans les diverses approches des théoriciens, il est tantôt la base d'une relation intersubjective (chez Husserl), tantôt la figure emblématique d'une pensée éthique (chez Levinas), et tantôt une figure admise ou exclue selon le traitement du groupe de référence qui l'apprécie (chez Landowski). Les formes du rapport à l'Autre contiennent des gradations qui vont d'un lien d'interdépendance à une étrangeté absolue, de la reconnaissance d'une proximité à la révélation d'une extériorité radicale. Avec les termes de Landowski, « tout ce qui « agit » en relation avec le sujet, tout ce qui lui *résiste* et même tout ce qui, simplement « existe » en lui faisant face (à la limite tout ce qui lui est perceptible) se constitue pour lui, *ipso facto*, en figure occurrentielle de l'autre »¹²⁹.

Autrui a un rôle déterminant pour la construction identitaire du sujet car d'une part c'est par rapport à lui que le sujet se différencie, se sent unique ; et d'autre part il est également reconnu par lui dans cette unicité, et même comme appartenant au groupe. Donc, la connaissance, la définition de soi, la reconnaissance et l'acceptation de soi ne sont pas possibles sans l'intervention d'Autrui ou des Autres. C'est par les jeux d'identification-différenciation avec les Autres que le sujet construit son identité dans une continuité spatio-temporelle. Sa subjectivité se nourrit tout au long de son parcours de vie par les regards, les pensées ou les attentes des Autres. Donc la relation à l'Autre est indispensable dans le processus d'accès au « Je ».

Autrui est caractérisé par une série de différences perçues chez lui par le regard d'un sujet individuel « Je » ou d'un groupe majoritaire « Nous ». L'altérité d'Autrui peut devenir un pôle d'attraction ou de répulsion selon le point de vue du sujet de référence qui l'apprécie. Alors que dans une expérience esthétique ou éthique par exemple, l'altérité d'Autrui peut être évaluée comme favorable, étant une source de plaisir, d'enrichissement ou de solidarité, elle peut être condamnée en partant d'une base de comparaison avec les normes d'un groupe de référence, de façon à causer sa stigmatisation ou son exclusion.

Peu importe le type de rapport qu'on entretient avec Autrui, ce dernier conduit toujours le sujet à faire un retour sur lui-même, à s'interroger sur sa propre identité, à prendre

¹²⁹ Eric Landowski, *Passions sans nom*, Paris, PUF, 2004, p. 32.



conscience de ses propriétés distinctives, et même à remarquer sa propre altérité et à changer selon le cas. L'identité s'affirme ainsi aussi bien relativement à l'autre qu'à soi.

L'altérité intérieure, quant à elle, concerne directement la permanence identitaire dans le temps. Inscrit dans le flux de la temporalité, le sujet subit des altérations dans son rapport à Autrui et au monde. Il prend position devant les choses qui changent en adoptant de nouveaux points de vue sur les objets, sur les autres et sur lui-même. L'altérité intérieure qui émerge des transformations dans le temps est déterminée par les écarts du sujet par rapport au soi, aux traits relativement stables de son identité, bref à sa même. L'altérité se rapporte donc à la partie créative de l'identité du sujet, en le conduisant à changer de perception et à se réinventer en permanence. L'identité se réaffirme ainsi à travers le changement lui-même.

L'altérité intérieure peut aussi amener le sujet à prendre conscience de ses manques. Elle s'inscrit dans ce cas dans le désir d'être ce qu'on n'est pas. Pour le sujet qui est déchiré par une scission intérieure entre le /vouloir-être/ et /ne pas pouvoir-être/, le changement apparaît comme une fonction libératrice. La réconciliation entre les tensions oppositives de l'identité et de l'altérité relevant de cette scission se réalise soit par l'engagement du sujet dans l'action de liquider ses manques de façon à supprimer son altérité, soit par l'assomption de cette dernière en acceptant ses manques et différences à travers un changement de perception. Quel que soit le choix du sujet, l'altérité le pousse dans un perpétuel devenir. De ce point de vue, comme l'indique Landowski « le changement, espéré, désiré, assumé, devient paradoxalement producteur d'identité. Y adhérer ce n'est pas en ce cas 'mourir un peu' en laissant partir, avec ce qui a été, une part de soi qui ne sera plus : c'est peut-être bien au contraire l'un des moyens les plus élémentaires d'affirmer son existence propre, autant au regard de soi-même que vis-à-vis d'autrui ». ¹³⁰

Par conséquent, l'altérité est beaucoup plus qu'une simple propriété située au plan du lien social autour d'une différence par rapport à l'identité. Dans les termes de Ouellet, c'est :

« une véritable sensibilité, un ensemble d'attitudes, d'affects et de comportements qu'on peut appeler une aïsthesis et un ethos, soit une forme d'expérience énonciative non seulement de sa propre identité et de celle d'autrui, mais de son propre rapport au monde, un monde qui ne peut plus se penser à partir d'une identité fondatrice et exige d'emblée une prise en compte de son altérité constitutive » ¹³¹.

¹³⁰ Eric Landowski, *Présences de l'autre, op.cit.*, p. 115.

¹³¹ Pierre Ouellet, « Le principe d'altérité » (Introduction), *Quel autre, L'altérité en question*, sous la direction de Pierre Ouellet et Simon Harel, Québec, VLB Editeur, 2007, p. 9.



Dans notre tentative d'étudier la problématique identitaire des personnages dans le discours romanesque, ce rapport à l'altérité qui montre l'identité comme une création dynamique nous permettra de mieux élucider l'identité des sujets comme un processus de construction, déconstruction et reconstruction marqué par une tension continue entre l'être et le devenir.

II.3. Identité en sémiotique

Dans les parties précédentes de notre étude, nous avons examiné les diverses conceptions de l'identité et de l'altérité à partir de cadres théoriques et disciplinaires différents afin de présenter la richesse des réflexions tantôt contraires tantôt complémentaires à leur propos. Ce faisant, nous avons en même temps visé à mettre en évidence les caractéristiques et problématiques fondamentales des concepts (telles que les rapports entre la permanence et le changement, la singularité et l'altérité) qui sont réitératives dans chaque domaine disciplinaire y compris la sémiotique. Loin de s'inscrire sur un plan philosophique, psychologique ou sociologique, notre étude se propose d'étudier l'identité des personnages dans le contexte du discours narratif comme un effet de sens. Donc, dans cette partie de notre travail, nous avons pour but de présenter les diverses conceptions sémiotiques de l'identité dont nous nous servons à l'intérieur de nos analyses.

Dans le domaine de la sémiotique, l'identité est tout d'abord une notion signifiant la permanence et la cohérence dans le discours. Elle concerne surtout la permanence et la persistance dans la disposition des personnages ainsi que dans leur parcours syntagmatique. La définition de l'identité proposée par A. J. Greimas et J. Courtés dans le *Dictionnaire* met en évidence ce que signifie le concept selon l'approche de la théorie sémiotique classique. En insistant sur le principe de continuité et de permanence supporté par la notion, les sémioticiens affirment que l'identité de l'actant est caractérisée par ses propriétés qui restent invariables malgré les transformations qu'il a subies dans le temps.

« L'identité sert ... à désigner le principe de permanence qui permet à l'individu de rester le « même », de « persister dans son être », tout au long de son existence narrative, malgré les changements qu'il provoque ou subit. C'est ainsi au concept d'identité que l'on se réfère lorsqu'on fait état de la permanence d'un actant malgré les transformations de ses modes d'existence ou des rôles actantiels qu'il assume dans son parcours narratif, de la permanence aussi d'un acteur discursif tout au long du discours dans lequel il est inscrit »¹³².

¹³² Algirdas J. Greimas et Joseph Courtés, *op.cit.*, pp. 178-179.



Jean-Marie Floch aborde pour sa part le concept d'identité dans son œuvre *Identités Visuelles* à travers six essais portant sur les objets de sens différents. Dans sa conception de l'identité, Floch se réfère souvent au concept d'identité narrative proposée par le philosophe Ricœur. En partant de sa dialectique entre le « caractère » et la « parole tenue », il présente la problématique de l'identité comme une dialectique entre « d'une part l'inertie des acquis, la force des habitudes et l'efficace des postures dans lesquelles on se reconnaît et par lesquelles on se fait reconnaître et, d'autre part la tension d'un projet de vie, la pleine réalisation de soi, et le choix assumé de certaines valeurs... D'un côté, la préservation et la continuation, de l'autre, la persévérance et la constance. D'un côté, ce à quoi on est reconnu ; de l'autre, ce à quoi on marche »¹³³.

Floch indique que la problématique de l'identité relève à la fois d'un principe de la différence se référant à la discontinuité et d'un principe du devenir renvoyant à la continuité. L'identité se construit ainsi à travers les contrastes et les récurrences. D'une part, les constituants de l'identité doivent être repérables en tant qu'unité discrète pour que le sujet soit logiquement identifiable en se distinguant suffisamment des autres. Et d'autre part, il doit y avoir une connexion progressive entre ces unités pour que l'identité soit reconnaissable dans un enchaînement orienté. Le continu apparaît ainsi comme une condition de possibilité pour que les unités discontinues fassent sens. Floch en conclut que « l'identité se conçoit ou s'apprécie selon les deux axes du « système » (l'axe paradigmatique) et du « procès » (l'axe syntagmatique).¹³⁴

Il faut mentionner que dans le domaine de la sémiotique, la perspective du discours-énoncé et celle du discours en acte abordent le concept de l'identité d'une manière différente. Du point de vue de discours-énoncé, l'identité des personnages est considérée par rapport à l'accumulation des rôles successifs qu'ils ont remplis à la fin du discours. Elle apparaît comme l'effet d'une série de transformations que subit le personnage dans un univers narratif qui repose sur un système de relations clos sur lui-même. Cependant, dans la perspective du discours en acte, ce qui importe, c'est l'identité en construction, l'identité en changement, voire la quête de l'identité des acteurs ou des actants. L'approche continue du discours prend en compte le mouvement, le développement, bref le devenir dans la considération de l'identité. Le changement dans la conception de l'identité avec l'adoption de la perspective du discours en acte est expliqué par Jacques Fontanille de la façon suivante :

¹³³ Jean-Marie Floch, *Identités visuelles*, Paris, Puf, 1995, p. 38

¹³⁴ *Ibid.*, p. 43.



« Dans cette perspective, le statut du personnage narratif change, puisqu'il n'est plus seulement le support de rôles successifs, calculables à partir d'un schéma narratif accompli, mais aussi le vecteur d'une identité en construction, qui se nourrit du changement même. Du même coup, l'intérêt de l'analyse se déplace, puisqu'elle n'est plus entièrement occupée des pertes et des gains pratiques, cognitifs ou symboliques, réalisés par les acteurs du récit, et qu'elle examine maintenant aussi la quête d'identité des personnages. »¹³⁵

Dans *Sémiotique du discours*, J. Fontanille rapporte l'identité à l'isotopie, à une redondance sémantique qui assure notamment la cohérence des parcours des personnages. Il distingue deux grands types d'identité pour les actants et les acteurs. Alors que l'identité des actants est assurée par les isotopies prédicatives, celle des acteurs est déterminée par les isotopies figuratives, thématiques et affectives.

« L'identité des actants se définit par rapport à la récurrence d'une même classe de prédicats ; l'identité des acteurs se définit par rapport à la récurrence d'une même classe sémantique, qu'elle soit abstraite (identité thématique) ou plus concrète (identité figurative) »¹³⁶.

L'identité des acteurs et des actants est en perpétuel changement tout au long de leur parcours à cause des « identités transitoires » qui la composent. J. Fontanille divise les identités transitoires en deux formes en tant que *rôles* et *attitudes*. On peut déterminer un *rôle* soit par son caractère stéréotypé dans une culture donnée, soit par son apparition répétitive et confirmée dans le discours. Le rôle ne peut être reconnu qu'à la fin du procès de manière à constater sa stabilité. Quant à l'*attitude*, c'est l'identité en devenir que les actants ou les acteurs construisent par une liberté de manœuvre. On peut reconnaître l'attitude dans le déroulement du procès par son caractère inattendu et innovant. « L'attitude est une identité subjective, parce qu'elle ne peut être saisie qu'en présence de l'instance de discours, alors que le rôle est une identité objective, détachée de cette instance »¹³⁷. Donc nous pouvons indiquer que le rôle concerne plutôt la reconnaissance de l'identité alors que l'attitude se réfère à sa construction dans le discours.

Les rôles et les attitudes correspondent réciproquement à deux parcours différents : « parcours fermé » et « parcours ouvert »¹³⁸. Dans les parcours fermés, les personnages possèdent un ou plusieurs rôles figés et ils effectuent des actes prévisibles conformément à

¹³⁵ Jacques Fontanille, *Sémiotique et littérature*, *op.cit.*, p. 11.

¹³⁶ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, *op.cit.*, pp. 142-143.

¹³⁷ *Ibid.*, p.146.

¹³⁸ *Ibid.*, p.145.



certaines programmes préétablis, d'où la prévisibilité de chaque étape dans le parcours. Il s'agit des identités stéréotypées et programmées. Par contre, dans les parcours ouverts, chaque étape qui constitue l'identité des personnages est déterminée par une attitude, non par un rôle prévisible. Dans ce type de parcours, « par la grâce d'un geste inattendu, d'une audace dans le comportement, ou d'une propriété révélée et non prévisible, de nouvelles bifurcations se font jour »¹³⁹.

La conception de J. Fontanille qui consiste à considérer l'identité des sujets selon les deux formes, « rôles » et « attitudes », met en évidence encore l'aspect contradictoire de l'identité : d'une part les rôles qui relèvent de la dimension de l'étendue en indiquant la permanence et la récurrence, et d'autre part, les attitudes qui relèvent de la dimension de l'intensité en indiquant l'irruption et la nouveauté dans le processus identitaire. Dans la perspective du discours en acte, les identités conjuguent ainsi à la fois le sensible (visée, intensité) et l'intelligible (saisie, étendue, quantité).

Les modalités sont particulièrement importantes dans la construction de l'identité des personnages car elles portent un rôle déterminant pour les rôles et les attitudes. La dimension modale du discours peut être considérée comme « celle où, par accumulation, combinaison ou transformation des modalités, les actants construisent progressivement leur identité »¹⁴⁰.

Il faut noter que l'identité modale des sujets peut devenir elle-même l'objet d'une quête identitaire. Dans ce cas, les modalités ne sont pas simplement considérées comme les conditions nécessaires pour l'obtention des objets de valeur ; les modalités elles-mêmes se transforment en valeurs modales, et font partie des axiologies. Elles deviennent ainsi, pour l'actant, des objets recherchés qui lui permettent de se procurer l'identité visée. Par l'accumulation des modalités, l'actant découvre ses motivations et ses capacités, « il apprend ... à *assumer*, à *contrôler* et à *infléchir* ce qu'il est »¹⁴¹. La problématique identitaire s'ouvre ainsi à « une sorte de projet d'accomplissement du sujet », à l'affirmation de son identité.

La problématique de l'identité ne peut pas être considérée séparément de la présence, de la sensibilité et du corps propre qui prend position dans l'instance de discours. Les valeurs modales sont d'ailleurs déterminées par une régulation sensible et perceptive. Elles produisent des effets passionnels qui sont saisis dans la perspective des variations d'intensité et de quantité. La passion a surtout un rôle déterminant pour la cohérence ou l'incohérence interne du sujet car « elle régit ... les relations entre les parties constitutives du soi. L'identité globale

¹³⁹ *Ibid.*, p.146.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p.173.

¹⁴¹ *Ibid.*, p.176.



d'un actant ne pouvant être seulement la somme de ses identités transitoires..., la passion serait ce « liant » plus ou moins efficace qui assure la consistance du tout »¹⁴².

L'identité du sujet se construit particulièrement dans son rapport au monde, à l'autre et à soi-même. Ces rapports qui impliquent les expériences sensibles et perceptives du sujet relèvent surtout de la dimension phénoménologique du discours et met au premier plan le corps en tant que support de tous ces rapports du sujet, de son activité proprioceptive, et donc de sa formation identitaire. L'analyse de l'identité prend en compte ainsi l'éprouvé du personnage à travers le somatique et le perceptif.

Dans *Soma et Séma*, J. Fontanille développe ses considérations sur l'identité en privilégiant le rôle du corps dans la construction de l'actant. En partant de la prise de position de l'instance énonçante, il distingue deux instances identitaires pour l'actant : la *chair* et le *corps propre*. La chair qui est le substrat du *Moi* de l'actant est « le siège du noyau sensori-moteur de l'expérience sémiotique »¹⁴³. Quant au corps propre, le support de son *Soi*, c'est ce qui se forme dans le discours en acte, c'est « l'identité en construction et en devenir »¹⁴⁴.

Le *Moi*, l'instance de référence, est soumis à l'intensité des pressions, des tensions et des déplacements. A l'opposé, le *Soi* est l'instance des visées et des saisies. A la manière de Ricœur, J. Fontanille distingue aussi deux types de *Soi* : d'un côté, le *Soi-idem*, l'identité des rôles, « une construction par répétition, par recouvrement continu des identités transitoires, et par similitude », et de l'autre côté, le *Soi-ipse*, l'identité des attitudes, des visées esthétiques et éthiques, « une construction par maintien et permanence d'une même direction »¹⁴⁵.

Les deux instances, le *Moi* et le *Soi* de l'actant se complètent réciproquement dans le discours. Le *Soi* se forme à travers l'accumulation des tensions et des pressions imprimées dans la chair du *Moi*. Les trois types d'identité que propose J. Fontanille correspondent à trois opérations sémiotiques de base : la prise de position et la référence pour le *Moi-chair*, la saisie pour le *Soi-idem*, et la visée pour le *Soi-ipse*, et elles prennent part dans la production de l'acte. Ces trois instances forment différents régimes de l'action selon les rapports qu'elles entretiennent entre elles. En partant de ces rapports établis entre elles, J. Fontanille constate différentes zones de valences dans le discours.

¹⁴² *Ibid.*, p. 208.

¹⁴³ Jacques Fontanille, *Soma et sema, Figures du corps*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, p. 22.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 23.

¹⁴⁵ *Ibid.*



Dans les zones où les tensions du Moi et du Soi se contrôlent réciproquement, on obtient trois zones :

1. Les zones où le Moi domine indiquent l'inadvertance - la distraction et la négligence - le relâchement.
2. Les zones où le Soi-idem domine indiquent la concentration et le conformisme.
3. Les zones où le Soi-ipse domine indiquent l'effort - la contention et le maintien de soi - la distinction.

Dans les zones où les tensions du Moi et du Soi ne se contrôlent pas réciproquement, on obtient aussi trois zones :

1. La zone indiquant le comportement obsessionnel et la compulsion de répétition (Moi+Soi-idem).
2. La zone indiquant le passage à l'acte (Moi+Soi-ipse).
3. La zone indiquant le comportement original et excentrique (Soi-idem+Soi-ipse).

Dans les zones où il n'y a pas de contrôle réciproque entre le Moi et le Soi, le devenir de l'actant ne prend pas la forme d'un parcours schématisable. Par contre, dans les zones où le Moi et le Soi se contrôlent réciproquement, le devenir de l'actant prend la forme d'un parcours schématisable.

La zone où le Moi domine met en évidence les schémas d'émergence. On voit les actes non programmés, les maladroites, les actes manqués ou les négligences. Dans cette zone, il s'agit de l'initiative du Moi qui révèle sa singularité référentielle. Les récits d'errance par exemple conviennent à cette zone.

La zone où le Soi-idem domine montre la programmation. L'actant se comporte conformément à son rôle programmé. L'identité de l'actant est déterminée par répétition et similitude.

La zone où le Soi-ipse domine indique une construction en perspective. Le parcours de l'actant se réalise par la définition d'une visée et d'une attitude « qui, selon le cas, sera une image-but, un modèle, un simulacre, un espoir ou un idéal »¹⁴⁶. Les récits d'apprentissage, de conversion et de quête des idéaux appartiennent à cette zone.

Les changements sur les tensions identitaires de l'actant permettent de passer d'un régime narratif à l'autre. Par exemple, on passe d'un schéma de programmation à un schéma d'émergence quand la valence du Soi-idem diminue et celle du Moi augmente. Ou à l'inverse,

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 41.



quand la valence du Moi diminue et celle du Soi-ipse augmente, se réalise le passage d'un schéma de tri et d'émergence axiologique à un schéma de construction en perspective. Les changements de régime permettent ainsi de déterminer la transformation interne de la structure identitaire de l'actant.

Par conséquent, J. Fontanille installe la dichotomie le Moi et le Soi au centre des faits linguistiques et textuels. Selon lui, l'Ego qui comprend ces deux identités se confronte toujours à sa propre altérité. Le Moi répond à cette altérité par la résistance, mais le Soi l'intègre pour faire la sienne.

Les deux types de Soi (Soi-idem et Soi-ipse) prennent des rôles différents au sein du discours. « D'un côté un Soi qui se réalise dans le discours par la permanence d'un rôle, et grâce à la continuité de l'isotopie qu'il assume, et de l'autre un Soi qui se réalise sous formes d'attitudes, en devenant autre à chaque nouveau pas dans le discours »¹⁴⁷.

Les théories de J. Fontanille sur l'identité de l'actant nous amènent ainsi à interroger encore une fois le rôle du changement, de l'altérité dans la constitution identitaire et les différents régimes narratifs qui mettent en évidence le devenir de l'actant.

En examinant toutes ces théories identitaires, nous voyons que l'identité des sujets se compose d'une diversité de rôles actantiels, modaux, thématiques et passionnels dont chacun se forme de plusieurs constituants perceptifs et tensifs tels que l'aspect, la modalité, le rythme. Ces divers rôles ainsi que leurs constituants peuvent être compatibles ou non les uns avec les autres, d'où la difficulté à assurer la cohésion de cet ensemble. Particulièrement, la force et l'équilibre entre les différentes modalités constitutives de l'identité sont déterminants pour assurer la cohésion identitaire.

L'identité du personnage qui implique une continuité spatio-temporelle dans le discours s'inscrit en outre dans l'action par laquelle il donne sens à son parcours de vie. En ce sens l'identité du sujet dépend aussi de ses projets axiologiques, de ses projets de vie. L'identité d'un sujet engagé dans son parcours est surtout déterminée par son intentionnalité, cette dernière étant inscrite dans un devenir comme une perspective de cohérence entre un /vouloir-être/ et un /pouvoir-faire/ conforme à son projet axiologique.

Il nous faut indiquer que dans un projet de vie qui permet de fonder l'identité du sujet, il ne s'agit plus des transformations fonctionnelles de l'actant portées par les opérations conjonctives ou disjonctives dans le cadre de programmes et de parcours fixés à l'avance. La

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 63.



véritable construction identitaire repose notamment sur la capacité du sujet à donner libre cours à ses potentialités à travers des rapports interactifs avec les autres, sans être enfermé dans les schémas identitaires prédéfinis. Il s'agit pour lui de s'adapter au rythme du changement dans un parcours portant des parties aléatoires. Chaque péripétie dans son parcours est susceptible de remettre en question son identité, de menacer sa cohérence et le sens même de son parcours. La tension provoquée par l'événement perturbateur agit sur ses composantes les plus stables et les plus dynamiques, le pousse à reconstituer sa cohérence soit en résistant à l'altérité soit en s'adaptant à elle. Donc une tension agonale provenant des résistances et des efforts du sujet tiraillé entre la cohésion et la dispersion est déterminante dans la constitution de son identité. Le sujet qui expérimente de véritables transformations concernant son propre devenir trouve ainsi l'occasion de se découvrir et de s'affirmer à l'intérieur de son projet de vie.

Dans notre étude qui a pour objectif d'analyser la problématique de l'identité des personnages dans le discours romanesque, nous adopterons surtout l'aspect dynamique et relationnel de l'identité en considérant l'identité des sujets comme une construction prenant forme en fonction de leurs relations avec le monde, les autres et eux-mêmes. En étudiant leur identité sur le plan interindividuel et collectif, nous considérerons les sujets comme des actants dotés de forces et de sensibilités qui se modifient au cours de l'interaction. En ce sens, le somatique, le sensible, l'esthétique et l'éthique seront les dimensions pertinentes de notre analyse.

En examinant les configurations et transformations narratives et discursives dans les romans, nous nous attarderons sur les rôles et attitudes des personnages de façon à relever le changement et la permanence dans leur construction identitaire. Dans notre étude qui porte sur la problématique identitaire, il s'agira surtout de constater les perturbations qui affectent l'identité des personnages. Comme il y a plusieurs niveaux de considération de l'identité dans une approche sémiotique, nos analyses qui consistent à montrer le fonctionnement et le dysfonctionnement dans la construction identitaire des sujets aborderont la problématique sous ses différents aspects : modal, fiduciaire, syntagmatique, etc. En se servant des théories sémiotiques de l'identité que nous avons présentées ci-dessus, notre travail qui se centre sur les parcours identitaires des personnages fictifs vise à saisir le sens de l'identité dans l'univers romanesque de Sylvie Germain.



II.4. Identité sous un angle éthique sémiotisé

Dans le domaine de la sémiotique, à côté de l'esthétique et de l'épistémologie, l'éthique constitue un grand domaine d'analyse concernant la construction des valeurs. L'éthique indique tout d'abord la position du sujet qui prend la responsabilité d'Autrui sans attendre la réciprocité, mais elle concerne aussi l'évaluation des buts à atteindre et la construction des valeurs dans le parcours suivi. Dans cette perspective, les valeurs sémiotiques reprennent forme selon cette relation éthique entre le Moi et Autrui.

La dimension éthique se rapporte notamment à la fonction et l'orientation de l'action dans la constitution identitaire. La question éthique « concerne en effet l'action, et pas seulement la jonction d'un sujet à un objet de valeur, il s'agit du sens de l'action et des valeurs investies et impliquées dans l'action elle-même »¹⁴⁸. L'éthique se rapporte alors étroitement à l'ordre pratique ; elle est à la fois liée à l'action individuelle et collective. Elle porte notamment sur le sens de l'action qui dépasse l'objectif et l'opérateur de l'action.

Dans son étude intitulée *Sémiotique et éthique*¹⁴⁹, J. Fontanille développe une réflexion sur la sémiotisation de l'éthique. Selon lui, dans la perspective éthique, se manifestent deux notions principales : *l'Idéal* et *l'Autre*. Concernant l'Idéal, toute action éthique comprend des fins, « des causes finales » qui dépassent les déterminations et les objectifs de l'action elle-même. En donnant des exemples des théoriciens de l'éthique, J. Fontanille précise que :

*« Toute perspective éthique, en relation avec l'action et la pratique, induit donc un effet téléologique : le dépassement de soi et le désintéressement (chez Levinas, ou Bourdieu), la « persévérance dans son être » (chez Spinoza), la « volonté de puissance » (chez Nietzsche) »*¹⁵⁰.

En ce qui concerne l'Autre, il s'agit avant tout de l'extension de la sphère du Moi. Toute problématique axiologique porte sur l'éthique du moment qu'elle détermine les valeurs par rapport à l'Autre. « La préoccupation éthique naît alors dans n'importe quelle pratique individuelle, inter-individuelle ou collective quand l'opérateur de cette pratique rencontre un Autre, qu'il soit irréductible à ses propres intérêts, buts et enjeux, ou qu'il les partage »¹⁵¹.

¹⁴⁸ Louis Panier, « Une posture éthique en deçà des valeurs », *Protée*, automne 2008, vol. 36, n°2, pp. 69-78, [En ligne] : <https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00353644/>, consulté le 06/08/2017.

¹⁴⁹ Jacques Fontanille, « Sémiotique et éthique », *Actes sémiotiques*, 2007, n°110, [En ligne] : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2445>, consulté le 09/08/2017.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 2.

¹⁵¹ *Ibid.*



Les deux axes de l'éthique, *l'Idéal et l'Autre*, s'unissent quand la question axiologique concerne l'utilité. La question fondamentale est celle du « bien pour l'Autre comme pour soi-même »¹⁵². On a affaire alors à une question éthique quand les effets de l'action pratique dépassent l'actant engagé, son acte ou son objectif tout en concernant l'Idéal, l'Autre et une utilité généralisable. L'éthique se forme donc dans les différentes relations qui unissent l'opérateur, l'acte, l'autre et l'idéal.

Dans une approche sémiotique qui abordera l'éthique, il s'agit d'étudier la nature et la force des liens qui se trouvent entre les instances pratiques et surtout entre l'acte et l'actant. En ce sens, la *réflexivité*, la *responsabilité*, l'*imputation*, la *maîtrise* et le *contrôle* apparaissent comme les concepts qui nous permettent d'étudier ces liens. Il est aussi important d'analyser « comment l'intervention de l'Autre, ou de l'Idéal, modifie les rapports entre l'acte et l'actant..., comment ces modifications affectent la valeur de l'action pratique, et comment elles s'expriment ». ¹⁵³ J. Fontanille dénomme ce lien spécifique entre l'acte et l'actant l'« inhérence ». Le lien d'inhérence concerne fortement toute la problématique de la responsabilité et de l'imputation.

Dans son étude, J. Fontanille développe son approche sémiotique de l'éthique en se servant des réflexions des théoriciens - tels que Aristote, Spinoza, Nietzsche, Levinas et Bourdieu - qui ont contribué à l'histoire des idées éthiques. Comme les romans de notre corpus sont marqués par la philosophie de Levinas dont l'un des disciples est notre romancière Sylvie Germain, dans cette partie de notre étude nous trouvons utile d'insister sur la pensée du philosophe que J. Fontanille a examinée d'un point de vue sémiotique dans son étude.

Le sémioticien indique que l'intégration de l'éthique lévinassienne à une sémiotique intentionnelle n'est pas possible car son éthique consiste à résister à toute tentative de réduction à la connaissance et à l'intentionnalité. Pour Levinas, le sens éthique repose absolument sur l'implantation de l'Autre, et le lien avec l'Autre domine sur la conscience réflexive.

*« L'absolument autre ne se reflète pas dans une conscience, il résiste à l'indiscrétion de l'intentionnalité. (...) La résistance de l'Autre à l'indiscrétion de l'intentionnalité consiste à bouleverser l'égoïsme même du Même : il faut que le visé désarçonne l'intentionnalité qui le vise »*¹⁵⁴.

¹⁵² *Ibid.*

¹⁵³ *Ibid.*, p.3.

¹⁵⁴ Emmanuel Levinas, *Liberté et commandement*, Paris, Fata Morgana, 1994, p. 64, cité par J. Fontanille dans « Sémiotique et éthique », *Actes sémiotiques, op.cit.* p. 6.



Levinas construit son éthique en s'opposant à une philosophie du Moi, de la conscience rationnelle et du sens intentionnel. Il adopte une conception altéro-centrée à la place d'une conception égo-centrée, cette dernière étant adoptée par la tradition philosophique ainsi que la sémiotique intentionnelle. Selon le philosophe, ce sont toujours les initiatives de l'Autre qui changent les possibilités de la vie du Moi.

Les deux conceptions épistémologiques, quoique inconciliables, abordent chacune à sa manière le même problème : « si le sens de l'éthique s'efforce de donner à la pratique un sens « débordant », « excessif », et qui doit être donc régulé, la régulation ne peut être réduite à une procédure de contrôle mise en place par l'opérateur de la pratique »¹⁵⁵. La solution immanente de la conception égo-centrée attribue cette régulation à un processus pendant lequel l'acteur cherche à ajuster sa stratégie à la fois à ses intérêts et à ceux d'autrui. Au contraire, la solution transcendante de la conception altéro-centrée installe l'Autre comme une instance de référence par rapport à laquelle l'acteur de la pratique se définit et se situe.

Pour aborder l'éthique par le biais d'une approche sémiotique qui pourrait trouver une interdéfinition et un positionnement entre ces conceptions divergentes, J. Fontanille propose une « sémiotique de l'Autre ». Et dans ce but, il développe des modèles théoriques au niveau de l'actance, de la modalisation et de la temporalisation.

Nous nous proposons donc de présenter en ses grandes lignes certains aspects de ces modèles pour nous en servir ultérieurement dans nos analyses portant sur les relations éthiques entre les personnages de nos romans¹⁵⁶.

Dans une approche sémiotique qui abordera l'action éthique, la première question concerne étroitement le principe d'inhérence du sujet à son agir. Dans la conception greimassienne, il s'agit de la priorité du prédicat transformationnel sur les actants. On considère le sujet comme « investi sémantiquement » par son objet. En revanche, dans la perspective éthique, l'actant est investi sémantiquement par l'acte.

Concernant l'implantation des actants, dans la sémiotique fondamentale, la prise de position du Moi est essentielle et se base sur la réflexion phénoménologique classique.

¹⁵⁵ Jacques Fontanille, « Sémiotique et éthique », *Actes sémiotiques, op.cit.*, p. 9.

¹⁵⁶ Dans son étude, J. Fontanille s'aide des réflexions de plusieurs théoriciens pour établir ses modèles théoriques. A ce point, nous voudrions encore une fois souligner que parmi les modèles qu'il propose, nous ne retenons que ceux qui portent sur la philosophie lévinassienne dont les traces sont marquantes dans les romans de notre corpus.



Cependant pour Levinas, comme l'éthique commence avec l'implantation de l'Autre, la position originaria est également celle de l'Autre.

« On assiste donc à un « basculement » de la structure actantielle de base, qui fait porter tout le poids sur l'Autre. Ce n'est donc plus la subjectivité qui, par extension, fonde l'intersubjectivité, mais au contraire le déploiement de l'intersubjectivité qui fournit la condition originaire de la subjectivité »¹⁵⁷.

En partant des conséquences de ce basculement, J. Fontanille propose une structure sémiotique élémentaire dans le cadre de la pensée lévinassienne. Chez le philosophe, l'Autre est d'abord défini à partir de son « visage », à cet égard « rencontrer l'Autre, c'est donc littéralement lui « faire face », faire l'expérience de l'Autre, c'est avoir « quelqu'un en face de soi », un visage. »¹⁵⁸

Dans la conception lévinassienne, comme nous l'avons déjà indiqué, l'Autre résiste à la visée intentionnelle et à la connaissance intellectuelle de la part du Moi. En ce sens, le rapport entre l'Autre et le Moi nécessite une autre configuration relationnelle que la « visée » et la « saisie », il faut rappeler que ces dernières sont les deux opérations de base pour la théorie sémiotique tensive. J. Fontanille explique cette nouvelle configuration de la façon suivante :

« Le « faire face » de l'Autre vers le Moi, et du Moi vers l'Autre, réciproques et dissymétriques à la fois, occupent donc dans cette nouvelle configuration actantielle la même place fondamentale que la « visée » et la « saisie ». En somme, ce « lien orienté » est un autre type de relation, qui fonde un autre type d'acte ou de prédicat : « faire face », « assumer et gérer le lien »¹⁵⁹.

Le sémioticien ajoute que la gestion de ce lien ne repose pas sur la connaissance, ni sur le contrôle de l'actant-sujet. Il peut seulement l'assumer par la responsabilité et s'y adapter par un acte d'ajustement. Dans cette relation intersubjective, le « faire face » perturbe le fonctionnement égoïste de la conscience et cède la place au sentiment de responsabilité qui est la notion clé de l'éthique.

Selon J. Fontanille, les conditions modales constituent une autre problématique pour la sémiotisation de l'éthique. L'éthique demande le minimum de modalisation possible car « alléguer des conditions modales (le pouvoir, le vouloir, le devoir, le savoir, le croire), cela revient, du point de vue argumentatif, à distendre la relation entre l'acte et l'actant, et en

¹⁵⁷ *Ibid.*, p.13.

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ *Ibid.*, p.14.



affaiblissant l'inhérence, à compromettre les possibilités d'imputation éthique de l'acte à l'actant »¹⁶⁰. Les conditions modales sont alors considérées comme des éléments qui compromettent l'inhérence entre l'acte et l'actant.

L'inhérence de l'acte est plutôt considérée du point de vue de l'autonomie, de l'hétéronomie et de la responsabilité de l'actant. Et à ce sujet, J. Fontanille fait un pas de plus en disant que l'autonomie considérée comme une liberté de choix compromet aussi l'inhérence car « si l'actant est inhérent à son acte, il semble difficile qu'il puisse en même temps prendre son autonomie par rapport aux déterminations diverses de cet acte »¹⁶¹. C'est toujours en partant de la pensée lévinassienne que J. Fontanille propose une solution à cette problématique entre l'inhérence et l'autonomie. Cette solution tient à l'intervention de l'Autre et en appelle à l'hétéronomie du sujet.

« L'intervention de l'Autre, en ouvrant les possibles à l'infini (au moins virtuellement) actualise et suscite du « jeu » dans les déterminations, et du même coup reconstitue une forme de liberté de l'actant. Face à l'Autre, l'opérateur de l'action pratique échappe donc aux déterminations qui l'empêcheraient d'être responsable de ses actes. Pour commencer, l'ouverture irréversible »¹⁶².

La solution qui sort de la philosophie de Levinas repose donc sur l'assomption de l'hétéronomie en s'ouvrant à l'Autre. Il s'agit d'une hétéronomie ouverte qui offre à l'actant sujet un ensemble de possibles par lesquels il peut s'engager dans sa pratique sans compromettre son inhérence à l'acte.

Dans son étude, J. Fontanille vise aussi à déterminer le plan de l'expression et du contenu de l'éthique. Parmi tous les ensembles conceptuels qui expriment la pensée éthique, il identifie « l'ethos » comme le meilleur concept pour caractériser le plan de l'expression, car « en tant qu'ensemble de formes sensibles et observables dans le comportement de l'acteur, il est à la fois « isomorphe » et « hétérotopes » par rapport au contenu éthique »¹⁶³. C'est par l'ethos que l'actant manifeste son rapport à l'acte, à l'Autre et à son Idéal. C'est un ensemble de propriétés figuratives et sensibles qui attribue au sujet un dispositif identifiable.

Levinas n'emploie pas le concept d'ethos dans sa conception, mais pour caractériser la posture éthique du Moi face à l'Autre, il met en évidence le concept d'inquiétude, « une

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 11.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 18.

¹⁶² *Ibid.*, p. 22.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 32.



inquiétude de pure agitation et fébrilité ontologique, en réponse à la vulnérabilité de l'autre en tant qu'Autre » ¹⁶⁴.

En ce qui concerne le plan du contenu de l'éthique, le sémioticien le détermine comme ce qui dépasse le sens de l'action. A travers un survol de l'ensemble de la pensée éthique, J. Fontanille regroupe une multitude de conceptions et systèmes en quatre grandes classes de valeur :

- 1) « Les valeurs ontologiques et intuitives » dont les formes principales sont « l'être au monde », « le sentiment d'existence », « la persévérance dans l'être », voire « la transcendance de l'Autre ».
- 2) « Les valeurs des groupes sociaux et des « communautés ».
- 3) « Les valeurs formelles et universelles » qui portent sur les impératifs de la raison pratique, comprenant les principes de l'utilitarisme.
- 4) « Les valeurs du « bienvivre » et de l'accomplissement individuel », qui concernent particulièrement le « bienvivre », l'intérêt, et le bonheur.

Concernant les valeurs éthiques, le sémioticien souligne que l'éthique se rapporte plutôt à la hiérarchisation des contenus axiologiques, au choix entre les valeurs, et à l'agencement syntagmatique et paradigmatique de leurs relations.

Comme nous l'avons vu à partir des considérations de J. Fontanille, la question éthique se rapporte fortement à la question des valeurs, des formes d'investissements dans des parcours d'action, et de la posture de l'actant en face de l'Autre. A cet égard, l'éthique apparaît comme un domaine d'analyse qui joue un rôle déterminant pour la question de l'identité de l'actant-sujet.

Dans la partie de notre étude « III.6.4. L'échange affectif et la conduite éthique », nous visons à étudier les rapports de nos personnages avec les Autres en nous servant de toutes ces considérations éthiques pour mieux examiner le dispositif identitaire formé autour d'une conduite éthique.

II.5. Identité sous un angle anthropologique : Le cycle du don et le lien social

Dans notre étude la dimension éthique, dont nous avons cherché à présenter les caractéristiques essentielles dans la partie précédente, nous permet de réviser différentes

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 34.



relations entre le sujet, l'Autre, l'acte et sa valeur. Pourtant cette conception éthique à tendance phénoménologique comporte plutôt un aspect « interindividuel ». Pour étudier les dimensions collectives et sociales de la construction identitaire dans notre corpus, nous nous proposons de nous référer aux études de Marcel Mauss qui a développé une réflexion sur le lien social et le cycle du don.

Marcel Mauss, un des fondateurs de l'anthropologie moderne, formalise une logique du don dans son œuvre *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*¹⁶⁵. Le but de l'anthropologue est d'aborder la question du don comme un phénomène social. Dans son essai, Mauss fait la synthèse des travaux anthropologiques de son temps pour développer une réflexion sur le don et le contre-don. En partant des études ethnologiques menées en Polynésie, Mélanésie et Amérique, il cherche à dégager certains principes universels du droit et de la morale. Dans son étude, il tente de répondre à deux questions principales :

« *Quelle est la règle de droit et d'intérêt qui, dans les sociétés de type arriéré ou archaïque, fait que le présent reçu est obligatoirement rendu ? Quelle force y a-t-il dans la chose qu'on donne qui fait que le donataire la rend ?* ».¹⁶⁶

Dans la première question, Mauss cherche à trouver la « règle de droit et d'intérêt » qui gère la réciprocité du don. Il s'agit pour l'anthropologue d'étudier les règles que les sociétés se donnent et leurs motivations individuelles qui animent les membres de cette société. Et dans la seconde question, il s'intéresse à la raison de la réciprocité dans la relation interne qui lie le donateur, l'objet donné et le donataire.

Les sociétés archaïques que l'anthropologue a étudiées effectuent diverses pratiques du don, nommées en Polynésie *potlatch*, en Mélanésie *kula*. Il s'agit des dons réciproques entre les collectivités tels que clans et tribus et non entre les individus. On y échange des biens, des traditions, des politesses, des services, des femmes, etc.

Mauss montre que dans les sociétés archaïques, le don engendre une forme générale de l'interaction. Cette forme ne peut pas être entièrement réduite à une contrainte sociale revendiquée par les paradigmes holistes, ni à une absolue liberté qui se retrouve dans les

¹⁶⁵ Marcel Mauss, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Texte extrait de *L'année sociologique*, seconde série, 1924-1925, Paris, Presses universitaires de France, 2012.

¹⁶⁶ *Ibid.*, pp. 64-65.

paradigmes individualistes. Elle se forme entre les deux et relève d'une contrainte librement consentie.

Mauss étudie la logique sociale d'échanges qui « se font sous la forme de cadeaux, en théorie volontaires, en réalité obligatoirement faits et rendus »¹⁶⁷. La réalité du don-échange repose sur trois obligations qui se distancient dans le temps : obligation de *donner*, *rendre* et *recevoir*. Si l'on refuse ces obligations, on sort du système social et on ne peut pas se lier à l'Autre. Manquer à l'une de ces obligations, c'est l'acceptation de l'échec et la perte de l'honneur. Cette obligation relève de la « force » de la chose : « Dans les choses échangées [...] il y a une vertu qui force les dons à circuler, à être donnés, à être rendus »¹⁶⁸.

On pense que dès la réception du don, le donataire reste sous l'influence d'une sorte d'emprise spirituelle et qu'il peut se libérer de cette emprise en rendant au moins la valeur du don au donateur. Concernant cette obligation, Mauss parle de l'esprit de la chose donnée, le « hau » selon le terme maori : « Accepter quelque chose de quelqu'un, c'est accepter quelque chose de son essence spirituelle, de son âme »¹⁶⁹.

L'anthropologue met le don au centre de toute vie sociale. Selon lui, c'est le don qui dirige les rapports entre les hommes. La fonction de la circulation des biens est de créer et nourrir le lien social. A cet égard, la valeur du lien importe plus que la valeur du bien. Tout don, en créant une dette, entraîne un échange reposant sur le retour du service rendu. Le don établit donc un contrat moral à travers la dette qu'il instaure, et il nécessite un contre-don en retour.

Dans son étude, Mauss distingue deux formes de don : la première porte sur des prestations dites non agonistiques, et la seconde, sur des prestations agonistiques, à savoir guerrières. Le don non agonistique est un échange réciproque qui repose sur l'égalitarisme. Les biens disponibles sont partagés d'une manière équitable par le biais des échanges. Quant aux dons agonistiques, ils prennent une forme de combat, de pouvoir. Ils suscitent la rivalité et la concurrence entre les partenaires. Ils deviennent un moyen d'établir son statut social, d'accroître son pouvoir. Ainsi surgit le caractère guerrier du don. Il s'agit donc de l'ambiguïté du don, qui découle à la fois de la lutte et de l'échange conciliateur.

La théorie maussienne s'occupe aussi du fonctionnement du processus de transmission dans le temps. Les rapports d'échange impliquent dans leur régulation des

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 64.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 153.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 82.



décalages temporels entre le don et le contre-don. Comme le dit Mauss, « le temps est nécessaire pour exécuter toute contre-prestation »¹⁷⁰. Le donataire accepte d'entrer en relation avec le donateur en ne lui rendant pas immédiatement. La relation d'échange crée ainsi un temps social constitué par le cycle du don, de la dette et du contre-don. Chaque étape a son propre délai qui change selon la nature du don et celle des accords existants entre les partenaires.

Le cycle du don instaure entre les partenaires une relation irréductible qui demande un fort engagement de la part des individus. Mauss en conclut que la morale du don est universelle et que ce système d'échange constitue un des « rocs humains sur lesquels sont bâties nos sociétés »¹⁷¹.

Dans cette conception du cycle du don, l'identité de chacun est déterminée par la séquence de l'échange. En tant que participant à l'échange, chacun est un membre du réseau des liens sociaux et occupe à son tour les rôles comme donateur, donataire, débiteur, etc. C'est à travers cette séquence d'échange social que se construit l'identité anthropologique du sujet.

Afin de mieux comprendre le sens de l'« identité » dans notre corpus avec ses différentes dimensions, nous visons à nous servir aussi de ces réflexions anthropologiques dans nos analyses portant sur les rapports de nos personnages avec les Autres.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p.133.

¹⁷¹ *Ibid.*, pp. 65-66.



Les parcours des personnages de nos romans, dont chacun impressionne le lecteur par son unicité et par sa complexité, s'organisent particulièrement autour de quatre axes sémantiques : (i) Crise des origines – perturbation du lien fiduciaire familial, (ii) Ségrégation – perturbation du lien social, (iii) Parcours erratique – problématique de la persévérance, (iv) Relations intersubjectives avec les Autres - reconstruction identitaire. Notre étude se propose donc de faire une lecture sémiotique des parcours des personnages en se focalisant sur la problématique de l'identité.

III.1. Crise des origines : Sujets porteurs de leur destin

Les romans de notre corpus consacrent une part importante à la présence obsédante d'un passé tourmenté dans le parcours des personnages. Ce passé traumatique est étroitement lié à leur enfance et à leur adolescence, périodes inchoatives d'une existence, d'où la survenue d'un grand désordre dans leur mode d'existence. Il s'agit d'un défaut relatif à leurs origines qui préside aux parcours des protagonistes.

Les troubles du passé relevant particulièrement des rapports familiaux suscitent une dispersion identitaire chez les héros. Tout au long de leur parcours, les personnages qui s'interrogent sur eux-mêmes doivent faire face aux discordances agressives de leur passé. Les épreuves traumatiques les dotent d'une hypersensibilité dès leur enfance et leur adolescence, que nous pouvons considérer comme les périodes essentiellement dominées par une passivité réceptive à l'égard du sujet. Les personnages se réduisent à des cibles sur lesquelles s'impose un ensemble de sensations dysphoriques. Ce qu'ils ont vécu dans leur passé se manifeste comme un facteur important qui amène une rupture entre les sujets et leur présent et qui empêche tout projet de construction identitaire pour ces derniers.

III.1.1. Lien d'attachement parent-enfant

Dans notre corpus, le lien d'attachement parent-enfant est une figure qui affecte fortement les parcours des sujets aux niveaux passionnel, cognitif et narratif. Le discours de chaque roman accorde une part importante à cette figure de lien entre les acteurs qui jouent les rôles de parents et enfants.



Dans *Chanson des mal-aimants*, l'héroïne, Laudes Marie Neigedaoût est abandonnée à sa naissance à la porte d'un couvent dans lequel elle a passé sa petite enfance. Durant cette période la petite fille, inconsciente de l'abandon intentionnel de ses parents, vit dans son monde imaginaire, et elle s'invente des scénarios pour apporter une explication à leur absence.

« A ma naissance, c'était pour me sauver d'un terrible danger qu'elle [la mère] s'était séparée de moi, [...] car sûrement des assassins nous poursuivaient, elle et moi. » (CM, p. 21).

Dans l'imaginaire de Laudes Marie, la mère possède un rôle héroïque. Si elle l'a abandonnée, c'est juste pour sauver la vie de son enfant, et cela prouve sa « hauteur maternelle » (CM, p. 21) aux yeux de sa fille.

Laudes Marie nourrit longtemps sa conviction de rejoindre ses parents. Après être sortie du couvent à l'âge de 5 ans, elle s'installe chez la veuve d'un fusillé, Léontine, qui s'occupe des enfants attendant le retour de leurs parents chassés par la guerre. Parmi les autres orphelins, l'héroïne attend aussi l'arrivée de ses parents et elle éprouve un fort besoin d'appartenance qu'elle n'avait jamais senti précédemment.

« A la différence de ces petits vigiles, les miens de parents étaient absents depuis ma naissance et je ne les avais jamais connus.... Mais j'étais bien trop jeune pour pouvoir en tirer les conséquences idoines et j'ai pris gaillardement ma place à la tour de guet. [...] Bientôt, me répétais-je inlassablement, les miens viendront, éclatants de blancheur tels les anges... Et moi j'étais follement excitée. » (CM, pp. 27-28).

Dans le passage que nous avons cité, à travers les expressions « me répétais-je inlassablement », « follement excitée » et « gaillardement », nous observons la croyance forte et le vouloir intense de l'actant dans son attente de retrouver ses parents. Comme elle est très petite, sa croyance optimiste dirige tout son dispositif cognitif et affectif. Dotée d'une image bienveillante de ses parents (« éclatants de blancheur tels les anges ») et sûre de son union prochaine avec eux, la petite fille se trouve dans un état d'attente d'ordre excitant. Bien qu'il ne soit qu'au niveau virtuel, le lien d'attachement qu'elle a construit dans son imaginaire est très fort.

Dans *Magnus*, les relations parentales entre les personnages sont également significatives. Franz-Georg en tant qu'unique garçon de la famille admire son père bien qu'il soit distant avec lui. C'est un « magicien de la santé » (MA, p.21) à ses yeux et il adore



l'écouter chanter. Il est aussi très attaché à sa mère, « la bonne reine veillant sur lui » (MA, p.15), lui racontant toujours des histoires. Franz-Georg se voit vivre dans un feuilleton dont il est le personnage principal.

« Dans ce feuilleton en forme de conte qui l'enchanté... chaque membre de la famille a une stature de héros : ... sa mère en tant que fée bienfaisante, son père en tant que grand médecin [...] Ses parents, il les aime de tout son cœur, mais eux aussi... » (MA, pp. 16-20).

L'extrait ci-dessus nous permet de mieux observer le lien affectif de l'enfant avec ses parents. Le narrateur décrit les rôles qu'ils tiennent dans l'esprit de Franz-Georg. Ces rôles représentés par les figures enchantées telles que « magicien de la santé », « la bonne reine veillant sur lui », « fée bienfaisante », « grand médecin » dénotent la force magique de la famille dans l'imaginaire de l'enfant. Pour Franz-Georg, ses parents ont une grande valeur et exercent une puissance dans sa conscience ; cela construit un lien d'attachement stable et sécurisant pour lui.

Dans le dernier roman de notre corpus, *L'inaperçu*, les relations du personnage principal Pierre avec ses parents se montrent plus dures que celles des autres. Il ne vit pas dans un univers imaginaire comme Laudes Marie ou Franz-Georg ; tout petit, il est confronté aux vérités malheureuses concernant sa famille. Il a un père homosexuel, contraint par ses parents à se marier avec sa mère. Le couple a eu un enfant pour justifier la légitimité de leur union envers leurs parents. La mère en face de non-amour de son mari considère Pierre « comme un bâtard qui se serait glissé subrepticement en elle. » (IN, p. 246) et ne lui montre aucune affection. Le petit garçon trouve la tendresse auprès de son père. Malgré tout, il apparaît quand même attaché à ses parents et veut établir un lien entre les deux qui s'évitent l'un l'autre. Il veut compenser l'absence d'affection entre les deux.

« L'enfant était doux et l'aimait sans réserve, ni condition, lui. [...] il voulait plaire à chacun de ses parents et s'évertuait à devenir leur trait d'union. » (IN, pp. 246-247).

Dans l'extrait, l'expression « sans réserve, ni condition » est significative dans le sens où elle dénote l'intensité de l'amour que Pierre éprouve pour sa mère. Malgré les conflits entre ses parents, il cherche à établir lui-même le lien d'attachement entre eux trois.



Au début des parcours des personnages principaux, l'amour filial apparaît alors comme un lien d'attachement fort qui détermine leurs rapports avec leurs parents. Leur innocence infantile les pousse à les aimer inconditionnellement. Avec le temps, ils accéderont à d'autres réalités blessantes qui changeront leurs rapports avec eux.

III.1.2. Lien fiduciaire entre les actants

Dans le discours des romans, nous observons que lorsqu'ils sont petits, les protagonistes établissent des rapports avec leurs parents soit de manière virtuelle (le cas de Laudes Marie), soit de manière réelle (le cas de Pierre et de Franz-Georg). Les différents types d'attachement qu'ils ont établis nous permettent de révéler au niveau sémio-narratif des discours romanesques les relations fiduciaires qui correspondent à la configuration du contrat familial entre les acteurs.

Ce contrat familial est établi autour des valeurs intersubjectives dans une dialectique de « don/contre don » entre les personnages. Dans la relation parentale, pour les enfants, les parents sont les garants des sentiments et des soins tels que l'amour, la protection, l'abri et le besoin d'appartenance. Et en échange de ces soins qu'ils leur ont assurés, les parents reçoivent de leur part des contre-dons tels que le respect, l'amour, l'obéissance et la gratitude. Il s'agit alors d'un échange des objets de valeurs d'ordre affectif entre parents et enfants.

Dès le début de la relation, particulièrement les enfants fondent un rapport intersubjectif sur une attente fiduciaire concernant la satisfaction de leurs besoins fondamentaux. Donc nous pouvons indiquer que ce qui gère les rapports familiaux entre les parents et les enfants, ce sont essentiellement les relations contractuelles.

Il faut noter que les relations contractuelles entre parents-enfants s'inscrivent dans un contrat fiduciaire plus large de type social qui repose sur les valeurs de communauté. Le contrat social qui détermine le contrat familial est garant de la mise en œuvre du système de valeurs familiales dans la société. Dans le processus d'échange de soins et de bons procédés entre parents-enfants, la société en tant qu'actant social apparaît comme un destinataire transcendant ; il promet, assume les valeurs familiales et joue son rôle régulateur. Suivant que l'échange parental est bien réalisé ou non dans la famille, la société comme un destinataire-judicateur exerce sur les destinataires-sujets (parents-enfants) une sanction morale positive ou négative. Cette sanction morale repose à grands traits sur l'acquisition ou la perte d'une bonne image de famille (pour les membres de famille en tant que co-sujet) et



d'une bonne image de soi (pour chacun séparément) au sein de l'univers social où ils se trouvent.

Dans les discours des romans, le contrat fiduciaire familial entre les personnages « parents-enfants » apparaît comme un élément important qui façonne le parcours des protagonistes. Le contrat prend forme différemment dans chaque récit et fait apparaître divers types de relations entre les actants.

Pour Laudes Marie, l'héroïne de *Chanson des mal-aimants*, il s'agit d'un lien fiduciaire concernant ses parents, mais cette fiducie ne s'inscrit que dans son imaginaire. Comme elle ne les a jamais connus, elle fait semblant d'avoir des parents qui veulent la voir. Elle invente un simulacre de parents qui tient le rôle des parents affectueux et responsables. Pour reprendre la définition de Greimas, les simulacres sont des « objets imaginaires que le sujet projette hors de lui et qui, bien que n'ayant aucun fondement intersubjectif, déterminent néanmoins, de manière efficace, le comportement intersubjectif en tant que tel ».¹⁷² Le simulacre que Laudes Marie a construit détermine aussi ses comportements et son dispositif identitaire. Elle croit tellement en ce simulacre qu'elle attend de voir ses parents pendant des années, « d'un cœur confiant » (CM, p. 21).

Laudes Marie apparaît comme un sujet décidé possédant des valeurs modales nécessaires dans le processus d'attente. Son imaginaire est activé par la charge modale du /vouloir/ et du /croire/ prospectif. Ces deux modalités qui se renforcent l'une l'autre nourrissent aussi son /pouvoir-faire/ dans son attente. Ce processus qui se déploie dans le temps sans perdre de l'intensité montre la puissance affective du lien imaginaire entre l'actant sujet et le simulacre de parents.

Laudes Marie construit une axiologie subjective en partant des tensions internes liées à ses besoins affectifs. L'attente fiduciaire repose sur un contrat imaginaire entre le sujet et le simulacre qu'il a construit. Laudes Marie, en tant que sujet passionné compte sur le simulacre de ses parents, sur leur /faire/ pour la réalisation de ses attentes. Le simulacre de famille tient à la fois le rôle de l'objet qui correspond à la réalisation des valeurs de la petite fille telles qu'« affection » et « sentiment d'appartenance ». Donc l'attente fiduciaire du personnage s'inscrit sur la confiance en ce simulacre et sur la croyance en une conjonction prochaine avec son objet de valeur. Le champ de présence du sujet est marqué par les tensions relevant de

¹⁷² Algirdas Julien Greimas, « De la colère : étude de sémantique lexicale », *Du sens II*, Paris, Editions du Seuil, 1983, p. 230.



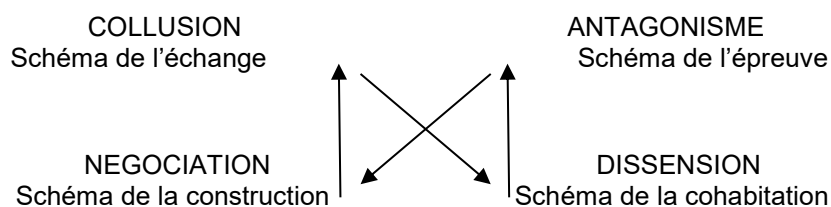
cette attente de conjonction avec l'objet de valeur, d'où son état « follement excité » (CM, p. 28).

Dans *Magnus*, nous avons affaire à un lien fiduciaire déjà établi à travers une relation intersubjective réelle. Toutefois, Franz-Georg renforce aussi son attachement avec ses parents par son imagination. Il donne à chacun un rôle héroïque dans son esprit et cela nourrit son lien affectif avec eux. En échange de leur préoccupation à son égard, il a l'image des parents fiables ainsi qu'une bonne image de lui-même. C'est auprès d'eux qu'il se sent aimé, protégé et confiant. Et « il les aime de tout son cœur » (MA, p. 20).

Concernant les relations contractuelles et polémiques entre les actants, J. Fontanille propose dans *Sémiotique du discours* quatre schémas narratifs de l'intersubjectivité par lesquels il examine la coprésence de deux sujets et leurs programmes respectifs dans le discours.¹⁷³ Selon les propositions de J. Fontanille, (i) si les deux sujets ne réclament pas chacun une identité et une position, la relation intersubjective est réglée et on parle de *collusion*. (ii) Si l'un des sujets revendique une position et un programme différents de l'autre, on assiste à la suspension de cette collusion. Dans ce cas, on parle de la *dissension*, et l'accomplissement de l'action dépend de la possibilité de la cohabitation d'identités différentes. (iii) Si chacun des sujets demande une identité et une position spécifiques sans accepter la cohabitation, la relation est violente et il s'agit d'*antagonisme*. (iv) Et dernièrement, on parle de la suspension de l'antagonisme si l'on cherche à concilier les positions et à construire des traits d'identité et des programmes communs aux deux sujets. Dans ce cas, il s'agit de la *négociation* reposant sur la construction d'une intersubjectivité.

C'est sur le modèle suivant¹⁷⁴ que J. Fontanille présente ces quatre schémas narratifs de l'intersubjectivité dont chacun correspond à une modalité de la coprésence des sujets :

Tableau 6 : Schémas narratifs de l'intersubjectivité



¹⁷³ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, op.cit., p. 120.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 121.



En examinant l'échange intersubjectif entre Franz-Georg et ses parents au début du discours du roman, la modalité de la coprésence des sujets peut être qualifiée d'une *collusion*, dont « le principe serait l'échange de traits d'identité et de bons procédés »¹⁷⁵. Il s'agit d'une coprésence positive et d'une construction axiologique intersubjective d'ordre euphorique entre l'enfant et ses parents. Un attachement sécurisé se met en place entre eux. Franz-Georg est conjoint aux objets de valeur d'ordre affectif que ses parents lui procurent : « amour », « confiance », « sécurité », etc. Son attente fiduciaire est en train d'être satisfaite et il est dans un état de calme d'ordre euphorique.

En ce qui concerne le roman *L'inaperçu*, il s'agit des ennuis par rapport à la coprésence des sujets. Les conflits entre les parents de Pierre et le manque d'amour auprès de la mère dégradent la qualité contractuelle de la relation familiale. Néanmoins, grâce à l'effort de Pierre, le rapport fiduciaire continue à se tenir entre eux. Le sujet qui « s'évertue à devenir leur trait d'union » (IN, p. 247) a pour but d'arriver à une *négociation* entre les trois. Pour renforcer le lien fiduciaire, il assume un programme narratif qui consiste à construire un échange intersubjectif entre eux. Il fait des efforts pour arriver à ses fins (« plaire chacun de ses parents » (IN, p. 247), et cela le montre comme un sujet modalisé dont les objets de valeur sont déjà actualisés.

Dans son engagement, Pierre répond avec son amour « sans réserve, ni condition » (IN, p. 246) aux comportements malveillants de sa mère. Au niveau des modalités, l'intensité de son /vouloir/ dirige son dispositif modal et soutient son /pouvoir/ pour surmonter les forces dispersives de ses parents. Il cherche à apaiser les tensions entre eux et trouver l'équilibre sur lequel s'affirmera le lien fiduciaire.

Les rapports parentaux qui se forment autour d'un lien fiduciaire jouent donc un rôle important dans le début des parcours des sujets. Dans un programme réciproque avec leurs parents (qu'il soit imaginaire ou réel), leur attente fiduciaire repose sur un /vouloir-être/ conjoint avec les objets de valeur d'ordre affectif comme « affection », « sentiment d'appartenance », « sentiment de sécurité ».

De la part des enfants, les parents, en tant que co-sujet, sont modalisés par le /devoir-faire/ qui consiste à leur fournir les objets de valeur. Soit dans l'attente de leur conjonction avec les objets de valeur (le cas de Laudes Marie et de Pierre) soit dans l'état comblé lié à la réalisation de ces valeurs (le cas de Franz-Georg), tous les personnages apparaissent comme des sujets actifs qui visent et/ou saisissent. Sur le plan affectif, leur champ de présence est déterminé par les sentiments bienveillants envers leurs parents. On peut présenter les

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 120.



différents types de rapports intersubjectifs entre les actants, les modes d'existence et de présence de leurs objets de valeur avec le tableau suivant :

Tableau 7 : Différents types de rapports intersubjectifs entre les actants, les modes d'existence et de présence de leurs objets de valeur

Actants-sujets	Schémas narratifs de l'intersubjectivité entre les sujets et leurs parents	Objets de valeur (Ov) « valeurs familiales »	Modes d'existence des Ov	Modes de présence des Ov pour les sujets
Laudes-Marie	Relation imaginaire entre le sujet et le simulacre de parents (Construction subjective de l'attente)	« Affection » « Sentiment d'appartenance »	Virtualisés	Défaut (Visée intense/saisie nulle)
Franz-Georg	Collusion (Echange intersubjectif)	« Sentiment de sécurité », etc.	Réalisés	Plénitude (Visée intense/saisie étendue)
Pierre	Négociation (Construction intersubjective)		Actualisés	Défaut (Visée intense/saisie faible)

Comme on le voit dans le tableau, nous avons repéré les objets de valeur des actants-sujets comme les valeurs familiales (« affection », « sentiment d'appartenance », « sentiment de sécurité », etc.) conformément à leurs attentes concernant leurs parents. Les modes d'existence de ces objets de valeur et leur mode de présence diffèrent d'un personnage à l'autre selon les différents rapports qu'ils ont construits avec leurs parents.

Dans le cas de Laudes Marie, l'actant est investi par les valeurs familiales qui ne sont que virtuelles du point de vue de leurs modes d'existence. L'actualisation et la réalisation de ces valeurs dépendent du /faire/ du co-sujet « parents » qui ne sont en fait que des simulacres inscrits dans l'imaginaire du sujet. L'attitude de Laudes Marie illustre une visée intense en fonction de son /vouloir/ et /croire/ concernant la perspective d'actualisation de ses objets de valeur, mais l'absence actuelle de ces objets est déterminée par une saisie nulle.

Dans le cas de Franz-Georg, ses parents sont en train de lui fournir les valeurs qu'il attend. La réalisation de ces valeurs correspond en termes de présence à la plénitude de ses objets de valeur. Son attente rencontre une saisie étendue.



Quant à Pierre, c'est lui-même qui se met en acte pour la réalisation de ses objets de valeur. Ces derniers sont alors en état actuel du point de vue de leur mode d'existence. Le sujet a une visée intense dans son programme qui consiste à améliorer les rapports familiaux. Mais à cause des comportements malveillants de sa mère qui constitue une résistance dans son programme, sa visée intense ne rencontre qu'une saisie restreinte.

Concernant les schémas narratifs de l'intersubjectivité entre les sujets et leurs parents, nous voyons que les rapports de Franz-Georg et de Pierre apparaissent compatibles avec les deux configurations proposées par J. Fontanille : *collusion – schéma de l'échange* pour Franz-Georg, et *négociation – schéma de la construction* pour Pierre. En ce qui concerne le cas de Laudes Marie, il se distingue des deux autres dans le sens où il ne s'agit pas d'un rapport intersubjectif au sens réel. On a affaire à une relation imaginaire (entre le sujet et un simulacre) qui ne relève que d'une construction subjective. Nous pourrions associer cette construction avec le schéma d'attente.

Quoiqu'elles varient selon le cas du personnage, ces relations familiales mettent en évidence l'existence d'un contrat fiduciaire entre les actants. Dans la suite des récits, nous assistons à une rupture de ces liens qui sera fort déterminante pour le parcours des personnages.

III.1.3. Rupture des liens fiduciaires

Dans les romans de notre corpus, parmi les personnages principaux et les acteurs jouant le rôle de leurs parents, nous avons repéré les liens fiduciaires qui se présentent sous différents types de relations intersubjectives. Dans la suite des romans, on assiste au déroulement des événements perturbateurs qui engendrent les ruptures de ces liens fiduciaires. Chacun des personnages subit de dures épreuves par rapport à ses parents et cela provoque de grands bouleversements dans leur parcours existentiel.

Les événements perturbateurs qui occasionnent une déception familiale chez les personnages sont directement liés à leur relation fiduciaire basée sur la confiance. La bienveillance qui précède les relations confiantes entre les actants se transforme en une malveillance qui dirige les nouvelles relations d'ordre défiant. Les actants-sujets révisent leur perception concernant leurs parents et eux-mêmes. Avec leur appréciation négative, se produit une conversion axiologique au niveau profond des récits.



Dans *Chanson des mal-aimants*, Laudes Marie attend l'arrivée de ses parents jusqu'à l'âge de 10 ans, mais quand ils ne viennent pas même à la mort de sa nourrice Léontine, elle comprend douloureusement que ses parents seraient absents de sa vie à jamais. Cette constatation provoque une grande perturbation affective chez elle.

« J'étais frappée d'un autre deuil, celui de mes parents [...] Mes aigles blancs, mes traîtres. C'était d'eux que j'étais en deuil, et avec eux en guerre à outrance. [...] j'ai découvert le goût de la haine, âpre et puissant. » (CM, pp. 44-45).

L'extrait ci-dessus montre le changement brutal qui intervient dans la perception de l'héroïne et ses nouveaux sentiments par rapport à ses parents. Le « deuil » exprime la douleur intense qu'éprouve Laudes Marie quand elle s'est aperçue de l'abandon définitif de ses parents. Le verbe « frapper » qui prend pour cible le sujet sensible montre la sensation soudaine provoquée chez lui.

« Le deuil » est également une figure significative dans le sens où elle renvoie à la disparition du simulacre des parents qualifié par le rôle bienveillant. « La guerre » dénote pour sa part leur nouveau rôle adversaire et malveillant provoqué par l'attente déçue.

Laudes Marie décrit ses parents comme « deux renégats » (CM, p. 37), et cela les dote des rôles thématiques tels que /traître/ et /infidèle/ au niveau discursif du récit. Bien qu'ils ne se trouvent aucunement engagés effectivement, dans l'imaginaire de Laudes Marie ils sont dotés d'une modalité déontique /devoir-faire/. Et en refusant de venir chercher leur fille, ils rompent le contrat imaginaire qu'elle a construit depuis sa prime enfance. « La guerre à outrance » met en évidence la transformation dans la modalité de la coprésence des sujets (dont l'un est toujours un simulacre) et souligne l'intensité des rapports conflictuels entre eux.

Dans *Magnus*, Franz-Georg fait face aussi à une grande déception familiale. Devenu un jeune adulte, il apprend que ses parents sont des partisans du nazisme et cela bouleverse toute sa perception favorable de l'image de sa famille. Ses parents auprès desquels il s'est senti confié, aimé auparavant, sont au fond des criminels contre l'humanité. Leurs positions, programmes et systèmes de valeurs se trouvant renversés, Franz-Georg entre en conflit avec ses parents.

« En lui, le fils mystifié, abandonné et surtout insupportablement souillé par cette filiation. [...] Il n'est pas un fils, ne le sera jamais. Pire il reste le rejeton d'un bourreau doublé d'un lâche, et d'une criminelle par complicité, sottise et vanité. » (MA, pp. 65-73-74).



Il est évident que le dévoilement du secret familial provoque la transformation des rôles du père et de la mère dans la perception de Franz-Georg. Tandis qu'ils y apparaissaient avant dans leurs rôles bénéfiques tels que « fée bienfaitrice », « grand médecin », ils s'y montrent cette fois-ci avec les rôles maléfiques comme « bourreau doublé d'un lâche » et « criminelle par complicité, sottise et vanité ». A partir de la révélation du secret, ils changent radicalement de position et d'identité dans le discours du roman.

Les parents de Franz-Georg rompent le contrat fiduciaire pour plusieurs raisons. Ils lui dissimulent leur idéologie sinistre en faussant les vérités ; ils fuient en l'abandonnant quand ils sont déclarés criminels de guerre ; et à la suite de leur abandon, ils le couvrent avec le poids de leur crime, d'où l'image d'un « fils mystifié, abandonné et insupportablement souillé par cette filiation ».

Désormais, le personnage n'a plus de famille idéale, ni de valeurs positives qu'il a obtenues à travers cette relation. La tension conflictuelle relève alors du désaccord entre les valeurs de Franz-Georg et celles de ses parents au niveau axiologique. Le fait que ses parents ont transgressé les valeurs morales et humaines le pousse à refuser son rôle de « fils » à cause de la honte qu'il éprouve fortement.

Le participe passé « mystifié » qui dénote la tromperie des parents indique la perturbation dans le fonctionnement du lien fiduciaire. Se sentant taché de leur crime, Franz-Georg rompt des liens parentaux. Sur le plan narratif, les parents qui préfèrent suivre un contre programme dans un autre système de valeurs se transforment en anti-sujet et dépossèdent le sujet de ses objets de valeur d'ordre familial (affection, sentiment d'appartenance, sentiment de sécurité, etc.).

La même rupture concernant la relation fiduciaire est également manifeste dans *L'inaperçu*. Sous l'occupation allemande, le père de Pierre est envoyé comme travailleur en Allemagne, et sa mère s'éprend d'un soldat occupant, de qui elle a une fille, Zélie. A la Libération, les habitants du village qui connaissent cette relation adultère humilient sa mère en lui faisant parcourir nue les rues du village. Cet événement humiliant rompt l'attachement de Pierre à sa mère et laisse une trace indélébile dans sa mémoire.

« Il avait perdu d'un coup toute confiance et tout respect pour elle, il ne lui restait plus que des sentiments épars, de l'amour en lambeaux. [...] Il ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la répulsion à son égard, et aussi de la rancune... Il se sentait trahi par elle... » (IN, pp. 259-260).



Dans le passage cité, la figure de « trahison » indique la manifestation de la rupture du lien fiduciaire entre l'enfant et la mère. La perte de confiance et de respect provoque le détachement entre les actants. On assiste à un déchirement dans la relation intersubjective que Pierre s'efforce de construire avec sa mère. Les tensions de la haine qu'il éprouve envers sa mère suppriment son /vouloir-faire/ dans son programme de négociation avec elle. Le sujet narratif abandonne son programme consistant à résoudre le conflit intérieur avec ses parents.

Nous voyons que du point de vue des articulations narratives, les événements perturbateurs familiaux provoquent la perte décevante des actants-sujets dans leur attente fiduciaire ainsi qu'une diversité de transformations actantielles, modales, axiologiques dans le discours des romans. Au niveau narratif, les parents manquent leur rôle de « co-sujet » dans les programmes respectifs reposant sur le contrat fiduciaire familial au profit d'autres anti-programmes, et ils se transforment en anti-sujets pour les sujets « enfants ». Les relations contractuelles cèdent ainsi leur place aux relations conflictuelles. Désormais, c'est l'« antagonisme » qui détermine la relation intersubjective entre les actants.

L'attente fiduciaire des enfants se termine par la « non conjonction » (le cas de Laudes Marie et de Pierre) et la « dépossession » (le cas de Franz-Georg) avec les objets de valeur. Les sujets déterminés avant par un état euphorique (le cas de Franz-Georg) ou un état thymique ambivalent (pour Laudes Marie et Pierre, l'absence actuelle de l'objet de valeur est dysphorique, la perspective de son actualisation est euphorique) passent dans un état intensément dysphorique.

On peut présenter de la façon suivante les transformations dans les rapports des protagonistes avec leurs parents et leurs objets de valeur :

Tableau 8 : Transformations dans les rapports des protagonistes avec leurs parents et leurs objets de valeur

Actants-sujets	Schémas narratifs de l'intersubjectivité entre les sujets et leurs parents	La relation entre les sujets et les objets de valeur	Etat thymique des sujets
Laudes Marie	Antagonisme	Non conjonction	Dysphorie
Franz-Georg	Antagonisme	Dépossession	Dysphorie
Pierre	Antagonisme	Non conjonction	Dysphorie



Dans la suite du discours des romans, après toutes ces transformations d'ordre négatif, on observe la prépondérance de la dimension passionnelle centrée sur les parcours de l'être des sujets.

III.1.4. Sujets frustrés à la suite de la rupture fiduciaire

Dans notre corpus, les événements perturbateurs sont particulièrement significatifs à l'égard des effets qu'ils produisent dans le champ de présence des actants marqués par une modification du flux de sensations. Les personnages qui sont frappés par les trahisons venant de leurs parents par rapport à leurs relations contractuelles « parents-enfants » apparaissent comme des sujets frustrés sur le plan passionnel. La présence intense des parents qui tiennent le rôle d'anti-sujet domine le champ de présence des sujets. Leur espace tensif est occupé par les forces dispersives des maux des anti-sujets « parents ». En état de frustration, les personnages, en tant que sujets déchirés, plongent dans la déception, la colère et la détresse.

La perturbation des relations fiduciaires par la rupture de confiance et la frustration de l'attente qui en relève détermine le champ de présence des sujets notamment sous la forme de la « haine » (CM, p. 44), du « ressentiment » (MA, p. 73) et de la « rancune » (IN, p. 260). Les personnages se montrent hostiles envers leurs parents qui représentent pour eux la trahison. Les effets de la présence de ces sentiments dysphoriques sont considérables dans le discours des romans.

Dans *Chanson des Mal-aimants*, Laudes Marie est profondément déçue à cause de la non-conformité entre le monde virtuel qu'elle a construit et le monde actuel qu'elle a affronté. Elle dirige toute tension accumulée provenant de cette confrontation décevante vers une seule cible : ses parents. Elle les considère comme les perturbateurs de son contrat imaginaire étant donné qu'ils ne se conforment pas au simulacre qu'elle a inventé. La tension maximale relative à son attente déçue la pousse dans une « haine » dont l'intensité est soulignée par les adjectifs « âpre » et « puissant ».

« Mon enfance est morte le jour où j'ai compris que mon père et ma mère ne viendraient jamais. Et j'ai découvert le goût de la haine, âpre et puissant. Et je suis devenue avare, passionnément. Avare de paroles, de sourires, de confiance [...] ma garce de génitrice avait d'emblée tranché tout lien, confisqué toute mémoire, anéanti l'amour. » (CM, pp. 44-46).



La découverte de la haine constitue pour Laudes Marie un tournant décisif qui met fin à son enfance, période de la vie connue sous les traits de naïveté, d'innocence et d'optimisme. La haine éprouvée contre ses parents détruit ses sentiments bienfaisants et la pousse vers les comportements limités en la privant du contact avec son entourage. L'expression « avare de paroles, de sourires, de confiance » indique le resserrement considérable de son champ de présence et détermine ses nouveaux rôles pathémiques : « renfermée », « malheureuse » et « défiante ». L'immanence sensible du sujet et ses échanges sociaux avec les autres sont fortement perturbés par les forces dispersives liées à l'abandon des parents.

Les prédicats attribués à l'actrice « mère » (« trancher », « confisquer », « anéantir ») expriment sa nouvelle identité « destructrice » alors que son rôle figuratif « garce de génitrice » révèle le sentiment de la haine de Laudes Marie suscité par cette nouvelle identité. Les effets des forces destructrices de l'anti-sujet sur le champ du sujet comportent notamment un aspect terminatif puisqu'ils mettent fin à son enfance et le privent à la fois d'autres objets de valeur positifs portant sur la communication sociale (paroles, sourires, confiance et amour).

Franz-Georg (MA), pour sa part, est envahi par la présence du « ressentiment ». Ce sentiment est doublé par la honte en face des crimes de ses parents. Ce sentiment profond manifeste ses effets intensifs non seulement sur son état d'âme mais aussi sur son aspect physique de façon à laisser des empreintes durables. Ses traits rudes sculptés par le ressentiment apparaissent dans le discours comme la représentation somatique de ce sentiment durable. Le corps sensible de l'actant prend part à l'appréciation de la déception vécue.

« Ses sentiments sont en broussaille, il ne sait pas ce qu'il aime, ce qu'il veut ; il ne sait pas comment aimer. ... son cœur sonne le creux. [...] Son impuissance à anéantir cette ascendance nauséuse, ou au moins à réclamer des comptes à ces parents qu'il a aimés avec une innocence qu'il juge à présent coupable, se traduit en violente inimitié à l'égard de lui-même. Ce ressentiment le noue de l'intérieur, et au sortir de l'adolescence sculpte ses traits avec rudesse. » (MA, pp. 73-74).

Dans le passage cité, nous voyons que la frustration provoquée par la crise fiduciaire suscite chez le sujet la rage à la fois contre ses parents et soi-même. La faillite de la confiance en ses parents remet en question aussi ses sentiments d'avant et sa propre confiance. Il s'agit d'une confiance naïve, mal placée qui le fait se sentir coupable. Donc, tout comme les rôles thématiques « confiant » et « protecteur » des parents, sa bonne image de soi-même se transforme négativement. Il ressent une haine de soi conditionnée par la culpabilité et l'impuissance.



En plus, nous observons que la frustration et le ressentiment déstabilisent le sujet et l'enferment dans un état d'aliénation. Il se trouve dans un état d'incertitude et de doute. « Ses sentiments en broussaille » dénotent clairement le désarroi dans son état sensible. Il recouvre ainsi ses nouveaux rôles pathémiques : « humilié », « rancunier », « impuissant » et « déconcerté ».

Quant à Pierre (IN), il éprouve également des sentiments de « répulsion » et de « rancune » envers sa mère à la suite de son humiliation par les habitants du village. Ces sentiments durables qui sont étroitement liés à son état frustré et humilié surplombent sur son état sensible. « Les sentiments épars » et « l'amour en lambeaux » dénotent les effets des forces dispersives sur son champ de présence et traduisent la dissolution et le désordre dans son dispositif pathémique. Les rôles « humilié », « rancunier » et « confus » déterminent les nouveaux aspects de son identité pathémique.

Le fait que le lien d'attachement parental établi par une passion forte « l'amour filial » se trouve rompu provoque chez les personnages une grande frustration déterminée par une autre passion forte, cette fois-ci d'ordre contraire, « la haine ». Dans les trois romans, à la suite du manque fiduciaire, les protagonistes s'imposent notamment dans le discours des romans en tant que corps sentant. Leur champ de présence est traversé par un flux de tensions relatif à l'apparition et à la disparition des sentiments. Leurs corps sensibles restent soumis aux tensions intenses des sentiments malveillants alors qu'on observe la dispersion des sentiments bienveillants dans leur champ de présence. Les sensations dysphoriques s'exercent avec une croissance à la fois intensive et extensive en remplaçant les sentiments bienveillants.

Les impressions et perceptions qui s'organisent dans le champ sensible des actants sont marquées par une intensité forte de façon à émerger les effets de sens concernant la transformation identitaire des sujets. Dans les passages qui traduisent les expériences perceptives et sensibles des actants, nous constatons que leur identité est bouleversée par l'irruption des altérités dans leur champ de présence. Ils traversent une crise identitaire au cours de laquelle ils subissent un embarras relevant de leurs états d'âme chaotiques et une confusion cognitive affaiblissant leurs compétences modales. Tous les protagonistes sont particulièrement déterminés par trois rôles pathémiques d'ordre dysphorique : « sujet frustré », « sujet rancunier » et « sujet abattu ».

La déformation identitaire des actants-sujets provient essentiellement du dispositif modal que contient le rôle pathémique /frustré/. Dans l'article « Colère » du *Dictionnaire des passions littéraires*, J. Fontanille explique que la frustration se distingue des autres formes de



« privation » ou de « manque » dans la mesure où « elle réactualise la promesse de conjonction antérieure », et « le manque ne s'éprouve en ce cas que sur le fond de la confiance et de l'attente déçue »¹⁷⁶.

La frustration qui résulte donc de l'attente fiduciaire déçue se fonde sur le désaccord entre le « vouloir » (être et/ou faire) et le « ne pas pouvoir » (être et/ou faire) du sujet. La confrontation déceptive entre les deux états (l'état attendu et l'état réalisé) le conduit à une situation insatisfaisante, *mécontentement* : Le mécontentement, indique J. Fontanille, dans le même article, « est en outre dirigé vers quelqu'un d'autre, quelqu'un qui s'était engagé, qui avait peut-être promis, et qui est au moins impliqué dans cette inadéquation »¹⁷⁷.

La frustration de nos personnages se converse aussi en mécontentement et en colère intenses contre leurs parents. Les tensions conflictuelles qui résultent du désaccord entre les instances modales rendent les actants instables et provoquent la dispersion dans leur identité. Les tensions accumulées prennent forme à la longue du ressentiment et de la haine qui envahissent durablement les sujets tensifs. Faute de pouvoir apaiser les tensions dans un programme d'affrontement et dans l'impossibilité de réparer le dommage causé, les sujets frustrés et rancuniers plongent à la fois dans la détresse et prennent leur rôle /abattu/.

Avec la crise fiduciaire parentale, on assiste ainsi à un processus d'altération dans les dispositifs identitaires des sujets. Ils recouvrent des rôles d'ordre dysphorique auxquels ils ne veulent pas adhérer alors qu'ils perdent leurs rôles antérieurs d'ordre euphorique ou ambivalent. En ce sens, nous pouvons parler d'une dispersion identitaire chez eux plutôt qu'une construction identitaire dans le déroulement des romans. Il s'agit d'un grand écart entre leur soi projeté et leur moi actuel et cela engendre un sentiment d'altérité chez eux. La prise de conscience des rôles dysphoriques qui leur sont étrangers se montre dans les récits comme le début d'un long chemin de souffrance et de désespoir pour les protagonistes.

Du point de vue du discours en acte, au cours de ces transformations identitaires, l'identité des personnages est en devenir. Dans le tourbillon des événements, les personnages deviennent autres sans l'avoir voulu. Il ne s'agit pas de petites variations dans leur dispositif identitaire, ils subissent des ruptures intenses à cause de ces événements perturbateurs auxquels ils ne peuvent pas résister. Les états d'âme des sujets se transforment continuellement au cours de ce processus d'altération.

¹⁷⁶ Jacques Fontanille, *Dictionnaire des passions littéraires*, Paris, Editions Belin, 2005, p. 64.

¹⁷⁷ *Ibid*, p. 65.



D'un autre côté, l'apparition répétitive et confirmée de leurs sentiments dysphoriques dans le discours nous permet de les constater comme les rôles pathémiques des personnages. Au fur et à mesure de l'avancée des récits, à travers le recouvrement continu de ces rôles, l'identité *idem* des sujets se construit.

Du point de vue du discours-énoncé, nous pouvons récapituler les transformations dans les rôles thématiques et pathémiques des personnages dans le tableau suivant :

Tableau 9 : Transformations dans les rôles thématiques et pathémiques des personnages

	Rôles thématiques et pathémiques des actants-sujets	
	Durant l'attente fiduciaire	Après l'échec fiduciaire
Laudes Marie	Sujet excité, décidé, aspirant, confiant	Sujet frustré, déçu, malheureux, rancunier, abattu, renfermé, défiant
Franz-Georg	Sujet aimé, protégé, confiant, affectueux	Sujet trompé, abandonné, humilié, frustré, déçu, rancunier, honteux, déconcerté, abattu
Pierre	Sujet décidé, affectueux, aspirant	Sujet frustré, déçu, humilié, confus, rancunier, abattu

III.1.5. Sujets chargés des valeurs thématiques et pathémiques négatives au détriment des valeurs modales positives

Dans la structure narrative des trois romans, en examinant les rapports des personnages principaux avec leur passé, nous avons observé un aspect conflictuel entre ceux-ci et leurs parents. En face des épreuves dures concernant leurs rapports familiaux, le champ de présence des protagonistes a été saturé par les sentiments maléfiques qu'ils éprouvent soit contre leurs parents soit contre eux-mêmes.

Dans le discours des romans, les relations conflictuelles entre les personnages, loin de susciter des sensations à court terme, laissent les traces indélébiles chez eux en les retenant dans un état de frustration durable. Tout au long des romans, les acteurs « parents » continuent à avoir une présence dominante dans l'existence des protagonistes avec les empreintes qu'ils leur ont laissées. A travers ce qu'ils leur ont fait vivre et subir, les parents



remplissent le rôle de manipulateur négatif dans le parcours de ces héros sur le plan narratif. En exerçant un faire privatif sur leur existence, ils se montrent comme des anti-destinateurs dans la suite des récits. Ils détiennent un pouvoir de manipulation cognitif et affectif sur Laudes Marie, Franz-Georg et Pierre qui portent à leur tour le rôle de destinataire-sujet.

Les anti-destinateurs « parents » jouent particulièrement sur la disposition passionnelle et modale des destinataires-sujets « enfants ». Ils affectent leur compétence pour décider ce qu'ils veulent et peuvent faire dans leur parcours de vie. Ils les dotent des anti-valeurs particulièrement d'ordre pathémique qui les empêchent d'acquérir des valeurs modales positives, notamment virtualisantes et actualisantes. Les sujets qui sont réduits à leurs dimensions corporelles sont caractérisés par une impuissance modale dans le discours des romans.

Laudes Marie (CM), abandonnée par ses parents, reste confrontée à sa solitude pendant toute sa vie. L'absence de famille apparaît comme un élément déstabilisant qui influe sur sa manière d'être. Le mode d'existence du sujet est déterminé par les sentiments durables de frustration, de solitude et de douleur.

« Ma solitude est un théâtre à ciel ouvert. La pièce a commencé voilà plus de soixante ans.... Je suis entrée seule en scène ... dans une indifférence universelle. Mon arbre généalogique est un bonzaï tout ébranché, cul-de-jatte côté racines. [...] Qu'ils soient morts ou toujours en vie, cela ne change pas grand-chose ; je suis en deuil d'eux depuis ma malencontreuse naissance. » (CM, pp. 13-14)

Dans l'extrait ci-dessus, Laudes Marie compare sa solitude à un « théâtre à ciel ouvert » dans lequel se déroule sa vie comme « une pièce ». La solitude qui détermine la vie du personnage apparaît alors dans le discours comme un espace ouvert exposé à toutes les péripéties de la vie. La solitude, c'est une figure importante avec une vaste étendue dans le temps et l'espace et elle envahit l'existence de l'héroïne.

La métaphore « bonzaï tout ébranché, cul-de-jatte côté racines » qui représente la généalogie de l'héroïne est aussi lisible sous le registre de la /solitude/. Contrairement à la profondeur de la solitude qui pèse sur sa vie, la filiation de Laudes Marie apparaît dépourvue de toute étendue. Laudes Marie est amputée de ses racines, de ses origines, d'où son état de détachement par rapport à la vie qui s'écoule sans qu'elle s'y implique pleinement.

La narratrice est un sujet sensible : après avoir décrit sa solitude, elle exprime ses autres sentiments. Le substantif « deuil » dans le discours décrit sa profonde tristesse due à



l'absence de parents. « Depuis ma malencontreuse naissance » montre pour sa part l'aspect duratif de sa tristesse qui s'étend dans le temps. Donc la « solitude » avec sa sensation pénible détermine l'espace tensif du sujet en termes de large étendue et d'intensité forte.

La suite du discours de la narratrice révèle une autre relation entre elle et ses parents, une relation transitive qu'on peut qualifier de la transmission.

« Mes parents, [...] juste deux renégats qui m'avaient légué le tourment de leur anonymat pour tout héritage, et inaltérable blancheur de sac de farine en prime. » (CM, p. 37).

Comme nous voyons dans l'énoncé cité, tous ceux qui restent à l'héroïne de la part de ses parents, ce sont le chagrin relevant de leur absence et l'anomalie relevant de leur gène malade. Donc, l'/anonymat/, la /solitude/ et la /maladie héréditaire/ qui demeurent pour Laudes Marie la raison de son affliction apparaissent dans le discours du roman comme des anti-valeurs directement liées à l'instance de l'anti-destinateur assumée par les parents. Au niveau des modalités, ces anti-valeurs dont Laudes Marie est munie la dotent d'un statut d'actant démodalisé car elle est caractérisée par le /ne pas pouvoir savoir/ concernant son origine et /ne pas pouvoir être/ saine et ordinaire comme les autres.

Franz-Georg (MA), pour sa part est écrasé sous le poids du crime, de la honte et des mensonges de ses parents qu'il découvre comme anciens partisans du nazisme. Il se sent envahi par l'ombre de leurs méchancetés qui « plombent son corps » et « écrouent sa jeunesse » (MA, p. 78). En plus, son excellente mémoire qu'il a entraînée depuis l'âge de six ans l'empêche d'oublier les crimes de ses parents et le rend accroché à ce passé dysphorique.

« Sa mémoire travaille sans répit, ... ne lâche rien. [...] Il a alors l'impression que le temps se déchire, que le passé et le présent entrent en collision, s'encastrent l'un en l'autre, bouleversant l'ordre des événements. En lui cohabitent, intacts, insupportablement vivants, vivaces, tous les instants de sa vie depuis l'âge de six ans. Il lui est de la sorte impossible de faire le deuil de ses parents, de les tenir à distance – eux, et leurs mensonges, leur folie, leurs crimes. Leurs méfaits le lestent de honte, de douleur, de colère, ils plombent son corps... ils tiennent son cœur captif. » (MA, p. 78).

Dans l'extrait ci-dessus, la « mémoire » apparaît comme un actant contrôle qui régit le temps et l'ordre des événements dans l'esprit du sujet ainsi que la présence des passions qui en découlent dans son champ de présence. La mémoire constitue un temps subjectif qui se déroule selon un rythme particulier sans continuité, sans successivité, un rythme instable. Il



s'agit d'une absence de profondeur spatio-temporelle où les événements pourraient se dérouler normalement. Dans cet état de désordre, les tensions intenses « des instants de sa vie » ne trouvent pas non plus une étendue disponible pour se détendre. Ainsi l'excès de la présence des vécus dysphoriques et la plénitude angoissante des tensions négatives qui en découlent provoquent-elles la saturation du champ de présence du sujet, et il lui est impossible de s'y échapper.

Sa mémoire prépondérante s'impose ainsi à l'actant en occupant son champ perceptif avec des images et passions dysphoriques relatives au crime de ses parents. Ces sensations dysphoriques qui ont une présence obsédante exercent un effet envahissant sur le corps sensible du sujet (« plomber son corps », « cœur captif »).

Dans le déroulement de son parcours, les morceaux lacunaires de son passé reviennent à Franz-Georg et il découvre qu'il n'est pas le fils de ses parents allemands et que ces derniers l'ont adopté. Il se rappelle la mort de sa mère biologique dans le bombardement de Hambourg, à la suite duquel il avait perdu sa mémoire. Cette découverte devient douloureuse pour le personnage qui se rend compte que toute sa vie n'est que mensonges. Pour se détacher de ses fausses origines, il décide de porter le nom de son ourson, Magnus, étant le seul qui reste de ses origines.¹⁷⁸ La situation narrative met donc le sujet en présence des objets d'anti-valeur tels que /anonymat/, /mensonge/, /honte/ et /douleur/.

Au niveau des modalités, Magnus est caractérisé par le /ne pas pouvoir/ et le /ne pas savoir/ pour se débarrasser des images envahissantes du passé et pour continuer normalement son cours de vie : « il ne sait pas ce qu'il aime, ce qu'il veut ; il ne sait pas comment aimer. » (MA, p.73) En plus, il est « un inconnu à lui-même » (MA, p. 116), ce qui l'investit encore d'un /ne pas pouvoir savoir/ concernant ses origines.

Quant à Pierre (IN), nous voyons que ce sont toujours les épreuves du passé qui ont modelé son mode d'existence. D'abord les comportements blessants de sa mère, le conflit entre ses parents et puis la mort subite de chaque membre de famille laissent les empreintes profondes chez lui. Sa mère abandonnée par le soldat fait une dépression nerveuse et elle en meurt. Son père qui retourne d'Allemagne meurt aussi en peu de temps à cause de sa santé affaiblie. Sa sœur Zélie, chère à lui, blessée par l'humiliation de sa mère se suicide dans un hôpital psychiatrique.

Vers la fin du roman, Pierre subit un événement choquant qui ranime les souvenirs désastreux marquant son parcours de vie. Ainsi se confronte-il avec son passé qu'il avait

¹⁷⁸ Nous utiliserons également désormais le nom « Magnus » pour indiquer le personnage.



enterré au plus profond de lui-même, et le lecteur apprend tout ce qui façonne son mode d'existence.

« Il crevait le sédiment d'oubli, de peurs, de hontes qui s'était accumulé en lui, avait durci, il retournait la masse informe, gluante où grouillaient tous ses maux. Il s'exhumait. L'homme qu'il désensevelissait ainsi n'était ni seul ni entier, il apparaissait par pans enchevêtrés à d'autres corps, ... follement parasites. » (IN, pp. 239 - 240).

Dans l'extrait ci-dessus, les « oublis », les « hontes » et les « peurs » montrent les surcharges pathémiques du personnage et s'avèrent comme les objets thymiques d'ordre dysphorique restés de son passé angoissant. Les lexèmes « sédiment », « accumulé », « masse informe gluante » qui caractérisent la configuration de ces objets redoutés traduisent la densité et l'étendue des tensions dysphoriques auxquelles le sujet avait été soumis pendant longtemps. Pierre dont le champ de présence est forcément occupé par la présence des images des membres défunts de sa famille apparaît comme la cible de vastes sensations confuses accumulées pendant des années. L'aspect duratif et la quantité excessive de ces sentiments dysphoriques se manifestent clairement dans le passage cité.

C'est après ces épreuves vécues dans le passé que Pierre est envahi d'un état de mal-être et d'un sentiment de dévalorisation. Comme Laudes Marie et Magnus, il est également conjoint aux valeurs non désirables telles que /peur/, /dépossession/, /honte/ et /insuffisance/, et cela le modélise notamment selon le /ne pas pouvoir faire/ pour continuer d'une manière confiante dans le cours de vie.

L'énoncé porte également des traits significatifs par rapport au dispositif corporel du sujet. Son corps « ni seul ni entier » dépend explicitement d'autres corps qui n'existent plus. Son dispositif identitaire se caractérise donc par le manque d'unité, d'intégrité et d'autonomie. Nous voyons que ce sont ces modalités négatives qui façonnent sa manière d'exister.

Quand on prend en considération toutes ces épreuves douloureuses modelant les parcours des personnages, on remarque que les sujets portent leurs effets comme un poids qui pèse lourdement sur leur existence. Dans les trois romans, nous pouvons dire que les anti-destinateurs « parents » transmettent aux destinataires sujets « enfants » des valeurs discursives et pathémiques négatives tout en les dépouillant surtout des valeurs modales positives.

Laudes Marie (CM) est sous l'influence dysphorique de la /solitude/, de la /maladie/ et d'/anonymat/ imposées par l'absence de ses parents. Magnus (MA) est complètement saisi par les sensations négatives de son /anonymat/ et de la /honte/ provoquée par le faire de ses



parents adoptifs. Pierre (IN), pour sa part, est accablé par les sentiments de /solitude/, de /dépossession/ et d'insuffisance/ que lui imposent les péripéties de sa vie familiale. Toutes ces anti-valeurs qui déterminent à la fois les rôles thématiques et pathémiques des actants-sujets servent de fondement à leur problématique identitaire à cause des effets dispersifs qu'ils ont provoqués dans leur dispositif, tant au niveau pathémique qu'au niveau modal.

Après avoir subi l'action des événements perturbateurs, les protagonistes se laissent investir par le sentir et ils perdent le contrôle de l'action dans leur parcours. Dans les passages des romans où les narrateurs décrivent le changement des sujets avec les rôles identitaires dysphoriques que nous avons qualifiés d'anti-valeurs, nous voyons qu'ils sont caractérisés particulièrement par une *passivation*. Ils sont visés et saisis par les forces dispersives des événements traumatisants de leur passé. Dans ces passages où domine l'isotopie thématique de la négativité, on assiste à la récurrence des verbes de sensation, et les sujets deviennent eux-mêmes les objets des verbes d'action. La configuration des discours focalise notamment sur le parcours passionnel des actants-sujets.

Munis des anti-objets dans lesquels sont inscrits les vécus traumatiques, les sujets voient leur univers se former axiologiquement autour de la dysphorie. En raison des anti-valeurs imposées par les anti-destinateurs « parents », les configurations intersubjectives entre eux sont déterminées par les rapports de domination et de répulsion. En l'absence d'un représentant de leur déception en face d'eux, les actants-sujets ne peuvent pas réclamer des comptes ou entretenir un rapport de vengeance avec eux. A défaut de pouvoir réaliser leur /vouloir faire négatif/ avec un programme de vengeance et faute d'autres moyens pour réguler leurs passions, toutes les tensions contraignantes de leur rancœur et de leur détresse s'accumulent dans leur intérieur et affectent négativement leur développement identitaire.

Tout au long de leur parcours, les anti-valeurs auxquelles sont conjoints les actants les confrontent à une forte privation et les tiennent dans un état de frustration durable. En plus, comme il s'agit d'une crise fiduciaire familiale, on a affaire à une frustration efficace à plusieurs niveaux au-delà d'un simple conflit intersubjectif entre les actants.

Tout d'abord, il s'agit d'une frustration affective qui résulte d'une crise de confiance et qui touche la propre valeur des actants-sujets. Abandonnés, trompés et/ou maltraités par leurs parents, tous sont affectés par une carence d'amour et d'intérêt. Cela nuit à leur estime de soi et les modalise par le /ne pas pouvoir être/ puissant dans le cours de leur vie.

Ensuite nous pouvons parler d'une frustration cognitive dans le sens où les parents manquent leur rôle de « Destinateur cognitif » capable de procurer aux destinataires enfants les savoirs sur les membres de la famille, sur eux-mêmes aussi bien que sur le monde. Les



protagonistes, pour lesquels tout univers de référence s'est effondré dès le début de leur parcours, ne s'inscrivent plus dans un système de signification organisé. Dévalorisés et esseulés dans leur univers entouré de contraintes, ils ne sont pas en mesure de construire d'autres systèmes de valeurs positifs. Ils sont ainsi caractérisés par /ne pas savoir faire/ dans l'univers culturel de référence de la société où ils se trouvent.

Et enfin, il s'agit pour eux d'une frustration sociale. Les parents, en les privant d'avoir une famille conforme au système de valeurs familiales admises par la société, perturbent leurs rapports avec les autres. Notamment l'anonymat de filiation et la honte familiale provoquent la dévalorisation de leur image dans la société. En plus de leur état pathémique désordonné relevant de leurs conflits intérieurs, ils sont aussi déterminés par la non conjonction à une bonne image dans l'univers social.

En conséquence de ces divers types de frustration, l'identité modale des actants-sujets est marquée par le /ne pas pouvoir/ s'associer aux autres membres de la société, ces derniers apparaissant en tant qu'actant collectif dans le discours des romans. Nous pouvons reprendre les anti-valeurs qui précisent l'identité des sujets dans le tableau suivant :

Tableau 10 : Anti-valeurs qui précisent l'identité des sujets

Actants-sujets	Anti-valeurs dominantes et types de frustration		Identités modales	
Laudes Marie	/anonymat/ /solitude/ /maladie héréditaire/	Frustration affective	/ne pas pouvoir savoir/ses origines /ne pas pouvoir être/ saine et ordinaire	/ne pas pouvoir être/ puissant dans le cours de vie
Magnus	/anonymat/ /mensonge/ /honte/ /douleur/	Frustration cognitive Frustration sociale	/ne pas pouvoir/- /ne pas savoir/ se débarrasser de l'image du passé /ne pas pouvoir savoir/ ses origines	/ne pas savoir faire/ dans l'univers culturel de référence de la société
Pierre	/peur/ /dépossession/ /honte/ /insuffisance/		/ne pas pouvoir/continuer d'une manière confiante dans le cours de vie	/ne pas pouvoir/ s'associer aux autres membres de la société

Les états singuliers des protagonistes relevant des anti-valeurs les poussent à un état de marginalisation eu égard à la société ou aux groupes sociaux où ils évoluent. Même s'ils cherchent à maintenir des relations avec les autres, ils éprouvent de la difficulté à prendre



place à l'intérieur du lien social commun, et cela rend difficile leur engagement dans leur cours de vie comme de vrais sujets performants.

Dans la partie suivante de notre étude, nous visons à étudier de façon détaillée les anti-valeurs dont disposent les sujets pour mieux comprendre leur dispositif déficient qui les empêche de s'intégrer dans un système de référence organisé autour des personnages apparemment plus ordinaires et mieux intégrés.

III.2. Ségrégation : perturbation du contrat fiduciaire social

La crise fiduciaire familiale et ses retombées qui munissent les personnages des anti-valeurs engendrent chez eux une vulnérabilité provoquant à son tour une relation sociale problématique avec leur entourage. Les sujets se trouvent profondément fragilisés à cause de leurs rôles thématiques et pathémiques qui les rendent différents des autres. Ils doivent faire face à leur altérité à l'intérieur d'eux-mêmes ainsi que dans la société. Tous ces éléments perturbateurs influent sur leur inclusion sociale entre les membres de la société (qui constituent un actant collectif) en provoquant soit un retrait de la part des sujets, soit un acte ségrégatif de la part de la société. Dans tous les cas il s'agit pour les personnages d'une perte de liens sociaux avec la communauté sociale.

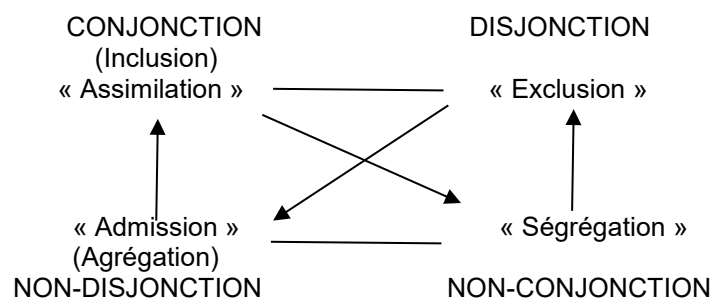
Les états singuliers des protagonistes perturbant leur disposition à la fois cognitive, affective et modale les amènent à un statut marginal dans la société. La crise des origines provoque donc une autre crise au niveau des rapports interactifs. La construction identitaire des personnages entravée par les forces antagonistes des anti-destinateurs parents est également détériorée par les effets dispersifs de la ségrégation sociale.

Pour indiquer la différence positionnelle des sujets par rapport aux sujets collectifs occupant la position du groupe de référence dans le discours des romans, nous préférons utiliser le terme de « ségrégation » plutôt que celui d'« exclusion » en nous reposant sur la distinction faite par Eric Landowski concernant les différents modes de relation entre un groupe quelconque et une figure qu'il considère comme son Autre. Pour évoquer ces modes de relation que nous avons présentés dans la partie de notre étude intitulée « II.2. L'altérité au sein de la problématique identitaire », nous indiquons ci-dessous leur schématisation par Landowski selon le carré sémiotique greimassien¹⁷⁹:

¹⁷⁹ Eric Landowski, *Présences de l'autre*, *op.cit.*, p. 29.



Tableau 11 : Différents modes de relation entre un groupe et son Autre



Dans leur parcours de vie, Laudes Marie, Magnus et Pierre s'efforcent d'établir des relations sociales avec leur entourage, mais ce faisant, tantôt ils subissent des attitudes discriminatoires des autres personnages, tantôt ils se découvrent eux-mêmes comme étrangers par rapport à ces autres. En examinant les rapports des sujets avec leur entourage dans les romans, nous pouvons dire qu'il ne s'agit pas de leur complète disjonction avec la société comme dans l'exclusion, mais plutôt de leur mise à l'écart comme dans la ségrégation étant donné leur distance par rapport aux groupes de référence qui les traitent avec répulsion. Dans la partie suivante de notre étude, nous nous attarderons sur les facteurs qui provoquent le processus de ségrégation pour les protagonistes de nos romans.

III.2.1. Les anti-valeurs en tant que facteurs de ségrégation

Les différentes anti-valeurs qui déterminent les rôles identitaires des personnages apparaissent comme des facteurs de ségrégation dans la suite des romans. Pour Laudes Marie (CM), particulièrement à cause de son albinisme et son anonymat, il s'agit d'une ségrégation exercée par la société qui joue le rôle de l'actant judicateur dans le schéma de l'action du roman. Pour ce qui concerne Magnus (MA) et Pierre (IN), on a affaire plutôt à une auto-ségrégation provoquée par leur désordre cognitif et affectif relevant des anti-valeurs qu'ils portent. Ces derniers n'ont pas un signe apparent comme Laudes Marie qui pourrait susciter directement les attitudes discriminatoires des autres, mais leur identité est déjà marquée par un sentiment d'aliénation au sein de la société.

Dans tous les cas, on observe chez les protagonistes une incapacité à prendre leur place dans la société en tant qu'individus normaux. Les anti-valeurs auxquelles ils sont attachés les troublent dans leurs rapports à la vie, elles provoquent les différences par rapport aux autres, et les empêchent de s'intégrer dans un groupe social. Donc dans cette partie de



notre étude, nous visons à remanier les anti-valeurs marquant les rôles thématiques et pathémiques des sujets en tant que facteurs de ségrégation sociale.

III.2.1.1. Albinisme

Laudes Marie (CM) est sujette à l'albinisme qui est une maladie génétique. Dans le roman, le corps malade et marginal du personnage se manifeste à travers plusieurs figures descriptives. En décrivant constamment son apparence physique, la narratrice-personnage exprime son rapport à son corps ainsi que le point de vue externe porté sur lui.

« Je n'étais pas dans les normes, et ne le suis d'ailleurs jamais devenue. Non que le corps, la tête ou les membres aient eu quelque défaut, rien ne manquait à ma panoplie corporelle et tout se trouvait dans l'axe. C'est la couleur qui clochait. Blanche comme du lait caillé, de la fontanelle aux orteils, voilà comment je me suis présentée. Une albinos, quoi. » (CM, p.14).

Dans l'extrait cité, le corps du sujet est l'objet d'une description en termes des symptômes de l'albinisme et la narratrice exprime son sentiment d'anormalité. Etant albinos, elle se considère comme hors-norme. La couleur de sa peau qui la distingue des autres apparaît comme une déficience visuelle. Le terme « clocher » dénotant le « mauvais fonctionnement » (TLFI) souligne cette déficience corporelle.

Dès les premiers jours de sa vie, l'héroïne est marginalisée à cause de la coloration exceptionnelle de sa peau. Dans le couvent, même parmi les religieuses avec lesquelles elle a grandi, son déficit physique provoque « une certaine gêne » (CM, p.18). Elle est considérée comme une « signature du Malin » (CM, p.18) par certaines sœurs.

« Certaines ont suspecté dans ma blancheur outrée une bizarrerie de mauvais augure, d'autres au contraire y ont vu un signe de pureté [...] Deux braises vermillon dans une face livide. Encore une signature du Malin, se sont dit les superstitieuses. » (CM, pp.16-18).

Dans le passage où la narratrice relate le désarroi des religieuses en face d'un bébé albinos, nous observons une distance marquée par le regard d'autrui. Nous voyons que l'apparence de Laudes Marie suscite différentes réactions et imaginaires symboliques aux yeux des autres. Les termes « outrée » et « bizarrerie » soulignent l'état inhabituel du



personnage et révèlent l'isotopie de « hors norme ». La contradiction entre les expressions « mauvais augure » et « un signe de pureté » nous amène à penser que le corps du sujet est caractérisé par une identité ambivalente, située entre le bien et le mal. Dès sa prime enfance, elle est stigmatisée par cette aberration qui touche son corps.

Le corps de l'héroïne perçu comme « hors norme » la caractérise comme une personne à part, même quand elle était un tout petit bébé. On peut dire qu'elle commence sa vie avec un stigmate dans son identité corporelle. A cause de ce manque, elle devient souvent l'objet de moquerie ; on lui donne des surnoms moqueurs et on la prend en raillerie.

« Un tas de sobriquets ont par la suite fleuri comme du chiendent sur mon passage, à commencer par Laideron. Il y a eu aussi Flaque-de-lait, Tronche-de-lune, Bâton-de-craie, le Spectre, Sang-de-navet... A défaut d'éveiller la tendresse, j'ai copieusement échauffé le fiel des crétins et titillé leur minable imagination. » (CM, p. 17).

Les jugements portés sur l'apparence physique de l'héroïne, les désignations stigmatisantes et l'attribution des qualificatifs péjoratifs commencent dans le couvent et la suivent tout au long de son parcours. Son albinisme reste toujours la raison de la ségrégation pratiquée par son environnement. Il se trouve plusieurs passages dans le roman relatant la négativité des sentiments des autres personnages envers son anomalie corporelle. Citons l'un de ces passages où la narratrice raconte comment elle est confrontée aux comportements cruels des enfants à l'école :

« Cette première confrontation avec le monde des enfants fut un désastre. D'emblée, ils m'ont rejetée, insultée, et bientôt brutalisée. [...] Jusque-là il (instituteur) ne m'avait accordé aucune attention particulière, persuadé que je devais être aussi livide intellectuellement que physiquement et qu'il n'y avait rien à attendre d'une élève de mon acabit. » (CM, p. 48).

Une fois de plus, cette anomalie corporelle fait de l'héroïne un objet de discrimination et d'injures, cette fois-ci de la part de ses camarades et de son enseignant à l'école ; cela la met dans une situation sociale dégradante. L'expression « aussi livide intellectuellement que physiquement » indique le préjugé de l'instituteur qui établit un parallèle entre le handicap physiologique et le handicap mental. Aux yeux des autres, le déficit corporel ne va pas sans le déficit intellectuel. Elle est sujette aux préjugés dévalorisants à cause de cette anomalie physique.

Les termes « rejeter », « insulter », « brutaliser » et « acabit » sont les termes qui dénotent tous une valeur péjorative. On peut dire que le handicap physiologique de l'héroïne est doublé d'un handicap affectif en raison de ces traitements dégradants. Elle est constamment soumise à un sentiment de malaise, et cela suscite la réclusion de sa part.

Son instituteur remarque plus tard que le degré de connaissance de Laudes Marie est supérieur à celui des autres élèves, et il décide de lui donner des cours particuliers en la dispensant de l'école « où manifestement [elle] n'étais[t] pas à [sa] place » (CM, p.49) Tous ces effets ségrégatifs désignent explicitement l'altérité forte du personnage dans son entourage.

Les regards curieux et les préjugés des autres sont présents jusqu'à la fin du parcours de l'héroïne. Laudes Marie devient chanteuse de rue vers la fin de la cinquantaine, et nous voyons qu'elle est toujours l'objet de la marginalisation de la part des autres.

« Des gens se sont néanmoins arrêtés, m'écoutant et me reluquant d'un air incrédule. Étais-je un homme ou une femme, un être vivant ou un zombie évadé des catacombes, devait s'interroger mon auditoire. » (CM, p. 227).

Nous observons que la maladie du personnage provoque l'ambiguïté dans son identité figurative : « un homme ou une femme », « un être vivant ou un zombie ». Le discours du roman donne une part importante aux jugements portés sur la déficience corporelle du sujet dans lesquels l'actant devient la cible des visées ségrégatives des autres. Nous pouvons aussi noter que la narratrice-personnage assume sa déficience et sa différence au lieu de les repousser. On observe une résignation de sa part à l'égard de ces jugements défavorables.

III.2.1.2. Solitude

La solitude est l'une des figures importantes qui se manifestent dans les parcours de tous les personnages. Etant liée à plusieurs thèmes comme l'abandon, l'anonymat, la carence familiale et la perte des proches, elle suscite chez les sujets divers sentiments au niveau pathémique tels que l'angoisse, l'ennui, le manque affectif..., pour faire bref les sentiments qui perturbent la force et la motivation des actants pour persévérer dans leur parcours de vie.

Comme nous l'avons déjà noté, dans *Chanson des mal-aimants*, Laudes Marie souffre d'un profond sentiment d'abandon et de rejet du fait de ne pas avoir été désirée par ses propres parents. Elle attribue très souvent son état non désiré à sa maladie d'albinos. Le

sentiment de solitude accompagné par le sentiment de ne pas se sentir désiré la poursuit dès le début de son parcours.

« *Je n'avais pas franchement choisi le meilleur moment pour me faufiler dans ce monde, déjà que personne n'y souhaitait ma présence.* » (CM, p. 18).

Le discours du roman comporte de nombreuses expressions qui indiquent explicitement la présence non voulue du personnage telles que « rejeton indésiré » (CM, p.14), « chien bâtard sans collier » (CM, p.56) et « paquet indésirable oublié poste restant » (CM, p.34). Toutes les figures révèlent l'intensité forte de son sentiment de solitude qui se conjugue avec la tension du rejet et du manque de reconnaissance.

Quant au roman *Magnus*, depuis sa petite enfance jusqu'à l'âge adulte, le héros se confronte à plusieurs reprises à la solitude. Au début du roman, le narrateur le décrit comme un enfant « réservé de nature, habitué à vivre en marge des adultes dont tant de paroles et de comportements lui demeurent énigmatiques » (MA, p.24). Le cadre spatio-temporel qui détermine l'enfance de l'acteur est marqué par les conditions de la 2^{ème} guerre mondiale, et l'atmosphère chaotique le met très souvent en face de nombreux « étonnements », « doutes » et « questions » qu'il « laisse mûrir gravement dans sa solitude » (MA, p.29). Son état solitaire apparaît ainsi comme un des rôles qui détermine l'identité du sujet même lorsqu'il vit avec ses parents adoptifs sans savoir qui ils sont réellement.

En plus, lors de la défaite de l'Allemagne, la fuite de son père et le fait d'être confié à son oncle par sa mère poussent le personnage à une plus grande solitude. Il se sent comme un « réfugié » (MA, p.73) dans la famille de son oncle. Et finalement, après avoir découvert qu'il est un enfant adopté, un homme sans racine, l'anonymat de filiation apparaît comme une autre figure renforçant son état solitaire et perturbant son dispositif cognitif et affectif.

En ce qui concerne Pierre (IN), la mort successive et traumatique de chaque membre de sa famille l'affecte si profondément qu'il apparaît comme un personnage sans attache dont la vie n'est composée que de manques : « sans épouse ni compagne, sans enfant, sans fratrie, sans parents, morts prématurément ». (IN, p.53) Sans but précis, il fait le « Tour de France en solitaire » (IN, p. 55).

Dans les trois romans de notre corpus, la solitude vécue comme une expérience déplaisante modifie ainsi les rapports des personnages avec leur environnement en entraînant à la fois un isolement affectif et social pour eux. Les protagonistes qui ne peuvent pas s'intégrer



aux cercles d'appartenance naturels tels que famille, amis, voisins, ressentent un profond sentiment de solitude.

L'isolement apparaît donc à la fois comme une conséquence et une cause de la ségrégation pour les protagonistes. Il faut noter que la solitude n'est pas un choix pour les héros, c'est une solitude non-voulue et non-choisie, elle est en quelque sorte comme imposée par leur destin. C'est une condition que nous pouvons qualifier d'instance transcendante en tant que force extérieure plus puissante qu'eux.

La solitude se montre en même temps comme un facteur qui empêche les sujets d'avoir les attaches pour avoir une stabilité et une constance dans leur vie. En les mettant directement dans un état de mal-être, elle les rend plus sensibles et fragiles contre les difficultés de la vie, si bien qu'ils se laissent aller souvent à la dérive du cours de la vie.

III.2.1.3. Anonymat de la filiation

L'anonymat est une figure qui concerne les deux personnages des romans de notre corpus : Laudes Marie (CM) et Magnus (MA). Cet élément les pousse constamment à s'interroger sur leurs origines ; il revêt ainsi le caractère d'une rupture décisive entre leur passé et leur présent. C'est une privation dont les effets se font sentir intensément dans leur mode d'existence. Leur identité anonyme et le sentiment d'être différent des autres qui en résulte constituent aussi une entrave considérable pour leur interaction avec les autres.

Laudes Marie, lorsqu'elle est petite, en plus d'être une « fillette singulière » (CM, p.19) du fait de son apparence, subit les réactions discriminatoires des gens à cause de ses parents inconnus. La narratrice exprime la méfiance et la répulsion de son entourage de la façon suivante :

« Les enfants du village me reluquaient en biais ... Leurs parents les rabrouaient, parce qu'on ne savait pas trop d'où je venais, de qui j'étais la fille.... Les adultes se contentaient de me témoigner une indifférence prudente. » (CM, p. 37).

L'anonymat de la filiation du personnage suscite chez les autres le sentiment de défiance et entraîne une sorte de discrimination agissant comme un facteur de ségrégation.

Dans le roman *Magnus*, on observe chez le protagoniste un désordre de nature cognitive et affective relatif à la méconnaissance des origines.



« Il a vingt ans, et il est un inconnu à lui-même, un jeune homme anonyme surchargé de mémoire à laquelle cependant il manque l'essentiel – la souche. Un jeune homme fou de mémoire et d'oubli. » (MA, p. 116).

Le passage cité met en évidence le champ de présence du sujet géré par deux forces antagonistes, à savoir la remémoration et l'oubli. L'adjectif « fou » dénote son trouble intense causé par ces contradictions. Les syntagmes nominaux « un inconnu à lui-même » et « un jeune homme anonyme » dévoilent pour leur part sa confusion identitaire. Jusqu'à la fin du roman, l'anonymat apparaît comme une anti-valeur dont les personnages s'efforcent à se débarrasser. Comme la solitude, l'anonymat leur est imposé par le destin ; ils n'ont pas le moyen de l'emporter sur cette condition non-voulue.

Donc, cette anti-valeur suscitant un sentiment d'incomplétude dans leur dispositif identitaire domine sur le mode d'existence des deux protagonistes. Leur parcours de vie est marqué par un vide générationnel, un hiatus dans leur filiation. Les personnages soumis à ces circonstances qui ne dépendent pas d'eux-mêmes s'affaiblissent moralement et éprouvent des difficultés à avancer dans leurs parcours.

III.2.1.4. Honte

La honte est une autre anti-valeur d'ordre passionnel qui touche à l'estime de soi des sujets et qui affecte leurs rapports sociaux avec leur entourage. Tous les personnages subissent ce sentiment à une certaine étape de leur parcours parsemé de troubles affectifs. Il s'agit plutôt d'une honte rétrospective pour tous les trois puisqu'elle est provoquée par des événements dysphoriques réalisés dans le passé. Toutefois, par rapport à Laudes Marie qui a honte d'avoir été abandonnée et d'être albinos, ce sentiment est plus accentué et durable dans le parcours passionnel de Magnus et de Pierre à cause de sa forte intensité.

Magnus (MA) se confronte à une grande honte familiale en face des crimes abominables de ses parents adoptifs. Dans un univers formé de mensonges et d'assassinats, la *honte* de se croire le fils d'un criminel de guerre l'humilie profondément. Ce sentiment se convertit aussi en douleur et colère qui finissent par le posséder. « Leurs méfaits le lestent de honte, de douleur, de colère... ils tiennent son cœur captif. » (MA, pp.77-78).

Quant à Pierre (IN), le fait que sa mère soit exposée à l'opprobre des gens du village après la Libération amène le sujet à une grande humiliation. Il doit faire face aux



« persiflages », « insultes », « regards en coin », « moues de dégoût ou de commisération » (IN, p.251) de la part des villageois à cause de la relation adultère de sa mère avec un ennemi.

« Il se sentait trahi par elle ... parce qu'elle n'avait pas su échapper à ces marionnettistes fous qui l'avaient rabougrié à l'état de vache, de chienne, parce qu'elle s'était laissé pourchasser en plein jour dans les rues aux yeux de tout le monde. » (IN, p. 260).

Les personnages sont tellement enfermés dans leur passé qu'il devient impossible pour eux de se débarrasser de cette anti-valeur qui s'attache à leur être. Les événements humiliants de leur passé blessent fortement l'amour-propre des personnages et accroissent leur vulnérabilité. Le sentiment de la honte présupposant une action réflexive touche leur confiance en soi. Les sujets se jugent négativement à partir de la position des autres qui jouent le rôle de l'actant juge dans les récits, et par conséquent ils se dévalorisent et perdent confiance en eux-mêmes.

III.2.1.5. Manque de confiance en soi et en l'autre

La crise fiduciaire entre les parents et les enfants, les anti-valeurs qui en relèvent et la ségrégation sociale ont un impact sur la confiance des protagonistes envers eux-mêmes et les autres. A cause de la perturbation du contrat familial et des anti-objets dévalorisant les sujets, leur image de soi est affaiblie par eux-mêmes ainsi que par les autres qui représentent l'univers social de référence. Ainsi surgit une autre anti-valeur d'ordre pathémique, le « manque de confiance » déterminant l'identité des personnages.

Laudes Marie se décrit comme « une fille du malheur et de la honte, estampillée par la disgrâce » (CM, p.53). Sous ces effets passionnels, elle devient « avare des paroles, de sourires, de confiance » (CM, p.44). Elle assiste très souvent à l'excès dans les conduites des gens de son entourage et cela affecte sa perception et sa confiance envers eux.

« Je m'attendais à tout, de la part de tout le monde, moi y compris. La capacité de folie et de nuisance, le substrat de cruauté tapis en chaque être humain me semblaient si énormes que je sourcillais à peine quand tel ou telle passait à l'acte. » (CM, p. 117).

Quant à Magnus, son parcours de vie rempli de mensonges, d'incompréhensions et de bouleversements affaiblit considérablement son sentiment de confiance. En premier lieu, à



cause des événements bouleversants de la deuxième guerre mondiale, son enfance est marquée par le sentiment de méfiance envers les adultes. Il met une distance entre son monde et le monde des adultes.

« Il ne cherche pas à approfondir sa compréhension de la nébuleuse des grandes personnes, car le peu qu'il en déchiffre ne lui paraît guère captivant. ... ils se révèlent bien peu fiables. ... subitement ils abandonnent tout, se sauvent, changent de nom comme de chemise, et à la fin ils s'enfuient au bout du monde. Il y a pire, les adultes sont capables de tout casser, tout brûler... la destruction, non plus seulement de villes mais de peuples entiers. » (MA, pp. 39-40).

Au sein de cette atmosphère chaotique de la guerre, la confiance du personnage est ébranlée une fois de plus par la révélation des mensonges de ses parents adoptifs sur ses origines et sur leur idéologie sinistre. Toutes ces épreuves perturbent intensément sa confiance en lui et dans les autres, et le personnage exprime ce malaise avec ces mots : « Il m'est déjà assez difficile d'avoir foi en moi-même et en les autres » (MA, p. 149)

Pierre (IN) pour sa part a l'habitude de se sentir incompetent, « capable de nuisance par maladresse, par imbécillité » (IN, p.56) à cause des comportements et paroles humiliants de sa mère. Il doute toujours de ses capacités et de ses compétences, et cela l'empêche aussi de développer des relations solides et sécurisantes avec les autres ; d'où son état sans attache affective dans son parcours de vie.

Bref, les mensonges, les abandons, les préjugés et les comportements discriminatoires que les personnages subissent touchent directement leur estime de soi de façon à briser la cohésion de leur identité. La confiance étant la base de tout lien social est une condition essentielle pour agir dans la société et pour s'engager dans une action précise. Donc la suspension de confiance en soi et à l'égard des autres rompt le lien d'inhérence des sujets à eux-mêmes et aux autres. Les comportements des sujets ainsi que leur champ de présence sont réduits considérablement. L'incapacité de prendre des décisions et de faire des actions qui en relève favorise aussi leur auto-ségrégation.

A cause de toutes ces anti-valeurs qui affectent surtout leur disposition pathémique, on assiste à la construction d'une image dévalorisée des sujets par eux-mêmes ainsi que par l'univers social. En ce sens, nous constatons dans le discours des romans deux autres crises fiduciaires : l'une entre les sujets et les images qu'ils ont d'eux-mêmes à travers une relation réflexive ; et l'autre entre les sujets et leur entourage à travers une relation sociale.



L'image défavorable à laquelle sont conjoints les protagonistes se montre déterminante à la fois en fonction de leurs rapports à eux-mêmes marqués par la désintégration de soi et de leurs rapports avec les autres marqués par la désintégration dans la vie sociale.

III.2.2. Sujets vulnérables en marge de la société

Après la rupture du contrat fiduciaire familial entre les protagonistes et leurs parents, nous voyons que les anti-valeurs qui rendent les personnages différents des autres perturbent aussi le contrat fiduciaire social qui les lie à la société. Plusieurs facteurs de vulnérabilité liés au passé des protagonistes, en plus d'entraver leur disposition immanente, engendrent une image dévalorisée au niveau social et influent profondément sur leur mode de relation aux autres.

Nous pouvons commenter la désintégration des personnages dans la communauté sociale à travers le modèle de « sémiosphère » proposé par Iuri Lotman. Le sémioticien russe définit ce concept de « sémiosphère » comme « espace sémiotique nécessaire à l'existence et au fonctionnement des différents langages »¹⁸⁰. Lotman construit ce modèle pour analyser la culture russe et particulièrement les transformations réalisées au sein de cette culture.

La sémiosphère est un espace social qui rassemble les conditions préalables permettant le déploiement des sémoses. Selon lui, les différents langages (autrement dit les expressions sémiotiques) dans la sémiosphère se séparent selon une opposition « centre vs périphérie ». Au centre, se trouvent les langages, les plus développés et les mieux organisés. À la périphérie, prennent place toutes sortes d'autres tendances qui s'opposent aux normes imposées par le centre. Lotman propose la notion de frontière pour déterminer la limite entre l'espace « intérieur » et « l'extérieur » de la sémiosphère. Il distingue ainsi « nous » et « eux » en tenant compte aussi des possibilités de contact entre les deux espaces.

J. Fontanille indique pour sa part la ressemblance entre la sémiosphère et la constitution d'une société en considérant toutes les deux comme « condition de possibilité des sémoses ». Selon lui, « une société se définit (i) par la manière dont elle pose la frontière entre « soi » et « autrui », et (ii) par le mode d'identification qu'elle propose entre tous les membres du soi ».¹⁸¹

¹⁸⁰ Iuri Lotman, *La sémiosphère*, traduction Anka Ledenko, Limoges, Pulim, 1999, p. 10.

¹⁸¹ Jacques Fontanille, « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI^{ème} siècle », *Actes sémiotiques*, 2015, Numéro 118, p. 4, En ligne : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5320>, consulté le 08/06/2017.



Du point de vue sémiotique, la société en tant que sujet collectif jouit du statut de groupe de référence, et selon la logique positionnelle elle détermine les traits différentiels de la figure de l'autre et les équilibres acceptables dans un espace sémiotique. En ce sens, le centre constitue le noyau de la société où se trouvent ceux qui se conforment au maximum aux normes établies. Au fur et à mesure que l'on se montre différent par rapport à ces normes, on s'éloigne du centre et on se rapproche de la périphérie. Ceux qui ne répondent pas aux normes établies par le centre décisionnel sont écartés en dehors du cercle des admis en tant que des exclus. Marginalisés ou disgraciés, ces derniers trouvent refuge dans les marges de la société.

Dans cet espace sémiotique, nous pouvons parler de deux mouvements dont l'un, centrifuge par lequel on assiste à la construction d'une altérité sur la base de différences, et l'autre, centripète par lequel se construit une identité collective sur la base de similarités. Les écarts différentiels qui déterminent le degré de l'identité et de l'altérité des individus leur permettent ainsi de se situer les uns par rapport aux autres dans l'espace sémiotique.

En tenant compte des écarts différentiels des protagonistes de nos romans, nous pouvons dire qu'ils prennent position dans les marges de l'espace sémiotique construit dans le discours romanesque. A cause de l'accumulation de diverses anti-valeurs qui les rendent fortement différents de leur entourage, ils éprouvent de la difficulté pour participer au système d'échange établi par la société en tant qu'actant collectif.

La position des personnages située dans les marges de l'espace social est déterminée par plusieurs facteurs. Tout d'abord à cause de leurs rôles thématiques et pathémiques négatifs, ils sont dévalorisés par leur environnement. Laudes Marie et Magnus sont des enfants abandonnés, tous les deux ne connaissent pas leurs vrais parents, leurs origines sont inconnues. En outre, ils sont marqués par un déficit physiologique : l'une est albinos, l'autre a une mémoire lacunaire.

Pierre et Magnus ont une famille fortement inconvenable par rapport aux normes de la société. Magnus se sent souillé du crime de ses parents bien qu'ils soient adoptifs. Quant à Pierre, il a un père homosexuel, une mère éprise d'un soldat ennemi, et une sœur issue de cet adultère, considérée comme un « crime de guerre » (IN, p. 174).

Tous les personnages sont donc des sujets humiliés à plusieurs égards. Un jugement moral qui les condamne s'infiltré dans l'appréciation de leur identité de façon à les doter d'une image méprisée par la société. Les actants-sujets ne sont pas accueillis dans un univers de sens et de valeurs partagés. Les visées ségréatives des autres sont ressenties sur le mode de la répulsion, et ils sont rejetés hors du centre des structures sociales. On assiste ainsi à un



conflit axiologique entre les sujets et le monde extérieur qui porte des potentialités ségrégatives.

En outre, les tensions externes des forces ségrégatives s'exercent sur les actants qui sont d'ailleurs assujettis aux tensions internes de leurs rôles passionnels comme « frustré » et « abattu », et elles renforcent leur dispersion identitaire et leur impuissance qui en relève. L'image de soi négativement valorisée par référence au contexte social place les actants-sujets face à eux-mêmes ; ils s'interrogent sur leur /être/ et leur /paraître/ caractérisés par une altérité.

Au début, il est difficile pour eux d'assumer ces rôles négatifs ; ils sont modalisés par le /vouloir-être/ convenable par rapport aux normes de leur environnement. Le conflit entre deux images et deux instances modales (mauvaise image qu'ils possèdent déterminée par le /ne pas vouloir-être/ et image ordinaire qu'ils revendiquent modalisée par le /vouloir-être/) provoque chez eux un trouble intérieur qui se manifeste sous la forme d'un agacement.

Au sein de ces perturbations identitaires, leurs relations avec les autres sont marquées par un sentiment d'infériorité. A cause de leurs rôles divergents, en plus d'être mis à l'écart par les autres, ils s'en retirent eux-mêmes sous la forme d'auto-ségrégation. Dans tous les cas, au niveau modal, ils sont déterminés par le /ne pas pouvoir/ participer à un groupe social, et cela les prive d'une identité socio-culturelle.

Dans son œuvre *Présences de l'autre*, Landowski affirme que « l'émergence d'un sentiment d'« identité » semble passer nécessairement par le relais d'une « altérité » à construire ». ¹⁸² En ce sens le sujet a besoin des autres pour prendre place dans l'existence sémiotique. Et il fait cela de deux manières : il se définit par rapport à l'image que les autres lui renvoient de lui-même d'une part, et d'autre part, il attribue un sens spécifique à la différence qui le distingue des autres en tenant compte de leur altérité.

En examinant le cas de nos personnages à partir de ces considérations de Landowski, nous voyons que l'image que les autres leur renvoient d'eux-mêmes est négative, et les sujets se définissent aussi eux-mêmes négativement. Quant à leurs différences qui les distinguent des autres, la quantité excessive et la qualité intensivement négative de leurs rôles divergents, les recouvrent d'une altérité forte par rapport au groupe de référence.

Dans les discours des romans, les personnages se singularisent non pas par rapport aux altérités des autres personnages, mais par rapport à leur propre altérité dans leur

¹⁸² Eric Landowski, *Présences de l'autre*, *op.cit.*, p.16.



environnement. D'une part, on trouve ceux qui sont les « autres » pour les protagonistes, un actant collectif composé de personnages plus ordinaires et réunis sous une « identité collective », et d'autre part, on trouve les protagonistes eux-mêmes, les actants singuliers, qui portent les altérités fortement distinctives leur attribuant le rôle de l'« Autre » à l'égard de cet actant collectif.

Pour les héros de notre corpus, il ne s'agit pas d'une altérité de soi positive qui est constitutive d'un sentiment d'identité. Au contraire, il s'agit d'une altérité de soi négative, conséquence de l'altération de leur /être/ après la crise fiduciaire, cette dernière les dépossédant d'une image conforme aux normes déterminées par l'actant collectif. Cette altérité de soi engendre une socialité perturbée dans leur vie et les prive d'une identité socio-culturelle. En raison de leur altérité, ils ne peuvent pas devenir partie intégrante de l'image d'un « nous » proposée par la société, l'instance de centre de référence dans le discours des romans.

La ségrégation sociale entraîne donc à son tour des effets dispersifs sur des parcours des personnages à la fois aux niveaux affectif et pragmatique. Elle apparaît comme un autre actant perturbateur qui dote les sujets d'un autre rôle indésirable, « désocialisé ». Dans les récits, le devenir des actants est à la fois sous l'influence des forces dispersives du passé troublant et de la ségrégation sociale, et leur dispositif identitaire perturbé les empêche d'être des sujets autonomes qui maîtrisent leur parcours de vie ainsi que leur processus identitaire. Dans les parties suivantes de notre étude, nous continuerons à aborder en détail l'influence de ces forces dispersives qui suscite une grande problématique dans le mode d'existence de nos personnages.

III.3. De la problématique de l'existence à la problématique de la persévérance

« Chaque chose, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être »¹⁸³, tel que l'affirme Spinoza dans son œuvre *l'Éthique* où il a abordé les grands thèmes de la philosophie morale. C'est sur ce principe que le philosophe construit son système éthique selon lequel toute l'activité humaine provient du *conatus*, que l'on peut traduire par « effort », pour s'opposer à tout ce qui peut menacer son existence.

¹⁸³ Spinoza, *Éthique*, III, 6, trad. fr. B. Pautrat, Paris, Editions du Seuil, 1988.



Dans son ouvrage *Formes de vie*¹⁸⁴, en partant de cette formule célèbre de Spinoza et d'autres études diverses qui portent sur le principe de persévérance et sur le thème des *formes de vie*¹⁸⁵, J. Fontanille analyse d'un point de vue sémiotique la fonction de la persévérance dans le cours d'existence des sujets. Dans cet ouvrage où le sémioticien établit sa propre théorie des *formes de vie*, il insiste sur le fait que « exister, c'est persister, c'est continuer à être, et pas seulement « être », et c'est aussi avoir des raisons de continuer qui sont des modes de persistance ».¹⁸⁶

J. Fontanille aborde les deux dimensions de la formule spinoziste « persévérer dans son être » : l'*être* comme *existant* (prédication absolue) et l'*être* comme *identité* (prédication attributive). D'un côté, il s'agit de continuer un cours de vie malgré tous les obstacles, et de l'autre, il est question de continuer à être ce qu'on est pendant toutes les étapes de ce cours de vie. Alors que la première dimension concerne l'agencement syntagmatique du cours de vie, la seconde se rapporte au maintien de l'identité de l'être (problématique traitée par plusieurs théoriciens de l'identité, et notamment par Paul Ricœur) durant ce même cours de vie. Exister et persister apparaissent ainsi comme deux prédicats qui s'impliquent et se soutiennent l'un et l'autre.

Dans son ouvrage, J. Fontanille avance que la construction du sens de la vie consiste à passer d'un sentiment de vivre à une manière de vivre en donnant une forme au cours de l'existence. Et pour ce faire, il faut « convertir le sentiment d'exister en un procès d'existence et dans des modes de persistance, déployer l'existence dans le temps et l'espace, la soumettre à des règles et des contraintes d'agencement syntagmatique »¹⁸⁷.

Dans le cadre de la théorie des « formes de vie », la persistance d'un cours de vie repose tout d'abord sur la cohérence syntagmatique impliquant le bon enchaînement des actions et des objectifs ainsi que la force d'engagement des acteurs qui leur permettent de surmonter les obstacles et de résister aux bifurcations.

En examinant les romans de notre corpus selon ce principe de persistance - persévérance, nous observons les dysfonctionnements par rapport à la cohérence syntagmatique des parcours des personnages. Ces dysfonctionnements syntagmatiques

¹⁸⁴ Jacques Fontanille, *Formes de vie*, Liège, Presses universitaires de Liège, collection Collection Sigilla, 2015.

¹⁸⁵ Dans cet ouvrage qui porte sur « le principe de persévérance » et sur « les formes de vie », Jacques Fontanille établit le cadre du débat théorique à partir des études de plusieurs théoriciens tels que Ludwig Wittgenstein et les formes de vie, Philippe Descola et les modalités d'identification, Bruno Latour et les modes d'existence, Eric Landowski et les styles de vie.

¹⁸⁶ Jacques Fontanille, *Formes de vie*, *op.cit.*, p. 30.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 40.



relevant des perturbations des enchaînements des actions dépendent notamment du désordre dans le dispositif identitaire des personnages autant que des événements perturbateurs d'un monde hostile.

A cet égard, nous pourrions avancer que la problématique identitaire des personnages est étroitement liée à une problématique des « formes de vie » dans les récits. Dans la partie de notre étude intitulée « III.4. Le parcours erratique des personnages », nous reviendrons en détail sur la théorie des « formes de vie » pour expliquer plus clairement la problématique de la persévérance des sujets dans le cours de leur vie, mais nous nous proposons d'abord d'examiner de plus près le désordre dans le sentiment d'exister des personnages qui entraîne le désordre dans leur parcours syntagmatique.

III.3.1. Problématique du sentiment d'existence : manque d'affirmation chez les sujets

Le sentiment d'existence est principalement de l'ordre de la subjectivité, de la singularité et du sentir. Pour autant il appartient à l'ordre de l'intelligible dans la mesure où il concerne la conscience de soi. « Renvoyant à un état qui consiste tout simplement à se sentir, à un état où le corps prend conscience de lui-même sur le plan préréflexif, le sentiment d'existence est conscience de soi sans jugement »¹⁸⁸. Le sentiment d'existence concerne étroitement la perception du sujet de son degré de plénitude identitaire.

La notion d'« existence » qui est plutôt l'objet d'étude de la philosophie et de la phénoménologie trouve sa place dans la sémiotique particulièrement sous la catégorie de présence/absence. En se nourrissant des considérations phénoménologiques, la sémiotique de la présence installe le corps sensible au cœur de la construction du sens, et elle permet d'analyser les modes de présence du sujet, sa manière d'être, ses états d'âme dans l'existence sémiotique.

Dans le domaine de la sémiotique, la présence est considérée tout d'abord comme la propriété minimale de l'instance de discours qui prend position dans un champ de présence sensible et perceptive¹⁸⁹. Elle est surtout abordée du point de vue de l'énonciation et définie en termes déictiques, c'est-à-dire selon l'instance trinitaire de l'énonciation : actant, temps, espace. C'est ainsi qu'on étudie les rapports du sujet à soi-même et à son environnement à

¹⁸⁸ Cécilia W. Francis, *Gabrielle Roy, autobiographe, Subjectivité, passions et discours*, Québec, Canada, Les Presses de l'Université Laval, 2006, p. 50.

¹⁸⁹ Jacques Fontanille, *Sémiotique et littérature, op.cit.*, p. 233.



travers les modulations du sens qu'il attribue à son espace-temps. Pour examiner le sentiment d'existence du sujet, on a affaire surtout à la dimension pathémique du discours qui concerne la présence, la sensibilité et le corps installés dans l'instance de discours.

En partant de ces considérations, nous pouvons indiquer que le sentiment d'exister qui est de l'ordre de l'éprouvé du sujet est directement relié à son corps immergé dans le monde sensible. Le corps propre est particulièrement important car la relation du sujet à soi-même et au monde s'établit par l'intermédiaire des sensations et des connaissances expérimentées par le corps. C'est par l'expérience du corps que le sujet se sent exister vraiment. Le sentiment d'existence se rapporte notamment à la qualité de présence du sujet à son corps et au monde, et cette qualité se traduit à travers sa perception et sa sensation concernant les degrés de profondeur de son champ de présence.

Le sentiment d'exister dépasse ainsi le simple fait de se sentir vivre. Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, la qualité des liens du sujet avec soi-même, avec les autres et les objets du monde est déterminante pour le destin de ce sentiment. Pour se sentir exister pleinement, il faut être en accord avec une certaine image de soi qu'on a construite. Avoir des buts et des projets, permettant de vivre en donnant du sens à ce que l'on fait dans le cours de vie, nourrit en outre le sentiment d'existence du sujet. Et concernant les interactions sociales, les relations d'appartenance jouent un grand rôle dans ce sentiment. Il est important d'être pris en compte et considéré par les autres. Quand les liens du sujet avec soi-même et son environnement se brisent, l'intensité de son sentiment de plénitude existentielle diminue.

Dans les romans de notre corpus, tous les protagonistes supportent de dures épreuves, surtout des carences et des bouleversements affectifs dans leur passé. Ils se sentent rejetés, négligés, injustement traités dans leurs rapports avec les autres. Ils souffrent notamment d'un sentiment de ne pas être reconnus par les autres. Toutes ces épreuves occasionnent un ébranlement identitaire chez eux. Avec l'accumulation de divers rôles thématiques dysphoriques (sujet malade, anonyme, abandonné, trompé, maltraité, rejeté, etc.), le champ de présence des sujets est à plusieurs reprises déterminé par l'intensité d'une multitude de réactions émotionnelles telles que frustration, colère, haine, désespoir, vide intérieur, etc.

La pluralité de ces rôles indésirables perturbe la cohésion identitaire des actants-sujets et les assujettit à une expérience radicale de l'altérité interne. Leur système de valeurs, leurs comportements, le contenu de leurs échanges avec les autres contrastent avec ceux qui ont précédé la crise des origines. Ils se voient devenir autres d'une manière involontaire.



En outre, l'identité en crise se prolonge au-delà des événements qu'ils ont traversés car ces événements provoquent une forte perturbation des équilibres et des repères habituels chez eux de façon à les tenir durablement dans un déchirement. Ce déchirement des personnages relève notamment d'une insupportable dissonance dans leur dispositif identitaire. Il s'agit d'un décalage entre la réalité concrète (mauvaise image de soi qu'ils possèdent) et le modèle de référence par rapport aux normes sociétales (image de soi convenable qu'ils revendiquent). On observe alors chez eux la difficile gestion d'une multitude de rôles identitaires divergents. Le rapport des sujets à eux-mêmes est médiatisé par une altérité interne qui est d'une forte intensité et d'une grande étendue, et cela les empêche d'opérer un recouplement identitaire.

Laudes Marie (CM), Magnus (MA) et Pierre (IN) qui supportent plusieurs événements bouleversants dans leur parcours ne peuvent pas trouver le sentiment de la consistance du monde ni celui de leur propre permanence identitaire. Les personnages ne se sentent pas exister pleinement dans l'univers qui les entoure à cause des déficits qui caractérisent leur manière d'être et de faire.

Les actants-sujets qui ont une manière d'être marquée par les défauts se meuvent dans un désordre émotionnel. Vivant dans une incertitude, ils ne se définissent pas de façon constante et affirmée dans le discours romanesque. Il s'agit pour eux d'un manque de consistance dans leurs rapports à eux-mêmes et d'un manque de reconnaissance dans leurs rapports sociaux avec les autres ; tous deux entravent d'une certaine façon la qualité de présence des sujets à leur corps, aux autres et au monde, et ces modulations déterminent en profondeur leur sentiment d'existence dont la qualité dirige le processus identitaire d'un sujet.

III.3.1.1. Plénitude des manques : Imperfection dans l'être des sujets

Dans les romans de notre corpus, les personnages éprouvent intensément l'angoisse de ne pas pouvoir affirmer leur présence. Leur difficulté à s'affirmer est étroitement liée aux anti-valeurs dont ils sont munis. Ces anti-valeurs qui déterminent à la fois leurs rôles identitaires sont caractérisées par les manques de différents types.

Tous les personnages vivent des carences affectives familiales au début de leur parcours de vie ; ils sont abandonnés ou maltraités par leurs parents ; il s'agit tout d'abord d'un manque affectif pour eux. Après la crise des origines, ils cumulent une forte fragilité des supports relationnels ; ils souffrent de la solitude et de la ségrégation sociale dans leur vie ; ils se confrontent ainsi à un manque fiduciaire et à un manque d'échange social. Ils expérimentent



en plus un sentiment d'humiliation qui provient de leur position stigmatisée ; s'ajoute alors un manque d'estime de soi à leur dispositif.

En outre, Laudes Marie et Magnus nés des parents inconnus ne savent pas d'où ils viennent ; ils se déterminent par un manque d'identité personnelle, à savoir un manque cognitif. Enfin, Laudes Marie souffre de son albinisme, et Magnus de sa mémoire lacunaire ; ils subissent alors un manque corporel. Donc tous ces manques fondamentaux qui concernent leur manière d'être créent une insuffisance identitaire chez eux.

Ces anti-valeurs construisent une sorte de blocage qui s'impose aux sujets en précisant leur mode d'existence avec la présence des sensations négatives et l'absence des compétences positives. Les sujets démodalisés sur le plan modal, frustrés sur le plan passionnel et rejetés sur le plan social sont caractérisés par une impuissance à conquérir une présence pleine dans leur parcours existentiel ainsi que dans le champ de discours des romans.

Les anti-valeurs marquées par une diversité de manques reviennent à plusieurs reprises dans le discours des romans de façon à déterminer les rôles thématiques et pathémiques des personnages. Ces derniers voient leur mode d'existence s'imposer par les défauts. Leur présence dégradée révèle une dissolution identitaire chez eux.

Laudes Marie (CM), albinos sans famille ni proches, est caractérisée par le manque cognitif et affectif ainsi que par le manque d'épanouissement physique. Le manque de couleur dénote clairement l'inaccomplissement physique de son corps. Elle est souvent assaillie par un sentiment de vanité dans le monde qui l'entoure :

« Au bord de l'océan je mesurais ma vanité, mon peu de consistance, avec une angoisse confuse. Je n'étais qu'un fétu de chair égaré sur le sable, d'aussi nulle importance que les algues, les bouts de bois, les fragments de coquillage et autres débris rejetés par la mer. » (CM, p.138).

Magnus (MA) se montre également comme un personnage sans famille, sans mémoire et même sans nom précis : il change plusieurs fois de nom le long du roman. Le manque de mémoire apparaît notamment comme une figure insistant sur la présence incomplète du personnage. Il se perd souvent dans « les décombres de la mémoire, dans le labyrinthe de l'oubli. » (MA, p. 83).



Pierre (IN) apparaît pour sa part comme un homme seul et sans attache dont le seul but est de pourvoir à ses besoins fondamentaux. Il n'a pas d'objectifs, ni de rêves pour l'avenir. Il semble basculer entre l'existence et le néant. Il est imprégné par une « torpeur vagabonde » (IN, p.57) et il manque notamment d'énergie vitale.

Tous les personnages font ainsi l'expérience d'une incomplétude cognitive, passionnelle et modale qui dénote la décomposition de leur unité identitaire. Dans les discours des romans, les manques qui marquent le mode d'existence des personnages n'apparaissent pas comme des manques que les sujets cherchent à liquider ; au contraire, les sujets eux-mêmes sont visés et saisis par ces manques qui les empêchent d'avoir une consistance dans leur dispositif identitaire ainsi que dans leur parcours. Comme nous l'avons noté plusieurs fois, ces anti-objets dont ils n'arrivent pas à se débarrasser perturbent entièrement leur disposition modale et affective.

Privés des relations sociales ordinaires avec les autres, les personnages se trouvent directement face à leur mal-être. Nous pouvons indiquer que la problématique est la surabondance de ces objets manquants dans l'existence des sujets plutôt que l'absence de chacun. La présence envahissante de ces manques dont chacun a une forte intensité affective réduit leur champ de présence. Avec le resserrement considérable de leur champ, ils perdent la consistance individuelle dans leur vie ainsi que la qualité de présence pour l'instance de discours.

Les protagonistes sont caractérisés par une identité déchirée dans un rapport d'incomplétude avec eux-mêmes. Il s'agit pour eux d'un rapport de soi vécu comme une dépossession dénotant une faillite identitaire. Le trop plein de rôles dysphoriques caractérisés par les manques intérieurs creusent les atteintes à leur estime de soi. On assiste ainsi à la détérioration de leur sentiment d'unité, d'intégrité et de plénitude, et ces modulations affaiblissent profondément leur sentiment d'existence. Dans un état désespéré, ils apparaissent dans les discours des romans plutôt comme des actants démodalisés, comme des corps sensibles qui réagissent seulement aux tensions qui traversent leur champ de présence. Il s'agit d'une manifestation identitaire très faible qui n'a pas de consistance et qui se traduit au niveau modal par un /pouvoir-être/ et un /vouloir-être/ dont les tensions sont insuffisantes pour s'affirmer eux-mêmes comme ego dans leur champ positionnel.



III.3.1.2. Manque de reconnaissance

Dans les romans de notre corpus, la problématique du sentiment d'existence des personnages relève aussi de leurs rapports au collectif aussi bien que de leurs manques identitaires. Nous avons vu qu'à cause des anti-valeurs qui les rendent différents des autres, les personnages sont situés hors du champ social (soit de la part des autres, soit de leur propre choix) et ils souffrent de ne pas jouer un rôle précis et concret dans la communauté sociale, qu'il s'agisse d'un groupe restreint (famille, amis, voisins), ou d'un groupe plus large (école, travail, etc). Leur incapacité à s'intégrer à un groupe de référence les renvoie à leur statut d'Autre. Donc l'absence de reconnaissance et de valorisation que provoque la ségrégation sociale entrave aussi le sentiment d'existence des sujets.

Laudes Marie passe toute sa vie toute seule même si elle est entourée des personnages dont elle s'occupe des tâches. Elle ne peut devenir ni enfant d'une famille, ni épouse d'un homme, ni mère d'un enfant (elle fait un avortement). « Je n'ai jamais eu l'esprit de famille, ni de clan » (CM, p. 11) : c'est de cette manière qu'elle exprime son manque d'appartenance à une identité collective. Les relations amicales qu'elle a rarement établies ne durent pas non plus longtemps. Elle fait face à sa solitude dans un univers indifférent à sa présence.

« Je n'étais qu'une passante poudrée à frimas, filant au ras de mur, au ras des jours, tellement insignifiante aux yeux des gens qu'il me semblait parfois ne même pas projeter d'ombre. » (CM, p.143).

Le passage cité est significatif dans le sens où il dénote le manque de présence de l'héroïne dans l'univers de référence du discours du roman. Pour l'héroïne, il s'agit clairement d'un problème d'implantation dans le monde sensible. L'énoncé qui dénote la fugacité (« passant ... filant au ras de mur, au ras des jours ») et l'absence de solidité (« ne même pas projeter d'ombre ») est lisible sur le registre d'un manque de présence, d'une incomplétude existentielle du côté du personnage. Le sujet n'est pas en mesure d'acquérir une présence pleine entre les autres.

Quant à Magnus (MA), il souffre beaucoup de ne pas avoir connu ses propres parents. Jusqu'à la fin du roman, le personnage ne renonce jamais à s'interroger sur ses propres origines. Son champ de présence se détermine presque continuellement par les surcharges émotionnelles relevant de son passé troublant et de sa méconnaissance sur les origines. Il passe sa vie en cherchant à trouver d'autres liens d'appartenance et à construire une identité nouvelle tout en s'efforçant de se débarrasser de l'« inconnu », de l'« oublié », de la «



déperdition » et de « son absence ». (MA, p.241). Le désarroi cognitif et affectif qui provient de son anonymat l'empêche d'avoir d'autres rôles identitaires d'ordre positif dans son parcours de vie.

Pierre (IN) pour sa part est un « inaperçu » comme le titre du roman l'indique. Après la perte de ses parents, il n'a aucun rôle à remplir au sein de la vie sociale, aucune attache qui le relie à un lieu, et aucun élément qui sert à définir son identité personnelle.

« Il n'avait rien, ou presque, à raconter, il a aligné une série de "sans" : sans épouse ni compagne, sans enfant, sans fratrie, sans parents, morts prématurément, sans propriété, sans lieu d'attache particulier, sans formation spéciale, sans sans sans... » (IN, p. 53).

De n'avoir rien à raconter met en évidence les limites du champ de présence du personnage qui n'est modelé que par les manques. Son passé troublant réduit son existence au minimum en le dépossédant de tout ce qu'il a eu avant.

Comme nous l'avons vu dans les passages des romans, tous les personnages sont décrits sous des modalités négatives telles que : « insignifiante aux yeux des gens » « ne même pas projeter d'ombre » (CM), « dissous dans l'oubli », « inconnu à lui-même » (MA), « inaperçu », « il n'avait rien, ou presque, à raconter », « il a aligné une série de "sans" » (IN). Donc tous sont définis dans le discours romanesque par l'absence de présence dans le monde qui les entoure. Ils se montrent invisibles, transparents dans le jeu social. A cause de la crise des origines, le régime de présence des actants-sujets se détermine par les défauts : défaut de communication, défaut de motivation, défaut de projet, ce qui les empêche de se conformer aux normes de socialisation.

Concernant la reconnaissance des personnages au niveau social, nous observons en même temps une autre problématique sur leur dénomination dans les romans. Le nom qui est imposé à l'individu à la naissance est une étape essentielle pour son inscription à l'intérieur d'un groupe. Sémiotiquement parlant, c'est une propriété figurative fournissant la consistance et la reconnaissance au sujet tout au long de son parcours syntagmatique. Cependant nos personnages, au lieu d'en porter un, apparaissent dans les romans avec plusieurs noms qu'on leur a donnés ou qu'ils ont adoptés.

Laudes Marie (CM), quand elle est petite, est appelée au couvent par plusieurs sobriquets relatifs à son albinisme :



« Un tas de sobriquets ont par la suite fleuri comme du chiendent sur mon passage, à commencer par « Laideron ». Il y a eu aussi Flaque-de-lait, Tronche-de-lune, Bâton-de-craie, le Spectre, Sang-de-navet... » (CM, p.17).

Et dans la suite de son parcours, on la nomme différemment presque à chaque fois qu'elle se déplace et qu'elle s'installe auprès de quelqu'un d'autre : « Maud » chez la vieille dame Philomène Tuttu, « Lola » dans « le Relais des Baladins » qui est un bordel champêtre, « Claude » dans le bistrot de la gare. En plus, son nom « Neigedaoût » inventé par les sœurs du couvent pour la déclarer à l'état civil prête toujours à confusion : « Neige d'août », ou Neige doux, ou encore Neige d'où » ? (CM, p.17).

Quant à Magnus (MA), il a dû changer de nom plusieurs fois. Lorsque ses parents, criminels de guerre, prennent la fuite, ils changent leurs propres noms ainsi que celui de Magnus. Ils le nomment « Franz Keller ». Après qu'il s'installe chez son oncle, ce dernier lui suggère de renoncer à son patronyme qui pourrait lui porter préjudice et de choisir un autre prénom. Magnus choisit « Adam » qui passe partout avec le désir de se créer une nouvelle identité. Et finalement, après avoir compris qu'il est un enfant adopté, il décide de porter le nom de son ours en peluche « Magnus » qui lui reste de ses origines.

Pierre (IN), pour sa part, vit également une crise identitaire concernant son prénom parce que son père et sa mère l'appellent différemment. Son père le déclare à l'état civil sous le prénom d'Ephrem et non celui de Pierre ainsi que sa mère le souhaite. Mais cette dernière refuse d'appeler son fils par son prénom officiel en considérant que c'est le prénom de l'une des amours masculines de son mari, et elle continue à l'appeler Pierre. Le petit enfant souffre de ce conflit entre ses parents qui concerne directement son identité personnelle. « Les deux noms restaient séparés, aussi douloureusement que ceux qui les prononçaient chacun de son côté ». (IN, p. 247).

D'autre part, vers la fin du roman, le personnage traverse une crise nerveuse sous l'effet d'un événement qui ravive les douleurs anciennes. En perdant sa capacité de parler et de penser dans un état somnambulique, il passe huit ans dans un hôpital psychiatrique. Comme on l'a trouvé nu dans un wagon de train rempli de bœufs avant qu'il ait été hospitalisé, on lui attribue des surnoms à l'hôpital tels que : « Inconnu de la Crèche », « Le Bouvier », « l'Asticot », « le Nudiste », « l'Ane aux bœufs », « Jésus le Bœuf ».

On observe donc chez tous les personnages une problématique concernant leur identité discursive qu'on pourrait considérer comme une marque de reconnaissance et de



permanence dans l'univers des discours romanesques. La pluralité des noms des personnages dénote nettement leur ambiguïté identitaire.

Dans *Soi-même comme un autre*, Ricœur avance que « l'identité d'une personne, d'une communauté, est faite de ces identifications à des valeurs, des normes, des idéaux, des modèles, des héros dans lesquels la personne, la communauté se reconnaissent ». ¹⁹⁰ En partant de cette constatation de Ricœur, nous pouvons dire que chaque sujet est au centre de la définition du sens de sa vie, mais ce centre de création de sens est étroitement lié à d'autres centres susceptibles de lui fournir divers contenus significatifs et systèmes de valeurs à partir desquels il pourra organiser son répertoire d'identités.

A travers une interaction aux différents degrés d'intimité avec les autres, le sujet se fournit des ressources identitaires et prend des rôles divers dans son cours de vie. Les appartenances auxquelles il s'inscrit portent notamment un rôle important parce qu'elles lui permettent d'élargir son cercle d'identification. L'identification collective qui offre au sujet un élargissement de soi lui permet de se sentir davantage lui-même et de se définir plus nettement.

Dans les romans de notre corpus, au long de leur parcours marqué par l'effondrement de valeurs et la solitude, les personnages ont une grande difficulté à trouver des « valeurs, des normes, des idéaux, des modèles » auxquels ils peuvent s'identifier et se reconnaître. Ils se montrent « hors norme » par rapport au groupe social de référence, et ils éprouvent de la difficulté à obtenir des rôles précis dans la communauté sociale.

Laudes Marie participe à la vie des autres lorsqu'elle exerce divers travaux auprès d'eux, toutefois elle se contente la plupart du temps d'être observatrice en évaluant de loin leurs comportements. Magnus cherche à se construire de nouveaux régimes de présence à travers les relations amoureuses, mais il se méfie d'autres types de rapports sociaux avec les gens. Pierre, bien qu'il arrive à aider d'une certaine façon la famille Bernyx - qu'il a rencontrée par hasard-, reste toujours pour les membres de cette famille comme « un homme déconcertant qui peut soudain s'assombrir et se refermer sans que l'on sache pourquoi » (IN, p.95).

Tous les personnages établissent donc des relations interindividuelles avec les autres lorsqu'ils cherchent un sens à leur existence, mais ils ne peuvent pas faire partie intégrante d'un groupe d'appartenance et ils restent comme des « Autres » pour les autres.

¹⁹⁰ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, *op.cit.*, p. 146.



Les personnages qui n'appartiennent pas aux groupes sociaux ne peuvent pas développer des contenus significatifs de leur existence. La structure collective se transforme pour eux en un système de contraintes. Les positions qui produisent un déficit de reconnaissance pour eux les empêchent à la fois de confirmer une identité socio-culturelle et de conforter leur estime de soi. Par conséquent, le manque de reconnaissance entraîne chez eux la perte d'adhésion à un monde qui fait sens et il perturbe leur sentiment d'existence.

Les différents types d'incomplétude des personnages déterminant leur dispositif identitaire peuvent être résumés en un tableau récapitulatif :

Tableau 12 : Différents types d'incomplétude des personnages

	Régimes de présence dominants	Régime d'interaction	Types d'incomplétudes		Mouvements passionnels dominants	Modalités
Laudes Marie	Inconsistance	Ségrégation	Manque cognitif	Manque affectif	Sentiment d'insignifiance	/Pouvoir-être/ /Vouloir-être/ Faibles
	Absence de solidité		Manque corporel	Manque de reconnaissance sociale	Angoisse	
Magnus	Déperdition	Solitude	Manque cognitif	Manque d'estime de soi	Désarroi	/Vouloir-être/ Faibles
	Anonymat		Manque corporel	Manque d'unité identitaire (absence de prénom précis, pluralité des rôles divergents)		
Pierre	Passivité		Manque d'autonomie corporelle		Sentiment d'impuissance	
	Absence de visibilité		Manque d'énergie vitale			
	Affaiblissement somatique					

Nous voyons que la crise identitaire se montre pour les personnages comme la mise en flottement des repères de définitions de soi. Avec la perte de leur densité individuelle, se dégrade aussi leur adhérence au monde et aux autres. Faute de pouvoir se construire une identité dont la capacité est suffisante pour bien persévérer dans le cours de vie, la vie des actants-sujets part dans tous les sens.



III.3.2. Problématique de la persévérance

Comme nous l'avons vu dans les parties précédentes de notre étude, dotés des anti-valeurs caractérisées par des manques et sous la pression d'une charge affective et tensive relevant de leur passé et de la ségrégation sociale, Laudes Marie, Magnus et Pierre ont de la difficulté à se sentir exister pleinement dans leur parcours de vie. Au-delà de provoquer un profond sentiment de frustration qui entrave leur sentiment d'exister, les épreuves du passé et leur état marginal qui en relève conditionnent les comportements ultérieurs des personnages.

Dans la suite des romans, nous voyons que les personnages ont également des difficultés lorsqu'ils essaient de faire leurs propres choix, de dessiner de nouvelles valeurs, bref lorsqu'ils cherchent à persévérer dans leur parcours de vie. Dans les parties suivantes de notre étude, nous reviendrons en détail sur cette problématique de la persévérance, mais pour conclure cette partie nous nous proposons de remanier le dispositif identitaire des personnages dégradé après la crise des origines.

Tout d'abord, il faut noter que Laudes Marie, Magnus et Pierre ne sont pas en mesure de prendre une position dominante dans le discours romanesque. La domination des autres actants antagonistes qui agit sur leur parcours peut être décrite en termes de modalités de la présence. Par rapport aux actants-sujets qui ont une présence faible, d'autres antagonistes comme les parents, le passé, la société ont une présence forte dans les récits, et ils se montrent déterminants pour les parcours des acteurs.

La présence faible des actants-sujets dans les discours correspond au niveau pathémique au sentiment d'impuissance et au découragement dans leur dispositif identitaire. Ces sentiments se traduisent aussi par un désespoir qui va jusqu'au relâchement dans leur cours de vie. Le désespoir entraîne notamment une sorte de confusion mentale qui semble bloquer toute action. On observe chez les sujets la disparition du pouvoir d'agir sur le présent comme sur l'avenir.

La domination d'autres instances sur le mode d'existence des personnages peut être aussi décrite en termes de la modalité de la compétence. La modulation du sentir des sujets tensifs par les forces dispersives des anti-destinateurs agit négativement sur leur compétence modale. Sur le plan narratif, notamment les anti-destinateurs « parents », à travers les anti-objets qu'ils leur ont transmis, dégradent la compétence et l'intentionnalité des destinataires « enfants ».



Les actants-sujets qui sont conjoints aux anti-objets thymiques sont d'abord caractérisés par un /ne pas pouvoir être/ comme ils veulent (« ordinaire », « conforme aux normes du groupe de référence »). Le déficit émotionnel de cette impuissance diminue la force de leur modalité /vouloir-être/ en touchant leur estime de soi, à savoir la conscience qu'ils ont de leur propre valeur. La perturbation de l'estime de soi leur retire aussi le /pouvoir-faire/ pour se mettre en action dans leur cours de vie. De leur passé troublé, aucune énergie protensive ne sort pour ranimer leur champ de présence et ils ne peuvent pas s'instaurer en tant que sujet opérateur dans leur parcours narratif.

Dans la suite des romans, le passé remplace très souvent l'anti-destinateur parents. Soit à cause de la force rétensive de leur passé, soit à cause d'autres difficultés qu'ils ont rencontrées dans leur cours de vie, les actants se confrontent toujours à leur impuissance suscitée par les anti-valeurs. Sur le plan cognitif, ils intériorisent avec le temps leurs manques par un acte réfléchi. Cette auto-évaluation les dote d'un /croire ne pas pouvoir faire/. Les forces des valeurs modales /ne pas pouvoir faire/ et /croire ne pas pouvoir faire/ s'intensifient aussi par le regard ségréatif des autres qui remplissent le rôle d'un autre anti-destinateur. Les forces de ces deux modalités négatives (/ne pas pouvoir faire/ et /croire ne pas pouvoir faire/) l'emportent sur celle du /vouloir-faire/ des sujets. Ainsi surgit le déficit motivationnel dans leur parcours syntagmatique.

Donc, en face de la force intense de l'instance manipulatrice négative (parents, vécu passé, anti-objets, ségrégation sociale), les actants dont le /pouvoir/ et le /vouloir/ s'affaiblissent l'un et l'autre, aboutissent à un état de renoncement forcé par une opération réfléchie. Jusqu'à une certaine partie des romans, les parcours des sujets sont caractérisés par une absence de méta-modalisation. Ils restent privés d'un élément instaurateur, d'une valeur positive suscitant chez eux le désir pour trouver les raisons de persévérer dans leur parcours.

La démodalisation des actants par la force de l'instance supérieure (parents, vécu passé, anti-objets, ségrégation sociale) engendre chez eux la passivité. Les protagonistes se manifestent davantage dans le discours des romans en position de sujet tensif, de sujet pathémique, mais non pas dans le rôle d'un sujet pragmatique à la recherche d'un but précis. L'expérience de la douleur et de l'impuissance qui a une présence envahissante sur leur champ de présence les empêche de dépasser les dissonances internes identitaires, de réorganiser leur système de valeurs et de se réunifier dans l'action. A cause de leur champ de présence saturé par les forces dispersives, la seule chose qui leur reste à faire, c'est de fuir. En défaut d'un faire intentionnel, cette fuite apparaît plutôt sous la forme d'errance dans le discours des romans.



La plupart du temps, ce qui motive l'orientation et d'autres possibilités de leur parcours, ce sont des aléas. Au cours de longs passages dans les romans, les personnages ne sont pas entièrement libres dans leurs décisions et dans leurs actes. Soit qu'ils se laissent aller selon les aléas de la vie, soit qu'ils s'enfoncent dans la présence intense de leur passé traumatique. La structure polémique entre les actants qui modèle leur existence sémiotique s'observe jusqu'à la fin des romans et nous suivons les tentatives des sujets pour gérer leurs relations conflictuelles avec leur passé ainsi que celles avec le monde sensible.

III.4. Le parcours erratique des personnages

Les personnages de nos romans passent une partie importante de leur vie à se déplacer d'un lieu à l'autre ; d'où la pertinence des parcours erratiques comme éléments significatifs relevant de leur mode d'existence.

L'errance est particulièrement prépondérante au sein de *Chanson des mal-aimants* et de *Magnus*. Elle commence juste après la crise des origines relatée au début des deux romans où Laudes Marie s'est aperçue de l'abandon définitif de ses parents et que Magnus a découvert l'idéologie sinistre de ses parents adoptifs. De ces prises de conscience naît un besoin de voyager, de changer d'adresse, ou simplement de se déplacer en dehors de leur espace familial. Ni Laudes Marie ni Magnus ne peuvent rester perpétuellement dans une seule adresse ; cela continue jusqu'à la fin des romans. Tous les deux se déplacent d'un lieu à l'autre pour différentes raisons sur lesquelles nous reviendrons ultérieurement dans notre étude.

Quant à *L'inaperçu*, le parcours erratique de Pierre tient moins de place dans le roman par rapport aux deux autres romans. Toutefois la configuration thématique de l'errance se manifeste dès la présentation de Pierre par le narrateur au début du récit : « Il jonglait avec les gagne-pains en guise de métier, et qu'il changeait souvent de lieu » (IN. p.53). Le narrateur présente l'acte de l'errance comme le mode de vie du personnage alors qu'il laisse à la fin du roman les motifs qui le poussent au mouvement erratique.

Les parcours erratiques des personnages se rapprochent dans le sens où ils permettent de faire émerger des enjeux communs liés aux intrigues dans le discours des romans. Il faut reconnaître que l'errance de ces personnages apparaît d'emblée comme une réaction contre un profond mal-être même si chacun en fait l'expérience à sa manière. Laudes Marie, Magnus et Pierre, sont tous les trois des acteurs errants comme pour remédier à leurs souffrances qu'ils endossent depuis leur enfance. Leur passé tourmenté apparaît donc comme l'élément fondateur de leur errance.



Après avoir connu des ruptures familiales douloureuses, nos personnages éprouvent la difficulté pour recomposer une identité admissible pour eux autour des normes de l'univers social. La crise des origines entrave lourdement le déroulement de leur trajectoire de socialisation. Faute de soutien stable dans leur entourage, l'impuissance relevant de leur vulnérabilité les empêche de persévérer dans le maintien d'un objectif dans le cours de vie, et ils se déplacent d'un lieu à l'autre sans itinéraire prédéfini.

En examinant la définition du mot « errance » dans *Le Robert Dictionnaire historique de la langue française*¹⁹¹, nous voyons que le terme est dérivé du verbe « errer », issu du latin *iterare* signifiant « voyager ». Le verbe « errer » a aussi un homonyme issu du latin *errare* qui signifie « aller çà et là, marcher à l'aventure », « faire fausse route », « se tromper ». La notion d'errance contient aujourd'hui les deux sens provenant du croisement de deux étymons. En français moderne, le terme signifie également « l'esprit qui ne se fixe pas » et « avoir une opinion fausse » (d'après le Littré¹⁹²). Dans le terme « errance », il existe donc l'effet de sens d'égarement à la fois au niveau pragmatique et cognitif. Dans les parcours syntagmatiques des acteurs, nous observons clairement la pertinence du sens de cet égarement provoqué par la crise des origines.

Comme nous l'avons indiqué auparavant, les déplacements continuels des personnages ne résultent pas d'un faire intentionnel, ni d'un acte programmé, mais d'une obligation imposée par les forces extérieures qui dominent leur parcours de vie. Autrement dit, il ne s'agit pas d'une errance libre et autonome. Ils ne planifient ni leurs prochaines destinations, ni leurs prochaines activités. Le parcours d'errance marqué par l'imprévisibilité et la singularité participe de différents motifs narratifs tels que la fuite, l'égarement, la conduite aléatoire, les événements hasardeux et les rencontres imprévisibles. Au cours du processus qui apparaît comme un mouvement de devenir pour les sujets, ces derniers entretiennent divers rapports d'une part avec eux-mêmes, et d'autre part, avec les autres et le monde sensible.

L'errance des personnages conjugue essentiellement trois cas de figure : les événements imprévisibles détournant leur trajectoire, l'égarement en l'absence de repères précis et la fuite des situations qui les oppriment. Ces trois cas alternent continuellement dans les récits de façon à former une tension continue qui pousse les actants à un mouvement perpétuel. Leur parcours erratique se manifeste comme la continue succession d'états

¹⁹¹ Alain Rey (Dir.), *Le Robert Dictionnaire historique de la langue française*, Tome 1, 1998.

¹⁹² <https://www.littre.org/>, consulté le 06/06/2017.



discontinus et d'actions discrètes. Il faut noter que cela met en évidence un manque de stabilité au niveau syntagmatique des récits.

Comme l'indique la syntaxe des trois romans, le parcours syntagmatique des protagonistes comporte la discontinuité comme élément de sens. Dans les discontinuités perpétuelles qui modèlent le parcours narratif des personnages, la modalisation de leur dispositif identitaire joue également un rôle déterminant. Après la crise des origines et sa répercussion qui engendre la ségrégation sociale, nous avons vu que les sujets se caractérisent au niveau pathémique par les rôles dysphoriques qui dénotent tous un manque de puissance.

Ces rôles dysphoriques qui apparaissent de façon accentuée dans les récits déterminent leur identité sur la base de l'incomplétude : ce dont Laudes Marie souffre le plus, c'est de son albinisme et de sa solitude. Au niveau thématique elle est handicapée corporellement et affectivement, et cela lui confère le rôle pathémique de « souffrante » ou « dérangée ». Quant à Magnus, il est obsédé par son anonymat et le crime exécuté par ses parents adoptifs. Au niveau pathémique c'est un « obsédé ». Dans *L'inaperçu*, Pierre manque de confiance et d'estime de soi, et il est caractérisé par une fatigue permanente et un désintérêt pour sa vie. « Faible » et « égaré », il a du mal à continuer bravement sa vie. Tout incident, même le plus simple devient une épreuve et pose problème pour lui. Il n'a pas la confiance en lui-même ni dans la vie.

Nous avons associé cette impuissance identitaire des personnages aux tensions faibles de leur « vouloir » (être et/ou faire) et « pouvoir » (être et/ou faire) au niveau modal. Dans la suite des récits, nous voyons qu'avec ces dispositifs identitaires fragiles, les acteurs demeurent incapables d'orienter leur parcours vers une direction précise et ils se laissent submerger par les aléas de la vie. Les détournements qui interviennent dans le sens de la vie à cause des aléas provoquent un grand nombre de dysfonctionnements qui marquent l'agencement syntagmatique de leur parcours, et ils dégradent davantage leur dispositif identitaire. L'identité fragile des personnages susceptible d'être à tout moment perturbée par les forces extérieures continue à s'éparpiller à cause des tensions conflictuelles venant de leur passé et des événements perturbateurs qui se réalisent dans leur vie actuelle.

Comme nous l'avons déjà mentionné dans la partie de notre étude intitulée « III.3. De la problématique de l'existence à la problématique de la persévérance », nous devons souligner que la problématique de l'identité des personnages porte sur la problématique de la persévérance et concerne étroitement leur(s) *forme(s) de vie*.



Afin de mieux étudier cette problématique, nous nous proposons d'expliquer plus en détail ce qu'est une « forme de vie » dans la théorie sémiotique. Pour ce faire nous nous proposons de nous référer aux propositions de J. Fontanille développées dans son œuvre « Formes de vie ». Il nous semble important d'étudier les fragments de notre corpus en nous appuyant sur la théorie des « formes de vie » et sur le principe de « persévérance ».

III.4.1. Les Formes de vie et le principe de persévérance

Les formes de vie sont « des ensembles signifiants composites et cohérents qui sont les constituants immédiats de la sémiosphère »¹⁹³, cette dernière étant l'espace qui précise les conditions pour que des sémioses puissent advenir en son sein. Les formes de vie qui constituent l'un des types de sémioses de la sémiosphère permettent de déterminer des manières de vivre et de sentir des sujets individuels ou collectifs.

J. Fontanille explique comment se constituent les formes de vie en partant d'une problématique sémio-philosophique : « Quel est le sens de la vie ? ». Dans le raisonnement sémiotique, la réponse se réfère à la recherche d'une bonne forme que l'on donnerait au cours de vie. Il est question d'une mise en procès d'un sentiment du vivre en une forme de vie. Le sémioticien indique qu'« il ne s'agit pas de trouver « le » ou « un » sens de la vie, mais d'être capable de lui donner « du » sens, et tel est le rôle de cette mise en procès. »¹⁹⁴ Le sens de la vie s'inscrit alors dans une « forme » qui projette sur le « cours de vie » un schème syntagmatique précis.

Une forme de vie se compose donc tout d'abord d'un schème syntagmatique déterminant son plan de l'expression. C'est un principe de cohérence qui régit la forme syntagmatique visée. D'autre part, à ce plan de l'expression s'associe un plan du contenu qui comprend des configurations figuratives, thématiques, modales, passionnelles et axiologiques. Pour le plan du contenu, c'est un principe de congruence qui régit un accord entre ces différents niveaux du parcours génératif de la signification. « En somme la cohérence du plan de l'expression et la congruence du plan du contenu se confortent l'une l'autre dans le processus d'individuation et de reconnaissance de la forme de vie », et elles « convergent pour manifester l'existence d'un projet de vie sous-jacent. »¹⁹⁵

¹⁹³ Jacques Fontanille, *Formes de vie, op.cit.*, p. 7.

¹⁹⁴ *Ibid.*, pp. 39-40.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 46.



Afin de mieux montrer la problématique dans l'enchaînement syntagmatique des parcours de nos personnages, nous voudrions nous attarder notamment sur le principe de persévérance qui régit un cours de vie. Nous avons indiqué plus haut que la bonne organisation syntagmatique d'un cours de vie dépend du sens, de la direction et donc de la forme qu'on lui donne. En ce sens, notamment la motivation et la finalité apparaissent déterminantes pour la cohérence de l'agencement syntagmatique du parcours. Il faut que l'actant persévère pour faire suivre le cours qu'il a mis en marche. « C'est précisément la raison pour laquelle le principe de persistance peut être caractérisé comme persévérance. »¹⁹⁶

La cohérence syntagmatique résiste dans la mesure où elle obéit à une logique forte d'enchaînement des objectifs et des actions. Et ce qui détermine la qualité de cet enchaînement, c'est la force d'engagement des acteurs dans les buts choisis et les actions entreprises. Si les acteurs ont une forte intentionnalité, cela leur donne la capacité de surmonter les obstacles, de résoudre les crises, de contrôler les détournements qui menacent la cohérence, bref de persévérer dans leur cours de vie.

« Cette intensité d'engagement manifeste la force variable du lien entre l'actant en question et la continuité du cours de vie. Dans cette perspective la force du lien qui en découle apparaît comme le foyer principal de l'effet de cohérence syntagmatique que nous appelons « forme de vie »¹⁹⁷.

C'est ainsi que dans notre corpus il nous semble pertinent de revisiter les actes des personnages pour en ressortir les formes de vie qui déterminent leur manière d'être et de vivre.

III.4.2. Les formes de vie et l'imperfection

La construction et l'orientation des formes de vie sont déterminées par les variations intensives et extensives de la présence sensible parce que c'est à travers le corps sensible d'un actant qu'on peut saisir les variations de son engagement dans le cours de vie (l'aspect syntagmatique) et les variations des catégories qu'il a sélectionnées et pondérées (l'aspect paradigmatique).

J. Fontanille indique que la présence sensible est déterminante dans la construction des formes de vie dans la mesure où elle implique *un certain coefficient d'imperfection*. « L'imperfection, le *défaut de sens* en quelque sorte, est très exactement ce que s'efforcent

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 48.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 49.



de combler ou de traiter la cohérence syntagmatique et la congruence paradigmaticque des formes de vie »¹⁹⁸.

Du point de vue de la cohérence syntagmatique, l'imperfection concerne étroitement le principe de persévérance car ce principe suppose préalablement une contre-persévérance. Si l'actant déploie une certaine persévérance, c'est parce que son cours de vie n'est pas parfait. « Rétablir une forme cohérente et reconnaissable dans ce parcours, c'est en quelque sorte réparer l'imperfection syntagmatique, et donner à voir cette « réparation », c'est donner le sens de l'imperfection »¹⁹⁹.

Du point de vue de la congruence paradigmaticque, l'imperfection concerne l'organisation des catégories choisies, et elle découle de la sélection irrégulière ou imprévue des accents d'intensité et des variations d'extension qui portent sur des pondérations axiologiques. « Il revient alors à la congruence des sélections et des pondérations de projeter une forme d'intentionnalité directrice sur l'ensemble des choix effectués, et là aussi, d'en dire le sens »²⁰⁰.

L'imperfection qui désigne toute sorte de défaut syntagmatique ou paradigmaticque apparaît en même temps comme une modulation de la catégorie absence/présence : « présence ou absence d'un segment attendu ou inattendu dans la chaîne syntagmatique ; présence ou absence d'un terme dans les sélections et pondérations opérées dans le parcours génératif des contenus »²⁰¹. Les présences et absences syntagmatiques font partie de l'expression des formes de vie alors que les présences et absences paradigmaticques appartiennent au contenu des formes de vie.

L'articulation absence-présence qui se montre déterminante dans la différenciation des formes de vie peut être de deux types pour le sujet sensible : les présences et absences extéroceptives (mondaines) correspondant au plan de l'expression et les présences et absences intéroceptives (affectives, cognitives) correspondant au plan du contenu. Les effets proprioceptifs entre les présences et absences extéroceptives et intéroceptives, et surtout les imperfections relevant des tensions et des conflits entre les propriétés de ces deux plans sont saisis à travers le corps sensible de l'actant sujet.

En outre, la persévérance et les imperfections propres aux formes de vie se montrent dans l'espace et dans le temps de la présence sensible. En ce sens, les formes spatiales et

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 50.

¹⁹⁹ *Ibid.*

²⁰⁰ *Ibid.*

²⁰¹ *Ibid.*, p. 51.



temporelles sont particulièrement importantes dans la construction des formes de vie car elles peuvent influencer considérablement la persévérance dans le cours de vie. Les formes spatiales et temporelles donnent lieu aux *régimes spatiaux et temporels* qui sont des configurations rassemblant les formes particulières de la temporalité et de l'espace selon les différents paramètres tels que rythme, tempo, aspectualité, affect, axiologies. A travers ces régimes spatiaux et temporels « susceptibles soit de soutenir le cours de vie, soit de le perturber, soit même de le suspendre »²⁰², on peut déterminer la cohérence et l'incohérence des formes de vie.

Dans notre corpus, le parcours des trois protagonistes se marque par une imperfection considérable à cause des événements perturbateurs qui affectent leur cours de vie à la fois aux niveaux syntagmatique et paradigmatique. Il s'agit de la présence d'une série de segments inattendus dans la chaîne syntagmatique de leur parcours étant donné la récurrence des aléas de la vie. Ces événements imprévus de type destructeur engendrent une profonde absence par rapport aux termes attendus par les personnages pour le contenu de leur parcours de vie. A cause des détournements de la vie, il leur est difficile de donner une forme d'intentionnalité à leurs choix du côté du contenu de leur vie et de réparer l'imperfection syntagmatique de leur parcours.

III.4.3. Les régimes topologiques des formes de vie

Il est important de noter que dans le cadre de la sémiotique, c'est par la phénoménologie du champ de présence qu'on peut déterminer des régimes topologiques des formes de vie. J. Fontanille indique que « les formes de vie se manifestent en particulier par les mouvements dans le champ topologique de la présence, ou pour faire bref, dans la *profondeur sensible* »²⁰³. Le champ sensible déployé par l'actant corps autour de lui renferme un centre de référence (le corps sensible de l'actant), des horizons (constituant une frontière entre son champ et dehors) et des mouvements entre ces positions topologiques.

Il s'agit de deux mouvements topologiques affectant les modifications sensibles ressenties par l'actant : l'une est la *visée* concernant l'intensité de la présence sensible, et l'autre, la *saisie* concernant l'étendue. Chacun de ces deux mouvements comporte au moins deux rôles : une *source* et une *cible*. « Les régimes topologiques se différencient alors principalement selon que le centre de référence (l'actant-corps) et les horizons (les limites de

²⁰² *Ibid.*, p. 158.

²⁰³ *Ibid.*, p. 161.



son champ de présence) sont respectivement *source* ou *cible*, soit d'une visée (en intensité), soit d'une saisie (dans l'étendue) ». ²⁰⁴

Les deux opérations de visée et de saisie entraînent chacune une déformation topologique dans le champ de la présence sensible. Une forme de vie qui favorise la visée à partir de l'actant vers le monde occasionne l'ouverture du champ vers la diversité des possibles. A l'opposé, une forme de vie qui favorise la saisie des horizons ou leur au-delà toujours à partir du centre de référence détermine la clôture du champ.

Ces transformations topologiques portent à la fois sur le plan de l'expression et le plan du contenu des formes de vie. J. Fontanille insiste sur le fait qu'on ne peut parler des *formes de vie* « (i) que si le schème syntagmatique est ressenti comme cohérent, et si l'actant qui le ressent ainsi s'emploie à le rendre tel par son engagement dans la poursuite du cours de vie, et (ii) que si les catégories du contenu sont entièrement déployées, sur un parcours génératif entier, sous le contrôle de sélections et de pondérations congruentes ». ²⁰⁵

Nous devons donc souligner que le champ de présence de nos personnages est un objet important de notre analyse dans le sens où il nous permet de voir les modifications sensibles qu'ils ressentent. En examinant le corps sensible des actants-sujets et les mouvements topologiques qui affectent leur champ de présence, nous visons à déterminer leurs formes de vie dans les parties suivantes de notre étude.

III.4.4. Les régimes temporels des formes de vie

En développant la théorie des formes de vie et du principe de persévérance dans le cours de vie, J. Fontanille indique que « les formes de vie sont très fortement déterminées par les régimes temporels qui les portent » ²⁰⁶ Concernant ces régimes temporels, le sémioticien propose une première distinction entre le « temps de l'existence » et le « temps de l'expérience » comme un fondement épistémologique d'une sémiotique du temps. Cette distinction qui est de nature ontologique se montre déterminante pour les formes de vie :

« (i) d'abord parce que vivre est d'abord une des manières d'exister ..., et (ii) ensuite parce que le cours de vie est en lui-même, et réflexivement, une expérience, très précisément parce que c'est un cours "vécu", par un actant-corps qui ressent et perçoit

²⁰⁴ *Ibid.*

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 162.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 166.



la force et la faiblesse des cohérences syntagmatiques et des congruences paradigmatiques »²⁰⁷.

Dans *Régimes sémiotiques de la temporalité*, J. Fontanille et D. Bertrand soulignent également la distinction entre le régime de l'existence et le régime de l'expérience, et ils indiquent :

« Le choix d'un régime temporel est la manifestation formelle d'une certaine conception de l'"être au monde". Le temps de l'existence est le temps du monde et du mouvement, et résulte d'une projection existentielle dans le procès ; il implique un débrayage ontologique et des médiations existentielles. Le temps de l'expérience est celui de la perception sensible, et de la présence immédiate au monde ; il implique donc un embrayage ontologique »²⁰⁸.

Chacun de ces deux régimes temporels de base (temps de l'existence et temps de l'expérience) se divise également en régimes *distensifs* et régimes *transitionnels*. Du côté du temps de l'existence, tout commence par le *débrayage ontologique* qui permet de dissocier *l'être* et *l'existence*, autrement dit ce débrayage permet de dégager l'existence à partir de l'être. Selon J. Fontanille, pour donner du sens à ce débrayage à partir de l'être, il faut recourir aux régimes temporels *distensifs*, ces derniers permettant également de donner du sens à toutes les interruptions et déviations dans le cours de vie.

Quant aux régimes temporels *transitionnels* qui concernent plutôt l'expérience, ils reposent sur une autre conception du procès de l'existence concentrant sur la continuité, la *constance* et la *transition* (« ce qui ne varie pas dans la variation, ce qui ne s'interrompt jamais dans le changement »²⁰⁹) dans ce même cours de vie.

Les deux régimes temporels concernent la même question, la « persévérance ». Les régimes temporels *distensifs* soulignent les facteurs de résistance à la persévérance (aléas, obstacles, ruptures) tandis que les régimes temporels *transitionnels* accentuent les facteurs de persévérance (engagement au profit de la continuation du cours de vie).

Du côté du temps de l'expérience, ce qui importe, c'est le processus d'acquisition des objets de valeur d'ordre cognitif et affectif dans un rapport direct avec le monde. Le temps de l'expérience qui porte sur la perception sensible relève de *l'immédiateté de la relation sensible*

²⁰⁷ *Ibid.*, p.167.

²⁰⁸ Denis Bertrand et Jacques Fontanille (dir.), *Régimes sémiotiques de la temporalité, La flèche brisée du temps*, Paris, PUF, 2006, p. 5.

²⁰⁹ Jacques Fontanille, *Formes de vie, op.cit.*, p. 168.



au monde. J. Fontanille indique que pour le temps de l'expérience, l'actant-corps porte le rôle du centre de référence de la présence sensible, et selon la position de cette référence déictique découlent deux conceptions opposées.

« A partir de cette référence déictique, les variations temporelles peuvent être considérées comme distensives (par exemple : antérieur/postérieur, ou déictique/non déictique) si elles rompent le caractère d'immédiateté de l'expérience. [...] Les variations temporelles de l'expérience peuvent également être considérées comme transitionnelles (par exemple : rétension /protention, ou avancé / réculé) si le temps est considéré au contraire comme une profondeur "élastique" au sein de laquelle l'actant a toute la liberté de naviguer, et de passer d'un moment à l'autre sans jamais perdre le contact avec le premier, l'un et l'autre étant superposés dans la même profondeur temporelle »²¹⁰.

A partir des propositions de J. Fontanille, on obtient ainsi quatre grands régimes temporels qui construisent une sémiotique du temps de la vie. Il ne s'agit pas d'une stricte opposition entre eux, mais d'une articulation changeante selon les variations de tension entre les uns et les autres. Suivant ces variations, le sémioticien offre quatre situations temporelles suivantes :²¹¹

- Le régime existentiel distensif est à dominante existentielle.
- Le régime expérientiel transitionnel est à dominante expérientielle.
- Le régime existentiel transitionnel est infléchi par l'expérience.
- Le régime expérientiel distensif est infléchi par l'existence.

Comme nous l'avons vu, bien que le cours d'existence et le cours d'expérience soient distingués par les différents régimes temporels, ils ne peuvent pas être considérés séparément, et donc ils sont articulés ensemble par les formes de vie. En outre, à partir de deux régimes temporels de base (celui de l'existence et celui de l'expérience) se produit un autre régime temporel dit « tiers temps » ou « le temps social ».

« Les deux régimes temporels de base fusionnent en quelque sorte pour produire un régime hybride et collectif, le temps social, qui est de ce fait en mesure d'accueillir aussi bien les formes syntagmatiques propres à l'existence collective que les points de vue subjectifs portant sur l'expérience collective »²¹².

²¹⁰ *Ibid.*, p. 168.

²¹¹ *Ibid.*, p. 169.

²¹² *Ibid.*, p. 180.



En partant de toutes ces considérations sur l'espace et le temps de la persistance et de la persévérance, il convient de souligner que les formes spatiales et temporelles jouent un rôle particulièrement important dans la construction des formes de vie puisqu'elles peuvent influencer considérablement la continuation dans le cours de vie.

En examinant le schème syntagmatique des parcours de nos personnages, nous voyons que les récits sont marqués par l'incohérence des configurations spatio-temporelles. Dans les parties suivantes de notre étude, nous étudierons de plus près ces configurations qui mettent en évidence la problématique spatio-temporelle, et pour ce faire nous visons d'abord à examiner en détail le parcours d'errance des personnages qui englobe différents schémas narratifs dont chacun apparaît comme une forme de vie singulière.

III.4.5. Errance comme une problématique de la persévérance

Dans notre corpus, les parcours des personnages principaux dont une grande partie est marquée par les déplacements erratiques mettent en évidence de façon explicite la problématique de la persévérance dans leur cours de vie. Dans les trois romans, les personnages se confrontent à plusieurs obstacles qui rendent difficile leur persévérance dans leur parcours. Leur passé pénible qui a affecté de façon nocive leur dispositif identitaire se place au premier rang de ces difficultés. Tous les personnages sont poussés à déambuler particulièrement sous la force des tensions pressantes de leur passé, qui se caractérise surtout par les désordres familiaux.

Après la crise des origines, le passé traumatique apparaît comme l'anti-destinateur au niveau narratif des récits. Son effet manipulateur s'exerce sur les actants-sujets notamment à travers des anti-valeurs dont ils sont dotés (solitude, honte, anonymat, maladie, peur, etc.). Les personnages sont continuellement opprimés par les sensations perturbantes des effets de leur conjonction avec ces objets d'anti-valeur.

Dans le cas général, l'engagement d'un certain sujet qui lui fournit le /pouvoir/ pour persévérer dans le cours de vie relève principalement de l'ordre de la passion. Selon les circonstances qui déterminent ses tendances pathémiques, le sujet /peut/ ou /ne peut pas/ persévérer dans sa vie. Cette passion déterminant l'investissement subjectif de l'actant dans son parcours vital repose sur la cohérence et la grandeur des valeurs assumées. Il est évident que s'il n'a pas la force suffisante de persévérance, son parcours manquera de cohérence et de sens.



Pour en revenir aux trois romans de notre corpus, comme nous l'avons déjà fait observer, la crise fiduciaire, en provoquant de fortes modifications sensibles et perceptibles à l'intérieur du dispositif identitaire des personnages, affecte profondément et durablement leur sentiment d'existence, et par conséquent leur engagement dans leur cours de vie se décline par rapport à ces modifications de leur dispositif identitaire.

Soumis aux tensions négatives de leur passé et des anti-valeurs qui en relèvent, Laudes Marie, Magnus et Pierre sont emprisonnés dans un système de valeurs totalement dysphorique, et dans un tel cas ils ont du mal à construire de nouvelles valeurs qui pourraient donner un sens et une forme cohérente à leur vie. Ils sont dotés d'un sentiment d'existence fragile au niveau pathémique, ce qui se traduit au niveau modal par les faibles tensions de leur /vouloir-être/ et /pouvoir-être/.

Sous l'influence des forces dispersives, privés d'un sens et d'un but précis qui pourraient les orienter, l'engagement des personnages pour leur cours de vie apparaît insuffisant. Nous pouvons les considérer comme des êtres construits de façon bien précaires incapables de gérer les forces dispersives qui les retiennent fortement. Ainsi le /vouloir-faire/ et /pouvoir-faire/ qui sont des modalités déterminantes pour la force de l'engagement ont-elles une faible intensité chez eux.

Dans un tel contexte pathémique et tensif, le fait qu'ils sont mal motivés et impuissants dans le cours de vie a une autre conséquence : toute cette configuration pathémique rend fragile la cohérence syntagmatique de leur parcours. Les personnages ne peuvent pas devenir opératoires de leur cours de vie, et ils se comportent comme des non sujets dominés et régis par les aléas de la vie. En plus, ces aléas, en provoquant chaque fois des ruptures et des bifurcations, se montrent considérablement destructives par rapport à l'enchaînement syntagmatique de leur parcours. Jusqu'à la fin des récits, l'instance actantielle décisive est constituée plutôt par ces événements destructeurs. Ces derniers augmentent les tensions conflictuelles dans le champ de présence des sujets en même temps qu'ils diminuent davantage l'intensité de leur engagement dans leur cours de vie.

Il en découle que dans le cadre du /faire/, l'action essentielle qui animera le parcours de nos personnages sera la fuite. A chaque fois que leur champ sensible est saturé par les tensions négatives soit sous l'effet de leur passé traumatique soit en fonction d'autres événements dispersifs, ils éprouvent un besoin impératif pour s'éloigner du lieu et du moment où ils se trouvent. Durant leur parcours de vie, la fuite se reproduit pour se transformer plus tard en un procès répétitif. Elle s'ajoute donc à la configuration thématique de l'errance que nous avons repérée dans nos récits.



Comme les événements perturbateurs ne cessent jamais de les suivre tout au long de leur vie, le parcours erratique des acteurs apparaît plutôt comme un cercle vicieux, dans lequel les acteurs n'ont plus l'impression de choisir mais de subir la vie. Pour cette raison, bien qu'il s'agisse des faïces pragmatiques en termes de déplacement, les récits se focalisent sur la dimension affective dans les parcours des personnages.

III.4.6. Errance comme une forme de vie complexe

L'errance a une schématisation syntagmatique reconnaissable caractérisée par une dynamique du mouvement continu et un acte de déplacement sans but précis. A cet égard, elle a une forme adaptée à la constitution d'une forme de vie particulière. En outre, il faut noter que l'errance qui prend sa source dans un passé de domination est une forme de vie complexe dans le sens où elle se montre à la fois comme une forme de persévérance et de non persévérance pour les personnages.

Commençons par les aspects qui donnent à l'errance une forme de persévérance. Certes, les sujets se caractérisent par un manque de maîtrise en face d'un monde aléatoire. Il s'agit d'un relâchement dans le contrôle de leur vie à cause d'une insuffisance affective et modale après les épreuves tragiques ; mais malgré tout cela, ils n'envisagent jamais de cesser leur cours de vie en face de plusieurs événements qui les déchirent profondément. Ils cherchent à continuer à vivre quoique d'une manière impuissante et désespérée. A cet égard, on pourrait considérer l'errance comme une forme de persévérance dans le sens où elle leur semble comme la seule solution pour continuer leur vie.

Il faut noter qu'ils exercent cette persévérance avec le minimum de force d'engagement sous la direction d'un seul but : maintenir leur vie. Avec les mots de J. Fontanille, nous pourrions dire que c'est « le degré zéro de la persévérance : pour continuer à être et pour continuer l'expérience de la vie en cours »²¹³. De ce point de vue, l'errance, comme une forme de vie, peut être considérée comme une forme de persévérance individuelle.

D'autre part, il faut ajouter qu'avec les régimes spatio-temporels qu'elle implique, l'errance c'est une forme de non persévérance du côté de la vie sociale. L'errance des personnages se caractérise surtout par le manque de maîtrise de l'espace et du temps dans le cours de vie. Il s'agit d'un désordre spatio-temporel dans leur parcours. A cet égard, elle est incompatible avec l'ordre de la vie sociale, ce dernier demandant plus de cohérence et de

²¹³ *Ibid.*, p. 179.



constance dans la vie. Donc, l'errance en tant que forme de vie compromet le maintien et le renforcement du lien social et elle empêche la persévérance des personnages dans le cours de vie collective.

III.4.7. Errance comme une forme de vie englobante

D'un point de vue général, on s'accorde à considérer l'errance comme une forme de vie inadaptée pour participer à un cours de vie sociale ; toutefois elle contient plusieurs tentatives et conduites de la part des personnages pour qu'ils se construisent une meilleure façon de vivre dans les circonstances actuelles.

Grâce au mouvement qu'il fournit, l'acte de l'errance élargit le champ de présence des personnages et suspend la rétention du passé. En provoquant une ouverture temporelle, il permet aux actants-sujets de passer à d'autres régimes de présence. L'errance apparaît donc comme une forme de vie englobante qui donne lieu à la constitution d'autres formes de vie particulières telles que « la fuite », « l'égarement », « la conduite aléatoire », « l'attente de l'inattendu », « l'échange affectif / la conduite éthique » et « la réconciliation ».

L'errance prend la forme de la *fuite* quand le champ sensible des actants est saturé par les tensions conflictuelles provoquées par les événements bouleversants. Elle implique la *conduite aléatoire* quand ils ne savent pas exactement où aller pour s'éloigner de ces situations conflictuelles. Elle donne lieu parfois à une *attente de l'inattendu* quand les actants espèrent une amélioration dans leur situation. L'errance comprend aussi l'*échange affectif et la conduite éthique* dans la mesure où les rencontres hasardeuses dues à la conduite aléatoire les conduisent vers une nouvelle manière d'être ensemble avec l'autre. Et dernièrement, leur parcours erratique prend fin par une autre manière d'être au monde : la réconciliation.

L'errance se montre donc comme une forme de vie qui sert de fondement à d'autres formes de vie. A ce point il convient d'indiquer que :

« Une forme de vie peut donc en cacher une autre, où se muer en une autre : [...] aucune forme de vie n'éclot ou ne se manifeste seule, sans contraste et sans transformation ; chaque forme de vie est une configuration qui en transforme une autre, comme une figure qui apparaît sur un fond »²¹⁴.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 166.



Avant d'examiner chacune de ces formes de vie qui prend place à l'intérieur du parcours d'errance des personnages, il y a lieu de signaler qu'au sein de l'univers narratif des récits, se manifeste une autre forme de vie importante également associée à celle de l'errance.

Fondée sur la nature aléatoire et hostile du monde, cette forme de vie détermine considérablement le discours de chaque roman. Elle relève du monde chaotique qui se présente aux personnages, et remporte sur les autres formes de vie englobées par l'errance ; car elle les contrôle et les déstabilise. A regarder de près, les événements hasardeux qui leur arrivent, les incidents fatals, les péripéties brusques affectent le parcours erratique des personnages. A notre avis, c'est cette forme de vie qui empêche les sujets de persévérer dans leur cours de vie et qui engendre des parcours d'errance.

Donc, la partie suivante de notre étude se propose d'examiner le rôle de la configuration thématique du hasard et des aléas qui permet la construction de cette forme de vie que nous avons nommée le « chaos événementiel ».

III.5. Le hasard et les aléas de la vie dans les récits

La configuration du hasard et des aléas de la vie qui est prépondérante dans le discours des romans de notre corpus porte un rôle déterminant pour la direction des parcours des personnages. Au cours de leur existence, Laudes Marie, Magnus et Pierre sont chacun confrontés aux situations délicates et périlleuses.

Leur mode d'existence bascule à la suite des événements liés à la guerre, aux crimes, au décès des êtres chers, bref à tout un ensemble de difficultés. Dans le dictionnaire *TLFI* « aléa » signifie « chance, hasard favorable ou défavorable, dont dépend la réussite ou l'échec de quelque chose ou de quelqu'un ». L'aléa se montre donc ambivalent par rapport à l'imprévoyance dans son rapport avec l'avenir. Toutefois le concept est plutôt vu comme quelque chose de négatif. Il est surtout associé soit à une condition de fatalité, soit à celle de hasard. Ce qui est certain, c'est que les aléas sont imprévisibles. Ce sont des choses qui arrivent et sur lesquelles on ne peut pas intervenir. Ils arrivent et l'on ne sait pas pourquoi.

Dans son ouvrage *Les interactions risquées*, E. Landowski examine la figure du hasard dans le cadre d'une sémiotique de l'interaction et la détermine comme un « régime de l'accident ». Selon le sociosémioticien, le régime de l'accident se montre selon deux formes opposées. D'un côté, il est considéré comme « un phénomène immanent et vide de sens »



indépendant d'une probabilité calculable, de l'autre, on le rapporte à « une probabilité mythique dépendant d'une instance transcendante et impénétrable, la fatalité. »²¹⁵

Sous l'une ou l'autre forme, le hasard ne ressemble pas aux schémas actantiels connus. Il n'a pas de compétence déterminable, il n'est pas d'ordre modal, il est quand même susceptible de faire survenir des accidents favorables ou défavorables. Il est dépourvu d'une intentionnalité définissable, il surgit sans raison. Il n'est pas non plus d'ordre esthétique, il n'est sensible à rien. Même s'il n'a pas de programme ou de rôle thématique précis, il réalise un certain nombre de performances. Par son mode d'intervention, il apparaît comme un *actant joker* jouant un rôle critique. Il a un rôle déterminant qui pourrait orienter le procès dans lequel il surgit avec les effets qu'il provoque autour de lui.

« Capable de bouleverser (sans jamais vouloir de mal à personne), ou de faire réussir (sans la moindre bonne intention), n'importe quel programme en cours, n'importe quelle manipulation, n'importe quel ajustement, le hasard mérite sans conteste d'être reconnu comme le possesseur d'un rôle catastrophique par excellence »²¹⁶.

Inutile de dire que le hasard constitue une caractéristique fondamentale du parcours d'errance des personnages de nos romans puisque l'acte d'errance est essentiellement d'ordre aléatoire. Dans chacun des récits les personnages vivent une expérience erratique de façon imprévue et contingente.

Ce qui est important à voir dans les récits c'est que le hasard est un phénomène fort présent du début jusqu'à la fin du parcours des actants-sujets, si bien que nous pouvons considérer le hasard comme un actant déterminant presque chaque étape de leur cours de vie. Il est clair que ce sont essentiellement les aléas de la vie qui façonnent leur manière de faire et d'être au monde.

En examinant de plus près la configuration du hasard et des aléas qui semble gérer avec force le cours de vie des acteurs, nous voyons qu'elle revêt deux formes principales dans les récits :

D'un côté il existe les aléas de la vie qui surviennent de façon imprévue sous la forme d'« un événement bouleversant ». A cet égard, les parcours des personnages sont marqués

²¹⁵ Eric Landowski, « Les interactions risquées », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 2006, n° 101-103, Limoges, PULIM, p. 70.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 71.



par de nombreux événements inattendus dont la plupart sont intensément dysphoriques. Le rapport des personnages avec ces événements est de l'ordre du « subir ».

De l'autre côté, il se trouve la conduite aléatoire des personnages qui relève à la fois de leur égarement au sein de ces événements perturbants et de leur rapport singulier avec les imprévus. Il y a des moments dans leur parcours où ils abandonnent d'une façon volontaire le contrôle de leur cours de vie aux aléas, aux rencontres imprévisibles. Dans ce cas, le hasard se montre comme un régime d'existence qu'ils adoptent eux-mêmes. Le rapport des personnages avec ce type de hasard est de l'ordre du « choisir ».

Les hasards prennent une coloration positive ou négative en fonction de leurs effets qu'ils provoquent dans le parcours des sujets. Les hasards négatifs que nous avons qualifiés d'« événements bouleversants » sont prépondérants par rapport aux hasards positifs. Toutefois ces derniers qui correspondent plutôt aux rencontres imprévues avec les autres ont un impact important dans les récits dans le sens où ils modifient le régime de présence des personnages d'une manière favorable. Nous examinerons ultérieurement ces rencontres dans la partie de notre étude intitulée « III.6.4. L'échange affectif et la conduite éthique ». Il est important de noter que ces rencontres recèlent une dimension éthique dans les romans. Quel que soit le type ou la forme de ces hasards, négatif ou positif, subi ou choisi, tous influencent puissamment le cours des choses dans les récits.

III.5.1. Les aléas de la vie dans le parcours des sujets

Commençons par étudier les aléas de la vie qui apparaissent sous la forme d'événements bouleversants que subissent nos personnages pendant leur cours de vie. Dès leur enfance, Laudes Marie, Magnus et Pierre se trouvent soumis aux faits contingents plutôt tristes comme la perte, le mensonge, la solitude... Ils découvrent pour ainsi dire un monde sans merci ni empathie.

En premier lieu, il serait utile d'examiner sémiotiquement le concept d'« événement » qui a un tel rôle important dans les romans de notre corpus. Il faut tout d'abord noter que l'événement surgit sous forme d'une irruption de l'inattendu perturbant le cours des choses. Provoqué par des faits fortuits, l'événement en question est susceptible de changer le cours de la vie de façon plus ou moins considérable selon son degré de puissance.

L'événement a son propre univers de sens quand on prend en considération ses caractéristiques principales. D'abord, il est singulier et distinct dans le sens où c'est un



mouvement d'intensité qui se détache du monde ordinaire où il survient. En ce sens il crée une séquence temporelle différente en se séparant du cours ordinaire du temps.

Ensuite, l'événement est accidentel et aléatoire car il survient de façon imprévue et inattendue. De plus, il est complexe à cause de son indétermination, il n'est pas doté d'un sens explicite aux yeux du personnage à qui il arrive. Il a toujours un pouvoir d'attraction à cause de la mutation qu'il a créée dans le cours des choses. En examinant les dynamiques intensives de l'événement, Herman Parret donne les explications suivantes concernant les effets qu'exerce cet événement sur le dispositif du sujet :

« Qu'un événement sur-vienne, signifie que, sur la dimension extensive, la spatio-temporalité est anéantie, foudroyée, que le sujet aura besoin de temps pour reprendre progressivement contrôle et maîtrise de la durée et pour se sentir à nouveau capable de plier la durée à sa guise. Sur la dimension intensive, le bouleversement de l'événement qui sur-vient signifie une déroute modale et pathémique instantanée que le sujet ne peut subir qu'en toute passivité. Dans un sens, l'événement arrivé à l'improviste, est nécessairement une défaite, un déficit qui se manifeste dans le changement de tempo et une tonalisation plus insistante »²¹⁷.

En examinant les romans de notre corpus selon la fonction des « événements » qui interviennent dans la vie des personnages, il serait convenable de dire qu'ils assument particulièrement une fonction destructrice dans leur parcours. Nous pouvons distinguer les événements destructeurs en deux catégories selon le moment où ils se produisent : [i] les événements qui surviennent au début de leur parcours de vie : ils correspondent à la période de l'enfance et de l'adolescence des acteurs (nous les avons décrits comme les facteurs liés à la « crise des origines ») ; et [ii] les événements qui arrivent au fil de leur période de déambulation commencée juste après la crise des origines : ceux-là sont liés fatalement à la prise de conscience d'une condition inconnue jusqu'alors.

III.5.2. Les événements bouleversants qui marquent le début du parcours des sujets

Comme nous l'avons vu dans la partie de notre étude intitulée « III.1. Crise des origines : sujets porteurs de leur destin », l'enfance et l'adolescence des personnages sont

²¹⁷ Herman Parret, « Temps vécu, temps-affect et temps musical à propos de l'éternité selon Messiaen », dans *Régimes sémiotiques de la temporalité*, op.cit., p. 234.



marquées par une multitude d'événements douloureux qui surviennent successivement et qui ne dépendent pas d'eux.

Dans nos récits, Laudes Marie, Magnus et Pierre se montrent à la fois victimes et témoins des événements qui les dépassent ; l'un de ces événements qui est le plus marquant, c'est « la deuxième guerre mondiale » car elle touche d'une certaine façon à la vie de chacun et affecte son destin.

Juste au début du roman *Chanson des Mal aimants*, Laudes Marie en tant que narratrice de sa propre histoire indique comment le hasard a joué un rôle puissant dans sa vie : « Sitôt née, j'ai été confiée au hasard » (CM, p. 13). Abandonnée par sa mère sur le bitume moins d'une heure après son accouchement, elle est trouvée par un homme décrit comme « figurant anonyme » (CM, p. 15) qui l'a emportée à la porte d'un couvent.

Toujours dans ce roman, la guerre joue notamment un rôle important pour le destin de l'héroïne : « La guerre. C'est à elle que je dois d'être restée au couvent, on ne savait ni où ni comment se débarrasser de moi. » (CM, p.75). Nous apprenons ensuite qu'à l'âge de 5 ans, elle est renvoyée du couvent pour avoir volé et caché la statuette de Jésus en plâtre en considérant qu'il fallait le sauver des soldats d'Hitler au sein de la deuxième guerre mondiale. Donc c'est toujours à cause d'un malentendu relatif à la guerre qu'elle est expulsée du couvent.

Après le couvent, Laudes Marie est installée dans une maison qui tient lieu de refuge pour des enfants de parents disparus pendant la guerre. Là-bas, après 5 ans passés dans l'attente de retour de ses parents, à la suite de la mort de sa nourrice Léontine, elle réalise douloureusement l'abandon définitif de ses parents. Ainsi commence-t-il pour elle un parcours tortueux plein de revers et d'obstacles.

Dans notre deuxième roman *Magnus*, le héros, à l'âge de 5 ans, perd sa mère ainsi que sa mémoire dans le bombardement de Hambourg : « l'enfant renouveau-né, accouché par la guerre (...) comme un ballot poussé par le vent, emporté dans le flot du troupeau des survivants fuyant la belle ville baignée d'eau châtiée pour les crimes commis par le Reich » (MA, p. 96). Une telle catastrophe n'est en effet que le début d'une vie difficile pour cet enfant traumatisé.

Après la mort de sa mère, Magnus est adopté par un couple partisan du nazisme. Au moment de la débâcle, les parents adoptifs partent précipitamment et une fuite incompréhensible commence pour le petit enfant. Le père qui est parti vers l'Amérique du Sud pour leur préparer une autre vie ne donne jamais signe de vie. La mère, à la fin de sa vie, le



confie à son frère aîné auprès de qui il apprendrait tous les mensonges de ses supposés parents.

Ces événements deviennent la cause d'un long chemin sinueux que Magnus a dû entreprendre pour se construire au-dessus de deux failles : poids du passé problématique et anonymat de la filiation.

Dans le roman *L'Inaperçu*, Pierre est un personnage qui se présente toujours dans des relations difficiles avec sa mère à cause du conflit conjugal entre elle et son père. Il ne trouve d'affection qu'auprès de son père ; or ce dernier est réquisitionné pour le service de travail obligatoire durant la guerre. Sa mère éprise d'un soldat occupant, dont elle a eu une fille Zélie, est exposée à l'opprobre du village après la Libération. A la suite de cette humiliation qui a profondément affecté Pierre, il se trouve dans un deuil de plus en plus profond par les morts successives de ses parents. C'est après ces événements que Pierre se laisse balloter par les hasards, à la merci des forces qui le dépassent.

Donc tous ces événements bouleversants, la guerre, les abandons, la révélation des mensonges familiaux, les actes honteux des parents, la perte des êtres chers et de membres de famille, etc. marquent le début de la vie des personnages de façon à placer la crise des origines au sein de leur existence ; sur cela nous avons insisté dans les parties précédentes de notre étude. Rappelons que ces événements ont provoqué des ruptures radicales juste au début de leur cours de vie en y introduisant le malaise, le doute, l'incertitude et les lourdeurs et qu'ils ont nui à leur dispositif identitaire.

En regardant tous ces événements qui impliquent une série de malheurs qui les accablent, les personnages apparaissent comme les victimes innocentes d'un sort qui s'acharne contre eux. Les situations qui se développent indépendamment de leur volonté et qui échappent à leur maîtrise semblent régies par une puissance supérieure.

Au début des récits, ces événements sont narrés sous la coloration du destin, - que nous appellerons plutôt « fatalité » - dans le sens où les sujets semblent être soumis à une force supérieure inévitable décidant de leur vie. Aucun d'eux n'arrive à s'échapper aux forces qui les subjuguent à agir de telle ou telle façon. Chacun apparaît comme un être condamné à vivre sous le poids tragique d'une vie qui lui est réservée.



III.5.3. La persistance des événements bouleversants au cours du parcours erratique des sujets

Les événements douloureux survenus au début de leur parcours bouleversent les personnages en les privant d'une construction identitaire positive. Et il va de soi que leur mode d'existence s'en trouvera profondément affecté. Comme il a été dit plus haut, tous les trois ont le sentiment de subir un mauvais coup du sort. Désespérés, abattus et découragés, ils auront tout le mal à se reconstruire pour mener une autre vie.

Du point de vue sémiotique, dans un tel cas, se laisser conduire par les hasards, apparaît comme un régime de présence obligatoirement choisi par les personnages. Notons que dans les parties suivantes de notre étude, nous reviendrons sur un autre type de conduite, à savoir la *conduite aléatoire* des personnages et sur leur dispositif identitaire qui les amène à adopter une telle conduite. Mais pour le moment, nous nous proposons de continuer avec les événements perturbateurs qui se manifestent dans le discours de chaque roman et qui marquent la vie des personnages.

Il est évident que les événements tragiques inhibent le désir d'action des personnages ; faute d'énergie vitale, leur conduite est déterminée par un laisser-aller, mais il faut noter qu'ils voudraient quand même reprendre une existence normale. En ce sens, de temps en temps, les trois personnages font des tentatives pour s'offrir de nouvelles manières d'être. Ils cherchent à participer à la vie des autres et à construire des liens interindividuels avec eux. Mais chaque fois qu'ils tentent d'agir pour changer leur situation, les conséquences ne sont jamais celles qu'ils visent. Les accidents de vie décident d'une certaine manière à leur place de ce à quoi ils arriveront et leur rendent impossible toute forme de réalisation. Nous trouvons utile de reprendre brièvement ces événements bouleversants qui ne cessent jamais de les suivre pour souligner les parcours sinueux des personnages.

Dans *Chanson des Mal-aimants*, Laudes Marie erre d'un lieu à l'autre à cause de plusieurs événements qui l'obligent à changer sa trajectoire. Dans presque tous les lieux où elle se rend, l'héroïne subit une épreuve mettant en jeu son courage, sa résistance ou sa perspicacité.

Après la mort de sa nourrice, on conduit la petite fille dans un autre village, chez un couple, les Marrou, qui tient une auberge. Là-bas elle prend sa place comme une domestique, plutôt que comme un enfant adoptif. Son éducation à l'école dure peu de temps à cause des comportements discriminatoires des autres enfants. Son instituteur qui remarque sa bonne capacité intellectuelle lui donne des cours particuliers en lui promettant un brillant avenir.



Mais « les imprévus de la vie » (CM, p. 49) perturbent le cours de la vie de l'enfant en introduisant un autre détour dans son parcours. Dans l'auberge, Laudes Marie devient témoin d'un meurtre. L'aubergiste est assassiné par sa femme devant ses yeux. La meurtrière est enfermée dans un asile et Laudes Marie se retrouve à nouveau dans la rue.

Après cet événement malheureux, on lui trouve une place de domestique dans un manoir. Son séjour qui dure huit ans là-bas finit par la mort de la baronne, propriétaire du manoir, ce qui la pousse à chercher une autre place. Sa nouvelle demeure sera un bistrot où elle travaillera comme serveuse.

Dans le bistrot de la gare, elle connaît l'amour qui lui fait penser que les choses s'améliorent, mais en peu de temps elle connaît aussi l'abandon amoureux. Sa douleur de l'abandon est apaisée grâce à la tendresse d'une dame septuagénaire, Philomène Tuttu chez qui elle fait le ménage, l'accompagne au marché, lui fait la lecture. Mais, survient une fois de plus un événement tragique qui détournera le parcours de l'héroïne. Philomène est atrocement assassinée par deux agresseurs. Laudes Marie, secouée par la douleur de la mort de son amie, traverse une crise nerveuse.

Après un séjour de 2 mois à l'hôpital, elle reprend son parcours erratique. Parvenue à la cinquantaine, comme elle ne trouve pas de travail, elle décide de s'en inventer un et elle devient chanteuse de rue. Et finalement, après avoir été agressée par deux types au coin d'une rue déserte, elle pense qu'il est le temps de retourner chez elle, « vers la montagne » (CM, p. 242) pour « [se] réhabituer au silence, à l'isolement. » (CM, p. 270)

Magnus pour sa part, il a dû repartir à zéro plusieurs fois dans son parcours erratique. Ce qui oriente sa trajectoire, ce sont toujours les rencontres et les événements fortuits. Après avoir appris les vérités sur ses parents partisans de nazisme, devenu un jeune adulte, il part au Mexique sur les traces de son père. Là-bas, il fait la connaissance et s'éprend de May, une femme mariée à un homosexuel.

Il décide de s'installer aux Etats-Unis auprès de cette femme qui travaille comme critique pour plusieurs magazines. May voyage souvent et Magnus l'accompagne dans ses déplacements. Sa nouvelle vie avec May lui permet de se libérer des images du passé pénible, mais au bout d'un certain temps, il est secoué par la mort subite de la jeune femme à cause d'une maladie. Après cette perte, il est confronté encore une fois avec son propre désarroi face à son passé.



« La disparition de May a entraîné celles des défenses qu'il a érigées contre sa mémoire aussi lacunaire qu'obsédante, et de sa mémoire en creux monte à nouveau un appel insistant. » (MA, p. 155).

Plus tard, c'est grâce à la rencontre avec Peggy Bell, son amour d'enfance, que Magnus s'éloigne des questions obsédantes qui occupent son esprit. Avec elle, il cherche à se constituer une nouvelle manière de vivre. Mais, lorsqu'il planifie son mariage avec Peggy, il est encore une fois soumis au décès de la femme qui lui est chère, et cela à cause de la rencontre hasardeuse avec le père qu'il a cru mort depuis plus de trente ans. Magnus le menace de révéler sa vraie identité, et l'ancien nazi se sentant traqué, poursuit Magnus et Peggy en voiture et provoque un accident dans lequel Peggy perd la vie et Magnus est gravement blessé. Dans le reste de son parcours, il se retire pour apaiser ses douleurs et se met désespérément en quête d'une circonstance qui le retirerait de son état accablé.

Quant à Pierre, sa déambulation qui a commencé après les épreuves tragiques concernant sa famille, se termine par la rencontre hasardeuse avec Sabine. Celle-ci est une jeune femme lui proposant un emploi de vendeur dans son magasin.

Avec le temps, Pierre parvient à faire partie de la famille de Sabine, cette dernière tentant de se reconstruire après la mort subite du père. Il devient un ami fidèle pour la jeune femme, un grand frère et confident pour ses enfants. Bien qu'il ne parle jamais de son passé, lui aussi, il tente de s'approprier une nouvelle manière d'être avec eux. Mais le beau-père de Sabine, Charlam ne supporte pas son existence dans la famille. Il le soupçonne d'être l'amoureux de sa belle-fille et il commet un geste irréparable qui humilie gravement Pierre : il lui crache au visage. Ce geste fait surgir chez Pierre les images pénibles du passé et il est pris d'un choc atroce.

« Ce crachat est un clou, il l'assigne à fixité. Il ne pense plus, son esprit bée dans le vide, englué dans un brouillard blafard. [...] Il voudrait ... échapper à l'emprise de cette salissure de salive, impossible, le crachat le maintien paralysé. » (IN, p.130).

Sous l'effet de ce choc, Pierre perd la mémoire. On le place dans un hôpital psychiatrique où il passera huit ans à la fin desquels il expérimentera une auto-initiation après un long questionnement intérieur qui lui permettra de reprendre sa vie.

En examinant les expériences des personnages qui constituent l'univers narratif des récits, nous voyons que leur parcours se détermine notablement par le retour périodique d'enchaînements continus d'événements malheureux. Les situations auxquelles ils sont confrontés portent des aspects fortement destructeurs et terminatifs : les morts, les actes



de violence, le dépit amoureux, etc. Face à ces imprévus qui viennent déstabiliser leur existence, ils n'ont aucun choix que de les subir. Après ces événements, il n'est pas possible pour eux de continuer leur chemin puisqu'ils leur arrachent les repères auxquels ils se tiennent et les obligent à modifier leur trajectoire.

Les aléas de la vie apparaissent donc pour nous comme une forme de vie à part entière qui s'impose impérieusement à l'existence des personnages. Avec leur tempo rapide et leur tonicité vive, ils créent un champ incontrôlable pour les actants-sujets. En face de cette forme de vie « chaos événementiel » imposée par « le monde aléatoire », les actants-sujets construisent d'autres formes de vie individuelles pour continuer à exister, mais jusqu'à la fin des récits, nous observons la domination de cette forme de vie du monde chaotique sur toutes les autres.

III.5.4. La présence du mal dans le monde chaotique

Dans les romans de notre corpus, le parcours des acteurs principaux est marqué par une multitude de péripéties engendrant des ruptures et des bifurcations dans leur cours de vie, toutefois au fur et à mesure de l'avancée des récits, les événements destructeurs répétitifs dépassent l'idée d'une simple fatalité individuelle des héros et ils prennent un aspect universel en touchant plusieurs autres personnages dans les romans.

Dans leur cours de vie, Laudes Marie, Magnus et Pierre ne subissent pas seulement eux-mêmes les événements malheureux, mais ils témoignent en même temps de nombreux événements tragiques qui frappent les gens qui vivent autour d'eux. Les romans abondent en situations dramatiques, événements cruels et personnages malfaisants. L'horreur des guerres, différentes formes de violence et d'oppression, l'injustice sont les éléments majeurs qui déchirent les gens. Le mal les blesse et les brise profondément. Le monde où ils se trouvent est traversé d'obscures turbulences qui les jettent dans un environnement hostile.

Dans les romans, il se trouve plusieurs passages qui dénotent le mal envahissant le monde. Par exemple, Magnus qui s'interroge toujours sur les barbaries de son siècle, « s'égaré dans les labyrinthes de la folie humaine si facilement en accointances avec le mal, il vacille au bord de gouffres de la bêtise humaine capable de confondre le mal et le bien, le mal et le devoir, accomplissant alors les pires ignominies avec docilité et application, en toute paisible bonne conscience » (MA, p.139).



Dans *Chanson des mal-aimants*, Laudes Marie est particulièrement sensible à la souffrance des gens, et elle évoque dans une partie du récit un grand nombre de femmes partout dans le monde dont elle lit dans les journaux les histoires pénibles. Sa sensibilité aiguë par son état singulier la rend consciente aux malheurs des femmes du monde entier.

« Toutes ayant d'un coup perdu leur maison, et parfois leur quartier ou leur village, leurs enfants, et parfois toute leur famille, leur voisinage, l'ensemble de leur parenté. Toutes ayant perdu leur raison d'exister, le goût de la vie, jusqu'au plus petit grain de lumière dans leur cœur, au plus infime souffle dans leur âme. Qu'elles soient d'Europe, d'Afrique ou d'Asie, elles se ressemblaient toutes, ces femmes dans la nudité du malheur. » (CM, p. 199).

Dans *L'inaperçu*, l'aspect hostile du monde est mis en discours par le narrateur à travers le regard d'Henri, le fils de Sabine, qui est un photoreporter assistant aux nombreuses histoires.

« Il a vu trop d'horreurs, de meurtres commis sans scrupule, sans remords, d'agonies sans consolation. [...] Il y a toujours des événements qui, se jouant hors champ de visibilité, lui échappent. Il y a tant d'angles morts, dans les villes en insurrection, sur les champs de bataille, dans tout espace, et en soi-même. » (IN, pp. 233, 235).

Le devenir des héros, tout comme celui de plusieurs autres personnages dans les récits est sous le contrôle des forces dispersives de l'entropie d'un monde aléatoire. Ce dernier, c'est un état du monde où l'on ne parvient pas à atteindre les objectifs qu'on suit. Ce qui oriente les cours de vie des personnages, ce ne sont pas les objectifs ou les motivations, mais les aléas de la vie possédant un potentiel fortement menaçant. C'est un monde plein de dangers où domine le mal qui pèse sur les gens. C'est un monde soumis aux bouleversements à l'improviste.

Tous les romans sont ainsi traversés par la question vertigineuse du mal, l'impuissance des gens dans ce monde chaotique, et le silence du dieu en face de la souffrance des innocents. Les situations vécues comme chaotiques s'opposent à une conscience dominée par la rationalité. Pour les sujets pathétiques, le seul moyen de mettre un peu de sens dans les aléas de la vie est de recourir au mythe et à la religion. Le monde chaotique et surtout l'impuissance des sujets en face de lui les amènent à chercher du sens dans un contrepois mystique avec ses corollaires comme Dieu, le destin, la chance ou malchance.



III.5.5. L'instance divine et mythique dans les récits

Chacun des trois romans accorde une place privilégiée à des probabilités mythiques, à la présence incertaine d'une figure divine. Le mal et ses dérivés, les atrocités, les tourments, la souffrance mettent en cause la bonté, la miséricorde et surtout l'existence de Dieu. Plongés dans un monde tumultueux, les personnages voudraient s'abriter dans l'univers de la croyance en Dieu pour trouver un peu de sécurité et un sens à leur vie tourmentée. Certains (les sœurs du couvent, La Baronne du Manoir (CM), Oncle Lothar, Frère Jean (MA)) sont tenaces dans leur foi. Pour eux la foi ainsi que l'existence de Dieu est une certitude. Mais plusieurs autres sont en attente d'une redécouverte de la possibilité divine pour trouver des explications et des solutions à leurs problèmes. Mais comme Dieu reste en permanence muet aux demandes d'aide des gens, l'attente se transforme en révolte ou bien en doute chez eux. On lui reproche l'indifférence et le manque l'implication face aux atrocités qui dévastent les hommes.

Laudes Marie est l'un de ces personnages qui espère toujours une intervention de la part de Dieu et qui est déçue en face de son silence :

« Le Seigneur tardait à se présenter » (CM, p. 30) [...] « Vu qu'il m'avait négligée depuis ma maudite naissance, j'avais fini par faire comme lui, Dieu ; depuis des années je lui rendais bien son indifférence. » (CM, p. 181).

Magnus s'interroge sur l'idée de la foi et de Dieu par l'intermédiaire de son oncle adoptif. Quand ce dernier lui demande s'il est croyant, il répond de la manière suivante : « Il m'est déjà assez difficile d'avoir foi en moi-même et en les autres » (MA, p. 149). Et Lothar réplique à son tour :

« La foi en Dieu relève du même acte aventureux, et souvent éprouvant, que la foi en l'homme. Aucune certitude, aucun acquis et aucun repos dans cet acte de la pensée et du cœur à renouveler chaque jour ». (MA, p. 149).

Quant à *L'Inaperçu*, le narrateur ne donne pas lieu aux pensées de Pierre au sujet de sa croyance en Dieu même s'il lui donne des allures christiques pendant la période qu'il a passée dans l'hôpital psychiatrique affublé du surnom de « Jésus le Bœuf ». Dans le roman, l'incertitude sur Dieu et la foi est toujours relatée du point de vue d'Henri.

« Les guerres ont décapé son regard de toute aménité, abrasé jusqu'à l'os les croyances et les idées qu'il s'était peu à peu forgées depuis l'enfance, à commencer par la foi en Dieu et la confiance en l'homme. » (IN, p. 233).

Après de cette dimension religieuse et mystique qui apparaît dans les discours des romans, une dimension éthique se manifeste dans les récits de façon à révéler une communion et une solidarité entre les personnages. Dans la partie de notre étude « III.6.4. L'échange affectif et la conduite éthique », nous reviendrons sur cette dimension éthique dans les récits qui donne lieu à la construction d'une autre forme de vie pour les personnages, mais pour la partie suivante de notre étude, nous nous proposons de continuer avec l'étude des états d'âme et des conduites de nos personnages qui forment leurs différentes formes de vie en face de ce monde aléatoire et considérablement hostile.

III.6. Les formes de vie des personnages qui déterminent leur parcours erratique

Le parcours erratique des personnages est déterminé par plusieurs manières de vivre le monde et les autres. Il donne lieu tantôt à une tentative de fuite, tantôt à une conduite aléatoire en l'absence de repères. Il est parfois déterminé par la quête des personnages en forme d'une attente de l'inattendu, et parfois il sert de fond aux échanges intersubjectifs à travers les rencontres imprévisibles. Le parcours d'errance des personnages apparaît ainsi comme une configuration englobant de différents schémas narratifs dont chacun apparaît comme une forme de vie singulière.

III.6.1. La fuite : la présence envahissante des forces antagonistes dans le champ de présence des sujets

L'errance des acteurs est considérablement déterminée par la dynamique de fuite ancrée sur les tensions dispersives provenant de plusieurs actants antagonistes (parents, passé, société, monde hostile, etc.). Les effets du passé problématique et des anti-valeurs qui en relèvent sont les plus efficaces dans leur désordre intérieur.

De plus, la ségrégation sociale qu'ils ont subie et les aléas de la vie comportant des effets destructeurs renforcent ces tensions dispersives de façon à saturer le champ de présence des sujets. Dans un état de mal-être, les actants cherchent à échapper aux tensions fortes de leurs sentiments douloureux. Chaque fois que les tensions atteignent le niveau de satiété, leur champ de présence devient inhabitable et ils fuient. La fuite se répète à plusieurs



reprises, et l'errance comme une fuite-procès apparaît comme la forme dominante de l'intrigue des romans.

Dans *Chanson des Mal-aimants*, dès sa sortie du couvent, Laudes Marie commence à changer de lieu continuellement ; tout d'abord à cause de son sentiment de solitude et puis à cause d'autres facteurs extérieurs comme les excès dans la conduite des gens qui l'accueillent chez eux, la mort des personnes dont elle s'occupe et la déception amoureuse. Sans attaches, elle mène une vie de vagabonde et éprouve sans cesse le sentiment de ne pas être à sa place.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, c'est particulièrement le sentiment de solitude qui joue un rôle moteur dans le déplacement perpétuel de l'héroïne. Il suscite chez elle une forte angoisse dont la pression la pousse à se déplacer d'une place à l'autre. La narratrice-personnage explique cette tension pressante de la façon suivante :

« Le destin me préparait une surprise à rebondissements... Le Destin ? Non, plutôt un vent aride monté des déserts de mon cœur qui soufflait en sourdine au plus profond de moi, me chassant sans répit d'un lieu à un autre. » (CM, p.143).

L'extrait montre le regard intérieur du sujet qui dénonce une tension intéroceptive découlant de sa solitude et de son mal-être. L'oscillation lexicale « le destin ? Non plutôt un vent aride... » indique justement son indécision à déterminer l'élément moteur qui le pousse à se déplacer sans arrêt. Après un moment d'hésitation, Laudes Marie essaie de l'expliquer : ce n'est pas le « destin », une instance transcendante, qui rend son parcours instable ; ce qui pousse continuellement le sujet vers les ailleurs, c'est essentiellement son sentiment de solitude apparaissant sous la figure de « vent aride monté des déserts de [son] cœur qui soufflait en sourdine au plus profond de [soi] ».

La solitude, en tant qu'instance immanente apparaît comme un actant de contrôle dont la forte tension oppresse le sujet. Les expressions « à rebondissements » et « sans répit » indiquent la répétition et la continuité de la tension relevant de l'immanence agitée du personnage. Pour échapper à la saisie de cette tension oppressive de la solitude, le sujet change de place souvent, cela détermine son parcours avec des dérivations continues.

Dans cette partie du roman, la narratrice exprime clairement son besoin de fuite provoqué non seulement par la tension de son sentiment de solitude, mais aussi par d'autres mauvaises expériences qu'elle a vécues. La douleur de l'abandon en amour est l'une de ces expériences, et Laudes Marie part ailleurs encore une fois pour s'évader des effets dispersifs de cette souffrance.



« La douleur de l'abandon était si aiguë en moi que, pour la contenir je ne trouvais pas d'autre remède que la fuite. Mon amour volage m'avait si gravement mortifiée qu'il n'avait pas seulement mis à mal mon amour-propre, mais aussi dévasté ma vision de l'amour, ma confiance en l'amour. Et je fuyais ces ruines pour ne pas m'y déliter. J'éprouvais le besoin d'aller voir ailleurs, et surtout autrement. » (CM, p.184).

Vers la fin du roman, la narratrice faisant une évaluation de son parcours erratique indique l'échec de sa tentative de fuite et explique encore une fois la raison qui la met à se déplacer continuellement.

« Je zigzaguais en tous sens, qu'un vent sec et poussiéreux n'en finissait pas de me pousser ici ou là, de me chasser hors de moi-même. [...] J'ai rebouclé ma valise ... et pris le train à destination de cette montagne qui m'envoyait des signes obscurs et insistants. Je confondais les Pyrénées et mon enfance inachevée, inconsolée. Cette enfance qui s'était accrochée à mes basques pendant un demi-siècle sans que je réussisse à la semer en route, encore moins à apaiser son chagrin et sa colère. » (CM, p. 244).

Le passage cité porte des éléments significatifs dans le sens où il dénonce les forces qui orientent le parcours de Laudes Marie. Nous y trouvons encore une fois les figures de « vent » et « chasser », mais cette fois-ci elles sont accompagnées par d'autres éléments sémantiques qui décrivent mieux le champ de présence du sujet saturé par les tensions de l'enfance dysphorique. Le verbe « s'accrocher » indique la forte dépendance (conjonction) entre le sujet et son enfance problématique déterminée par une imperfection (« inachevée ») et une surcharge tensives d'ordre dysphorique (« inconsolée »). Pendant son parcours erratique, Laudes Marie cherche à se débarrasser (« semer ») des forces dispersives des sensations de son passé (« chagrin », « colère »), mais sa tentative finit par un sentiment de solitude plus fort : « Je me suis sentie plus seule et nue » (CM, p. 243).

L'actrice est « seule » et « nue », c'est-à-dire toujours dans un état de frustration. La solitude est décrite toujours à travers les figures de « vent », « pousser », « chasser » pour indiquer sa pression physique qui provoque un déplacement continu dans le parcours de l'héroïne. L'expression « hors de moi-même » est aussi significative car elle indique la force des tensions qui envahissent le champ de présence du sujet et qui l'obligent à le quitter. C'est seulement en changeant sa perspective contre la solitude que Laudes Marie parviendra à un régime de présence relativement euphorique à la fin de son parcours.



Dans *Magnus*, on assiste également au parcours erratique du personnage qui a en plus une mémoire lacunaire. Le héros se déplace dans plusieurs pays : en Angleterre, au Mexique, aux Etats-Unis, en Autriche et enfin en France. Au début de son errance, il semble avoir un but : retrouver ses origines, mais il ne le suit que pendant une courte période. Le déplacement continu du héros se transforme plus tard en une tentative pour chasser le passé de son esprit.

Le trajet de Magnus se modifie en fonction des personnes rencontrées sur son chemin. Dans son parcours erratique les femmes sont particulièrement déterminantes. A l'âge de vingt ans, quand il part au Mexique sur les traces de son père, le narrateur décrit son déplacement comme « sa première échappée hors d'Europe » (MA, p. 78). Après s'être installé aux Etats-Unis auprès de May, il mène une vie en mouvement continu. May en tant que critique voyage beaucoup pour se tenir au courant des événements artistiques, et Magnus l'accompagne dans ses déplacements.

« Magnus s'adapte vite à cette nouvelle existence en mouvement continu [...] Grâce à elle (May), il rompt enfin avec ses fantômes, perd de vue son passé. Désormais l'horizon s'ouvre devant lui, non plus derrière ainsi qu'un trou noir. » (MA, pp. 119-120).

Dans le passage, à travers la figure « horizon » qui indique la limite du champ visuel du personnage, nous observons clairement le changement de perspective dans son champ de perception. Dans le discours, le futur est valorisé alors que le passé se marque par une dévalorisation à cause de sa charge axiologique négative. L'horizon actuel situé dans l'avenir assure une étendue spatio-temporelle qui permettrait le déroulement de nouveaux phénomènes, le déploiement de nouvelles valeurs et visées pour le héros.

Les voyages que Magnus fait avec May le conduisent vers une nouvelle manière d'être. Le mouvement continu assuré par de nombreux déplacements spatiaux ouvre son champ de présence sur un horizon actuel, le tient dans l'instant et lui permet de résister à l'invasion des images de son passé tourmenté. En ce sens, nous pouvons dire que May lui fournit un /pouvoir-faire/ pour qu'il s'échappe aux effets manipulateurs de l'anti-destinateur qui apparaît sous les figures de « fantômes » et « passé ». La figure de comparaison « trou noir », objet céleste qui empêche toute matière de s'en échapper, est également significative puisqu'elle qualifie le passé du personnage d'absorbant et souligne son effet captivant sur lui.

Cette période marquée par un perpétuel mouvement permet au personnage de se débarrasser des surcharges pathémiques, mais après une dizaine d'années, May meurt soudainement d'une maladie grave et le jeune homme reste encore seul avec les images de son passé. Comme il n'a plus rien à quoi s'attacher aux Etats-Unis, son /pouvoir/ s'affaiblit,



« ses vieux démons » le réattaquent et le poussent à rentrer en Angleterre. Après la mort de May, Magnus cesse de voyager. Dès que le mouvement s'arrête, on observe l'envahissement du personnage par les tensions conflictuelles du passé.

« Magnus revient insensiblement vers cela même qu'il avait voulu fuir en quittant l'Europe et bientôt il s'y enferme : le passé récent encore très vif, de cette Europe et de ses guerres. » (MA, p.138)

Le passé rempli des valeurs dysphoriques relevant du vécu personnel du héros ainsi que des bouleversements sociaux de l'époque apparaît nettement comme un objet d'évitement à travers le verbe « fuir ». L'adjectif « vif » montre l'intensité forte des effets de ce passé qui saisit le sujet (« il s'y enferme »). Dans la suite du passage, le narrateur décrit d'une façon détaillée ce que Magnus cherche à fuir et la manière dont il le fait.

« C'est comme si les vieux démons de son enfance et de son adolescence l'avaient suivi en catimini de l'autre côté de l'Atlantique, s'étaient mis en hibernation pendant ... le temps qu'il vagabonde tout son soûl et s'étourdisse de nouveautés, de liberté, attendant leur heure pour se réveiller et repartir subrepticement à l'assaut. » (MA, pp.138-139).

Les forces adversaires (« vieux démons ») reliés au passé de l'acteur ne s'arrêtent jamais de le viser. Nous voyons que pendant sa période de déplacement où le sujet cherche à s'établir de nouveaux objets de valeur (« nouveautés », « liberté »), elles se trouvent juste dans un état passif. La stratégie du sujet qui consiste à s'établir de nouveaux objets de valeur à la place des anti-valeurs ne permettent que de réduire la force des images du passé. Ces dernières continuent à prendre place près de l'horizon de son champ de présence, d'une façon prête à surgir.

« Ils se font de plus en plus pressants au fil des mois et finissent par reprendre si bien possession de lui qu'il décide de rentrer en Europe, après une douzaine d'années ... de reniement. » (MA, p.142).

Le passage cité nous permet de voir comment les images du passé traumatique manifestent une tension croissante dans le champ de présence du personnage. « Les vieux démons » qui « finissent par reprendre si bien possession de lui » se montrent comme une autre figure de l'anti-destinateur-sujet et dénotent l'état d'opprimé de Magnus en face de sa domination. Une temporalité en rétention sature le présent actuel du sujet.



Dans le roman, le narrateur accorde une part importante aux raisons qui mettent le héros en fuite. Ce sont d'abord « son propre désarroi face à son passé », et puis « sa douleur de la disparition de May, brisures » qui le rendent « incertain » et « fuyant » (MA, p.150).

Après être rentré en Angleterre, Magnus cherche à se construire un nouvel ordre de vie. Il retrouve Peggy Bell et leur rencontre conduit à la relation amoureuse. Ils s'installent en Autriche, et cela engendre un autre changement de place dans le discours de roman. Le couple décide de se marier, mais Magnus doit une fois de plus faire face à la mort de la femme qu'il aime à la suite de la rencontre avec le père adoptif. Un petit moment de désir de revanche sur le passé détruit sa manière d'être ainsi que ses plans pour l'avenir.

Magnus se sent coupable d'avoir causé la mort de sa fiancée et encore une fois il décide de partir. Il s'installe cette fois-ci en France où « il est venu laver son regard, le dépouiller de son trop plein d'images » (MA, p. 224). Pour s'éloigner des images du passé qui accumulent toutes les sensations dysphoriques relevant des déceptions familiales et de la douleur des êtres perdus, le personnage se dirige vers l'inconnu dans un autre pays étranger. C'est à ce dernier arrêt que Magnus trouvera, grâce à un autre, la bonne voie pour laisser le passé derrière lui.

Quant au dernier roman de notre corpus, *L'inaïperçu*, il y a moins de passages qui relatent le parcours erratique du héros par rapport aux *Magnus* et *Chanson des mal-aimants*. Au début du roman, le narrateur raconte le vagabondage du personnage qui commence après la perte de ses parents (le lecteur apprend à la fin du roman la raison de son errance) et continue jusqu'à ce qu'il rencontre la famille Bernyx. Le narrateur qualifie explicitement son errance comme une « fuite » :

« Il erre plus encore dans le temps que dans l'espace, et cette errance n'est qu'une suite fade de faux mouvements, une fuite et finalement une ankylose. » (IN, pp. 56-57).

Dans le passage cité, « la fuite » trahit la vraie raison de son errance, son désir de se dérober devant son état pénible. La figure de « l'ankylose » qui dénote une « perte totale ou partielle du mouvement propre à une articulation » (*TLFI*) est particulièrement significative. La manière de vivre du sujet est marquée par deux tensions contradictoires. Alors qu'il est corporellement en perpétuel mouvement dans la narration, les sensations dysphoriques qui remplissent leur champ de présence ne montrent aucun changement. A la tonicité de son mouvement erratique s'oppose l'inertie de son état pathémique. Donc, la tentative de fuite aboutit à une sanction négative.



Comme les deux autres personnages, ce qui forme le mode de vie fuyant de Pierre, c'est son « passé involuté » (IN, p. 274) chargé d'« innombrables déchets, des racines noueuses, des vestiges » (IN, p. 239). Les tensions de son passé saturant son champ de présence par « les ombres », « effrois », « remords » et « rancunes » (IN, p. 275).

Dans les trois romans, comme nous avons vu à travers les passages cités, les déplacements perpétuels des personnages relèvent en particulier d'une obligation provenant des tensions des forces dispersives, et non pas d'une intentionnalité prospective du désir.

Pendant leur parcours erratique régi par les aléas de la vie fortement défavorables, lorsqu'ils s'efforcent de supporter plusieurs événements ébranlant leur cours de vie, la présence du poids de leur passé ne laisse jamais se faire sentir dans leur champ de présence. Le retour récurrent du passé dans le champ de discours et l'aspect durable de ses effets passionnels sont l'indication de la gravité et de la puissance affective des événements vécus. Les sujets sont incapables de surmonter les tensions de ces sensations saturant leur champ de présence et ils ont recours à la fuite qui leur assure l'extension de leur champ et la dissolution des tensions.

A ce niveau de nos analyses, pour mieux déterminer le parcours narratif des actants-sujets, nous trouvons utile de recourir aux schémas narratifs que propose J. Fontanille dans *Sémiotique du discours*. Le sémioticien, selon le mode de présence/absence de l'Objet pour le Sujet, propose quatre types de schémas narratifs dont les grands traits sont représentés dans le schéma suivant²¹⁸:

Tableau 13 : Schémas narratifs

	Visée intense	Visée affaiblie
Saisie étendue	Plénitude	Inanité
Saisie restreinte	Défaut	Vacuité

Parmi ces quatre types de schéma, les *schémas de quête* reposent sur le *défaut* de l'objet pour le sujet. Il s'agit d'une visée intense suscitée par l'objet qui ne rencontre qu'une saisie restreinte. Les *schémas d'oppression, de fuite ou de recomposition sélective* relèvent de la *plénitude angoissante* de l'objet dans le champ de présence du sujet. Les tensions de cette plénitude sont déterminées par une visée intense et une saisie étendue. *Les schémas*

²¹⁸ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, op.cit., p.117.



du risque portent sur l'inanité de l'objet pour le sujet. Dans ce type de récits, le sujet qui possède son objet de valeur risque de le perdre pour redonner du sens à son action. Il s'agit d'une visée faible et d'une saisie étendue. Et dernièrement, les *schémas de la dégradation* reposent sur la *vacuité* de l'objet pour le sujet. Dans ces récits de vacuité, « rien ne vaut la peine d'être visé, et que rien ne peut être tant soit peu saisi. »²¹⁹ Il s'agit donc d'une visée affaiblie et d'une saisie restreinte.

En partant de ces propositions de J. Fontanille, nous pouvons dire que les romans de notre corpus correspondent bien aux *récits de plénitude* dont le schéma narratif est qualifié d'*oppression* et de *fuite*. Les « récits de plénitude », indique le sémioticien, « sont rarement des récits heureux ». Et il continue : « nous rencontrerons plutôt dans ce cas de figure les formes de saturation oppressante ou obsessionnelle ... : l'action n'a alors de sens que si elle permet de fuir le champ de présence saturé, ou de le recomposer en faisant alors un tri entre les objets et entre les valeurs. »²²⁰

La tentative de fuite des actants-sujets se construit alors autour d'un état d'âme fondamental : « sentiment de plénitude ». Du point de vue des variations intensives et extensives de la présence sensible, ce sentiment surgit à cause de la rencontre d'une présence extéroceptive avec une présence intéroceptive dans le champ de présence, toutes les deux étant qualifiées comme un excès de plénitude.

Nous pouvons alors indiquer que la *forme de vie* « errance-fuite » de nos personnages est caractérisée par une imperfection reposant sur l'excès de présence. Concernant ce type de forme de vie, J. Fontanille donne ces explications :

« L'excès de plénitude se transforme... en angoisse du « trop plein » et rejoint ainsi l'une des formes de l'absurde. Les formes de vie issues de ces transformations ne peuvent être que décevantes, car elles ne peuvent que dégrader l'équilibre originel entre le schème syntagmatique et les sélections et pondérations paradigmatiques »²²¹.

Ce qui pousse les personnages à quitter continuellement l'espace où ils se trouvent, c'est particulièrement ce sentiment de plénitude. Dans les récits, une multitude d'événements (les trahisons, les abandons, les morts, les pertes, les humiliations correspondant aux présences extéroceptives) prolifèrent par répétition et accumulation et saturer le champ de

²¹⁹ *Ibid.*, p. 119.

²²⁰ *Ibid.*, p. 117.

²²¹ Jacques Fontanille, *Formes de vie, op.cit.*, p. 53.



présence des personnages de leurs effets d'ordre pathémique (douleur, honte, colère, solitude, peur, etc. correspondant aux présences intéroceptives).

De même, nous pouvons examiner la saturation du champ de présence des personnages et leur action de fuite à l'égard des déformations topologiques du champ de la présence sensible. Comme nous l'avons indiqué plus haut, il s'agit de deux opérations « visée » et « saisie » qui régissent les déformations topologiques. Ces opérations se déploient en deux orientations : dans l'orientation *centripète* (de l'actant vers le monde) : l'actant est la *source*, le monde est la *cible* ; et dans l'orientation *centrifuge* (du monde vers le sujet) : l'actant est la *cible*, le monde est la *source*. En partant de ces rapports entre les opérations et les mouvements de la présence sensible, J. Fontanille propose quatre situations prévisibles entre l'actant-sujet et le monde sensible :

« a. Si l'actant-corps vise le monde sensible et ouvre le champ, il est en position de quête, voire de conquête et de découverte.

b. Si l'actant-corps saisit le monde et ferme le champ, il est en position d'emprise ; il fait du monde son empire, sa possession et son domaine de légitimité.

c. Si l'actant-corps est visé par le monde sensible, il est en position de fuite, de repli ; il est menacé, remis en cause, au minimum, interrogé ou sollicité.

d. Si l'actant-corps est saisi par le monde, il est en quelque sorte en inclusion dans le monde, englobé et localisé, dans une situation qui peut prendre la forme d'un piège et/ou d'une réification en tant que simple partie du champ topologique »²²².

Dans le cas de nos personnages, nous voyons clairement que l'initiative de la relation sensible appartient au monde sensible. Les personnages en tant qu'actants-corps sont visés et saisis par le monde et par ce qui se passe sur les limites de leur champ de présence. Le champ sensible des personnages est saturé de plusieurs anti-objets, qu'il s'agisse des souvenirs désastreux de leur passé reposant sur les mensonges, des humiliations et des pertes évoqués plus haut, ou encore, de nombreux aléas destructeurs qui augmentent la force de ces tensions dispersives.

L'invasion des champs de présence des personnages par des présences nuisibles est une affaire d'intensité et de quantité. D'une part, il s'agit d'une grande quantité concernant des événements destructeurs, et d'autre part, d'une intensité très forte par rapport à leurs tensions

²²² *Ibid.*, p. 163.



dispersives. A cause de l'intensité forte et de la grande étendue de ces présences, leur champ entier est assiégé et déstabilisé, et comme l'indique J. Fontanille, « le régime topologique est alors celui d'une vie intenable et "inhabitable" »²²³.

Pour les personnages de nos romans qui ne peuvent pas supporter l'excès des présences nuisibles, la seule chose à faire, c'est de sortir du champ saturé, et cela détermine le régime de leur forme de vie comme la *fuite*. Pour n'être pas saisis pas les forces, ils ne cessent de fuir en changeant de champ de référence.

En examinant les relations entre les catégories de l'absence et de la présence de l'expression et du contenu des formes de vie, et les déformations topologiques du champ de présence sensible, nous observons que le « sentiment de plénitude » des personnages est associé à leur régime topologique « la fuite ». J. Fontanille explique cette association de cette manière :

« La seule manière de conjuguer une entière présence de l'expression et du contenu est, pour l'actant, un parcours d'errance et de mouvement perpétuel : pour lui, en effet, la seule manière d'accorder un déploiement réussi du cours de vie avec un ensemble de choix axiologiques congruents consiste en un déracinement ou une échappatoire qui donnera à la forme de sa vie l'allure d'une fuite, pour échapper à une visée réductrice, et recouvrer ou préserver toutes les capacités d'ouverture au monde »²²⁴.

Dans les récits de notre corpus, l'errance, sous la forme d'une fuite procès, apparaît donc comme une forme de vie imparfaite qui procure néanmoins aux personnages l'élargissement de leur champ réduit, et ainsi une ouverture vers ailleurs.

III.6.2. L'inclusion : vacuité des sujets dans une perte perpétuelle de valeurs

Comme nous l'avons vu dans la partie précédente de notre étude, les forces des tensions pressantes du passé problématique poussent sans arrêt les personnages à quitter l'espace où ils se trouvent. Cette fuite sans direction précise les met en contact aussi avec une multitude d'évènements imprévus dont une grande partie porte des effets dispersifs. Bien qu'ils soient invoqués dans un perpétuel mouvement pour fuir l'angoisse du passé et d'autres

²²³ *Ibid.*, p. 162

²²⁴ *Ibid.*, p. 166.



événements perturbateurs, leur fuite aboutit parfois à l'inclusion quand ils sont saisis par le monde hostile.

Le déséquilibre identitaire des personnages déterminé par l'instabilité affective et l'agitation est renforcé par le désordre du monde marqué par les guerres, les discriminations, les crimes, bref le mal qui existe dans l'univers. Le monde sensible où ils se trouvent ne s'offre pas à eux comme un univers stable et concret de référence, et l'on voit que cette prise de conscience remodèle leur manière d'être et d'agir.

A cause des événements destructeurs qui surviennent dans leur parcours, ils sont sans cesse en train de perdre des repères et des valeurs positives pour leur existence. L'errance apparaît donc comme l'expression d'une perte de sens auprès d'être un moyen de fuir leur état pénible relevant du passé angoissant.

Les personnages qui subissent les forces destructrices du monde hostile recouvrent leur rôle de « désemparé » et éprouvent souvent un sentiment de vacuité. C'est pour cette raison que leur parcours d'errance que nous avons qualifié d'« un récit de plénitude » correspondant à un « schéma de fuite » implique à la fois un « récit de vacuité » donnant lieu à un « schéma de dégradation ». Selon J. Fontanille, les modèles de ce type de récits mettent en évidence « un univers où les valeurs s'effondrent »²²⁵. Dans cet univers narratif « rien ne vaut la peine d'être visé, et que rien ne peut être tant soit peu saisi »²²⁶.

Dans les romans de notre corpus, nous pouvons indiquer qu'il y a bien des passages qui démontrent l'effondrement des valeurs. Les actants-sujets perdent continuellement ce qu'ils ont possédé, et cela détermine leur parcours en termes de dégradation.

Laudes Marie dont l'existence est d'ailleurs marquée par les défauts perd en même temps tout ce qu'elle a pu saisir dans son parcours : à savoir, l'amour (elle est abandonnée par son amant), les êtres chers à elle (elle se confronte toujours à leur mort), sa confiance dans les hommes (elle devient le témoin de leurs méchancetés), et même sa forte croyance en Dieu (sa foi est ébranlée dans le temps à cause de toutes ces dures épreuves). Elle reste toujours privée du bonheur qu'une certaine valeur pourrait lui procurer, comme l'illustre le passage suivant :

²²⁵ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, op.cit., p. 118. (J. Fontanille donne comme un exemple en matière romanesque *Le Voyage au bout de la nuit* de Céline.

²²⁶ *Ibid.*, p. 119.



« Pour les uns, l'absolu du bonheur se situait du côté de la béatitude céleste, pour d'autres, plus arrimés à la terre..., il résidait dans la jouissance portée à son comble, d'instant en instant. [...] Et moi, tournicotant entre ces deux extrêmes, interrogeant les uns et les autres, je m'essoufflais plus encore sans même éprouver l'espoir des uns ni l'excitation des autres. Le bonheur, ... je l'avais si rarement effleuré, que ce soit côté ciel ou côté terre. » (CM, p.158).

Dans le parcours de Magnus, c'est particulièrement la perte des êtres chers qui le conduit à la dégradation. Il dit adieu à plusieurs personnes importantes dans sa vie : sa mère biologique, les femmes qu'il a aimées, May et Peggy, son oncle adoptif Lothar. La mort de chacun représente une grave perte pour lui.

« Chaque être aimé, en disparaissant, ravit un peu de chair, un peu de sang, à ceux qui restent sur la terre, tremblant de froid et de fadeur dans le crachin continu de l'absence. Très tôt, le corps de Magnus a été ainsi délesté, quand sa mère ... a brûlé sous ses yeux, lui calcinant un pan du cœur et lui pétrifiant la mémoire. Et May aussi lui a volé sa part de chair, sa part de cœur... Puis Peggy, le grand rapt charnel, et l'enfouissement du désir, de toute joie, de toute jouissance dans l'humidité noire et glacée de la terre. » (MA, p. 231).

Comme nous l'avons vu dans l'extrait, la perte des personnes aimées agit directement sur la présence du sujet. Il s'agit d'une décomposition et d'une destruction dans son corps sensible. Le sujet voit sa présence s'imposer comme une grande absence provoquée par les morts des êtres aimés. Il est confronté à un épuisement affectif qui l'emmène à un état dégradé.

Dans le roman, il se trouve plusieurs passages qui renvoient à la dégradation du sujet après ces pertes. La mort de May est particulièrement significative dans le sens où elle le prive de son amour, de sa femme et de son repère, et donc d'une valeur intense. Avec son décès, la « joie neuve, vivace » qu'il a trouvée auprès d'elle est « d'un coup réduite en poussière, le laissant désemparé, égaré en lui-même qui sonne le creux ». (MA, p. 146)

Un autre passage qui met en évidence la déchéance du personnage est celui où le narrateur relate son isolement après la mort de Peggy. Reclus dans une campagne française, il cherche à reconstituer la paix en lui-même. Dans son état désespéré et dans sa solitude, il s'adresse à tous les êtres aimés défunts qui l'ont abandonné. Il les prie de le délivrer de son existence pénible :



*« De l'inconnu, délivrez-moi !
De ce silence, délivrez-moi !
De cet oubli, délivrez-moi !
De la déperdition, délivrez-moi !
De mon absence, délivrez-moi !
Moi qui suis innommé, de grâce, nommez-moi !
De cette perdition, de grâce, sauvez-moi !
De grâce, écoutez-moi ! Entendez-moi...
M'entendez-vous ?
May, m'entends-tu ?
Lothar, m'écoutes-tu ?
Peggy, me pardonnes-tu ?
Et toi ma mère ma brûlée ma brûlure, m'entends-tu ?
Où êtes-vous, que dites-vous ?
M'entendez-vous ? » (MA, p. 241)*

Dans l'appel de Magnus, les lexèmes « inconnu », « silence », « oubli », « déperdition », « absence », « perdition » retiennent l'attention sur la dégradation de l'être du sujet. Dans un profond sentiment d'absence à soi-même, il se met en recherche de soi en demandant l'aide de ses proches perdus. De la part du sujet, il s'agit d'une crise à la fois cognitive, affective et existentielle. Souffrant d'une abjection fondamentale, on entend les cris d'un sujet passionné qui cherche à transformer l'absence en présence.

Quant à Pierre, son état n'est pas différent de celui de Magnus et de Laudes Marie. Disparaît continuellement tout ce qui lui vaut pour soutenir son existence. Il ne perd pas seulement sa famille avec la mort, mais ses rêves et ses buts sont aussi détruits par les épreuves de son passé troublant.

« Des projets, il en a eu autrefois. [...] Il lui a fallu tout abandonner en chemin, et pas seulement ses études. D'avoir dû renoncer tant à ce qui constituait sa réalité qu'à ses rêves, il a perdu la volonté qui l'animait. » (IN, pp. 55-56).

Laudes Marie, Magnus et Pierre, en tant que sujets désespérés, ne peuvent pas orienter le champ où ils se trouvent. Ils sont privés de moyens et de repères stables qui pourraient fonder leur pensée et leur action. Les forces dispersives affectent la possibilité de donner un sens et une direction à leur vie alors qu'ils voient disparaître successivement les valeurs qu'ils possèdent. Après les désillusions radicales qui créent du désordre dans leur état d'âme, ils sont dotés d'une énergie diffuse et d'une visée faible dans leur champ de présence.



Laudes Marie est « fatiguée », « essoufflée » (CM, p. 137). Elle n'éprouve ni « excitation », ni « espoir » pour saisir le bonheur dans sa vie.

« Suffisait-il d'être soi-même relégué à la poubelle, réduit par K.-O. à un état d'abandon radical, pour réussir à capter Dieu ? Il semble que non, car je ne captais rien, ni Dieu ni diable. J'étais submergée par un condensé de chagrin, de stupeur et de honte, il n'y avait pas de place pour autre chose. » (CM, p.181).

Pour Magnus, les êtres aimés défunts emportent avec eux « tous les rêves », et « les désirs » ; désormais pour lui « les jours n'ont plus ni éclat, ni saveur » (MA, p.138).

« Magnus est un homme d'une quarantaine d'années... Il émane de lui une impression de robustesse et d'accablement, de solitude extrême. » (MA, p. 219).

Quant à Pierre, au début du roman, son corps manque de toute énergie pour affirmer sa présence et avancer vers un but : « Rien ne le pousse, ne le presse, rien ne l'anime ni ne l'aimante » (IN, p. 56). Il n'a aucune visée qui l'anime, qui le met à la recherche d'un but. Le narrateur le décrit comme un sujet aboulique dans une « torpeur vagabonde » (IN, p. 57).

« Je suis plutôt un compagnon du Tour de Rien, je ne vise pas la perfection, assurer ma survie constitue un ouvrage déjà bien assez délicat. » (IN, pp. 53-54).

Les parcours des personnages prennent ainsi l'aspect tragique d'une vie sans espoir. Les échecs successifs et répétitifs les confrontent sans arrêt à leur propre impuissance et dégradent davantage leur degré de motivation et de persévérance pour continuer leur cours de vie. Le dispositif identitaire des personnages qui manque de solidité après la crise des origines s'affaiblit davantage au fil de ces accidents de vie qui leur échappent et qui portent de mauvaises expériences. La plupart du temps, les personnages se découragent, se laissent abattre par ce qu'ils ont subi. Il s'agit pour eux d'un déficit de régulation et d'une non congruence avec l'ordre aléatoire d'un monde chaotique déterminé par des systèmes de valeurs incontrôlables.

On assiste ainsi à un processus de passivité et de victimisation dans leur parcours. Ils ne semblent avoir que peu de liberté face à un tel poids pour la suite de leur cours de vie. Ils ne peuvent pas agir d'une façon déterminée face au monde chaotique : notamment trois



conduites forment leur manière de vivre dans le monde : ils le subissent, ils le fuient, ils laissent les hasards agir à leur place.

III.6.3. La conduite aléatoire

Une autre forme de vie qui apparaît dans les parcours erratiques des personnages est la *conduite aléatoire*. Cette conduite associée à la configuration thématique du hasard tient à deux cas de figures : l'égaré des sujets en l'absence de repères (pour le cas de tous les personnages) et l'attente de l'inattendu à la recherche d'une opportunité de salut (surtout pour le cas de Laudes Marie et de Magnus). Commençons par l'égaré des sujets qui est un régime de présence déterminant dans leur parcours d'errance.

III.6.3.1. Egarement des sujets en l'absence de repères

Dans nos analyses, nous avons longuement insisté sur le passé des personnages dont les effets continuent à agir sur eux à travers les tensions agressives saturant leur champ de présence et provoquant ainsi leur fuite. Certes les personnages errent pour s'échapper aux tensions dispersives de leur passé problématique et d'autres événements perturbants qui surviennent brutalement dans leur existence, mais ce n'est pas la seule raison qui les pousse à errer d'un espace à l'autre.

Si les actants se déplacent continuellement dans leur parcours de vie, c'est parce qu'ils sont en outre privés des attaches, des points d'appuis et/ou des valeurs qui pourraient leur fournir un /pouvoir/ pour combattre contre les forces du passé, pour se tenir dans un espace-temps cohérent et s'orienter vers un but précis.

Dans cette partie de notre étude, nous voudrions examiner de plus près les situations qui occasionnent l'égaré dans les parcours des personnages. Le passé problématique est sans doute le premier élément qui a engendré cet égaré. Dans le cas général, un sujet a besoin de se tenir à des repères pour maîtriser l'espace - temps où il se trouve, et ces repères s'appuient sur les références et les valeurs qu'il possède dans son cours de vie.

A cet égard, le passé constitue pour le sujet un domaine temporel dans lequel il pourrait se reconnaître et trouver ses repères. Se référant au passé, il se repositionne dans le présent et anticipe le futur. Cependant dans le cas de nos personnages, le passé marqué par les forts



traumatismes ne leur fournit pas de repères ni de guides de conduite pour qu'ils puissent avancer d'une manière constante dans le cours de leur vie.

Les parcours des personnages sont marqués par un désordre dans l'espace-temps parce que comme nous avons dit plus haut, ils sont dépourvus de repères permettant de les situer dans un ordre spatio-temporel. Le fait que les personnages n'orientent pas leur parcours sous la direction d'une visée joue un rôle dans ce désordre spatio-temporel.

Après la crise des origines, ni Laudes Marie (CM) ni Pierre (IN) ne poursuivent jamais un but précis dans leur cours de vie. Il s'agit pour eux d'un avenir sans promesse, sans désir et sans projet. Ils se perdent dans un univers étrange sans prises auxquelles se raccrocher. L'extrait ci-dessous illustre bien l'égaré de Laudes Marie :

« J'étais fatiguée, essoufflée ..., sans assises et sans repères [...] Le haut et le bas se renversaient sans cesse, le dehors et le dedans confluaient, j'avais du mal à m'orienter. » (CM, p.137).

Le cas de Pierre ressemble à celui de Laudes Marie. Le désarroi affectif et cognitif du personnage le rend instable, il sombre dans une vaste désorientation intérieure de façon à perturber la cohérence spatio-temporelle de son mode d'existence.

« Lui, il se sent plutôt ballotté par un vent gris et mou. [...] Il erre plus encore dans le temps que dans l'espace. » (IN, p. 56).

Quant à Magnus (MA), ses déplacements continuels commencent par le désir de trouver ses origines, mais ils changent de direction plus tard vers une évasion du passé troublé. L'extrait ci-dessous relate le voyage qu'il a fait au Mexique sur les traces de son père, et qui se transforme ensuite en un voyage sans but précis.

« Il ne sait pas ce qu'il vient chercher là [...] Alors il erre dans la ville ... dans ses faubourgs, dans le port, et les chantiers maritimes. [...] Il jongle tout le jour avec des suppositions, mais n'en retient aucune. [...] Il s'en va au hasard, vers l'ouest, s'éloigne de la côte [...] Il chemine vers Comala, vers nulle part, vers lui-même. Il avance à pas zigzagant si forcenés. » (MA, pp. 79, 85).



A la suite de la crise des origines, le système de valeurs des personnages fondant les équilibres de leur identité est basculé. Ils recouvrent un dispositif identitaire vulnérable et fragile déterminé par une impuissance, ce qui les soumet aux tensions oppressantes du passé.

Comme nous l'avons vu auparavant à travers les extraits des romans, le passé est institué en acteur modalisé dans les récits et prend le rôle de l'anti-destinateur-sujet. Sa force déterminée par la modalité de /faire ne pas pouvoir faire/ affaiblit l'engagement des acteurs et rend difficile leur persévérance dans le cours de vie.

Le long de leur parcours, les actants-sujets sont souvent attaqués par ces forces qui les dépassent et les maintiennent à l'intérieur des frontières du malheur. Notamment, ils ont de la difficulté à rester dans le présent à cause des forces d'ordre rétrospectif qui envahissent leur instant présent. Pour ne pas rester sous l'emprise de ces forces, leur /pouvoir/ faible ne leur permet que de fuir. Autrement dit leur persévérance dans le cours de vie ne repose que sur un acte de fuite perpétuel. Alors qu'ils cherchent à résorber les tensions qui détériorent leur état pathémique dans ce processus de fuite, ils ne peuvent pas se coordonner dans le monde hostile.

- **L'identité vulnérable et fragile des personnages à la suite de la crise des origines**

A la suite des événements bouleversants qui occasionnent la crise des origines, les personnages subissent une perturbation identitaire correspondant à un effondrement intérieur au niveau pathémique et à un affaiblissement de leurs compétences cognitives et pragmatiques au niveau modal.

Le fait que ces événements perturbants sont survenus dans leur enfance empêche les sujets de reprendre plus tard une existence sereine et ordinaire. Leur dispositif identitaire qui est en train de se construire est entravé durablement. A un jeune âge où leurs préférences et les valeurs concernant la vie sont encore indéterminées, ils restent dépourvus de repères qui pourraient les orienter pour le reste de leur vie.

La perturbation identitaire des personnages se rapporte essentiellement à la perte de confiance en eux-mêmes. Dans leur enfance, les relations parentales conflictuelles, loin d'aider à construire et renforcer leur confiance, la diminuent considérablement. L'image négative de soi formée durant l'enfance problématique est renforcée par la ségrégation sociale qu'ils ont subie dans leur environnement. Ils n'arrivent pas à trouver la place parmi les autres, d'où l'un des éléments moteurs qui les pousse à errer.



Après avoir subi ces événements tragiques dont ils n'ont pas su gérer les conséquences, les personnages ne peuvent pas se faire confiance, ni ne savent comment le faire. Sous l'effet de la manipulation négative de leurs parents et de leur environnement, ils sont persuadés qu'ils sont insuffisants.

Actuellement, les personnages sont dotés par les /ne pas pouvoir/ et /ne pas savoir/ se faire confiance en soi. Ils ne se considèrent pas fiables pour faire des choix qui soient bons pour eux. En face des situations qui leur échappent, ils se trouvent plongés en plein doute et stagnent dans l'atmosphère étouffante de la méfiance. Leurs faiblesses sont ainsi déterminées aussi par le /ne pas pouvoir/ faire confiance aux autres. Ecrasés sous le poids de leurs incompétences supposées, en l'absence de repères, d'attaches et/ou de valeurs de tout ordre, affectif ou idéologique, ils ne s'interrogent même pas sur ce qu'ils veulent dans la vie, ou ce qu'ils peuvent réellement faire.

A cause de leur dispositif déterminé par le manque de confiance et d'estime de soi, la perception intime des sujets de leur propre efficacité et de leurs capacités est troublée ; ce qui nous permet de dire que leur identité est marquée par une impuissance et une imperfection. On observe chez eux le dépérissement des compétences de façon à ce qu'ils ne puissent pas exercer une autodirection dans leur cours de vie. Au niveau modal, ils sont ainsi dotés d'un /croire ne pas pouvoir faire/ dans la vie. Le découragement qu'ils ont à l'égard de leur propre efficacité provoque désintérêt et insuffisance, et cela dégrade considérablement leur motivation et leur persévérance dans les projets susceptibles de donner sens à leur vie.

Le dispositif identitaire des actants-sujets est donc caractérisé par un manque d'autonomie et de liberté individuelle. A cause de leur dispositif cognitif et affectif perturbé, ils ne se considèrent pas capables de choisir librement ce qu'ils feront parmi différentes possibilités. Dans un tel cas, s'adonner aux aléas de la vie leur semble comme la seule manière de continuer dans leur cours de vie.

Certes cette manière d'agir est loin de se présenter comme une manière sûre et sereine pour les personnages qui souhaitent continuer leur vie. Comme ils ne marchent jamais vers une direction précise et voulue, ils ne peuvent pas avancer au sens plein du terme. Bien qu'ils veuillent continuer, rien ne les motive si bien qu'on ne peut pas parler d'un mouvement droit et continu, mais d'un mouvement vague qui se dirige en tous les sens.

Ainsi pour eux le parcours d'errance est-il déterminé par un grand nombre de péripéties. Leur intentionnalité apparaît comme caractérisée par une grande dispersion et une faible intensité. Il ne s'agit pas d'un engagement précis à la recherche d'un but. Dans leur parcours erratique, ils sont mus soit par les aléas de la vie soit par le choix des autres en



raison de leur dispositif identitaire marqué par le manque d'autonomie et l'intentionnalité insuffisante.

Dans le roman *L'inaperçu*, ce passage illustre très bien l'incapacité de faire un choix chez le personnage. Quand Sabine propose à Pierre de travailler dans son magasin en tant que vendeur, il « ne parvient pas à se décider » (IN, p. 57). Il joue à pile ou face pour la réponse qu'il donnera à Sabine. Il ne lance même pas la pièce lui-même, il demande à un clochard de lancer et de lui dire sur quel côté elle va tomber. Voici comment la scène est décrite par le narrateur :

« Il se sent néanmoins soulagé, la décision, sortie en vrac de sa poche, mûrie très hâtivement dans les mains d'un inconnu encore plus démuni que lui, lancée dans le vide et tombée bien à plat sur l'asphalte, est prise. Il va "faire face". Et mieux vaut un arrêt du hasard, tout capricieux soit-il, qu'une résolution soi-disant circonspecte résultant de son jugement. » (IN, pp. 57-58).

A côté de cette incapacité de prendre l'initiative dans la vie, il se trouve un autre facteur qui renforce l'égaré des personnages : c'est le manque d'attachement aux autres.

- Troubles de l'attachement aux autres

Dans nos romans, l'absence d'attachement à quelqu'un est l'un des cas de figure qui rend les personnages désorientés. Les abandons, les pertes et les séparations successives qui marquent leur passé les laissent tout seuls dès le début de leur parcours de vie. Dans ce contexte, ils offrent le prototype des personnes solitaires traumatisées.

Laudes Marie, Magnus et Pierre sont tous envahis par un grand sentiment de solitude comme nous l'avons indiqué à plusieurs reprises. Dans la partie « III.2.1. Les anti-valeurs en tant que facteurs de ségrégation », nous nous sommes attardés sur cette figure de solitude que nous avons qualifiée d'anti-valeur. Pendant leur parcours, les personnages éprouvent toujours le besoin d'être rattachés à quelqu'un qui pourrait leur fournir le sentiment d'appartenance. En ce sens, nous pouvons indiquer que l'errance apparaît dans une large mesure comme le produit de cette expérience de solitude et d'une absence de lien aux autres.

En outre, comme nous l'avons déjà fait observer, les événements provoquant la crise fiduciaire traumatisent les personnages et les dotent des défaillances fortes dans leur dispositif identitaire, si bien qu'ils deviennent incapables de se construire facilement de nouveaux repères ou attaches pour pouvoir se retenir dans le monde et la vie. A cause de ces



défaillances, ils sont déterminés par une identité inadaptée (on pourrait aussi dire une altérité forte) qui occasionne la ségrégation sociale et/ou l'auto-ségrégation dans leur cours de vie. Leurs relations avec les autres se trouvent dégradées dès la crise des origines.

La désintégration sociale des actants qui relève de leurs états singuliers augmente les tensions de leur sentiment de solitude et elle les conduit à un parcours d'aliénation. L'errance des acteurs provient donc à la fois de leur incapacité à s'approprier un espace faute de lien social. Ils éprouvent des difficultés pour trouver un terrain commun avec les autres. La non appartenance à un espace est étroitement liée à la non appartenance à une communauté sociale.

Nous avons déjà observé que *Laudes Marie* se déplaçait continuellement notamment à cause de son sentiment de solitude très fort. Aucun lieu ne lui fournissait un attachement qui puisse la saisir. Dans ce roman, la solitude se manifeste comme un espace phénoménal englobant qui domine sur les espaces physiques. L'énoncé ci-dessous est significatif dans le sens où il dénote l'expérience intense du sentiment de non appartenance de l'héroïne.

« Je sentais obscurément que je n'avais nulle part ma place, que nulle part on n'avait ni n'aurait souci de moi. Amour de moi. Je n'étais qu'une passante poudrée à frimas, filant au ras des mur, au ras des jours, tellement insignifiante aux yeux des gens qu'il me semblait parfois ne même pas projeter d'ombre. » (CM, p. 143).

L'extrait souligne le manque de reconnaissance du personnage aux yeux des autres. Le manque d'intérêt et d'amour lié à son sentiment de solitude touche à la nature de son être et donc à son sentiment d'existence. Elle souffre d'une absence de lien d'ordre affectif (« amour, « souci ») qui pourrait rendre sa présence signifiante. Les expressions « je me sentais obscurément que... » et « il me semblait parfois ne même pas projeter d'ombre » traduisent nettement sa difficulté à donner sens et valeur à son existence.

Dans le roman *Magnus*, nous voyons également que c'est en établissant des liens avec les autres que le personnage s'efforce d'établir un nouvel ordre de vie, ce qui est équivalent d'un nouveau régime de présence pour soi-même, loin de l'aspect désagréable de son passé. Particulièrement les relations amoureuses qu'il a construites apparaissent exclusives dans le sens où il projette toutes ses attentes de soutien affectif et de reconnaissance sur les femmes qu'il aime. A cet égard, les femmes deviennent déterminantes dans son parcours en lui procurant de fortes attaches ; mais cet attachement est condamné à être temporaire à cause des conditions défavorables du monde hostile qui finit par rompre toute attache du personnage



à la femme aimée. En ce sens, May est la première actrice qui apparaît dans le roman avec ce rôle de « repère » et d'« attache », comme l'illustre clairement le passage suivant :

« Avec May, il a mené une vie si nomade qu'il n'avait au fond que cette femme comme lieu de repère et d'attache. » (MA, p. 154).

Comme nous l'avons déjà indiqué dans notre étude, la solitude est l'une des figures essentielles qui façonne les parcours erratiques des personnages, y compris celui de Magnus. Après la mort subite de May, le narrateur indique que « la solitude se resserre autour de Magnus, ou plutôt elle s'évase et se creuse » (MA, p. 138). Cet énoncé nous permet de voir la profondeur de son sentiment de solitude. Il n'a plus rien à quoi s'attacher aux Etats-Unis. Dans cet état fragile, « ses vieux démons » le réattaquent et le poussent à rentrer en Angleterre.

Les personnages qui constituent des repères pour Magnus ont plutôt pour fonction de le tenir dans le présent contre l'invasion du passé qui attaque continuellement son champ de présence. L'extrait ci-dessous nous montre cette fonction de May dont le décès laisse le personnage sans repères :

« May a choisi le vent, le vide pour tombeau, et ce vide se creuse autour de Magnus, le présent s'abîme dans le gouffre du ciel Magnus a l'impression d'être un lourd oiseau enlisé dans les airs, qui ne sait d'où il vient, ni surtout où il va. Celle qui lui a ouvert l'horizon et l'avais remis en chemin dans le sens du futur vient de disparaître. » (MA, pp. 134-135).

La mort de May signifie la disparition du présent et du futur pour Magnus. Le personnage, sans se retenir au présent ne peut pas avancer vers le futur. Son champ de présence est formé par le vide immense dans lequel il se perd. Le participe passé « enlisé » dans le sens de « s'enfoncer dans du sable mouvant, dans un sol sans consistance » (TLFI) est notamment significatif dans le sens où il souligne son état sans repères et son incapacité à progresser dans son cours de vie.

Dans le roman, une autre femme qui lie Magnus au présent et au futur est Peggy, « un rêve amoureux devenu pleine réalité » (MA, p. 203). Le narrateur indique que quand il est avec Peggy, « l'heure est au futur, nullement au passé et à ses fantômes » (MA, p. 203).



Quant au roman *l'Inaperçu*, les passages qui indiquent l'absence d'attache sont moins présents par rapport à deux autres romans, il y est quand même bien apparent que l'égaré de Pierre qui l'amène à faire un « tortueux "Tour de France" en solitaire » (IN, p. 55) relève de son état sans repère : « sans épouse ni compagne, sans enfant, sans fratrie, sans parents, morts prématurément, sans propriété, sans lieu d'attache particulier, ..., sans sans » (IN, p. 53).

Sans attaches, sans repères, Laudes Marie, Magnus et Pierre se placent dans un état inconsistant qui rend leur vie insignifiante. Leurs décisions, la direction de leur parcours leur indiffèrent. Ils laissent ainsi les circonstances extérieures à diriger leur parcours, d'où le premier facteur déterminant leur conduite aléatoire.

III.6.3.2. Attente de l'inattendu à la recherche du salut

Nous avons souligné à plusieurs reprises que les personnages de notre corpus apparaissent souvent comme le jouet d'une lourde fatalité, ce qui les pousse à agir selon les circonstances présentes. Pourtant il faut s'abstenir de les considérer comme des êtres absolument passifs. Il serait exagéré d'affirmer que ces personnages n'ont aucun impact sur le déroulement des événements tout au long de leur parcours. Même si ce n'est pas un choix tout à fait volontaire, dans certains moments de leur vie, ils choisissent consciemment le régime de présence aléatoire.

Les événements bouleversants répétitifs confrontent de façon brutale les personnages à l'aspect arbitraire et aléatoire du monde. Cependant il faut noter que ce monde aléatoire les place également devant l'infini du possible, même s'il apparaît plus hostile que bienveillant. Alors ils doivent opter pour une voie qui puisse les reconforter.

Les personnages qui ne peuvent pas avoir un bien-être cohérent, stable et durable, doivent inventer des solutions pour continuer à mener leur vie face aux aléas du monde. En ce sens, se laisser conduire par le hasard semble leur offrir un champ infini de pur potentiel, comprenant tous les possibles, dont chacun est susceptible de changer le cours de la vie d'une manière aussi bien positive que négative. Après tout, ce qui risque de les abattre pourrait aussi les aider à se reconstruire.

Le mode de présence des protagonistes et celui du *régime de l'accident* (pour reprendre la terminologie de Landowski) s'accordent bien dans le sens où les deux ressortissent de l'imperfection. Faute de /pouvoir/ agir en face d'un monde chaotique, les



sujets ont du mal à contrôler leur cours de vie. Ils n'ont pas un certain idéal, ni des modalités nécessaires pour le construire ou y parvenir. En l'absence d'une visée, leur parcours est dépourvu de toute manipulation stratégique et de toute forme programmatique de l'action.

Comme nous l'avons déjà observé, la trajectoire erratique des personnages se détermine essentiellement selon les événements bouleversants et la tentative de fuite des personnages en face de leurs tensions négatives. Ils éprouvent le besoin de partir pour s'éloigner des effets dispersifs imposés par les aléas ou les accidents de la vie. Comme il n'y a pas de direction précise à prendre, la destination est choisie par hasard. Dans ce cas, le hasard apparaît comme un actant contrôle qui détermine le parcours des personnages.

Dans *Chanson des Mal-aimants*, après l'abandon amoureux, Laudes Marie exprime la contingence de ses décisions de la manière suivante :

« L'envie de partir m'a reprise plus fortement que jamais. ... j'ai décidé de m'aventurer par-delà de mes frontières régionales. » (CM, p. 182).

Le besoin de fuite provoqué soit par les tensions conflictuelles du passé soit par celles des événements perturbateurs est un événement invariable dans le parcours des sujets. Les points de destination leur sont indifférents ; ce qui est important, c'est le changement de place.

« Je n'étais qu'une malvoyante atteinte de subites crises de berlue. Il me fallait partir pour tenter de me requinquer les yeux ailleurs. Je n'avais aucune idée de l'emplacement de cet ailleurs, mais habituée depuis ma naissance à dénicher des refuges in extremis, je me fiais à ma bonne étoile, si fantasque se soit-elle toujours montrée à mon égard. » (CM, p.162).

Dans l'extrait cité, les lexèmes « malvoyante » et « berlue » renvoient à l'affaiblissement dans la saisie de Laudes Marie provoqué par le poids des événements destructeurs. L'héroïne a des hallucinations de temps en temps et cela montre sa désadhérence avec le côté concret d'un monde hostile. Le mouvement qui permet l'élargissement du champ assure le renforcement de la saisie du foyer perceptif.

En outre, nous voyons encore une fois que la tension immanente qui met le sujet à la recherche d'un ailleurs ne relève pas d'un acte programmé d'avance : « Je n'avais aucune idée de l'emplacement de cet ailleurs ». Laudes Marie, en tant que sujet pathémique, est

dirigée par la contingence, et elle garde, malgré tout, la confiance en un destin qui lui est donné : « je me fiais à ma bonne étoile ».

La figure « bonne étoile » qui renvoie clairement à la « chance » est l'une des occurrences du hasard, et l'aspect « fantasque » qu'on a attribué à l'étoile souligne son caractère imprévisible et singulier. Le désir du changement (« j'aimais bien le changement » (CM, p. 140)) et les possibilités qu'offre le hasard (« cette amitié balbutiante a infléchi mon destin » (CM, p. 139)) convergent en ce sens.

Faute de moyen pour pouvoir mener une autre vie, la conduite aléatoire se montre comme un régime de présence que les personnages ont obligatoirement choisi au début de leur parcours. Mais avec le temps, nous voyons que cette même conduite aboutit à un régime de présence qu'ils ont choisi intentionnellement.

En face d'un monde chaotique, les personnages sont dépourvus d'une ferme capacité cognitive ou d'une motivation stimulante. Ils ne peuvent pas se créer de possibles planifiés et déterminés par anticipation pour leur avenir. Le monde qui les entoure n'est pas un espace où se mouvoir avec sécurité et confiance. Pour eux, il n'est pas question d'une gestion rationnelle du futur. Comme le hasard se manifeste dans un champ du possible qui n'est pas associé à un modèle rationnel ou intentionnel, ils s'abritent donc dans les possibilités du hasard qui sont différentes des possibilités de la mémoire et de la raison.

Donc, nous pouvons dire que c'est en adoptant le même régime de présence que le monde aléatoire que les personnages cherchent à y adhérer. Mais il est important de souligner que pour eux, il ne s'agit pas de se laisser abandonner entièrement à l'ordre chaotique du monde – ce qui pourrait conduire à une forme de nihilisme – il s'agit au contraire de chercher à saisir l'aspect favorable de cette même contingence. Cela leur apparaît comme la seule manière de se réconcilier avec la contingence du monde.

Dans les récits, les valences du hasard se conjuguent souvent avec celles du mouvement et de l'inconnu de l'ailleurs. On observe surtout la récurrence de la figure « ailleurs » qui stimule les curiosités et qui exacerbe les sensations des personnages. L'extrait ci-dessous du roman *Magnus* illustre bien la valorisation du déplacement et de l'ailleurs.

« Magnus aime ces périodes de désordre et d'incertitude qui précèdent les déménagements, le temps se désheure, l'espace familial est bouleversé, les habitudes bousculées. [...] Le lieu que l'on s'apprête à quitter se pare soudain du charme de la nostalgie tandis que croît la curiosité pour le nouveau pays où l'on va s'installer ; les



contraires s'entremêlent, le désir tourne entre l'ici et l'ailleurs, et le présent vibre dans une douce excitation, tendu entre le révolu et l'inconnu. » (MA, p. 202)

Ne pas se fixer dans un lieu et s'aventurer vers l'inconnu en maintenant vive l'attention du sujet assure une disponibilité au monde en chaque instant. A cet égard, le déplacement convient bien à Magnus qui désire vivre dans l'instant présent. Il est clair que l'incertain a un charme pour lui. Tirailé entre deux valeurs positives (pour la nostalgie du passé et pour la curiosité du futur), Magnus est un sujet tendu entre deux champs de perception et se délecte de cette identité tensive.

Voilà un autre passage qui dénote son mode de vivre préféré qui consiste à se déplacer sans se fixer une destination :

« Il n'a au fond pas envie de se réinstaller à Londres... même s'il ignore encore quand il repartira, et vers quelle destination. Il n'a pas ... une sagesse de sédentaire, mais on peut faire également du monde une maison d'étude, aussi zigzagante et en fragments soit cette étude. » (MA, p.150).

Dans l'extrait cité, la figure « maison d'étude » est particulièrement signifiante car elle met en évidence l'aspiration de Magnus pour acquérir des connaissances au cours de ses déplacements et de ses expériences. En ce sens, la modalité du /savoir/ apparaît comme une valeur modale que le sujet veut obtenir dans son parcours erratique. Nous pouvons dire que dans leur parcours erratique, au-delà de leur tentative de fuite et de leur état d'égaré, les personnages (surtout Magnus et Laudes Marie) agissent à la fois par la curiosité et par le désir de faire des expériences personnelles.

Dans les parties précédentes de notre étude, nous avons insisté sur le fait que dans leur parcours narratif, les personnages n'apparaissent pas comme étant à la recherche d'un objet de valeur précis qui puisse donner une orientation à leur cours de vie et les inciter à passer à l'acte au sens pragmatique, mais il faut noter qu'à la suite de nombreux événements marquant leur vie, ils mènent une quête de type cognitif qui prend la forme d'une attente de salut plus ou moins consciente.

Notamment pour Laudes Marie et Magnus, leur attitude aléatoire se transforme à la longue en une attente incertaine pour pouvoir se lancer ou être lancés dans un autre parcours que celui de la fuite, de la dégradation et de l'égaré. Au bout d'un long cheminement tissé de souffrance, ils ressentent une aspiration qui s'exprime comme le besoin d'aller vers quelque chose qui leur permettrait de réparer leur parcours syntagmatique perturbé et de restructurer



leur identité rompue : ce quelque chose les sauvera des forces saisissantes du passé et supprimera les obstacles inhibant leur persévérance. Faute de pouvoir déterminer ce quelque chose salvateur, leur rapport au monde est influencé par ce qu'ils attendent de l'imprévu. Ainsi s'agit-il pour eux d'une « attente de l'inattendu ».

Pendant leur parcours sinueux, envahis d'un profond sentiment d'incomplétude, les personnages essaient de comprendre le sens des choses dans la turbulence des événements chaotiques. Pour Magnus, la méconnaissance des origines est toujours au cœur de ses questionnements. Comme le note le narrateur, « L'énigme de sa naissance le tourmente » (MA, p. 222) et ceci, jusqu'à la fin du récit.

Quant à Laudes Marie, elle ne renonce jamais à s'interroger sur sa solitude dont elle est accablée en même temps qu'elle s'interroge sur l'état chaotique du monde. Le désordre identitaire fait de ces deux personnages, des sujets à la recherche d'un équilibre intérieur et les incite à trouver un sens pour définir ce qu'ils ont vécu comme expérience vitale.

Comme nous l'avons indiqué, la quête de ces deux personnages n'est pas une quête au sens strict du terme qui valoriserait l'action en vue de conquérir un « objet de valeur ». La leur est plutôt une quête du sens déterminée par un acte cognitif consistant à réfléchir sur la vie qui leur semble chaotique, ou à essayer de trouver les éléments manquants de leur passé. Leur quête prend souvent la forme d'une attente pleine de tension prospective, et tournée vers ce qui peut survenir. A cet égard, ce qui rend active la quête des sujets, ce n'est pas un acte pragmatique, mais un acte cognitif par lequel leur disposition apparaît comme prête à accueillir ce qui viendra de l'imprévu.

Dans la suite des récits, la quête de sens de Laudes Marie et de Magnus prend une allure mystique et spirituelle. Dans *Chanson des mal-aimants*, Laudes Marie exprime sa quête incertaine de cette manière : « J'ai toujours eu la fâcheuse manie de chercher midi en dehors du cadran des horloges » (CM, p.169). Le hasard lui semble en ce sens comme une source de curiosité et de mystère qui place son attente hors du temps et hors de l'espace. En outre, cet énoncé souligne encore une fois sa discordance par rapport à l'espace-temps réel du monde sensible.

Quant à Magnus, vers la fin de son parcours nous voyons clairement l'horizon de son attente qui reste indéfinie. Après la mort de Peggy, il est de nouveau déboussolé. Et en plus, il se sent responsable de la mort de celle-ci et cherche un lieu inconnu pour se retirer et faire son deuil : « Il part sans destination précise ; il lui suffit de savoir où il ne veut pas aller » (MA, p. 223). Pour s'éloigner des images du passé qui accumulent toutes les sensations dysphoriques relevant des déceptions familiales et de la douleur des êtres perdus, le



personnage se dirige vers l'inconnu et se réfugie dans un pays qui lui est étranger. En ce sens, le hasard devient pour lui un moyen de trouver ce qui lui manque et ce qu'il cherche.

« Il cherche un endroit neutre, et reculé, un lieu-clepsydre où laisser passer le temps, jusqu'à ce que son tour vienne. Le tour de quoi, il l'ignore, mais cette inconnnaissance est à présent la seule aventure qui vaille pour lui. Il va en France où il évite les grandes villes. Il fuit les foules, le bruit, toute compagnie... Magnus est étranger à ce pays, à son histoire, et cette ignorance lui convient. Il est venu laver son regard, le dépouiller de son trop plein d'images. Il n'est plus qu'un homme-ours désireux d'hiberner. » (MA, p. 224).

Dans l'extrait, nous observons deux types de tension opposées, l'une maléfique relevant des souvenirs du passé, des épreuves vécues, et l'autre bénéfique ressortissant de l'incognito du présent, des événements imprévisibles. La seule visée qui anime le personnage et qui porte une valeur (« seule aventure qui vaille pour lui ») concerne l'espace inconnu. Donc l'ouverture vers l'inconnu et vers le nouveau est axiologiquement valorisée par référence à une immanence saturée des tensions des vécus passés.

Magnus choisit un petit village en France juste parce qu'il est inconnu. Il ressent le besoin très fort d'être dans un lieu de silence et il y entre dans une « hibernation » qui dure plusieurs saisons. C'est un procès d'attente pendant lequel il laisse le temps faire son œuvre de décantation. Il laisse le temps « se décanter, jour après jour, heure par heure » (MA, p. 227) en espérant l'arrivée de quelque chose d'incertain, d'imprévu. Le « lieu-clepsydre » mesure l'écoulement du temps dans cette attente vague. Pendant cette période de renfermement, il s'efforce de cultiver sa patience et son endurance :

« C'est une activité semblable à celle de l'érosion, ou de la formation d'aiguilles de glace dans une grotte ; une activité qui exige une folie de patience, de concentration, de décapage de la pensée. De dénudement de soi. » (MA, p. 227).

Dans les premiers temps, le cheminement intérieur de Magnus n'aboutit à rien. Dans l'attente de l'inattendu, il passe ses jours à marcher. Il est toujours dans un état d'égaré, d'incertitude : « Son aire de déambulation décrit une sorte de grande étoile allongeant ses branches en zigzags » (MA, p. 227). La réclusion de Magnus qui se transforme en un travail intérieur ne donne pas résultat à ce moment-là. Vers la fin du récit, c'est dans ce même lieu mais au moyen d'une aide extérieure, celle d'un frère qu'il trouvera ce qu'il a attendu inconsciemment.



- De la quête du sens à la quête de soi

La quête du sens des personnages ne commence pas de façon bien précise du jour au lendemain. La récurrence des événements qui bouleversent leur existence provoque le déclic. Se sentir seul et perdu, être dépourvu d'attaches et de repères stimulent l'introspection chez eux.

Leur mode d'existence marqué par les manques, les incomplétudes et surtout par l'imperfection existentielle les conduit à cette quête qui revêt la forme d'une attente à visée réparatrice. Pendant cette attente réflexive, les personnages s'interrogent non seulement sur eux-mêmes et sur les autres, mais aussi sur l'instance divine. La quête du sens de la vie se conjugue avec une quête de découverte intérieure qui va jusqu'à explorer les ressources mystiques de l'âme. En ce sens, le cheminement vers le hasard et l'attente de l'inattendu se caractérisent également comme ayant un sens mystique-religieux dans les récits.

En ce qui concerne Pierre, le hasard lui offre un espace où il peut s'offrir des tentatives fortuites comme travailler dans le magasin de Sabine et construire des rapports avec les membres de sa famille. Cependant on ne peut parler pour Pierre d'une attente absolue de l'inattendu comme dans le cas de Magnus et de Laudes Marie.

Il s'agit quand même pour lui aussi d'une quête de salut à travers un cheminement intérieur vers la fin du roman. Au bout de huit ans passés à l'hôpital, il se lance lui aussi dans un questionnement intérieur jusqu'à ce que « de nouvelles connexions s'établissent dans son cerveau sur les ruines des anciennes » (IN, p. 238).

« Dans son somnambulisme apparent, il se livrait en fait à une activité continue, intense : il réinsufflait vie à sa mémoire, il acérait sa conscience, fourbissait sa lucidité et son discernement, il décapait son cœur. Il œuvrait à sa délivrance, à l'élargissement de son esprit. » (IN, p. 239)

Pour tous les personnages, vers la fin de leur parcours, il s'agit d'une attente plutôt réflexive dans le but d'une réparation et d'une reprise de soi. Restés à l'écart du monde et seuls, ils feront preuve d'une sagesse qui pourra enfin réparer leur blessure intérieure. Et à la fin des récits, vivant une expérience différente, la vie de chacun aboutira à un nouveau régime de présence qui les conduira vers la réconciliation avec eux-mêmes et avec le monde.



Donc, nous pouvons avancer que le parcours d'errance des personnages qui se construit autour de leurs failles est doublé d'une errance spirituelle. A cet égard, l'errance représente aussi bien une quête de soi qu'une perte de soi. L'être au monde des sujets qui s'inscrit dans un mouvement aléatoire permet la découverte et le progrès de la conscience, et cela se réalise surtout par le biais des rencontres avec les autres. La partie suivante de notre étude a pour objet d'étudier ces rencontres qui font aussi partie intégrante de leur cheminement identitaire.

III.6.4. L'échange affectif et la conduite éthique

Dans les romans de notre corpus, le motif de l'errance apparaît tout d'abord comme un besoin de fuite pour les personnages qui évitent la confrontation avec leurs difficultés profondes. Mais peu à peu, nous voyons apparaître, mêlés aux déplacements erratiques des personnages, certains éléments relatifs aux rencontres imprévues avec les autres, à l'exploration de l'inconnu, et à l'engagement dans une quête de soi. Pour les sujets, la conduite aléatoire devient en ce sens un moyen de s'ouvrir au monde et aux autres. Ils sont caractérisés par une disponibilité à l'inattendu et à l'imprévu, et cela leur permet d'étendre leurs rapports avec la vie et les autres. Donc, l'errance en tant que forme de vie englobante permet de construire une autre forme de vie que nous avons nommée « l'échange affectif et la conduite éthique ».

Dans nos analyses précédentes, nous avons examiné en détail la ségrégation et l'auto-ségrégation des personnages qui les poussent dans une position de retrait de l'échange social. Comme nous l'avons déjà observé, dans leur passé, plusieurs événements rendent très difficiles leurs relations avec les autres, et notamment leur participation au lien social et aux activités qui relèvent de ce lien social. L'errance dans les relations, le sentiment d'être piégés dans leur passé et l'enfermement en soi-même sont apparus dans les récits comme les cas de figure mettant en évidence leur désintégration sociale. Nous avons également vu que nos personnages sont sans attaches dans leur vie et ils en cherchent une désespérément, et cela les incite à se retrouver et/ou s'inventer des autres au cours de leur parcours erratique.

Comme nous l'avons indiqué dans les parties précédentes de notre étude, les récits sont marqués par l'ordre aléatoire et chaotique du monde, et cela affecte profondément l'itinéraire de nos personnages et leurs rapports avec les autres. Les aléas de la vie de type destructeur qui perturbent continuellement le parcours des sujets ne se manifestent pas comme des contre-programmes en face desquels ils peuvent entrer en conflit. Les sujets n'ont



pas de /pouvoir/ contre ces forces hostiles qui les dépassent (les idéologies sinistres, maladie, morts, etc.), et leur modalisation est déterminée par le /devoir-subir/. En face de ces obstacles qui les empêchent de persévérer dans leur cours de vie, les personnages apparaissent sous le rôle de « victime » des dégâts. Sous l'influence de ces forces dispersives, ils ne peuvent pas quitter la position d'observateur désespéré pour devenir opérateur de leur vie. Comme ils ne savent pas comment supporter la saturation oppressante de ces forces, ils fuient. Dans un tel cas, comme l'indique J. Fontanille, « l'action n'a alors de sens que si elle permet de fuir le champ de présence saturé, ou de le recomposer en faisant alors un tri entre les objets et entre les valeurs ». ²²⁷

Comme nous l'avons déterminé dans la partie de notre étude intitulée « III.6.1. Fuite : la présence envahissante des forces antagonistes dans le champ de présence des sujets », la longue période pendant laquelle les personnages errent d'un lieu à l'autre correspond à ce que J. Fontanille caractérise sous le nom de « récits de plénitude ». Mais, d'un autre côté, dans la suite des récits, nous observons également les caractéristiques des « récits de tri axiologique » qui se montrent comme la sous-catégorie des récits de plénitude.

Laudes Marie, Magnus et Pierre, ce sont des personnages en fuite dans un état d'égarement, mais ils se livrent aussi à des tentatives de « recomposition sélective » au cours de leurs déplacements continuels. Les obstacles qu'ils ont rencontrés et le poids des épreuves qu'ils ont dû subir les amènent à construire à long terme un programme du tri axiologique par rapport aux valeurs esthétiques et notamment éthiques. Les épreuves qu'ils ont subies renforcent à la longue leur /devoir-être/ dans la vie ainsi qu'elles les dotent d'une sensibilité intense vis-à-vis de la vulnérabilité des Autres.

Les personnages se construisent un sentiment d'altérité à l'égard de la communauté sociale avec laquelle ils ne présentent que des traits distinctifs. Une telle situation les incite à se rapprocher des Autres qui sont leurs semblables en matière de vulnérabilité. Faute de conformité et d'identification au groupe de référence, les sujets ne peuvent pas réaliser l'adhésion aux valeurs de ce groupe. Le décrochage des activités relevant du lien social est récompensé par un surinvestissement dans les valeurs esthétiques et surtout éthiques. En face d'un monde aléatoire où le mal domine sur la vie de tout un chacun, les sujets assument un rôle passionnel et une identité éthique dans les récits.

Les romans de notre corpus accordent une part importante à la présence de l'Autre à travers les rencontres imprévisibles qui surviennent dans le parcours des personnages, et cela nous ramène à la dialectique identité/altérité et à la dimension éthique développée dans la

²²⁷ *Ibid.* p.117.



partie théorico-méthodologique de notre étude. En ce sens, dans cette partie de notre étude, nous nous aidons notamment des réflexions sémiotiques et phénoménologiques portant sur l'altérité et l'éthique.

III.6.4.1. Les rencontres avec les Autres

Chanson des mal-aimants, *Magnus et l'Inaperçu* sont des romans où les parcours des personnages principaux sont marqués par une succession d'errances et de rencontres. Chaque fois qu'ils croisent un autre, un mini-roman s'intègre dans les romans. Chacune de ces rencontres déterminées soit par un échange affectif soit par une conduite éthique ouvre aux personnages une nouvelle voie en influant sur leur manière d'être au monde.

Par le biais des relations intersubjectives, les sujets passent de la passivité réceptive (en face des forces antagonistes du passé et du monde hostile) à un régime de l'échange en termes d'interaction où ils reconnaissent les Autres comme leurs semblables. Alors qu'ils transforment d'une façon favorable la manière d'être des Autres, ils trouvent aussi de nouvelles valeurs susceptibles de modifier leur propre mode de présence.

Les rapports avec les Autres se montrent notamment significatifs dans le sens où ils mettent en évidence l'importance de l'altérité extérieure dans la reconstitution de l'identité des actants-sujets. Vers la fin des romans, ces rencontres fortuites engendrent des possibilités de recommencement et d'orientation dans la quête intérieure des sujets. Nous nous proposons donc d'examiner à travers les extraits des romans l'influence qu'ont exercé les Autres dans les parcours de nos personnages.

Dans *Chanson des mal-aimants*, Laudes Marie recueillie à sa naissance par les religieuses, passe d'une famille adoptive à l'autre, sans jamais trouver une famille précise. Elle éprouve au fond d'elle-même une solitude profonde pendant tout son parcours de vie, mais d'autre part, en exerçant les différents métiers, elle participe toujours à la vie des Autres et elle entre en contact avec toutes les couches sociales.

L'héroïne reçoit une éducation religieuse dans le couvent où elle a passé sa petite enfance. Les années passées avec les sœurs, ce qu'elle a appris auprès d'elles marquent tout le reste de son parcours de vie.



« Je leur dois beaucoup : le goût du silence et de la contemplation, une faiblesse pour le latin de sacristie, une profonde affection pour l'univers féminin, folie incluse. » (CM, p. 24).

Tout au long du roman, Laudes Marie apparaît au niveau thématique comme une personne silencieuse et observatrice. Elle a une relation intime avec Dieu même si de temps en temps elle vit des contradictions concernant sa croyance. Le sentiment de compassion qui constitue un rôle pathémique pour le sujet est particulièrement déterminant pour son dispositif identitaire. Elle éprouve toujours une tendresse, une profonde sensibilité pour les Autres, notamment pour les femmes malheureuses.

Jusqu'à 5 ans, Laudes Marie est censée être une enfant « paisible » et « docile » (CM, p. 19). Elle obéit aux règles du couvent, elle se comporte conformément à la programmation proposée par les religieuses jusqu'au jour où elle vole la statuette de l'enfant Jésus dans la crèche. C'est le temps de guerre. Laudes Marie, enfant de cinq ans, entend parler des persécutions des Juifs. Elle pense à sa façon qu'il faut sauver l'enfant Jésus, elle le vole et le cache. L'extrait ci-dessous nous montre l'acte naïf du personnage et sa raison d'agir dans cet acte.

« J'étais une enfant, pas bien plus grande que le Jésus de la crèche. [...] On a des élans de solidarité à cet âge, naïfs et immédiats. Voilà pourquoi j'ai fauché la statuette ... J'avais pris soin de l'envelopper dans un morceau de lainage et de lui donner un berceau semblable à celui qui avait été le mien. Comme ce n'était pas la saison des framboises, je m'étais rabattue sur un cageot de pommes. [...] Je ne doutais pas que cette odeur suffirait à reconforter l'Enfant, à le consoler dans sa solitude, à l'éclairer et à le réchauffer en secret, et même à le nourrir. [...] Et puis, me disais-je alors, ma bonne mère avait agi pareil avec moi, à ma naissance, c'était pour me sauver d'un terrible danger qu'elle s'était séparée de moi... Je me devais de l'imiter, de me montrer à sa hauteur maternelle. » (CM, pp. 20-21).

A sa naissance, Laudes Marie est abandonnée par sa mère dans un cageot contenant des framboises. A cinq ans, elle est convaincue qu'elle l'a fait pour son bien. Elle établit donc un rapport d'identification entre elle-même, sa mère et l'enfant Jésus. Il s'agit d'un contrat empathique entre eux trois qui relève de l'imaginaire et de la compassion de la petite fille.

On assiste dans ce roman encore une fois à un contrat imaginaire entre l'actant-sujet et les simulacres qu'il a construits. En partant de ses propres expériences vécues, Laudes Marie veut aider l'enfant Jésus, le protéger contre les méchants. L'héroïne éprouve un



sentiment de responsabilité envers lui et cette attitude basée sur une visée éthique la constitue comme un sujet moral.

Dans le discours de la narratrice, le groupe nominal « élans de solidarité » montre le lien sensible entre elle et l'enfant Jésus. Les adjectifs « naïfs » et « immédiats » mettent en évidence le désintéressement et l'inhérence forte du sujet dans cette relation éthique. Dans sa visée consistant à « reconforter l'enfant, à le consoler dans sa solitude, à l'éclairer et à le réchauffer en secret, et même à le nourrir », nous observons que les valeurs du sujet sont déterminées par rapport à l'enfant Jésus, pour son bien. La question axiologique concerne directement le bien pour l'Autre comme pour soi-même.

Pourtant le comportement naïf de Laudes Marie a une mauvaise conséquence qui influence le déroulement de son itinéraire. Elle est chassée du couvent, et ainsi commence le processus qui l'entraînera d'une place à l'autre.

Dans la suite de son parcours, Laudes Marie continue à développer des relations intersubjectives avec les Autres. Dans un manoir où elle s'occupe des travaux de ménage pendant huit ans, elle finit par découvrir les secrets de ses habitants. La Baronne Elvire Fontelauze d'Engrâce, propriétaire du manoir, est une mère blessée par les sorts tragiques de ses deux enfants. Son fils, Geoffroy, jaloux de sa sœur Agdé, et de la carrière de cantatrice de celle-ci, veut faire obstacle à son bonheur et à la suite d'un piège méchamment préparé, il cause sa mort. Happé ensuite par un remords, Geoffroy tente de se suicider, mais il reste paralysé avant de trouver la mort.

A travers les documents intimes de la famille, Laudes Marie découvre la tragédie familiale et elle établit avec la baronne et sa sœur défunte Agdé une relation de proximité fondée sur la compassion. Elle se sent très proche d'Agdé quoiqu'elle ne l'ait jamais rencontrée.

« Les souvenirs accumulés au cours des huit années vécues dans cette demeure se bousculaient en grand désordre dans mon esprit. Je pensais à la baronne, et plus encore à sa fille Agdé que je n'avais pourtant jamais rencontrée. Mais il y a des rencontres qui se font en temps décalés, dans un espace parallèle du cœur. Agdé a été mon amie la plus proche et la plus secrète qu'il ne m'ait jamais été donné d'avoir. » (CM, p. 108).

L'extrait ci-dessus relate le dernier jour que Laudes Marie a passé dans le manoir. Sa conscience est submergée par les souvenirs des événements vécus, et leur intensité perceptive provoque une agitation au niveau cognitif. Tandis qu'un désordre domine sur la conscience du personnage, le syntagme verbal « des rencontres qui se font en temps décalés,



dans un espace parallèle du cœur » dénote la netteté dans l'immanence sensible du sujet qui décrit ses sentiments envers Agdé. Nous voyons que la relation compassionnelle s'actualise au-delà du temps et d'espace réels, et cela montre la force du lien que Laudes Marie a établi avec Agdé, bien qu'elle soit un actant virtuel.

Laudes Marie termine sa dernière mission dans le manoir en accompagnant la baronne au moment de sa mort. La vieille femme passe ses derniers moments en articulant les paroles d'une lettre imaginaire qu'elle avait écrite à sa fille. Laudes Marie ne la laisse pas seule dans son jeu, et elle l'aide à rassembler ses dernières paroles adressées à sa fille aimée. C'est grâce à son aide que la baronne réussit à se réconcilier avec sa fille défunte.

« Regardez Laudes, là sur le mur... Mais si, a-t-elle insisté, il y a une lettre. ... Aidez-moi à la lire, ma vue est si mauvaise. Comme je ne réagissais pas, elle s'est mise toute seule à déchiffrer la lettre invisible. "Ma chère fille, chère Agnès..." [...] Cette lecture-écriture tâtonnante a duré longtemps, et s'est renouvelée plusieurs fois. Dès la deuxième, je suis entrée dans le jeu, j'avais compris l'intention de la vieille femme orpheline de ses deux enfants, soucieuse de réconcilier la sœur et le frère dans la mort avant d'aller les rejoindre. [...] j'ai pris doucement ses mains dans les miennes ; je l'ai accompagnée dans la récitation de sa lettre que je connaissais par cœur. Je l'ai répétée plusieurs fois ... comme une litanie. Puis j'ai posé mon front contre ses genoux et j'ai pleuré pour la première fois depuis des années. » (CM, pp. 105-106).

Le passage cité nous montre comment la relation intersubjective entre les deux personnages se transforme en une expérience éthique. Laudes Marie accompagne la baronne dans ses derniers instants de vie et l'aide à compléter ses dernières paroles. Nous pouvons dire qu'elle répond à l'« appel » (pour employer le vocabulaire de Levinas) de la baronne en se comportant par le sentiment de responsabilité et elle perpétue son rôle du sujet éthique.

Le faire pragmatique du sujet met en évidence ses comportements affectueux envers la baronne : « j'ai pris doucement ses mains dans les miennes ... j'ai posé mon front contre ses genoux ». Le fait qu'elle a pleuré pour la première fois depuis des années montre l'effet libérateur de cet acte sur elle. Les larmes sont le signe d'un soulagement après une accumulation de tensions dans le corps.

Après son départ du manoir, Laudes Marie trouve un travail dans un hôtel en tant que femme de ménage. En travaillant, elle fait la connaissance des clients de l'hôtel. Parmi la clientèle, Monsieur Robert, un représentant d'une maison de jouets lui offre quelques articles parmi lesquels se trouve un masque de Marilyn Monroe. Ce dernier apparaît dans le discours comme un objet animant la réflexion et la sensation du sujet.



« J'ai enfilé le masque de la langoureuse Marilyn, et là j'ai été troublée. Ce minois de poupée en carton peinturluré ... avait quelque chose à la fois de vorace et de pathétique, de voluptueux et de morbide. » (CM, p. 119).

Laudes Marie observe attentivement le masque de Marilyn Monroe qui suscite en elle diverses impressions. D'abord, elle ne peut pas « se familiariser » (CM, p. 119) avec le masque, mais quelques jours plus tard, elle apprend la nouvelle de la mort de Monroe, et cela anéantit la distance entre elle et cette figure médiatique.

« Et soudain j'ai éprouvé une pitié confuse pour cette fille dont en fait j'ignorais presque tout, sinon qu'elle avait vécu en femme-enfant fatale dans un univers situé à des années-lumière du mien. J'aurais voulu pouvoir l'aider, l'accompagner au bout de chemin dans l'inconnu où elle s'était exilée... je ressentais de la pitié et du souci. » (CM, pp. 119-120).

Laudes Marie éprouve la « pitié », le « souci » envers cette « femme-enfant fatale ». Elle veut l'aider, la reconforter dans son voyage vers l'au-delà. Elle se sent responsable d'elle bien qu'elle ne l'ait pas connue à fond. Le lien sentimental avec l'Autre l'emporte sur la conscience réflexive du sujet. Du point de vue de ses comportements dans la dimension affective, le « souci » montre l'inquiétude du sujet en face de l'Autre. Ainsi se manifeste dans le récit la posture éthique du sujet face à l'Autre que Levinas détermine comme « inquiétude ». L'expression « un univers situé à des années-lumière du mien » en soulignant le grand écart entre les univers de deux femmes révèle la force du lien éthique qui relie Laudes Marie à Marilyn Monroe.

La suite du discours est également significative car le souci d'Autrui éveillé chez le sujet s'étend d'abord vers une communauté plus large, ensuite se transforme en un souci de soi.

« C'était le destin des nouveaux défunts qui me tourmentait : comment franchit-on le pas vers l'au-delà... ? Est-on encore soumis à la peur, à la souffrance ? C'était en vérité mon propre destin à venir qui me tracassait. » (CM, p. 120).

En partant d'une réflexion concernant les Autres, Laudes Marie fait un retour à soi-même. Elle se soucie de sa propre mort. Donc, Marilyn Monroe et d'autres nouveaux défunts apparaissent comme des intermédiaires qui amènent le sujet à une réflexion de soi.



Le prochain arrêt de Laudes Marie est un bistrot de gare où elle travaille comme serveuse. Son patron est un fan d'Edith Piaf et du matin au soir il diffuse les chansons de Piaf dans le bistrot. En les écoutant, elle est profondément influencée par la voix de Piaf.

« Loin de m'en flanquer une indigestion, ce bain sonore, ou plutôt ce torrent vocal, m'a filé le virus. De cette voix vibrante, j'ai fait mon amie, mon alliée ; elle m'accompagnait pendant mes heures de service, me secouait quand la morosité me gagnait. Elle me tenait chaud ... comme le corps d'un animal familier. [...] Un corps intensément vivant qui se couchait contre mon flanc, haletait dans mon cou... Une amie, vraiment magnifique braque et généreuse. » (CM, p. 170)

Le rapport sensible de Laudes Marie à la voix d'Edith Piaf porte une dimension particulièrement esthétique. La voix de Piaf influence l'héroïne, la transporte dans un autre état sensible. Le sujet éprouve la présence de la voix sur le plan corporel intériorisé.

Le syntagme verbal « m'a filé le virus » qui marque un lien de transmission entre les deux actants nous fait penser à un autre régime d'interaction proposé par Eric Landowski sous le nom de « contagion » ou « ajustement ». C'est un régime de sens qui met en évidence « le partage intersubjectif et immédiat des affects du corps et de l'âme »²²⁸ entre les actants. Cette interaction sensible qui peut se réaliser aussi bien entre les gens qu'entre les gens et les choses est exprimée clairement dans le discours de la narratrice, comme nous le montre ce rapprochement entre la voix de Piaf et elle-même.

La voix de la cantatrice tire Laudes Marie d'un état accablé en éveillant chez elle l'énergie. La voix elle-même se transforme aussi en un corps d'animal en prenant un nouveau sens et un gain de valeur de la part du sujet. Les deux actants s'ajustent mutuellement en se transformant dans un rapport esthétique.

Dans la suite de son discours, la narratrice arrive à une déduction en partant de ses expériences relationnelles avec les Autres. Elle souligne l'intérêt qu'elle éprouve envers ces femmes défuntées dans son parcours existentiel.

« J'avais le chic de me lier d'amitié avec des voix, des sourires et des larmes de femmes défuntées. Comme quoi la mort n'empêche rien. » (CM, p. 170).

²²⁸ Eric Landowski, « En deçà ou au-delà des stratégies, Présences contagieuses », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 83, 2002, Limoges, Pulim, p. 34.



La portée actantielle et temporelle du lien sensible que Laudes Marie établit avec les Autres est considérable du point de vue de la valeur éthique. Elle ne rencontre jamais ces autres femmes, elle n'est même pas contemporaine avec certaines, mais elle entretient quand même des rapports sensibles avec elles autour d'une souffrance à partager. Il s'agit d'un lien qui dépasse son temps, un lien dont la vigueur s'étend au temps de l'Autre, au-delà de la vie.

D'autre part, dans son parcours, Laudes Marie continue à établir des relations intimes avec les personnages vivants. L'un d'entre eux est Philomène Tuttu, auprès de laquelle elle travaille comme dame de compagnie. Elle fait son ménage, l'accompagne au marché, lui fait la lecture. A la longue, Laudes Marie reste avec elle au-delà de ses heures de service et les deux femmes se rapprochent l'une de l'autre, comme l'illustre bien l'extrait ci-dessous.

« Nos différences d'âge et de statut social ont fini par s'effacer complètement ; nous étions deux complices anachroniques, toujours par monts et par vaux littéraires à la clarté d'une lampe. Nous étions deux amies, par monts et merveilles de l'imaginaire. »
(CM, p. 190).

Laudes Marie entretient encore une fois un rapport de proximité avec un Autre. Cette fois-ci, la littérature est un moyen qui unit les deux femmes en les rapprochant l'une de l'autre, c'est un lieu de partage où leurs altérités s'effacent. Sur le plan esthétique se forme un rapport de réciprocité sous le régime d'ajustement.

Dans l'extrait, l'émergence du sens relève des rapports de coprésence sensible entre les deux actants. Ils entretiennent une dynamique interactionnelle à travers l'acte de lecture. Leur rapport d'interaction prend la forme d'un ajustement réciproque : « Nos différences d'âge et de statut social ont fini par s'effacer complètement ». Il s'agit d'une manière d'être commune relevant d'un principe de sensibilité.

Il est important de souligner que les expériences que Laudes Marie a faites auprès des Autres provoquent continuellement des changements dans son champ de présence. D'une rencontre à l'autre sa façon de sentir varie. L'extrait illustre l'une de ces transformations qui se réalise auprès de Philomène.

« Frédéric avait porté à incandescence la rage et la douleur levées en moi dans l'enfance ... qui couvaient depuis l'origine. Et si auprès de Philomène je réapprenais la douceur de l'affection, je n'en gardais pas moins ce courroux tapi au fond de mes entrailles. »
(CM, p. 188).



Laudes Marie se trouve transformée par Philomène au cours de leur relation reposant sur la sensibilité. La présence de la vieille dame influence bien l'état d'âme du sujet qui souffre à la suite de l'abandon de son amant Frédéric. Le terme « affection » montre l'attachement intime qu'éprouve la narratrice pour elle. Entre les deux femmes, se réalise donc une intersubjectivité ouverte à l'échange affectif et au don réciproque.

Dans la suite du roman, Philomène est atrocement assassinée chez elle par deux agresseurs, et Laudes Marie, secouée par la douleur de la mort de son amie, traverse une crise nerveuse. Elle est transportée dans un hôpital. Pendant les premiers jours de son hospitalisation, sous l'influence de la crise, elle a une vision dans laquelle une vieille femme lui demande de l'eau.

« Une vision s'est interposée entre la mort et moi. [...] La vieille femme, restée toute bossue d'avoir longuement soufflé au ras du sol, déambulait à pas minuscules et hésitants. "J'ai soif ! ..." soupirait-elle. ... j'ai plongé mes mains vers la Terre pour y puiser un peu d'eau ; je n'ai recueilli que quelques reflets bleus. La vieille s'est approchée de moi. ... Elle a essayé de boire au creux de mes paumes ; mais ses lèvres sont restées sèches, craquelées de soif... » (CM, pp. 195-198).

Dans la vision de Laudes Marie, la vieille femme apparaît clairement comme un Autre qui l'attire dans une relation éthique. La phrase « J'ai soif » est un appel à la responsabilité. Laudes Marie, en lui offrant de l'eau, lui répond et elle se constitue encore une fois comme un sujet éthique. Le visage de la vieille femme est familier à Laudes Marie. Après un court moment de réflexion, elle se rappelle où elle l'a vu.

« Et soudain j'ai su où je l'avais vu, ce visage tout à la fois hagard et méditant au bord extrême de l'impensable, saturé de douleur, de fatigue, de silence, et si nu dans sa solitude : dans les journaux, des dizaines et des dizaines de fois au cours de ces dernières années. Visage de cette vieille Vietnamiennne... après un bombardement. Visage de cette Angolaise rescapée d'un massacre. [...] Visage de ces jeunes mères du Sahel ... serrant contre leurs seins vidés, fripés, leur bébé mort de faim. [...] Visage de cette Kurde, de cette Libanaise, de cette Sud-Africaine, de cette Salvadorienne [...] Toutes ayant perdu leur raison d'exister, le goût de la vie, jusqu'au plus petit grain de lumière dans leur cœur, au plus infime souffle dans leur âme. » (CM, pp. 198-199).

Le visage de la vieille femme est celui de toutes les femmes souffrantes dans le monde entier. La figure du « visage » utilisée avec insistance nous rappelle encore une fois la philosophie lévinassienne dans laquelle le « visage » est l'apparaître d'Autrui qui appelle le



Moi à la responsabilité. Nous pouvons dire que le visage de la vieille femme représente l'appel de toutes les femmes souffrantes, leur appel à l'aide et à la responsabilité. Et Laudes Marie dont l'identité est déterminée par la posture éthique est toujours prête à leur répondre.

Dans le roman, l'héroïne se montre toujours comme un personnage sensible aux souffrances des femmes. Cette particularité apparaît distinctement dans la vision qu'elle a eue à l'hôpital. Les femmes dont les visages surgissent dans sa vision sont celles qui prennent place dans les journaux avec leurs tragédies. Ces femmes avaient eu leur place dans l'inconscient de Laudes Marie aussi ; et lors de sa vision onirique, elles émergent toutes ensemble. La relation éthique s'actualise cette fois à travers la vision inférieure de l'actant.

Après un séjour de deux mois à l'hôpital, Laudes Marie se rétablit et commence à travailler auprès d'un écrivain, Bruno-Pierre Estampal. Elle s'y occupe du ménage et du secrétariat. Elle est embauchée notamment pour son expérience de lectrice qu'elle a acquise auprès de Philomène, car le patron lui demande de faire la lecture à voix haute.

Chez Estempal, Laudes Marie rencontre Gabriel, le frère de l'écrivain et apprend son histoire douloureuse. C'est un homme qui est à la fois un arriéré mental et un orphelin abandonné par sa mère. Gabriel souffre de l'absence de sa mère car il n'a pas pu se réconcilier avec elle avant qu'elle soit morte. Quand la narratrice voit Gabriel monologuer avec sa mère en face de son masque mortuaire, elle l'aide à communiquer avec sa mère défunte en jouant son rôle.

« Je lui ai parlé, au nom de sa mère. J'ai prêté ma voix à l'âme mutique de la morte, j'ai dit au vieil orphelin les paroles qu'il rêvait d'entendre et à la fin je lui ai annoncé qu'à présent je reposais en paix, grâce à lui. Qu'il m'avait permis d'accéder à la lumière, pas celle d'une lampe, mais celle du cœur, et que mon visage de morte attardé sur la terre venait de se dissoudre dans cette lumière filiale. [...] Il m'avait libérée, j'allais enfin pouvoir reposer dans l'invisible. Tous les deux, nous étions délivrés. Délivrés et réconciliés, réunis dans la paix du silence. Tout était pardonné. » (CM, p. 219).

« J'ai parlé longuement, sans réfléchir, sans trop savoir d'où je parlais, depuis quelle zone ombreuse de mon imagination et de mon intuition soudain éclairée par la compassion, et la révolte. Car l'une et l'autre vibraient en moi à l'unisson, me dictant chaque mot, chaque geste. Et le plus étonnant c'est que ma voix, tout le temps qu'a duré ce dialogue, s'est adoucie, allégée, prenant des inflexions presque mélodieuses. [...] Et la prière qui s'était cassée au sortir de ma propre enfance m'est remontée furtivement aux lèvres. « Reste avec nous, Seigneur, le soir tombe » ». (CM, pp. 220-221).



L'extrait ci-dessus porte des éléments significatifs à l'égard de la conduite éthique de Laudes Marie. Nous voyons clairement qu'elle se met en acte éthique au niveau de sensibilité. Son comportement ne relève pas d'un raisonnement conscient. Elle n'a pas de /savoir/ sur ce qu'elle a fait. « J'ai parlé longuement, sans réfléchir, sans trop savoir d'où je parlais... ».

C'est à ce point que nous voudrions rappeler la raison inverse entre l'acte éthique et la modalisation que nous avons abordée dans la partie de notre étude « II.4. Identité sous un angle éthique sémiotisé ». Conformément à cette conception, nous observons que l'acte éthique de Laudes Marie se réalise avec le minimum de modalisation. Il ne s'agit pas d'une configuration qui dénote l'investissement de l'actant par les conditions modales telles que /savoir/, /vouloir/ ou /devoir/, ces dernières étant considérées comme susceptibles de compromettre l'inhérence entre l'acte et l'opérateur. Donc le fait que l'actant-sujet n'a pas de savoir ni de contrôle de ce qu'elle a fait montre son inhérence forte à son acte.

La seule modalité de l'actant, le /pouvoir-faire/, qui permet de réaliser l'acte éthique ne tient qu'à la réunion des tensions de deux types de sensibilité : la sensibilité intérieure qu'elle a approfondie depuis son enfance tourmentée, et la sensibilité éveillée par la souffrance d'Autrui. Il s'agit d'une « intuition » sensible qui souligne l'immédiateté entre l'acte et l'actant, et cela précise la valeur de l'acte éthique.

Vers la fin du roman, Laudes Marie décide de retourner dans les Pyrénées où elle a grandi. Elle y rencontre Martin, son ancien amant. Il a vieilli et il est gravement malade. Martin devient un Autre qui l'invite à une relation éthique. Il souffre trop à cause de sa maladie incurable et il désire du fond du cœur quitter ce monde sans laisser de trace. Il demande l'aide de Laudes Marie pour réaliser son projet de mettre fin à sa vie. Même si elle hésite d'abord, elle décide enfin d'accomplir son désir.

« Comme il savait sa mort prochaine, il désirait l'affronter ailleurs que dans un lit d'hôpital... , il refusait d'être inhumé, ou incinéré. [...] Il avait besoin de ma collaboration pour mourir comme il le souhaitait. [...] J'ai compris ... que, quoi que je dise, je ne parviendrais pas à l'en dissuader. Et, malgré l'horreur que m'inspirait son projet, j'ai accepté. C'était son choix, son vœu ultime. J'étais l'unique personne qui pouvait l'aider, et en qui il avait confiance. » (CM, pp. 253-254).

L'extrait ci-dessus attire l'attention sur ce en quoi Laudes Marie représente les caractéristiques du sujet éthique lévinassien. Selon le philosophe, la responsabilité envers Autrui prend le sujet en otage, lui incombe de telle sorte qu'il ne peut pas refuser. Ainsi le sujet s'éprouve-t-il irremplaçable dans l'épreuve de la responsabilité. On voit que le sentiment de

responsabilité de Laudes Marie envers Martin l'emporte sur sa peur. Même si elle cherche à se raisonner pour le dissuader de son plan, elle finit par répondre à sa demande en se voyant unique en tant que responsable.

Les expériences intersubjectives de Laudes Marie avec les Autres prennent fin avec ce dernier acte éthique du personnage, et le reste du roman se centre sur sa propre transformation intérieure après toutes ces expériences qu'elle a vécues avec les Autres.

Dans le roman *Magnus*, au cours de ses déplacements, le héros rencontre aussi d'autres personnages qui deviennent déterminants pour la direction de son parcours. Ces personnages et Magnus jouent notamment des rôles favorables les uns pour les Autres. Les deux femmes, May et Peggy, avec lesquelles il a des relations amoureuses apparaissent notamment bénéfiques dans sa vie dans la mesure où elles l'aident à s'éloigner de son passé. D'un autre côté, il faut noter que ces deux femmes se manifestent aussi comme des personnages singuliers, portant des caractéristiques incompatibles avec la société, - qui est le groupe de référence dans le récit-, et en fait c'est ce qui incite Magnus à établir des liens avec elles.

May Gleanerstones est une femme indépendante, non conventionnelle avec la société traditionnelle de son époque. Son caractère affranchi relève de son passé tourmenté. Elle a eu des parents qui ne s'entendaient pas à cause du père qui a entretenu une liaison avec une autre femme. Tout le monde est au courant de cette situation, mais chacun feint l'ignorance « par souci des convenances » (MA, p. 126). Dès son enfance, elle est envahie par le désir de liberté face à des restrictions imposées par son époque.

A l'âge de dix-huit ans, May épouse Terence, un homme homosexuel pour manipuler les normes de la société traditionnelle. Leur union est « un contrat qui satisfait chacun depuis le premier jour » (MA, p. 110) dans le sens où elle leur permet d'échapper aux jugements et à toute forme d'emprisonnement imposée par la société. Sous l'égide du mariage, ils vivent librement selon leurs propres convictions alors qu'ils semblent obéir aux règles sociales aux yeux des autres. Comme May le dit, ce mariage lui assure donc « une échappée belle hors de carcan familial et une liberté dont elle rêvait depuis l'enfance » (MA, p. 114).

Magnus trouve chez cette femme la bienfaisance d'une vie mouvementée. Pendant douze ans, il vit heureusement avec ce couple marginal. Dans leur compagnie, le personnage réussit à oublier ce qui l'a longuement tourmenté autrefois. Il apprend comment se réjouir du présent et penser à l'avenir.



« Auprès des Gleanerstones, il avait trouvé de la saveur à vivre, ce qu'il n'avait jamais connu dans l'austère maison des Schmalker où il se sentait un intrus. [...] Pour la première fois de son existence, il se sent en confiance. [...] Il n'a plus pour l'instant envie de se tourner en arrière, de recommencer à fouiller dans les décombres, de s'épuiser à fureter dans d'obscurs labyrinthes ; il est heureux là où il est et ne veut plus désormais que vivre dans le présent. » (MA, pp. 81, 121, 139).

Lorsque Magnus est seul, il reste confronté à sa conscience assaillie par les questions obscures relatives à son passé, et à ses origines inconnues. Pourtant, accompagné par ces deux autres, May et Terence, il se montre comme un sujet euphorique dans le vif d'une présence au monde. Et pour cette raison, après la mort de la jeune femme, « il se sent ... moins orphelin de May que de la nouvelle identité qu'il s'était forgée auprès d'elle » (MA, p. 135), et il lui faut repartir de zéro.

C'est également avec Peggy Bell, son amour d'enfance que Magnus vit tranquillement pendant plusieurs années. Elle constitue pour lui une autre attache qui le tient à l'instant. Cette femme a également un passé douloureux avant son union avec Magnus. Elle a fait un mariage qui la rend malheureuse, et en plus elle témoigne du suicide de son mari, Tim. Lors d'une promenade qu'ils font pendant leurs vacances dans le Kent, Peggy avoue à Tim le sentiment de répulsion et d'écœurement qu'il suscite chez elle. Abruti par cette déclaration, l'homme recule au bord extrême d'une falaise ; sur le point de perdre son équilibre il attend l'aide de sa femme pour qu'elle évite sa chute. A ce moment-là Peggy détourne la tête dans une indifférence totale, et elle le laisse mourir au lieu de lui sauver la vie ; mais sa non action face à la demande de son mari l'amène plus tard à ressentir un regret profond.

Après l'événement, elle cache des autres son implication dans la mort de son mari et elle se retire de son milieu social. Pour s'éloigner de sa culpabilité, elle décide de déménager en Autriche où elle a trouvé un poste d'enseignement, et elle contacte Magnus après de longues années pour apprendre l'allemande. Cette histoire douloureuse incite Magnus à ressentir une familiarité avec Peggy, comme l'illustre l'extrait suivant :

« L'évocation de ce malheur qui a mis Peggy en fuite ravive d'un coup en Magnus son propre désarroi face à son passé, et sa douleur de la disparition de May, brisures qui l'ont rendu lui aussi incertain et fuyant. » (MA, p. 150).

Magnus donne des cours particuliers à Peggy pendant près de cinq mois, et au cours de cette période il comprend qu'elle cache quelque chose. Lors d'un dîner chez elle, dans un



état de colère, Magnus lui reproche de n'être pas sincère face à lui, et il la pousse à avouer ce qu'elle a caché à tout le monde. Peggy finit par confesser son crime à Magnus et s'enfuit. Après cet aveu, Peggy reste accablée pendant des mois :

« Accablée ...de honte redoublée d'avoir dû avouer celle qu'elle portait depuis la mort de Tim, de remords pour avoir été fautive de cette mort, de son incapacité à expliquer quoi que ce soit au sujet de cette tragédie, ou de stupeur devant l'étrange phénomène survenu ce soir-là en présence de Magnus. » (MA, p. 187).

Suite à cet aveu imprévu, Peggy vit une transformation intérieure qui l'amène à l'acceptation de sa culpabilité personnelle. Elle explique cette expérience intérieure dans une lettre qu'elle a envoyée à Magnus en le remerciant de son aide :

« Il y a trois jours, le poids qui l'oppressait est tombé, l'angoisse qui l'étreignait en permanence s'est desserrée, d'un coup. Elle ne sait ni pourquoi ni comment, et ne cherche pas à savoir. Elle constate juste ce changement, cet allègement ; ce début de délivrance. Sans pour autant oublier, renier, dénier quoi que ce soit de ce qui est advenu - sa responsabilité dans la mort de Tim [...] Et depuis ces trois jours ..., elle a l'impression d'avoir fait plus de chemin qu'en plusieurs décennies. L'impression de se remettre en mouvement, en marche devant elle-même, sans plus chercher à camoufler sa faute dans son dos mais en la portant dans ses bras ainsi qu'un petit animal blessé à mort, certes, mais qu'elle ne désespère cependant pas de sauver. C'est pour lui dire tout cela qu'elle lui écrit aujourd'hui, et le remercier d'avoir, consciemment ou non, porté à incandescence la folie qui brûlait en elle jusqu'à la faire éclater, la consumer. » (MA, pp. 188-189).

Donc, c'est grâce à Magnus que Peggy arrive à faire face à sa honte et à se libérer des tensions de son sentiment de culpabilité. Elle acquiert une nouvelle perspective qui lui permet de mettre fin à son état douloureux et d'affronter le monde. Après cet événement, commence une relation amoureuse entre eux. A cette époque, Magnus cesse aussi de rechercher ses origines. Grâce à l'un et à l'autre, ils acquièrent un /pouvoir/ pour s'éloigner de leur passé et pour tenir à la plénitude de la présence.

« Chacun porte son poids de temps dans la discrétion. [...] Ce qu'ils partagent, c'est le présent, et leurs passés respectifs se déchantent en silence à l'ombre radieuse de ce présent. » (MA, p. 194)

Dans le roman, on remarque également deux personnages spirituels qui aident Magnus à trouver la bonne voie dans son cheminement identitaire. Le premier est le pasteur



Lothar, frère de sa mère adoptive. Il se montre très sensible et toujours attentif à tout ce que son neveu a subi pendant sa vie. Après tous les malheurs qui le frappent, Magnus a le mal d'avoir foi en lui-même et en les Autres. Lothar lui insuffle l'idée que « la foi en Dieu relève du même acte aventureux, et souvent éprouvant, que la foi en l'homme » (MA, p. 149). Après la mort de Lothar, le narrateur explique clairement son rôle de guide dans la vie de Magnus.

« De Lothar, son austère tuteur devenu ami tutélaire, il lui reste un masque de plâtre. [...] Lothar a emporté cette clarté qu'il savait faire se lever aux confins de la pensée ; le regard de Magnus ne parvient plus à distinguer la moindre lueur à l'horizon des jours, qu'ils soient anciens ou à venir. » (MA, pp. 231-232).

Lothar assume un rôle de protecteur dans le parcours tortueux de Magnus. Il dispose du /savoir-faire/ et du /pouvoir faire/ accéder le sujet à une « clarté » qui lui sert d'éclairer sa conscience troublée. Mais après la mort de ce personnage, Magnus reste privé d'un soutien pour continuer son chemin, il est dans une situation de /ne pas pouvoir continuer/ aisément dans le cours de vie.

Vers la fin de son parcours, comme nous l'avons déjà indiqué, Magnus se retire en réclusion sous forme d'une attente incertaine. Il se trouve dans un état tellement désespéré qu'il prie ses proches défunts de le délivrer de son existence pénible. A cet appel de Magnus répond un autre personnage, un inconnu, Frère Jean, avec lequel il fait un bout de chemin jusqu'à la mort de cet homme particulier. C'est un ermite qui choisit de vivre à l'écart des autres. Il sait ce que Magnus cherche ; en voulant l'aider, il lui adresse ces mots :

« La paix ! Ce n'est pas en vivant en reclus que tu la trouveras, la paix. Car tu es un reclus, pas un ermite. Un esseulé, pas un solitaire. Je sais de quoi je parle ... » (MA, p. 246).

Suite à l'orientation spirituelle de Frère Jean, Magnus n'éprouve plus le besoin de s'enfermer, de vivre dans l'attente. Dans la suite du récit, Frère Jean continue à lui montrer la voie par laquelle il pourra en finir avec son passé tourmenté. Nous aborderons en détail cette transformation identitaire du personnage ainsi que celle de Laudes Marie et de Pierre dans la partie suivante de notre étude, mais avant de terminer cette partie, il nous reste à aborder le troisième roman *L'inaïperçu* pour étudier les rapports que Pierre a établis avec la famille Bernyx.



Dans ce roman, Pierre joue le rôle de catalyseur pour la famille Berynx dont chaque membre est secoué par la mort du père dans un accident de voiture. Depuis l'accident qui a tué son mari Georges et handicapé leur fille Marie, Sabine est obligée de diriger l'entreprise familiale et d'élever seule ses quatre enfants. Elle rencontre par hasard Pierre qui se déguise en Père Noël dans un grand magasin. En le trouvant confiant (« il y avait de la bienveillance dans son regard et dans sa voix, et un je-ne-sais-quoi de tremblé, entre douceur et chagrin » (IN, p. 23), elle lui propose un travail dans son entreprise familiale.

Au début du roman, Pierre se trouve comme un non-sujet qui n'a aucun désir de se réaliser. Il est surtout défini par un manque d'énergie vitale, d'où son hésitation face à la proposition de Sabine.

« A-t-il vraiment envie de se fixer dans un lieu, de s'embarquer dans un travail durable, d'y investir son énergie ? De l'énergie, d'ailleurs, en a-t-il seulement en réserve ? » (IN, p. 55).

Dans l'extrait, tous les lexèmes « se fixer », « s'embarquer », « investir son énergie », concernent le fait d'avoir une présence constante pour le personnage. Pierre apparaît donc comme un sujet aboulique dans le discours. Cependant c'est après avoir accepté l'offre d'emploi de Sabine qu'il retrouve de l'énergie pour aider les Autres d'abord, et ensuite pour orienter sa vie.

Après être intégré dans la vie de famille Berynx, Pierre s'intéresse aux membres de cette famille. Et en quelques années, il y occupe une place importante bien qu'ils ignorent l'histoire de cet « homme à tout faire ». Son influence bienveillante trace une voie pour eux, il les aide sans rien demander en échange.

Au début du roman, Sabine est dévastée par la mort de son mari et elle fait des efforts pour survivre. C'est une personne défiante qui a de la difficulté à entretenir des relations sociales, mais avec Pierre, elle arrive à établir une relation de confiance. Grâce à lui, elle se libère de ses souffrances et reprend confiance en elle.

« Et il y a Pierre, cet homme providentiel qui collabore avec elle depuis près de neuf ans, qui l'a soutenue sur tous les fronts, a su intervenir toujours à propos quand se levait une difficulté, tant côté travail que côté privé. [...] Il est un homme de grande loyauté... » (IN, p. 94).

Les expressions « providentiel », « collaborer », « soutenir », « intervenir », « loyauté » qui qualifient le caractère et le comportement de Pierre expliquent son rôle actif et



bénéfique sur la vie de Sabine. Il est modalisé par le /savoir-faire/ dans sa conduite éthique. Il manifeste une grande fidélité dans ses comportements envers elle, et cela met en évidence son engagement fort dans son soutien à Sabine.

Pierre joue également un rôle important dans le parcours difficile de Marie, l'unique fille de la famille. Le jour où son père est mort, elle est dans la voiture où elle s'était cachée. La révélation brutale de sa présence provoque l'accident fatal duquel elle est sortie unijambiste. Ce traumatisme provoque chez elle les sentiments de culpabilité, de rage et de désespoir. Elle est jugée insolente et folle par son entourage. Cependant, Pierre réussit à gagner la confiance de la petite fille. A lui seul, elle parle de Zoe, son amie imaginaire, et de l'accident qui perturbe toute la famille.

« Il lui témoignait tant d'attention, il était aussi gentil que drôle. Il jouait avec elle à son jeu préféré qui consistait à chercher des poux dans la tête des mots, et il en dénichait en pagaille. C'était bien le premier adulte non déguisé, à part sa mère, qui se montrât digne d'amitié, de confiance, et de complicité. [...] Des histoires, il en connaissait plein, ... ainsi a-t-il introduit dans son univers imaginaire un nouveau personnage, une petite fille nommée Zélie. » (IN, p. 100).

Dans le passage cité, le fait que Pierre soit défini comme « digne d'amitié, de confiance, et de complicité » dénote la force du lien affectif entre lui et la petite fille. Le personnage se montre comme un sujet moral qui se conduit pour le bien de Marie. En outre Pierre introduit Zélie, sa chère sœur défunte, dans l'imaginaire de Marie comme un personnage fictif, et cela nous amène à voir que sa conduite éthique découle de sa sensibilité intensifiée par les souvenirs du passé.

A l'adolescence, Marie refuse son imagination qui lui sert à échapper à la réalité. L'image du corps handicapé cause en elle le sentiment d'être différente des autres. Elle n'a pas de confiance en elle, elle perd l'estime de soi, elle projette sur son entourage sa colère sous forme d'agressivité. Durant cette période, seul Pierre résiste à sa méchanceté.

« Pierre, ce trop bon ange gardien qui l'avait maintenue avec complaisance dans un merveilleux Il ne la repoussait pas, il encaissait ses rebuffades, ses insultes. De quel amour l'aimait-il donc ? Celui d'un père, d'un amoureux, d'un oncle, d'un ami ? » (IN, p. 104).



Dans le passage cité, le rôle figuratif de Pierre « trop bon ange gardien » dénote clairement sa fonction bénéfique dans la vie de Marie. Sa résistance face à ses comportements désagréables met en évidence encore la force de son sentiment affectif et son /pouvoir/ dans sa conduite éthique qui vise à aider la jeune fille vulnérable.

Dans la suite du roman, nous voyons que c'est à la suite d'une querelle avec Pierre que Marie commence à se transformer complètement et cela d'une manière favorable.

« Il lui semblait que son corps s'était scindé et qu'une part d'elle-même s'était détachée ; la part nocturne, harassée de colère [...] La fureur qui la tenaillait depuis des années l'avait lâchée, un grand silence s'est répandu en elle... Elle s'est sentie dégrisée, délivrée. » (IN, pp. 106-107).

Donc, c'est toujours grâce à Pierre que Marie passe d'un état agressif à un état paisible. Elle se libère des tensions dispersives de sa dure colère et elle entre dans une phase détendue pour pouvoir se reconstruire.

Dans le déroulement du roman, Pierre disparaît sans laisser de trace sous le choc du crachat du beau-père de Sabine, ce dernier étant dérangé de sa présence au sein de la famille. Nous voyons que même après la disparition du personnage, chaque membre de la famille révisé son existence et réalise la reconstruction de soi grâce aux empreintes qu'il a laissées chez eux.

Sabine décide de changer sa vie en retrouvant son calme dans la nature. Elle arrive finalement à réorganiser sa vie toute seule.

« Avec le temps, absence et présence avaient conflué pour se transformer en une sensation vague et apaisante. Sabine avait incorporé l'effacement de Pierre. » (IN, p. 225).

Marie commence ses études à l'Ecole des arts à Paris. Elle se refait une nouvelle identité où elle retrouve une image valorisée d'elle-même dans un corps mutilé. Elle retrouve l'amour et l'estime de soi.

« D'avoir appris à vivre seule... et à s'astreindre à la discipline des études lui avait permis de se détourner du miroir ardent où elle avait longuement tisonné le feu de ses peurs, de ses peines et de ses colères, puis de son désarroi. » (IN, p. 195).



En s'inspirant des histoires que Pierre lui avait racontées quand elle était petite, elle commence à écrire des livres pour enfants, et dès la sortie de son premier livre, elle emporte un grand succès.

Quant à Henri, le fils de Sabine, il découvre « une fenêtre ouverte sur le monde, sur l'inexploité du monde » (IN, p. 229) par le poster reproduisant un tableau du peintre Rothko, qu'il a trouvé dans l'appartement de Pierre. C'est grâce à lui qu'il choisit de devenir un témoin itinérant, à la recherche des histoires d'autres « inaperçus ». Donc, tout comme sa présence, la disparition de Pierre permet aussi à chacun des membres de la famille de se construire une nouvelle vie.

Comme nous l'avons vu à travers les extraits des romans, les rapports de nos personnages avec les Autres leur procurent un rôle passionnel et une identité éthique dans les récits de notre corpus. Pour leur propre cours de vie, Laudes Marie, Magnus et Pierre se manifestent comme des sujets incapables de choisir l'orientation de leurs actes. Ils évitent de prendre des responsabilités concernant la direction de leur vie. Ils se montrent dépendants de leur passé, et/ou d'autres forces extérieures qui pèsent sur eux, et tout cela les empêche de déployer un projet de vie durant leur parcours de vie.

Cependant en ce qui concerne les rapports qu'ils ont construits avec les Autres, nous voyons qu'ils changent de régime de présence. Ils font preuve de responsabilité à l'égard de leurs actes envers eux, et cela les détermine comme des sujets non dépendants, auto-déterminés, et ainsi surgit dans les récits leur programme de tri axiologique visant des valeurs esthétiques et surtout éthiques. Ces valeurs qui les incitent à contacter et aider les Autres ne relèvent pas d'un destinataire transcendant. C'est à travers un rapport empathique et/ou sympathique avec eux qu'ils saisissent les éléments sensibles qui mobilisent les valeurs autour d'une altérité référente.

Dans les récits, les personnages, et surtout Laudes Marie et Pierre se manifestent comme des sujets pragmatiques dans le cadre d'un programme d'action impulsé et régi par leur passion éthique. Alors que leur propre parcours de vie est déterminé par une grande dispersion et une faible intensité à l'égard de leur engagement, leurs actes envers les Autres sont marqués par une autodétermination. Les valeurs éthiques conduisant les sujets à faire preuve de détermination dans leurs conduites les éloignent ainsi de l'univers de la contingence du hasard. S'engager dans les valeurs éthiques leur permet d'interagir intentionnellement pour le bien des Autres.

Face à un monde hostile, les actants-sujets sont marqués par leur hospitalité. Nous pouvons dire que faute de pouvoir donner sens à leur propre vie, ils tentent de redonner sens



au mouvement du monde en essayant de réorganiser les groupes et les familles autour d'eux. Dans leur interaction avec les Autres, ils cherchent aussi à se réinstaller dans l'univers de la confiance et de la croyance à travers des relations contractuelles fiables.

Les personnages font l'expérience d'autres hommes et femmes comme étant leurs semblables dans le sens où ils apparaissent eux aussi comme des sujets douloureux. L'apparition des Autres, qui s'exposent dans leur vulnérabilité dans leur champ pratique, les amène à remanier leurs systèmes de valeurs autour des valeurs éthiques. L'axiologie éthique se forme ainsi notamment autour de la solidarité et de l'utilité.

Pour les personnages, la conduite éthique constitue un partage du champ de présence avec les Autres, un champ passionnel déterminé par la compassion, la pitié et la sympathie. C'est notamment leur sentiment de compassion qui détermine l'inhérence des sujets à leur acte. On a affaire donc à une inhérence pathémique. Ils sont imprégnés d'une sensibilité intense, et cela les dote d'une disponibilité pour être réceptif aux appels des Autres. Au cours de ces interactions, leur dispositif identitaire est marqué par des états passionnels tels qu'inquiétude et hypersensibilité, et cela détermine leur « ethos », à savoir leur posture éthique dans les récits.

III.6.4.2. L'aspect phénoménologique des rencontres

Comme nous l'avons vu dans nos analyses, les rencontres de nos personnages avec les Autres, loin d'être des péripéties gratuites, permettent l'émergence des rapports esthétiques et éthiques dans les récits. Et dans cette partie de notre étude, nous nous proposons de reconsidérer ces rapports d'un point de vue phénoménologique.

Dans leur façon de contacter les Autres, Laudes Marie, Magnus et Pierre présentent des caractéristiques similaires dans le sens où ils entretiennent souvent des rapports esthétiques et éthiques avec les Autres qu'ils ont considérés comme leurs semblables. Notamment Laudes Marie et Pierre deviennent des actants engagés au niveau d'une socialité affective et se transforment en sujet éthique dans leurs rapports à eux.

Quant à Magnus, lui aussi, il agit au niveau de sensibilité, mais ses rapports avec les Autres consistent plutôt dans l'expérience esthétique qu'il fait de lui-même et des Autres. A travers les expériences partagées, Magnus cherche à découvrir chez les Autres les éléments d'une complémentarité bénéfique. Dans les relations sensibles qu'il a établies avec May et



Peggy, nous pouvons observer cette expérience esthétique à travers l'admiration qu'il éprouve envers ces deux femmes. Les rapports entre ces actants conviennent plutôt au « régime de l'ajustement », « où chacun cherche plutôt à y découvrir une forme possible d'*accomplissement mutuel* ». ²²⁹

Dans le roman, on peut quand même qualifier d'éthique la relation de Magnus avec le Pasteur Lothar et le Frère Jean. Dans ces relations qui s'ouvrent sur une dimension métaphysique et religieuse, Magnus tient le rôle du bénéficiaire.

En tenant compte du fait que la relation éthique tient un rôle plus remarquable dans les romans, nous nous proposons d'insister sur la conduite éthique des personnages, surtout celle de Laudes Marie et de Pierre. Du point de vue phénoménologique, nous pouvons dire que leurs rapports avec les Autres ne résultent pas d'une conscience réflexive, comme l'affirme la phénoménologie classique, mais plutôt d'une expérience sensible qui nous rappelle la pensée lévinassienne.

Certes, le processus qui conduit nos personnages à devenir des sujets éthiques ne convient pas entièrement à la pensée éthique lévinassienne puisqu'il s'agit d'un côté de fictions romanesques, et de l'autre, d'une théorie philosophique. Nous observons pourtant dans la configuration des personnages et de leurs actes, une multitude de caractéristiques qui évoquent la pensée du philosophe et qui mettent en évidence ainsi l'inspiration philosophique de l'auteure.

Selon Levinas, la responsabilité du sujet relève tout d'abord de sa capacité à être touché par la vulnérabilité de l'Autre, ce dernier étant représenté par la figure du « visage ». Et cette responsabilité consiste à répondre à l'appel d'Autrui : « le visage me parle et par là m'invite à une relation ». ²³⁰ Cette rencontre « face à face » est typique chez l'auteure de nos romans. Quand on observe les comportements de Laudes Marie et de Pierre, on voit clairement que ces deux personnages sont attirés par les Autres, particulièrement par ceux qui ont besoin d'aide dans leur vie. Les Autres, dans leur vulnérabilité, affectent leur sensibilité, les incitent à assumer la responsabilité, mais on ne peut pas dire que la responsabilité envers les Autres les fait sortir de l'immanence tranquille de leur monde égotique, comme l'affirme Levinas.

A cause de leur vécu passé, ces deux sujets n'ont pas d'ailleurs de tranquillité dans leur monde immanent. Il s'agit plutôt, pour eux, d'une immanence agitée, à la fois au niveau

²²⁹ Eric Landowski, « Interactions risquées », *Nouveaux actes sémiotiques*, *op.cit.*, p. 46.

²³⁰ Emmanuel Lévinas, *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité*, Paris, Le Livre de Poche, 1990, p. 216.



sensible et intelligible. Ils n'ont pas de puissance, ni de maîtrise dans leur monde égotique. Quand ils se centrent sur eux-mêmes, ils se confrontent avec leur intériorité tourmentée, ce qui leur donne un sentiment d'incomplétude et une angoisse existentielle. A ce point, il faut indiquer que leur angoisse existentielle diffère de celle du sujet lévinassien. Tandis que l'angoisse du sujet lévinassien relève de ne pas pouvoir sortir de l'enfermement de l'être, (/ne pas pouvoir devenir autrement qu'être/), l'angoisse des deux personnages relève de ne pas pouvoir affirmer leur présence (/ne pas pouvoir être pleinement/).

Laudes Marie, Magnus et Pierre sont tous des personnages marginalisés à cause de leur parcours singulier et ils souffrent de cette marginalisation qui les empêche d'être comme tout le monde. Cette particularité des personnages nous amène à penser à la théorie d'un autre philosophe : le souci de la distance de Heidegger. Selon lui, le sujet en tant que « être-avec » se montre avant tout comme « souci de la distance ». L'homme (le Dasein) s'inquiète de sa distance aux Autres. Il veut en général combler cette distance, c'est-à-dire, il veut s'identifier aux Autres pour être reconnu par eux. Et parfois, il veut se différencier des Autres pour avoir une primauté sur eux.

« Dans la préoccupation pour ce qu'on a entrepris avec, pour et contre les autres, se manifeste constamment le souci d'une différence vis-à-vis des autres : soit qu'il s'agisse simplement d'aplanir cette différence même ; soit que le Dasein propre, restant en retrait par rapport aux autres, s'efforce dans leur rapport à eux de les rattraper ; soit que le Dasein, jouissant d'une primauté sur les autres, s'attache à les tenir au-dessous de lui. L'être-l'un-avec-l'autre, à son insu, est tourmenté par le souci de cette distance. Pour le dire existentiellement, il a le caractère du distancement. Moins ce mode d'être s'impose comme tel au Dasein quotidien lui-même, et plus tenacement et originairement il déploie son influence »²³¹.

Donc, nos personnages, en ne pouvant pas être comme tout le monde, n'arrivent pas à établir cette distance essentielle, et ils sont envahis par l'impuissance à avoir une présence ordinaire entre les Autres. D'autre part, il faut indiquer que c'est ce sentiment d'impuissance, d'incomplétude qui rend les sujets toujours hypersensibles envers eux-mêmes et les Autres.

Nos personnages ont une attitude passive par rapport à leur propre vie jusqu'à la fin des romans. Ils ne fixent pas d'objectifs, ils n'ont pas envie d'orienter leur vie, et ils se laissent emporter par les sensations perturbantes de leur vie intérieure. Notamment, Laudes Marie et

²³¹ Martin Heidegger, *Etre et Temps*, traduction par Emmanuel Martinau, Edition numérique, § 27, 1990, p. 114, [En ligne] : http://t.m.p.free.fr/textes/Heidegger_etre_et_temps.pdf.



Pierre qui sont déjà touchés par l'angoisse de ces sensations, sont aussi affectés par les Autres, mais seuls ces derniers arrivent à les faire sortir de leur passivité.

La sensibilité intensifiée par les Autres stimule leur puissance d'agir et les motive vers la conduite éthique. Leur activité n'est pas le produit d'un projet rationnel, ni d'une intentionnalité raisonnée. Les personnages en tant que sujets sensibles, agissent par une intentionnalité sensible. Ils se mettent en acte de façon à répondre aux besoins, aux exigences des Autres.

On peut dire que les personnages expérimentent à la fois deux types de sensibilité : la sensibilité par rapport au soi, comme un retrait sur soi, et la sensibilité par rapport à l'autre comme un décentrement de soi. Quand Laudes Marie rencontre un Autre qui a besoin d'aide, elle suspend (que pour cet instant-là) la préoccupation pour soi-même et elle s'inquiète pour le sort d'Autrui. Pierre, pour sa part, ne s'intéresse qu'aux besoins des Autres jusqu'à sa confrontation avec lui-même à la fin du roman.

Dans l'acte éthique, les Autres les détournent d'eux-mêmes et leur font quitter leur position solitaire. On peut dire que la relation éthique leur permet d'expérimenter un décentrement bénéfique dans le sens où elle leur permet de sortir de l'immanence agitée de leur conscience.

En s'inquiétant pour Autrui, les deux sujets expérimentent une sortie de soi, mais cette sortie de soi ne se réalise pas comme une « non possession de soi », comme l'affirme Levinas. Laudes Marie et Pierre ne sont pas des personnages entièrement dévoués aux Autres. Ils se préoccupent aussi d'eux-mêmes. Cependant leurs préoccupations sont centrées non pas sur leurs intérêts personnels, mais plutôt sur leur sentiment d'existence. Tous les deux s'efforcent de persévérer dans leur être. Pendant tout son parcours, Laudes Marie est à la recherche d'un sentiment d'appartenance, mais elle finit par renforcer son don de compassion et accepter sa solitude. Quant à Pierre, c'est à la fin de son parcours qu'il reprend ses forces pour affirmer sa présence, pour ne pas passer inaperçu. Donc, on ne peut pas les qualifier comme des sujets entièrement centrés sur les Autres. Les parcours de chacun d'eux prennent fin par leur questionnement intérieur, par un retour sur eux-mêmes.

Une autre particularité remarquable des rencontres que réalisent Laudes Marie et Pierre avec les Autres est que la plupart des personnages avec lesquels ils entretiennent des relations éthiques, leur rappellent quelque chose de leur vie précédente, ravivent leurs tourments intérieurs. La vulnérabilité de l'enfant Jésus, le désir de réconciliation de la baronne avec ses enfants, la douleur de Gabriel, orphelin abandonné par sa mère, tous touchent d'une certaine façon au parcours douloureux de Laudes Marie.



Quant à Pierre, la première fois qu'il a vu Sabine sur un quai, il a eu l'impression qu'elle attraperait un fou-rire et se suiciderait. C'est pour l'empêcher de se suicider qu'il se rapproche d'elle. C'est sans doute l'image de sa mère dépressive, qui a été souvent prise d'un fou rire, qui lui donne cette impression et le rend inquiet pour cette femme qu'il n'a pas encore connue. Ou bien, s'il a sauvé Marie de l'épreuve d'être enfermée dans une clinique psychiatrique, c'est parce qu'il a perdu sa sœur dans une telle clinique.

C'est donc en partant des épreuves qu'ils ont subies dans leur passé que ces deux personnages veulent aider les Autres. C'est à ce point qu'on peut rappeler aussi la relation entre Magnus et Peggy. Lui aussi, il se rapproche d'elle à cause de la tragédie qu'elle a vécue et qui la met en fuite. Son cas lui rappelle sa propre situation. Donc, on peut dire que chez nos personnages, la reconnaissance de l'Autre ne résulte pas d'un raisonnement par analogie, comme l'affirme Husserl, mais plutôt d'une sensibilisation par analogie.

Dans les romans, les personnages principaux en tant qu'êtres souffrants, entretiennent des relations éthiques avec ceux qui souffrent d'un certain type de mal. Le mal apparaît comme une figure qui lie les sujets avec les Autres, et c'est contre ce mal commun qu'ils font preuve de solidarité avec les Autres, une solidarité parfois inaperçue par les Autres. En conséquence, dans les romans de l'auteure, le mal se manifeste comme une figure ayant un retentissement considérable sur les parcours identitaires des personnages.

III.6.5. La réconciliation et la paix : reconstitution identitaire des sujets

Dans les romans de notre corpus, comme nous l'avons vu dans la partie précédente de notre étude, tous les personnages principaux entretiennent des relations avec les Autres, soit sur le mode de l'expérience partagée, soit sur le mode du don sans réciprocité. A travers les conduites affectives et éthiques, ils jouent des rôles importants pour la plupart de ces personnages, mais il faut souligner que chaque rencontre avec les Autres crée également des changements chez eux.

Dans l'interaction avec les Autres, les personnages se confrontent à des situations nouvelles et cherchent à s'y adapter. Ce faisant, ils acquièrent de nouvelles compétences et s'engagent dans des directions nouvelles. En outre, les expériences avec les Autres donnent une impulsion à leur questionnement, les incitent à s'interroger sur la vie, la mort, l'origine du mal et du bien.



Les autres ouvrent la voie à un questionnement intérieur aussi. A cet égard, la dernière étape du parcours des personnages révèle un effort sur la reconstruction de leur identité. Et à la fin de cet effort, ils arrivent à réconcilier avec leur passé et avec le monde qui les entoure. Nous considérons cette nouvelle manière d'être au monde des actants-sujets comme leur dernière forme de vie : « Vivre en réconciliation et en paix ».

Nous pouvons indiquer que toute étape des parcours des acteurs garde les effets de sens provenant des étapes antérieures par un mécanisme d'accumulation progressive. Plus les événements s'accumulent dans la vie des personnages, plus leur présent se trouve affecté de leurs expériences passées. Et chaque interaction spécifique avec les autres se montre comme l'occasion d'un travail sur soi.

Dans *Chanson des mal-aimants*, Laudes Marie exprime les rôles des Autres sur son parcours de la façon suivante :

« Dans mon malheur, j'ai eu cependant de la chance. En fait, il en a toujours été ainsi dans ma vie en zigzags, bon an, mal an la providence a alterné avec la déveine, il s'est trouvé quelqu'un pour me ramasser in extremis chaque fois que j'étais sur le carreau et pour m'aider à franchir une nouvelle étape même si cette aide était parfois sujette à caution. » (CM, pp. 58-59).

Laudes Marie se nourrit particulièrement des rapports avec les Autres ; et cette vocation marque la progression de son cheminement identitaire. Par exemple, elle découvre la force guérissante de la nature sur elle chez sa voisine Adrienne auprès de qui elle a passé une courte période. Après le meurtre commis dans l'auberge, Adrienne accueille Laudes Marie chez elle et s'occupe d'elle. L'héroïne se souvient toujours avec gratitude des jours passés chez elle où elle établit aussi une relation particulière avec la nature. Cette relation intime avec la nature apparaît dans le récit comme une figure récurrente qui détermine une particularité de son identité. « Mes racines, je me les étais inventées, inspirées par les arbres » (CM, p.121), ainsi exprime la narratrice son lien esthétique avec la nature.

En outre, chaque expérience professionnelle chez un Autre l'enrichit, lui révèle un nouvel aspect de sa vie et lui ouvre une nouvelle voie. Ainsi, chez la baronne Fontelauze, elle goûte le charme des livres : « Après les arbres, je me découvrais une nouvelle famille : les livres » (CM, p.189). C'est toujours grâce au goût des livres qu'elle et Philomène Tuttu se rapprochent tellement l'une de l'autre, et Laudes Marie éprouve à côté de cette amie la sensation d'une appartenance familiale.



Plus tard, elle est embauchée par l'écrivain Estampal pour son expérience de lectrice qu'elle a acquise auprès de Philomène. Et puis, si elle est devenue chanteuse de rue avec un orgue de barbarie, c'est parce qu'elle en a trouvé un chez Estampal et en jouait de temps en temps. Donc presque chaque rencontre lui offre l'opportunité pour avancer dans son parcours identitaire.

Bien que Laudes Marie ne trouve jamais d'attache permanente dans sa vie, en observant et aidant les Autres, elle arrive à cultiver ses idées, et à la fin de son parcours elle finit par apaiser ses tourments intérieurs. La douleur de la solitude qui la pousse à se déplacer continuellement laisse sa place à la réconciliation avec le destin. Les tensions relevant de sa solitude s'apaisent et elle finit par ne plus vouloir errer. Laudes Marie arrête son parcours vagabond et retourne définitivement chez elle, dans les Pyrénées.

« J'avais un intense désir de solitude. Et voilà, j'ai fini par vouloir, et même par conquérir, la solitude qui m'a été imposée dès ma naissance et qui si longtemps m'a tourmentée, meurtrie, chassée de lieu en lieu. Mon regard sur elle a changé, je vis en paix avec elle, c'est-à-dire avec moi-même. A défaut d'apprécier ma propre compagnie, je la mets au diapason de la terre, des arbres, des éléments, des oiseaux et des troupeaux environnants. » (CM, pp. 262-263).

Dans l'extrait ci-dessus, le renversement à la fois actantiel, modal et axiologique dans le rapport de Laudes Marie à sa solitude est explicite. C'est désormais elle qui la domine en termes de modalités de la présence. Son rapport à la solitude n'est plus décrit comme une dépendance, voire une soumission obligatoire. Il s'agit de la maîtrise du sujet sur elle. Au niveau modal, son /vouloir/ remplace le /devoir/ par rapport à la conjonction avec elle. La solitude n'apparaît plus comme un objet repoussant, un objet à fuir, au contraire elle se montre comme un objet de valeur pour lequel le sujet éprouve « un intense désir ». Après tant d'événements et de rencontres qui ébranlent son parcours de vie, Laudes Marie finit par vouloir rester seule dans un profond silence et en harmonie avec la nature en attendant le jour où le Seigneur lui « demandera, ainsi qu'il demande à tous, de rester avec lui » (CM, p. 270). Son parcours s'achève pour ainsi dire dans l'acceptation totale de son destin. Apaisée, elle n'a qu'à attendre le dernier jugement de Dieu.

En ce qui concerne *Magnus*, nous avons vu que le parcours du héros est parsemé de ruptures bouleversantes et de nouveaux commencements. A chaque fois, une autre personne l'aide à repartir à zéro. Alors que les deux femmes (May et Peggy) lui fournissent, actantiellement, à travers leurs amours et styles de vie, un /pouvoir-faire/ pour qu'il fuie les



sensations douloureuses du passé, les deux hommes (Lothar et Frère Jean) apparaissent dans le roman comme des initiateurs pour la quête de soi du personnage. Le /savoir/ de ces deux personnages spirituels, notamment celui de frère Jean, conduit Magnus dans un processus de différenciation et à la fin du roman il acquiert un nouveau régime de présence.

Frère Jean, « homme sage et bienheureux » (MA, p. 236) assume un rôle très important dans le revirement identitaire de Magnus en changeant le sens de sa quête. Pendant trois ans dans un petit village de la France, Magnus demeure dans une « maison perdue » (MA, p. 245) d'une façon enlisée dans son attente vague, toujours à la recherche de ses vraies origines, de son nom authentique. Au cours de cette période, Frère Jean le remarque et veut l'aider en s'apercevant de « son cœur séquestré » (MA, p. 246). L'orientation spirituelle de cet ermite conduit Magnus à un changement de perception de soi et du monde. Il l'aide à sortir de son attente immobile et à mettre sa vie en marche.

Frère Jean ne cherche pas directement à faire gagner la foi à Magnus, d'ailleurs ce dernier insiste qu'il n'est pas croyant. « Le don de Dieu, une jolie fable », (MA, p. 247) pense-t-il. « C'est celui [don] de la vie, que veut Magnus - que ce don soit rendu à celles et ceux qui en ont été volés » (MA, p. 249). Mais frère Jean lui insuffle furtivement le nom de Dieu pour qu'il trouve la bonne voie par soi-même.

Dans leur dernière rencontre, le vieil homme emmène Magnus dans la forêt, et lui apprend à entendre le souffle d'une feuille qui tombe pour l'inviter ensuite à entendre le souffle de la vie à travers une sorte de méditation et d'union mystique. Frère Jean apparaît clairement comme un destinateur investi d'un /pouvoir/ et d'un /savoir/-faire dans son acte. Dans leur relation intersubjective, il transmet à Magnus ces modalités qui lui permettent d'ouvrir un processus d'élaboration de soi. C'est de cette manière que le protagoniste peut descendre dans les profondeurs de lui-même afin d'écouter le silence intérieur.

« Rien de plus, mais les deux hommes sont si totalement abandonnés dans l'écoute de ce soupir et si unis dans cet abandon que Magnus en est bouleversé ... Cette caresse ressentie au-dedans de son corps l'émeut, l'éblouit et l'abîme en lui-même plus puissamment qu'aucune caresse échangée dans l'amour. La très fugace étreinte vient de plus loin que tout ce qu'il connaît, elle est radicalement neuve - un rapt charnel et mental d'une délicatesse foudroyante. C'est la vie même qui l'étreint du dedans, et qu'il enlace par tous ses sens, d'un seul mouvement. » (MA, p. 257).

Cet extrait significatif traduit la transformation intérieure du sujet qui vit une sorte d'initiation pendant cette expérience méditative. Les verbes « émouvoir », « éblouir »,



« abimer » mettent en évidence la densité de l'expérience pathémique et spirituelle du personnage. Son esprit se laisse absorber par ce moment initiatique. L'énoncé « La très fugace étreinte vient de plus loin que tout ce qu'il connaît, elle est radicalement neuve » nous permet de constater que le sujet expérimente une altérité en soi dans un espace naturel qui acquiert une signification pour lui. Le syntagme nominal « un rapt charnel et mental d'une délicatesse foudroyante » et les verbes « étreindre » et « enlacer » désignent l'intensité de l'énergie vitale qui couvre totalement le champ de présence du sujet. Magnus fait l'expérience d'un instant privilégié d'ordre existentiel où il a le sentiment qu'il a saisi le don de la vie. Cet instant qui provoque un changement chez le sujet aux niveaux affectif et cognitif indique un commencement pour lui grâce à quoi il donnera un sens à sa vie.

Frère Jean arrache Magnus à son deuil, à son passé douloureux grâce à son orientation spirituelle. Le héros est libéré de la honte et du ressentiment qu'il a éprouvés contre les événements qui avaient rendu sa vie chaotique, et il sort de sa réclusion pour faire face à la vie.

« Il n'éprouve plus le besoin de s'enfermer dans la grange. Il envisage surtout de quitter ce lieu, cette solitude. Il en a accompli le tour. Le moineillon avait raison, il a fait son plein de vide, de réclusion. Le lourd silence déposé en lui commence à se clarifier, à bruir. Et ce silence aouité, comme dirait frère Jean, le pousse à se remettre en route. Il prépare son départ, cette fois dans une tranquille indifférence, et non plus dans la précipitation de la douleur et de la honte. » (MA, p. 253).

L'extrait ci-dessus met au clair la transformation pathémique dans le dispositif identitaire du personnage. Après l'événement initiatique, Magnus abandonne l'obsession de retrouver ses origines, son nom de naissance. Il cesse de fuir son passé et il part pour une nouvelle vie. Il laisse derrière lui les objets témoins de son passé. Il livre son ourson aux eaux d'un petit torrent qui coule au pied de l'abbaye. Magnus retrouve la sérénité.

« Il ne fuit plus, il part au-devant de son nom qui toujours le précède. Ses bagages ne lui pèseront pas, il n'emporte presque rien. [...] Pour tout livre, il emmène celui qui s'est ouvert en lui dans un souffle de hautbois, et qui n'en finit plus de bruir dans son esprit, dans sa poitrine, dans sa bouche. » (MA, pp. 263-264).

Ainsi pouvons-nous dire que Frère Jean entraîne chez Magnus une véritable conversion en lui montrant que l'identité n'est pas à trouver dans le passé à travers une quête épuisante et vaine, mais qu'elle est à créer dans et pour l'avenir. Ainsi le protagoniste réussit-il à se réconcilier avec lui-même.



Avant de passer à l'étude de la transformation identitaire de Pierre dans *l'Inaperçu*, nous voudrions nous attarder sur la dimension religieuse de la *Chanson des mal-aimants* et de *Magnus*. Dans ces deux romans, nous observons un lien étroit entre la quête du sens de la vie, la quête de soi et le fait religieux.

Laudes Marie, comme elle a reçu une éducation religieuse dans le couvent, elle a un rapport intime avec Dieu. Mais après tant d'événements cruels dont elle a témoigné soit dans sa propre vie soit dans celle des autres, sa foi est perturbée à plusieurs reprises à cause du silence de Dieu face à la souffrance humaine. Néanmoins, pendant tout son parcours de vie, elle porte en soi un refrain « *Manenobiscum, Domine, advesperascit* ». ²³² Cette prière lui revient instinctivement à la bouche à chaque fois qu'elle se trouve dans une situation pénible.

Pour Laudes Marie, tout comme pour Magnus, le cheminement vers l'acquisition de la foi devient tortueux. Comme le dit Lothar dans *Magnus*, la foi en Dieu relève d'un « acte aventureux, et souvent éprouvant » (MA, p. 149). Ce n'est qu'à la fin du roman que l'héroïne arrive à saisir une certaine illumination à travers la vision d'un sourire mystérieux qu'elle a vue, un sourire qui l'aide à se réconcilier enfin avec elle-même.

« *J'ai vu un sourire éclore et s'éployer, hors visage dans le bleu-gris du soir... Un sourire ample comme le ciel, fragile et doux... Un sourire, juste cela, infiniment. Le sourire de la grâce, beau à en pleurer de gratitude.* » (CM, p. 268).

C'est cette vision de sourire qui amène Laudes Marie à faire la paix avec Dieu ainsi qu'avec sa solitude. Le terme « gratitude » est signifiant dans le sens où il dénote le sentiment de reconnaissance et d'affection que Laudes Marie éprouve face au don de Dieu apparu sous la forme d'un sourire plein de sens pour elle.

Comme nous avons déjà mentionné, l'héroïne ne perçoit plus la solitude comme quelque chose de déplaisant. Elle la considère plutôt comme une invitation au silence au sein duquel elle pourrait se rapprocher de Dieu. Elle s'aperçoit finalement pourquoi Dieu se tait toujours : parce qu'il « ne parle que là où tout se tait » (CM, p.106). L'histoire de Laudes Marie finit par le désir de joindre « ce sourire de délivrance » (CM, p. 269).

Quant à Magnus, il ne se pose jamais des questions sur la foi en Dieu jusqu'à son âge mûr où il s'échange à ce sujet avec son oncle adoptif Lothar. C'est ce dernier qui l'incite en premier à réfléchir sur l'idée de la foi et de Dieu, mais Magnus maintient quand même son

²³² *Reste avec nous, Seigneur, le soir tombe.* Nouveau Testament, Luc 24, 29.



incroyance. C'est grâce à l'expérience spirituelle qu'il a vécue avec frère Jean qu'il connaît effectivement la possibilité de Dieu jusqu'alors écarté de son existence.

En ce qui concerne *l'Inaperçu*, la rencontre avec la famille Bernyx conduit Pierre à reconquérir son statut du sujet pragmatique. Il est investi d'une intentionnalité bienveillante qui le dynamise si bien qu'il retrouve ses forces pour agir. Il se transforme en un sujet éthique dont l'intentionnalité se dirige vers les biens des membres de famille sans attendre de retour.

Et vers la fin du roman, ce personnage atteint aussi une transformation intérieure. Après le geste humiliant du beau-père de Sabine, Charlam, Pierre subit un choc et perd la mémoire. On le met dans un hôpital psychiatrique. Bien qu'elle dure longtemps, l'amnésie devient un élément déclencheur pour un revirement identitaire du sujet. Il se perd « dans les labyrinthes ombreux de sa mémoire » (IN, p. 292) pour mieux se retrouver. Durant huit ans qu'il a passés à l'hôpital, il s'engage dans un vaste travail sur soi en s'appuyant sur les incomplétudes identitaires.

« Dans son somnambulisme apparent, il se livrait en fait à une activité continue, intense : Il réinsufflait vie à sa mémoire, il acérait sa conscience, fourbissait sa lucidité et son discernement, il décapait son cœur. Il œuvrait à sa délivrance, à l'élargissement de son esprit. » (IN, p. 239).

A travers une immobilisation corporelle, Pierre opère une activité cognitive intense pour sa recomposition identitaire. A travers plusieurs figures telles que « se livrer », « activité continue intense », « fourbir », nous observons que le travail sur soi implique la forte inhérence du sujet à l'égard de son acte cognitif. A force de réfléchir, il sort de l'amnésie et se rappelle tout ce qu'il avait voulu oublier avant. Il s'agit d'une descente dans les profondeurs de sa conscience afin de comprendre les choses avec clarté. Pierre est imprégné d'un désir d'ouverture du cœur et de l'esprit, d'un désir d'élargissement de son champ de présence pour recomposer son dispositif identitaire.

Pierre abandonne alors sa tentative de fuite et d'oubli face aux événements du passé qui sont trop insupportables pour sa conscience, et il fait face à ses douleurs, à ses peurs à travers un long questionnement intérieur.

« Par ce minutieux travail de dénouement et de polissage, il a peu à peu donné congé à ses ombres, le large à ses effrois, à ses remords et ses rancunes. Il a donné l'absoute à ses morts. [...] Alors les morts ont cessé de saisir le vif, de le lester et l'entraver, c'est



le vif qui a embrassé les morts et les a délestés, dépêtrés de leurs maux. A présent, que chacun aille en liberté, en légèreté. » (IN, pp. 274-275).

Cette activité cognitive devient un catalyseur de valeurs dans le sens où elle vise à éliminer les anti-valeurs de type passionnel (« effrois », « remords », « rancunes ») tout en les remplaçant par de nouvelles valeurs positives (« délivrance », « élargissement de son esprit »). Nous voyons que c'est en pardonnant aux membres disparus de sa famille que Pierre arrive à gérer les tensions de ses émotions négatives. Le pardon apparaît comme un acte de libération. Il se libère de la charge émotionnelle que ses parents lui ont fait porter. La force de l'acte libérateur atteint aussi les morts en leur procurant un soulagement.

Ainsi se transforme le lien entre Pierre et ses parents dans le récit. Le rapport conflictuel cède la place au rapport pacifique. Cette transformation s'observe aussi à l'égard des mouvements dans le champ topologique de la présence. Ce ne sont plus les membres défunts de sa famille qui visent et saisissent Pierre, cette fois c'est lui-même qui a une force sur eux, et il utilise cette force pour les délivrer de leur « maux ».

« Pierre-Ephrem se redresse en silence sous le masque impassible du Bœuf, il rassemble sans bruit les forces qu'il a puisées au cours de son long périple intérieur... Il est parvenu au terme de son temps de latence, de léthargie apparente, sa mue est accomplie, il peut partir. Mais il ne montre rien de sa révolution, de la transmutation de ses peurs en audace, de ses hontes en quiétude, de ses faiblesses en énergie, de ses désirs en volonté. » (IN, p. 277).

Pour Pierre, il ne s'agit pas de l'oubli de tout ce qu'on a vécu, au contraire c'est en les acceptant qu'il arrive à absorber les tensions intenses de ses émotions négatives. Il est important de comprendre que les émotions négatives qui ont envahi son champ de présence l'affaiblissaient intensément, et en sortant de la pression des tensions émotionnelles, il sort aussi de l'anesthésie corporelle et affective qui l'immobilisait physiquement et moralement.

Après avoir effectué un travail sur soi, Pierre découvre une force en son for intérieur pour surmonter sa torpeur qui tient à son esprit dominé par « d'innombrables déchets, des racines noueuses, des vestiges » (IN, p.239) de son passé dévastateur. On observe un visible dépassement de soi chez lui qui repose sur l'acquisition d'un /pouvoir/ intérieur. Il s'agit d'une transformation complète dans son dispositif identitaire, ce qui est traduit par la figure « révolution ». Nous pouvons dire que l'affrontement avec le passé donne à Pierre la plus forte énergie identitaire.



Il est certes évident que les rapports de Pierre avec la famille Bernyx l'ont conduit à être un sujet plus actif dans le sens où il s'est mis en acte pour le bien des autres. Toutefois la vraie transformation identitaire de Pierre ne dépend pas explicitement d'un actant-destinateur et/ou d'une instance divine comme dans le cas de Magnus et de Laudes Marie. Dans le récit, il ne se trouve pas d'informations qui expriment un certain rapport de Pierre à Dieu ou à la foi. Il faut pourtant noter que la narrativisation de la transformation du personnage porte des éléments religieux à travers des figures de comparaison.

Après avoir perdu la mémoire à la suite du crachat de Charlam, Pierre est retrouvé nu et crotté dans un wagon à bestiaux. C'est pour cette raison qu'on le surnomme à l'hôpital « Jésus le Bœuf ». Le « bœuf »²³³ qui est une figure signifiant la naissance de Jésus symbolise aussi la force et la patience devant les difficultés. Il apparaît donc comme une figure qui décrit bien le cas de Pierre et qui donne une allure christique à sa transformation en évoquant l'idée d'une renaissance voire d'une résurrection. Il faut souligner encore une fois que pour Pierre, il ne s'agit pas d'une révélation intérieure liée à une expérience mystique comme dans le cas de Laudes Marie et de Magnus. C'est plutôt une expérience initiatique dont l'initiateur et l'initié ne sont que la même personne : à savoir, Pierre. Autrement dit, il est son propre destinateur dans son acte de reconstruction identitaire.

Après son examen de conscience, la léthargie du personnage laisse donc sa place à une progression intérieure, à une volonté d'affronter le monde. Après le /pouvoir/ qu'il a acquis dans le travail de soi, ce n'est plus les tensions du passé qui le commandent, et ce n'est plus le hasard qui décide son orientation dans la vie. C'est lui-même qui oriente son cours de vie, comme le décrit l'extrait ci-dessous :

« Il repart de zéro. Mais ce zéro n'est pas un trou, pas un néant ni une misère, c'est un beau rond dans l'eau du temps, prêt à s'ouvrir et s'évaser.... Pierre se sauve. Il ne court plus au hasard à en perdre le souffle, il ne se laisse pas davantage tirailler par un vent gris et mou comme autrefois, il marche d'un pas sûr. » (IN, pp. 277-278).

Nous voyons que Pierre recouvre la capacité et le désir qui le portent vers la libération personnelle et l'autonomie. Il se délivre de son rôle de « victime » qui l'empêche d'avancer dans son parcours de vie. « Le beau rond dans l'eau du temps prêt à s'ouvrir et s'évaser » qui

²³³ Dans le christianisme, le « bœuf » est une figure importante puisqu'il est considéré avec l'âne comme premiers témoins de la naissance du Christ. On croit que l'haleine de ces animaux servait de système de chauffage pour l'enfant Jésus à sa naissance.



dénote le recommencement de Pierre dans sa vie indique l'ouverture des horizons de son champ de présence et son élargissement.

A la fin du roman, il se trouve plusieurs passages qui relatent le changement du personnage, son nouveau dispositif identitaire, et sa nouvelle manière d'être au monde. Ci-dessous on peut voir l'un d'entre eux :

« Il n'est plus dans la hâte et la fuite, plus dans la honte et l'anxiété... Il n'éprouve ni ses remords ni son épuisement. [...] Pierre se tient debout devant ce ciel en radieuse incandescence ; il en respire l'éclat, le souffle, l'espace. Il est dedans. Etre dedans, ... c'est quelque chose qui se décide au profond de soi [...] Il est dans le cours du temps, au cœur du temps. ... Il est dans l'éblouissante nudité du désir, au vif de la vie même. »
(IN, pp. 292-293).

En se libérant du poids du passé pénible, l'état angoissé de Pierre cède la place à une ouverture au monde sensible. La liberté intérieure du sujet crée une brèche dans le temps vécu antérieurement comme une période fermée et oppressante. Avec l'élargissement de son champ de présence, le sujet récupère de l'espace et du temps dans le monde sensible. Il ne se sent plus décalé, en dehors comme avant, désormais « il est dedans ». Vivre le temps lui procure un sentiment d'exister pleinement, soit au plus haut degré d'intensité. Il découvre ainsi une forme de l'épanouissement et une expérience intime de la vie même.

En examinant trois romans de notre corpus, nous voyons qu'à la fin, les parcours de nos personnages s'accordent dans leur réconciliation avec eux-mêmes et avec les épreuves du passé qu'ils ont subies. Ils acceptent leur place dans la vie et commencent à éprouver des sentiments rassurants. D'autre part, leur manière d'affronter le monde diffère d'un sujet à l'autre : Laudes Marie finit par vivre isolée harmonieusement avec la nature en désirant le salut divin tandis que Magnus et Pierre rentrent dans le monde des gens en récupérant leur force et leur autonomie.

La réconciliation des sujets avec eux-mêmes se réalise par le fait qu'ils modifient leur évaluation pour les anti-valeurs qui leur ont été imposées dès leur jeune âge. C'est plutôt en apprivoisant leur propre altérité qu'ils arrivent à reconstruire le sens d'être au monde. Au lieu de résister aux tensions dysphoriques de ces valeurs, ils apprennent à s'y adapter en changeant de mode de conscience. Et nous pouvons dire que le contact avec les Autres leur fournit la disposition nécessaire pour ce procès d'adaptation. Le /savoir/ et le /pouvoir/ qu'ils ont acquis au cours de ces relations intersubjectives leur permettent d'accéder à l'autonomie et à l'adaptabilité face aux difficultés de la vie.



Qu'il s'agisse de leur conduite éthique et affective ou de leur réconciliation avec eux-mêmes, les rencontres avec les autres se montrent pour eux comme un moyen pour s'inventer autrement. Elles restructurent l'univers des personnages, leur offrent de nouveaux univers de valeurs tels que la solidarité, la foi, l'autonomie et l'indépendance. Les rapports des sujets à eux-mêmes et au monde sont réaménagés. Ces mêmes rencontres ouvrent la voie d'une certaine manière à la réconciliation et à l'acceptation à partir de quoi le passé n'est plus au centre, et ne domine plus leur existence.

La réconciliation et la transformation identitaire qui en dépend concernent à la fois la dimension passionnelle, cognitive et pragmatique des récits. Il s'agit tout d'abord d'un visible renversement pathémique dans le dispositif identitaire des personnages. Ce renversement pathémique provient d'une transformation dans l'évaluation axiologique des anti-valeurs, qui ont déterminé l'identité des personnages avec de nombreux manques. Jusqu'à la fin de leur parcours, ces manques des sujets ne sont jamais comblés, mais on assiste à un changement de perception par rapport à eux.

A cet égard la logique cognitive joue un rôle déterminant dans la réalisation de la transformation identitaire. Les personnages qui visent à se construire un régime de présence préférable et à attribuer une signification au monde où ils vivent y arrivent à la fin de leur parcours. Il s'agit d'un acte de conscience qui les conduit à une nouvelle perception de soi et de la vie, même si cet acte est soutenu par une vision sensitive comme dans le cas de Laudes Marie et de Magnus.

Il est clair qu'il s'agit pour tous d'une reconnaissance de la vérité, qu'elle concerne soit la présence d'une instance divine, soit une expérience intime de la vie. A la fin de leur parcours, on assiste à un changement dans le faire interprétatif des sujets par rapport à eux-mêmes, à leurs anti-valeurs de type passionnel et au monde sensible. A la suite de ce changement, la détente se produit, les émotions négatives se déchargent et n'encombrent plus le champ de présence des sujets.

Après avoir eu une nouvelle perspective sur eux-mêmes et sur la vie, les actes pragmatiques des personnages changent aussi. Comme ils ne sont plus hantés par leur passé traumatique, ils ne désirent plus vivre dans la fuite et l'errance. Ils acquièrent l'autonomie et s'engagent à être l'actant-opérateur de leur propre vie. Ils ne se laissent plus contrôler par les autres ou soumettre aux aléas de la vie. Ils arrivent à donner sens à leur cours de vie. Nos personnages réinventent ainsi une nouvelle forme de vie, une manière plus efficace et plus sûre d'être au monde malgré les circonstances fortuites que ce même monde porte en soi et qui puissent les saisir un jour ou l'autre.



III.6.5.1. L'aspect anthropologique des rapports des sujets avec les Autres

Dans la partie de notre étude « III.6.4. L'échange affectif et la conduite éthique », nous avons abordé d'un point de vue interindividuel les rapports que nos personnages entretiennent avec les Autres. Et nous avons montré à quel point ces rapports étaient décisifs dans la prise de conscience de leur recherche identitaire et dans leur manière de se dessiner un chemin au milieu des incidents qui surgissent au cours de leur vie. Ici, nous nous proposons de reconsidérer ces rapports d'un point de vue anthropologique et social à partir de la théorie de Marcel Mauss sur le lien social et le cycle de don.

Comme il a été mentionné dans la partie théorique de notre étude portant sur la théorie de Mauss, le lien social et le temps social qui en relève sont constitués essentiellement par trois instances qui se présentent sous forme cyclique : ce sont le cycle du don, de la dette et du contre-don. Ce cycle constitue une relation irréductible entre chacun et son/ses Autres.

Dans l'échange interindividuel, l'échange repose sur une relation réciproque dans le sens où le contre-don revient à celui qui est à l'origine du même don. D'un autre côté, dans une perspective sociale et historique, le contre-don ne revient pas à l'origine du don, et la dette est établie à l'égard d'un ensemble d'« Autres ». Dans ce cas, l'Autre est un partenaire diffus et à venir. C'est au débiteur de trouver ou d'inventer cet Autre indéterminé afin de pouvoir rendre ce qu'il a reçu.

Comme le montre Mauss, les gens d'une communauté n'échangent pas seulement des prestations favorables comme des biens, des services ou des actes de politesse, mais aussi des prestations défavorables telles que des coups, des offenses, voire des meurtres. Les rapports pacifiques qui relèvent de la générosité ou de la bienfaisance cèdent ainsi leur place aux rapports antagonistes reposant sur la défiance ou la violence. Dans un tel rapport antagoniste, la réciprocité sollicite l'acte de rendre le mal pour le mal afin d'établir un équilibre dans une situation de contre-don (de même type, négatif) qui permet d'acquitter la dette.

En examinant les romans de notre corpus de ce point de vue, on pourrait considérer que les parents de nos personnages les soumettent à de dures épreuves et les dotent des anti-valeurs ; c'est ainsi qu'ils se trouvent à l'origine du don de type négatif. Les anti-valeurs (les idéologies sinistres, la maladie, la peur, la honte, etc.) dont les actants-sujets souffrent apparaissent donc comme des « anti-dons ». L'expérience de ce type de don est vécue par les personnages sous le registre d'une dette négative difficile à assumer, qui demande en retour des « contre-dons » toujours de type négatif.



Pour les sujets, la part affective est très forte dans l'estimation de la valeur des anti-dons des parents, ce qui dote les personnages d'un lourd investissement affectif envers ceux-ci. Laudes Marie, Magnus et Pierre sont tous les trois soumis à l'intense poids de la dette qu'ils ont portée depuis leur enfance. Ils désirent s'en délivrer, mais comme les parents sont physiquement absents de leur vie, il est impossible pour eux de leur répondre en retour à travers des contre-dons et donc d'acquitter leur dette négative, et ce jusqu'à la fin de leur parcours où ils trouveront un autre moyen de s'en libérer.

L'impossibilité d'acquitter leur dette provoque chez les personnages la haine contre les parents, l'infériorisation et la dépréciation de soi envers eux-mêmes. Leur relation est déterminée par l'absence de réciprocité et la domination des parents « donateurs ». Tant qu'ils ne peuvent pas rendre les contre-dons, l'équilibre ne peut pas être restauré et ils restent confrontés à la tension de la dette. Et comme nous l'avons vu dans l'analyse de leur parcours erratique, pour fuir ces tensions de la dette, les personnages errent d'un lieu à l'autre.

Il faut noter que parmi eux, c'est Magnus qui éprouve le plus de haine notamment contre son père adoptif Clemens Dunkeltal. Comme ce dernier est un criminel de guerre, il s'agit à la fois d'un don de violence, et d'une dette contre l'humanité, et cela pèse énormément à Magnus. Il transforme le poids de sa dette sous forme de rancœur envers l'ancien nazi, et il maintient son désir de vengeance jusqu'à la fin du récit où il le rencontre par hasard et se met en acte pour se venger.

Magnus veut rendre le mal à Clemens en le menaçant de révéler sa vraie identité à la société où ils vivent. Mais à ce désir de revanche répond une contrepartie de la part du criminel de guerre, et surgit un échange de méfaits entre les deux. Clemens, apeuré de l'accusation et de la menace de dénonciation de Magnus, provoque un accident de route dans lequel Peggy meurt, et Magnus est blessé à la jambe. Plus tard, ayant peur d'être découvert et jugé pour ses crimes, Clemens Dunkeltal se suicide. Ainsi est supprimée l'origine de l'anti-don ; or Magnus est envahi par la culpabilité et le remords pour avoir causé la mort de Peggy. Les tensions de ces deux passions négatives dépassent celle de la dette.

Au cours de leur parcours, les personnages s'efforcent de se délivrer de leur dette en changeant le sens de l'échange. Il est important de souligner que toute transmission entraîne avec elle des transformations, en ce sens, dans l'impossibilité de rendre les contre-dons négatifs à ceux qui sont à l'origine de l'anti-don, les personnages tentent de reconfigurer les contre-dons. Ces derniers essaient d'abord de rembourser leur dette négative à d'Autres mais sous forme positive. Ils cherchent ainsi à changer de registre en basculant dans un cycle de don positif.



Cependant il faut noter qu'il ne leur est pas facile de réaliser un changement par rapport au cycle du don parce que leur ancienne dette négative influence aussi les nouvelles relations. La participation des personnages au lien social est perturbée à cause des épreuves du passé dévastateur, et ils se trouvent dans une position de retrait de l'échange social. Ils apparaissent enfermés en eux-mêmes et piégés dans leur passé. Donc ils ont de la peine à se trouver des Autres pour maintenir le cycle de don et le lien social.

Les personnages cherchent quand même à réparer le lien perturbé par des dons/contre-dons positifs surtout de type affectif. Mais comme nous l'avons déjà indiqué, les personnages sont sans attaches ; après la crise des origines, ils n'ont pas de proches avec lesquels ils peuvent construire des relations mutuelles. L'anti-don initial des parents est énorme et leur dette est très lourde. Dans un tel cas, le champ de l'Autre semble grand et diffus, et afin de rendre des biens pour des maux donnés, les sujets (notamment Laudes Marie) errent de relation en relation.

Dans le cadre du don/contre-don, il faut noter que les personnages tendent à généraliser l'Autre. En observant leur entourage, ils cherchent cet Autre partout et en chacun. Il leur arrive de trouver et même s'inventer les gens qui ont besoin d'aide dans leur vie ou les gens qui souffrent d'un certain type de mal tout comme eux-mêmes. Rappelons le cas de Laudes Marie qui établit des rapports avec les femmes qu'elle ne connaissait même pas.

Les contre-dons des personnages apparaissent notamment en forme de compassion et de coopération et consistent à créer une amélioration chez les Autres. En rendant le bien, ils s'efforcent de sortir du registre de la dette négative et d'établir des nouvelles relations sociales basées sur la transmission des valeurs positives. Il s'agit de vouloir le bien d'Autrui, de le secourir, de le soutenir comme dans le cas de Laudes Marie ou de Pierre.

Toujours au sujet du don/contre-don, il faut indiquer que les rapports avec les Autres ne suffisent pas tout seuls à supprimer la dette négative de nos personnages, mais ils les conduisent à un mode d'existence plus évolutif et constructif où ils peuvent faire la dernière transformation sur leur contre-don qui aboutit à la réconciliation avec soi-même.

A la fin de leur parcours, Laudes Marie et Magnus arrivent à passer à un autre cycle de don qui repose sur une séquence d'échange en dehors du lien social avec les Autres. Laudes Marie constitue cette séquence d'échange avec la nature et avec Dieu. Les rapports intimes qu'elle entretient avec ces deux instances permettent de rompre la circularité de la logique de l'anti-don imposé par ses parents. Elle arrive à remplacer les dons destructeurs de ses parents par les dons bienfaisants de la nature et de Dieu.



« Le peu que je prononce, c'est à l'adresse des poules, de la chèvre, des ânes... ; à l'adresse des oiseaux aussi, ..., et des arbres. [...] Comment raconter l'eau des torrents à la beauté aussi insaisissable et fugace que celle de la lumière, toujours en mouvement, en élan et en effervescence ? [...] Je ne suis pas poète. Et encore, comment dire le progressif détachement que je sens s'opérer en moi, ce discret oubli de moi-même qui me vient au contact de cette terre rugueuse, de cet air limpide et dru [...] Et enfin, comment leur parler de cette vision qui m'a été donnée tout récemment... une vision si nue, si magnifiquement pauvre, que ce fût plutôt comme une caresse de l'invisible. Un sourire. [...] Le sourire de la grâce, beau à en pleurer de gratitude. » (CM, pp. 267-268).

Laudes Marie fait l'expérience d'un état de béatitude au sein de la nature. « Le sourire de la grâce » qu'elle a vu dans sa vision apparaît explicitement comme le don de Dieu. C'est un don radical qu'on ne peut recevoir que par la Foi. Et la « gratitude », autrement dit la reconnaissance face à ce don se montre comme un contre-don dont Dieu se satisfait en tant que donateur. Ce nouveau cycle qui repose sur l'alliance entre Laudes Marie et Dieu lui permet de construire un nouveau régime de présence d'ordre euphorique.

Quant à Magnus, nous savons que grâce à un ermite, il trouve la paix dans l'expérience intime de la vie. Comme Laudes Marie, Magnus se retire également au sein de la nature où il a fait l'expérience d'un sentiment de vivre avec l'aide du frère Jean : « C'est la vie même qui l'étreint du dedans, et qu'il enlace par tous ses sens, d'un seul mouvement » (MA, p. 257). Cette expérience peut être considérée également comme un don radical tout comme la grâce de Dieu. Le personnage arrive à saisir le don de la vie comme il le souhaitait : « C'est celui [don] de la vie, que veut Magnus - que ce don soit rendu à celles et ceux qui en ont été volés » (MA, p. 249).

Ainsi pour Magnus s'ouvre un nouveau cycle de don et de contre-don où la seule manière de rendre ce qu'on a reçu est de refaire continuellement cette expérience : « Pour tout livre, il emmène celui qui s'est ouvert en lui dans un souffle de hautbois, et qui n'en finit plus de bruire dans son esprit, dans sa poitrine, dans sa bouche » (MA, p. 264). Le contre-don consiste donc toujours à reconnaître ce qu'on a reçu, comme le fait Magnus.

Les transitions des personnages d'un cycle de don à l'autre se ressemblent dans le sens où il s'agit pour tous les deux d'un oubli de soi procuré par le pouvoir de nouveaux dons qu'ils ont acquis. Ainsi, Laudes Marie sent un « progressif détachement » à l'intérieur de soi, un « discret oubli de [soi]-même » (CM, p. 268) dans son contact à la nature. Magnus aussi, pour écouter le soupire de la vie au-dedans de soi, il apprend à concentrer « à l'extrême non sur-lui-même, mais sur l'oubli de soi – sur une excavation, un évidement de soi » (MA, p.



256). Comme nous l'avons vu, les deux sujets font l'expérience d'un oubli de soi par le biais d'une instance supérieure (Nature, Dieu, Cosmos).

Il nous est donc possible de considérer que les dons que les personnages ont reçus leur procurent un oubli de soi d'ordre positif qui permet d'enrayer les anti-dons des parents. L'oubli leur est utile pour vaincre leur haine et leur ressentiment qui découlent de leur conscience morale. L'oubli de soi qui neutralise la dette négative des sujets apparaît ainsi comme une condition de recommencement entraînant une ouverture sur l'extérieur.

En ce qui concerne Pierre dans *l'Inaperçu*, même s'il cherche à alléger la charge de sa dette négative en faisant du bien aux Autres, il réussit à s'en libérer complètement par un pardon généreux. Rappelons qu'à la fin du roman il finit par pardonner aux membres de sa famille. Le pardon apparaît alors comme un acte qui change la nature de l'échange. Il se manifeste comme un contre-don gracieux par lequel on rend à l'origine de l'anti-don la dette en la transformant en positive. Il permet alors de passer du registre de l'échange d'anti-don à celui de l'échange de dons entre les mêmes partenaires. C'est par cet acte que Pierre surmonte son ressentiment et arrive à sortir de l'endettement négatif et de la crise du don.

Il faut savoir que cet échange se réalise entre Pierre et les membres défunts de sa famille, donc le pardon se montre comme une transmission opérée dans un régime où l'on partage les mêmes modes d'existence des morts et des vivants. L'acte de pardon a donc une fonction libératrice pour les deux parties de l'échange :

« Il s'est remis au monde à rebours, dans la clarté de cet apaisement, d'un profond détachement. [...] C'est le vif qui a embrassé les morts et les a délestés, dépêtrés de leurs maux. A présent, que chacun aille en liberté, en légèreté. » (IN, p. 275).

Ainsi, tout comme Laudes Marie et Magnus, Pierre aussi se libère des liens du passé établis par un lourd endettement négatif, et il atteint un nouveau régime de présence plus libre et plus serein. Tous les personnages arrivent donc à construire des rapports d'alliance avec eux-mêmes et avec les autres instances (Dieu, nature, vie, d'autres personnages, etc.) pour mettre fin à la prépondérance des rapports conflictuels relevant de la crise des origines qui les lient aux traumatismes de l'enfance.



III.7. L'espace et le temps du parcours des sujets

Comme il a été mentionné plusieurs fois lors de notre analyse, les personnages des romans de Sylvie Germain mènent une vie erratique. Cela nous incite à revoir de près le cadre spatio-temporel de leur mode de vie. En effet, le parcours syntagmatique des personnages qui renferme plusieurs formes de vie met en évidence divers régimes spatio-temporels dans le discours des romans. Leur parcours erratique jalonné de ruptures et de détournements est notamment caractérisé par des dérèglements spatio-temporels.

Quand on a affaire à un cours de vie structuré avec les acteurs engagés dans le cadre d'une forme de vie cohérente, les configurations temporelles et spatiales sont déterminées par un style qui oriente l'espace sous la direction d'un but, et le temps vers une solution, un état final. Cependant dans les romans de notre corpus, il y a une organisation spatio-temporelle qui n'obéit pas aux règles habituelles d'un cours de vie relativement plus ordinaire. Perpétuellement obligés de changer de trajectoire à cause des événements imprévus dans le monde chaotique qui les entoure d'une part, et d'autre part, privés d'une forte visée susceptible de les orienter, nos personnages ne parviennent pas à circonscrire leur propre place, ni à déterminer leur propre temps dans le monde où ils vivent.

A côté des instabilités spatiales qui marquent le parcours syntagmatique de l'existence des personnages, nous observons à la fois des dérèglements temporels dans leur vie. En effet, pour qu'on puisse donner sens à un cours de vie, il est important de constituer un parcours cohérent dont les séquences sont unies par un lien qui produit l'idée d'une suite biographique au niveau cognitif et qui procure le sentiment de continuité au niveau pathémique. Cependant, dans le cas de nos personnages, essentiellement à cause d'un passé obsédant, ils ont de la difficulté à se tenir au présent et à organiser leur avenir.

Le passé est particulièrement important pour l'organisation temporelle d'un cours de vie dans le sens où il constitue un point d'ancrage sur lequel les événements pourraient se dérouler régulièrement. Pourtant dans le cas de nos personnages, le passé marqué par les lacunes, les non-dits, les mensonges et les trahisons n'est pas en mesure d'être un point d'ancrage pour le bon déroulement des événements dans leur parcours ; et cela de deux manières :

Premièrement, pour les cas de Laudes Marie et de Magnus, l'anonymat de la filiation dénote l'absence d'ancrage dans un point de départ dans leur vie. La méconnaissance des origines est toujours au cœur des questionnements de ces deux personnages. Transmettre ses origines à l'enfant peut être considéré comme un processus narratif qui lui permet de retracer le fil de son histoire. De ce point de vue, nos personnages se montrent coupés de leur



filiation ainsi que de leur histoire personnelle, et cela suscite une rupture décisive dans l'enchaînement de leur cours de vie en engendrant des doutes, des souffrances et un fort sentiment d'incomplétude chez eux. Une partie de leur histoire leur échappe et ce manque cognitif les empêche de s'approprier leur parcours pour en devenir l'acteur.

Pour le cas de Pierre, on pourrait commenter cette crise sur les origines d'un autre point de vue. La question des origines chez un sujet peut aussi se rapporter au fait de savoir s'il est ou non issu du désir de ses parents. En ce sens, pour Pierre qui est un enfant non désiré par sa mère, le sens de son existence est ébranlé par ce manque affectif dès le début de son parcours vital.

En deuxième lieu, le passé traumatique sur lequel nous avons longuement insisté empêche les personnages d'être pleinement dans le présent et de se projeter dans l'avenir. Leur passé est déterminé par les relations non réglées à cause de la crise fiduciaire. Les tensions de leur traumatisme n'ont pas été digérées à temps. Ils sont tiraillés en permanence entre leur passé et leur présent si bien que les mêmes tensions les empêchent d'avancer dans leur cours de vie. Derrière l'incapacité à s'inscrire dans le présent, se trouve la difficulté à rompre avec le passé pour repartir à zéro. Les sujets n'arrivent pas à se réconcilier avec leur passé et par conséquent, ils ne peuvent plus s'en détacher. Le poids de la présence des événements vécus les obsède et capture leur présent.

Dans les récits, à travers la répétition d'un mouvement de l'invasion mémorielle, le passé apparaît sous la forme d'une temporalité itérative. Les tensions invasives se répandent sur l'existence dégradée des personnages. Dans les moments où ils sont saisis par la force du passé, leur champ de présence est déterminé par la fermeture des horizons et l'absence de profondeur. Le champ perceptif capturé par les images douloureuses condamne les personnages à subir la seule profondeur qui demeure ouverte : celle d'une temporalité rétensive. C'est pour cette raison que les actants-sujets changent d'adresse continuellement pour élargir leur champ de présence et pour s'affirmer dans l'instant présent en réaction au passé troublé qui les hante continuellement. A cet égard, nous pouvons dire que l'errance semble être liée à cet effort déployé pour rester dans le présent.

Pendant la fuite-procès qui se transforme en errance par la conduite aléatoire des personnages, ces derniers subissent également d'innombrables faits perturbants reconnus sous le signe du discontinu. Alors il devient difficile pour eux de lier les séquences rompues de leur parcours de façon à produire un sens découlant d'un ensemble cohérent. Il faut savoir que les personnages ne sont plus dans la flèche du temps après la crise des origines. Le déroulement temporel qui fonctionne selon leur point de vue subjectif manque de la régularité qui pourrait leur fournir un sentiment de continuité. Lorsqu'ils se tournent vers le passé, ils le



voient inachevé, non réglé, par conséquent leur présent est dominé par la présence du passé et leur avenir est aléatoire. Donc, ils n'arrivent pas à assurer la continuité dans l'enchaînement temporel de leur parcours.

Pour nourrir nos analyses temporelles dans les romans, nous trouvons utile de recourir aux régimes sémiotiques de la temporalité développés par J. Fontanille dans *Formes de vie*. Tout au long du parcours des personnages qui implique diverses formes de vie, plusieurs régimes temporels se construisent, se transforment et se confrontent, toutefois nous pourrions avancer que comme le cours de vie des sujets est intensément soumis aux aléas de la vie et aux imprévus, les récits manifestent un aspect avec domination d'un « régime existentiel distensif » qui se rapporte aux interruptions et déviations dans le cours de vie.

Face aux aléas de la vie qui ont une forte intensité (du point de vue de leur effet distensif) et une large étendue (du point de vue de leur quantité) sur leur existence, l'engagement des personnages s'affaiblit dans leur vie et se caractérise par une faible intensité. Ils ne sont pas en mesure de surmonter les effets des obstacles qu'ils ont rencontrés. Dans un tel cas, ils ne luttent pas contre eux, ils ne cherchent pas à maîtriser leur cours de vie dans un état de lassitude. Lorsqu'ils fuient les tensions des effets de ces événements déchirants, ils s'abandonnent aux hasards qui finissent par diriger leur vie. Donc, la persévérance des personnages dans leur cours de vie ne porte que sur une simple survie.

Dans le parcours des personnages jalonné d'une série d'aléas, de rencontres imprévisibles et d'obstacles, le temps de l'existence qui se trouve marqué par nombre de ruptures est donc distensif. Il est déterminé par une tension existentielle dominante puisqu'il s'agit de la domination des facteurs de résistance à la persévérance des personnages. Le temps de l'expérience est également distensif, et il est infléchi par l'existence car comme l'indique Fontanille, « l'existence impose ses discontinuités et ses aléas au temps de l'expérience. »²³⁴

Comme nous l'avons déjà indiqué, le discours des romans donne forme à plusieurs formes de vie dans le parcours des personnages et aux divers régimes temporels qui les portent. Dans une grande partie de ces régimes, le temps de l'existence est prépondérant et il infléchit le temps de l'expérience, toutefois chaque forme de vie que nous avons repérée dans le parcours des personnages est dotée de ses propres caractéristiques temporelles. Nous nous proposons de les examiner en détail dans les parties suivantes de notre étude.

²³⁴ Jacques Fontanille, *Formes de vie, op.cit.*, p. 169.



III.7.1. L'imperfection dans les formes de vie des sujets

Marqué par plusieurs obstacles et rencontres, conflits et alliances qui sont autant de péripéties affectant leur être, le cours de vie de nos personnages présente de façon sommaire un schème syntagmatique irrégulier. L'imperfection de leur parcours se trouve liée essentiellement à la présence intense du passé traumatique qui crée un excès passionnel tensif dans le champ sensible des personnages.

En effet, ces derniers cherchent à réparer cette imperfection due à l'excès par l'acte de fuite-errance, mais cette forme de vie déterminée par le désordre spatio-temporel engendre une autre imperfection dans leur parcours syntagmatique. L'effort perpétuel des actants pour s'enfuir de leur champ saturé par les forces hostiles inhibe leur persévérance globale et de long cours. La visée et la saisie du monde sensible compromet leurs choix et pondérations dans leur parcours vital, ainsi surgit un cours de vie aléatoire, sans direction précise.

Dans le cours de vie des sujets, il s'agit principalement de deux formes de vie déterminantes qui s'associent l'une à l'autre : celle du chaos événementiel et celle de l'errance ; la première engendrant la deuxième, et la deuxième englobant plusieurs autres formes de vie dont certains débouchent constamment sur celle du chaos événementiel et d'autres permettant de s'en libérer.

Les actants ressentent et perçoivent l'incohérence et le désordre de leur cours de vie que le monde « chaotique » leur a imposés, mais ils demeurent impuissants pour reprendre le contrôle et le changer. L'imperfection de leurs formes de vie se traduit notamment par les états passionnels des actants-sujets. Ils connaissent la gêne, l'agitation, l'impulsion, l'étourdissement et parfois la langueur dans leur champ de présence.

Il est important de noter que l'imperfection des formes de vie des personnages se rapporte à la problématique d'un « régime de croyance ». J. Fontanille décrit le régime de croyance comme « un régime d'"identification durable", identification à ce qui fait qu'un cours d'existence persiste »²³⁵. C'est ce régime de croyance qui détermine les conditions et valeurs pour l'élaboration d'une forme de vie.

Cependant nos personnages ont de la peine à adhérer à un groupe et/ou à s'identifier à un système de valeurs qui pourrait rendre significative la constitution de leur cours d'existence. Il s'agit surtout d'une perturbation forte de la modalité de /croire/ chez eux, et cela pour plusieurs raisons : ils sont trahis tout d'abord par ceux qui représentent leur base de

²³⁵ *Ibid.*, p. 17.



sécurité (les parents) ; ils sont trahis dans leurs attentes envers la vie ; ils sont trahis dans leur croyance que le monde est bon et généreux. Dans un tel cas, ils éprouvent des difficultés à trouver des raisons pour persister dans leur parcours de vie, et ils doivent adopter des formes de vie caractérisées par une forte imperfection.

Comme nous l'avons dit, les formes de vie de nos personnages se marquent par un déséquilibre interne notamment à l'égard des régimes spatio-temporels qui les portent, mais quand on prend en considération la production du sens dans les récits, nous pouvons parler de la cohérence des schèmes syntagmatiques et de la sélection congruente des contenus paradigmatiques dans la constitution des formes de vie.

Nous nous proposons donc de reconsidérer les formes de vie qui déterminent différentes manières d'être au monde de nos personnages en insistant sur leurs configurations discursives, passionnelles, temporelles, aspectuelles et axiologiques pour montrer l'individuation de chacune.

III.7.1.1. Le chaos événementiel : la crise des origines - les aléas de la vie

Les aléas de la vie qui correspondent sur le plan discursif aux événements inattendus particulièrement de type négatif tels que crimes, trahisons, abandons, morts abondent dans le discours des romans de notre corpus. Ils installent un régime temporel distensif d'ordre existentiel puisqu'il s'agit des ruptures, des séparations qui déterminent un après et un avant dans le cours du temps. Provoquant des ruptures temporelles dans le parcours des personnages, les aléas empêchent les actants-sujets de faire part des formes de vie euphoriques dans les récits.

Les événements bouleversants qui ont engendré la crise des origines au début des parcours des personnages font partie des aléas de la vie. Ils relèvent du cours d'existence et affectent profondément le cours d'expérience des personnages dans la suite de leur parcours. Ces événements provoquent une première rupture dans le temps ordinaire/linéaire qui caractérise la période d'avant la crise. Les événements vécus constituent un passé traumatique caractérisé par la *rétenion*, cette dernière étant une « propriété du vécu par laquelle ce qui a été vécu reste enveloppé dans le champ de la présence. »²³⁶ La suite du parcours des sujets reste ainsi dominée par le temps d'un passé traumatique dont la saturation perturbe leur dispositif identitaire ainsi que leur cours de vie.

²³⁶ Herman Parret, *op.cit.*, p. 228.



A la suite de la crise fiduciaire familiale, du côté de l'expérience sensible, les actants-sujets sont envahis par les passions douloureuses affectant durablement leur dispositif identitaire. Ce sont ces passions qui rendent actuel un passé de domination dans leur cours de vie. Il s'agit d'une soumission rétrospective, durable et itérative de la part des sujets. C'est pour cette raison que le passé revient constamment sur le champ sensible des sujets et compromet leurs rapports au présent et au futur. Nous assistons donc à la destruction de toute énergie et toute motivation prospective. Ce passé oppressant ne leur laisse comme perspective qu'une errance-fuite.

A cause du passé dévastateur qui a laissé les empreintes ineffacées, les sujets recouvrent une identité vulnérable. Les anti-valeurs dont ils sont dotés se manifestent comme des témoignages du passé et des repères de leur vulnérabilité. Au cours de leur parcours, ils tentent de persévérer pour reconstruire leur identité, mais les événements particuliers de l'existence d'ordre destructeur continuent à changer leur cours d'existence en maintenant une domination sur des schèmes syntagmatiques et des choix axiologiques.

Les aléas de la vie apparaissent alors comme une forme de vie à part entière que nous avons qualifiée de chaotique. Les aléas qui entraînent la saisie des horizons du champ de présence des personnages sont déterminés par un régime temporel spécifique. Ces événements destructeurs s'accomplissent sur un mode violent, intense et excessif. S'imposant impérieusement, ils se caractérisent par un tempo rapide et une tonicité vive qui créent un champ incontrôlé pour les actants-sujets. C'est pour cette raison que cette forme de vie est déterminée par un déséquilibre intense relevant de l'accroissement des confrontations polémiques, des conflits et des frustrations.

Dans les récits, nous observons un rapport difficile entre le cours de l'existence et le cours de l'expérience des personnages. Du côté du temps de l'expérience qui concerne le processus de l'acquisition des objets de valeur et des compétences, il s'agit d'une perte continue pour les personnages à cause des aléas souvent destructeurs. Alors qu'ils perdent toujours leurs objets de valeur (amour, foi, les gens qui leur sont chers, etc.), ils sont dotés des anti-objets de type affectif (solitude, peur, honte, etc.). Leur expérience personnelle qui repose sur des ruptures successives est toujours caractérisée par le subir. Lorsqu'ils sont envahis par les souvenirs et les empreintes douloureuses, leurs compétences s'affaiblissent graduellement. Leur engagement et motivation face à la vie sont déterminés par une tension faible.

Cette forme de vie qui fonctionne sur le mode de l'emprise s'impose au détriment de toutes les autres formes de vie euphoriques. Dépourvus d'un calcul projectif de nature cognitive et stratégique, les personnages ne peuvent pas viser des schèmes syntagmatiques



cohérents. Donc, dans l'impuissance de faire des choix pour orienter leur parcours, ils adoptent la forme de vie de l'« errance », qui englobe plusieurs autres formes de vie spécifiques.

III.7.1.2. Errance

Les romans de notre corpus procèdent à une mise en discours où la forme de vie « errance » apparaît comme un élément pertinent de l'écriture romanesque. A regarder de près, la singularité des destins des personnages les empêche de donner une forme cohérente à leur cours de vie. En face du passé problématique qui apparaît comme un obstacle dans leur vie, les personnages inventent l'errance comme une manière de persister sous forme d'échappement.

Le régime de l'expérience des sujets infléchi par les aléas destructeurs commençant par la crise des origines est déterminé par la soumission aux tensions nuisibles. Les personnages cherchent à compenser ce régime de l'expérience dysphorique par l'errance qui repose essentiellement sur un régime de l'expérience aléatoire.

Comme nous l'avons déjà indiqué, nous considérons l'errance comme une forme de persévérance individuelle dans le sens où elle permet aux personnages de continuer leur vie quoique d'une façon relâchée. L'errance, en tant que simple acte de déplacement, est protensive et elle consiste à soutenir le cours de vie. Grâce au mouvement qu'elle fournit, l'errance suspend la rétention du passé et provoque une ouverture spatio-temporelle, ainsi permet-elle de passer à d'autres régimes de présence que l'emprise du passé.

Contrairement au passé qui ferme le présent et le futur, l'errance consiste en un perpétuel mouvement d'ordre aléatoire et ouvre le présent pour donner sa chance à un futur proche bien qu'imprévisible. Comme l'errance est associée à la figure du hasard, l'ouverture qu'elle offre comporte à la fois des menaces et des espoirs à travers divers régimes de présences qu'elle a englobés.

L'errance est placée sous le signe de l'extension de champ de présence du personnage. Figurativement traduite par le perpétuel changement de place, elle thématise notamment la valeur du mouvement qui permet de fuir hors de champ sensible saturé et de se tenir à l'instant présent.

En tant que forme de vie englobante, l'errance donne lieu à la constitution d'autres formes de vie particulières. Elle implique la « fuite » quand le champ de présence des sujets devient inhabitable à cause des tensions conflictuelles des forces antagonistes. Elle contient



la « conduite aléatoire » quand ils s'égarerent ne sachant où aller en l'absence d'attaches. L'errance renferme aussi « les rencontres et les échanges avec les Autres » au cours des déplacements aléatoires. Elle comprend une « quête de salut » quand les sujets désirent se délibérer définitivement de leur situation oppressante. Et à la fin de leur errance, les personnages aboutissent à une « réconciliation » que nous avons repérée comme une autre forme de vie, mais le processus qui les conduit à cette étape finale se montre particulièrement tortueux.

Il faut souligner que la forme de vie de l'« errance », bien qu'elle contienne une persévérance individuelle du côté des personnages, est envisagée au niveau social comme un écart de conduite. Le parcours erratique est dominé par une entropie qui mine l'adaptation des personnages dans le cours de vie collectif. Le désordre des régimes spatio-temporels, qui détermine l'errance, n'est pas approprié selon les normes de l'univers social.

L'errance se caractérise comme une manière de vivre au jour le jour ; l'absence de calcul d'anticipation empêche de construire un avenir et donc de participer au mouvement social. A côté de la rupture entre le passé et le présent provenant de la crise des origines, il s'agit d'une autre rupture entre le présent et l'avenir due à l'absence de programmation. Comme l'indique J. Fontanille, « le temps social demande plus de mesure, et une évolution soumise à une régulation »²³⁷. Comme il ne se trouve pas d'équilibre entre les tensions des régimes temporels déterminant le parcours erratique des sujets, on peut parler de la dégradation du temps social dans leur mode d'existence. L'affaiblissement du lien social rend plus difficile leur persévérance dans le vivre ensemble. Regardons de plus près les caractéristiques des formes de vie qui font partie de la forme de vie « errance ».

III.7.1.2.1. Fuite

Après la crise des origines, bien que les personnages veuillent rompre définitivement avec le passé traumatique, ils n'y arrivent guère étant donné qu'ils sont incessamment poursuivis par ce passé encombrant qui les attaque sous la forme de la mémoire. Les forces dispersives du passé rendent fragile le régime de l'expérience des sujets, si bien que ces derniers ne peuvent pas trouver un moyen de s'en délibérer. Donc, quoiqu'elle ne soit pas une solution définitive, la fuite leur permet de s'éloigner temporairement des tensions saisissantes de leur passé et d'autres événements qui les accablent.

²³⁷ Jacques Fontanille, *Formes de vie, op.cit.*, p. 183.



Du côté du régime temporel et du régime de l'expérience, les personnages se caractérisent surtout par un effort pour ouvrir le présent en se délivrant de l'emprise du passé. Par cet acte de fuite, outre le passé dévastateur, ils cherchent aussi à échapper à la visée réductrice d'autres forces hostiles et à assurer l'extension de leur champ de présence.

Du côté du régime topologique de la présence, il s'agit de la visée à partir du monde sensible vers les actants-sujets. Le mouvement topologique porte sur l'intensité de la présence du monde hostile. Les personnages en tant que cibles sont menacés par le monde qui est en position de source. Le champ de présence des sujets déterminé par le sentiment de plénitude est déstabilisé. Le régime topologique se montre comme élément d'une vie insupportable, et dans ce cas la seule manière de persister dans le cours de vie leur semble comme la fuite.

III.7.1.2.2. Inclusion

Les efforts de fuite des personnages restent parfois vains et ils sont saisis par les forces antagonistes. Cette forme de vie déterminée par l'inclusion au monde s'associe directement à la forme de vie « chaos événementiel ». Dans cette forme de vie, ils se trouvent comme piégés dans un monde hostile qui les contrôle. C'est un monde où les valeurs se détruisent et les visées perdent leur intensité. Ce qui nous permet d'affirmer que le cours de l'expérience des sujets est dominé par le cours de leur existence.

Les protagonistes de nos romans perdent continuellement tout ce qui leur est cher pour soutenir leur existence. A la suite de cette perte perpétuelle de valeurs et de repères, il s'agit d'une dégradation dans leur motivation, dans leur énergie vitale et donc dans leur persévérance pour continuer leur vie. Dans cette forme de vie, on assiste à un processus de passivité et de victimisation du côté des personnages. Leur régime de l'expérience se détermine par les sentiments de désordre, de désespoir et de vacuité.

Les échecs successifs et répétitifs les confrontent sans arrêt à leur propre impuissance. Du côté du régime topologique de la présence, il s'agit de la saisie à partir du monde vers les actants. Ces derniers sont assiégés dans leur champ de présence qui lui-même est déjà clôturé par les forces hostiles envahissantes.



III.7.1.2.3. La conduite aléatoire (l'égarement et l'attente de l'inattendu)

Le cadre spatio-temporel du cours de vie des personnages est à plusieurs reprises bouleversé par des événements tragiques, ce qui entraîne aussi leur défaite modale et pathémique à l'égard de leur dispositif identitaire. Comme ces événements arrivent de manière successive, les sujets ne trouvent pas de temps pour reprendre contrôle et maîtrise de leur vie. Sous l'emprise des passions dysphoriques, ils apparaissent comme des sujets qui ne cessent de pâtir. On observe chez eux l'impuissance de l'acte cognitif et pragmatique devant l'impératif passionnel.

Comme nous l'avons dit plus haut, le régime de l'expérience des personnages est fragile à cause des événements bouleversants en face desquels ils ne peuvent pas développer une stratégie de gestion. Le manque de maîtrise de soi qui se traduit par la perte de compétence au niveau modal engendre l'état d'égarement chez eux. Dans ce cas, ils adoptent une conduite aléatoire, et ils laissent les hasards conduire la vie à leur place. Dans cette forme de vie, comme la conduite aléatoire soumet leur cours de vie à d'autres péripéties, le cours de l'existence agit sur le cours de l'expérience des sujets.

La conduite aléatoire associée à la configuration thématique du hasard se rapporte à deux cas de figures que nous avons déterminés comme deux formes de vie imbriquées : (i) l'égarement accompagné par un relâchement désespéré et (ii) l'attente de l'inattendu gérée par un espoir d'amélioration dans la vie des personnages. La conduite aléatoire maintient le futur ouvert et pluriel, mais comme elle est associée à la figure du hasard, cette ouverture est contingente, et elle est parfois suspendue par les événements imprévus.

III.7.1.2.3.1. Egarement

Comme nous l'avons indiqué, la conduite aléatoire découle tout d'abord de l'égarement des personnages qui sont sans attache et sans but. Leur régime d'expérience se caractérise par un relâchement désespéré. Les personnages ne peuvent pas capter le temps du monde aléatoire, - qui est le temps de l'existence -, pour l'adapter à leur temps de l'expérience comme ils le souhaitent. Donc ils subissent une perte de repères spatio-temporels dans le monde qui les entoure.

Dans ce régime de présence, les personnages ne sont plus la référence déictique de leur cours de vie qui bascule du côté d'un régime existentiel. Ce sont soit le passé (à travers l'invasion mémorielle et tensionnelle) soit les aléas de la vie qui occupent la position de



référence déictique en imposant leur propre régime de l'expérience, à savoir « saisir » et « faire subir ».

Adopter la conduite aléatoire signifie renoncer à quelque contrôle temporel et spatial dans le cours de vie. Et l'absence de contrôle et de calcul augmente le risque et compromet l'avenir. Renoncer à quelque contrôle temporel, c'est aussi une manière de compromettre le temps social. Cette forme de vie expose le cours de l'existence des personnages à beaucoup d'autres aléas comportant des risques et des obstacles potentiels. C'est pour cette raison qu'on pourrait considérer la conduite aléatoire des personnages et le régime de présence du chaos événementiel comme deux formes de vie qui s'impliquent et se soutiennent.

Du côté du régime de l'expérience, la conduite aléatoire est caractérisée par l'absence de programmation et la persévérance relâchée. Dans cette forme de vie où les tensions du temps de l'existence dominant, il s'agit de la menace d'une entropie susceptible d'engendrer des crises et des destructions. Les personnages sont troublés par l'incertitude du lendemain et l'ordre chaotique du monde. En ce sens, la conduite aléatoire engendrée par la vulnérabilité rétrospective des personnages comporte aussi une autre vulnérabilité d'ordre protensif liée à leur dispositif fragile inscrit dans un présent ouvert sur le futur immédiat des incidents imprévisibles.

III.7.1.2.3.2. Attente de l'inattendu

La conduite aléatoire des personnages relevant de leur état d'égarement se rapporte plus tard à la quête du salut qui pourrait provenir d'une opportunité aléatoire. Faute de pouvoir diriger intentionnellement leur cours d'existence, il s'agit d'une espérance de l'inattendu pour les actants-sujets.

Même si les personnages s'abattent de temps en temps dans un sentiment de vacuité après les pertes successives et qu'ils s'égarent dans leur cours de vie, ils se montrent quand même prêts à suivre tout autre chemin sans en rien savoir. Ils éprouvent à l'intérieur d'eux-mêmes un désir de changement dans leur état dysphorique. Ce désir n'apparaît pas à travers le déploiement d'une action conditionnée par l'intentionnalité. Il est plutôt associé à une éventualité des événements fortuits. Autrement dit, la seule manière d'espérer un changement dans leur état dysphorique, c'est de laisser place au surgissement de l'inattendu qui se manifeste sous forme d'événements imprévus.



Cette forme de vie est déterminée par la protension, et elle apparaît comme la propriété d'un espoir implicite toujours tendu vers ce qui n'existe que sur le mode du possible. A cet égard, la conduite aléatoire porte également sur la découverte de nouvelles alternatives dans leur vie qui pourrait conduire à l'équilibre des tensions identitaires et à l'épanouissement des personnages. L'attente qui tient à l'actualité du moment est pleine de tension prospective, et elle est tournée vers ce qui peut survenir à un moment imprécis.

L'attente de l'inattendu apparaît comme une forme de vie qui favorise la visée à partir des actants vers le monde sensible. Ils sont caractérisés par un dispositif prêt à accueillir cet imprévu favorable. Cette conduite occasionne donc l'ouverture de leur champ cognitif vers la diversité des possibles. A cet égard, leur régime d'expérience est vide d'action, mais non de cognition et de passion. Alors que la patience et l'espoir déterminent leur dispositif identitaire, le régime du temps se marque par l'attente et l'incertitude.

III.7.1.2.4. L'échange affectif et la conduite éthique

L'errance qui consiste en l'élargissement du champ de présence des personnages permet de multiplier les péripéties et donc les interactions avec les Autres, ainsi surgit la forme de vie « L'échange affectif et la conduite éthique ». Dans cette forme de vie, les relations affectives et éthiques que les personnages établissent avec les Autres maintiennent la solidarité entre eux, et en ce sens elles renforcent leur engagement face aux aléas et aux obstacles du cours de vie.

Les rapports avec les autres permettent aux personnages de s'éloigner de leur passé traumatique et de se tenir à l'instant présent. Il s'agit à la fois d'une ouverture du présent, et de l'élargissement et du partage de leur champ de présence autour de sentiments bienveillants tels que la compassion et la sympathie. Le régime de l'expérience est déterminé par le partage affectif, la bienveillance et la responsabilité éthique.

Dans leurs rapports avec les Autres, les personnages se montrent plus autonomes, déterminés et indépendants en comparaison de leurs rapports à leur propre vie. On pourrait dire que dans cette forme de vie, il s'agit de la prévalence du régime de l'expérience sur celui de l'existence étant donné qu'ils n'hésitent pas à se mettre en acte pour le bien des gens qui ont besoin d'aide dans leur vie.

Du côté du régime temporel, dans les rapports intersubjectifs entre les personnages, il est question d'un tiers temps social. Bien que nos acteurs établissent davantage des rapports



inter-individuels, ces derniers leur permettent de renforcer le lien social. Et dans les rapports éthiques, on peut parler surtout d'un temps de l'éthique qui dépasse le temps ordinaire et qui s'associe au temps de l'Autre et au-delà de la vie.

Cette forme de vie basée sur les interactions des personnages avec leur entourage affecte favorablement leur mode d'existence et leur cours de l'expérience. Elles leur ouvrent le devenir et la diversité des possibles pour changer leur régime de présence au monde. Cette ouverture à l'étrangeté et à l'altérité leur permet de renforcer leurs modalités de /savoir/ et /pouvoir/ par rapport à leur cours de vie, et cela les conduit à construire leur dernière forme de vie, la « réconciliation ».

III.7.1.2.5. Réconciliation-emprise

Les rapports avec les Autres permettent aux personnages de remettre en question ce qu'ils ont vécu dans leur passé et de changer de perception sur leur rapport à eux-mêmes et au monde sensible. La forme de vie « réconciliation » permet ainsi d'énoncer différemment leur passé qui a dominé leur existence jusque-là. La réconciliation se manifeste par l'établissement de l'équilibre entre le cours d'expérience et le cours de l'existence.

Du côté de l'expérience, à la fin de son parcours, chaque personnage découvre un nouveau régime de présence qui lui est bénéfique. Ils sont donc en situation favorable pour s'ouvrir à la possibilité de découverte d'autres univers de sens. A cet égard, nous pouvons dire que la quête du salut des personnages qui apparaît sous la forme de l'attente de l'inattendu satisfait d'une conjonction et aboutit en emprise.

Dans le cas de Laudes Marie et de Magnus, le contact avec la nature et Dieu leur fournit un oubli de soi de type positif qui leur permet de vaincre les tensions conflictuelles se rapportant à leur passé, et d'avoir une nouvelle posture de soi sereine. Il faut noter que ce « soi » oublié est ce qui est dominé par les forces du passé et de l'anonymat. Au-dessus de cet oubli de soi ils arrivent à reconfigurer leur dispositif identitaire.

En ce qui concerne le cas de Pierre, c'est par l'acte du pardon qu'il arrive à reconfigurer son passé en en faisant effectivement une expérience passée et révolue. A la suite d'une remise en question de la mémoire, il réussit à réconcilier avec son passé ainsi qu'avec lui-



même. Comme l'indique J. Fontanille, « avec le *pardon*, le passé retrouve un avenir, grâce à l'opération qui le dénoue au présent »²³⁸.

Grâce aux expériences qu'ils ont vécues, les personnages révisent leurs choix axiologiques de façon à les conformer aux nouvelles voies qui viennent d'ouvrir face à eux. Ainsi surgit une modification dans leurs schèmes syntagmatiques qui affectent nécessairement leur cours d'existence. Le régime de l'expérience des sujets caractérisé par la remise en question, le changement et l'innovation leur permet de réparer l'imperfection syntagmatique de leur cours de vie.

Du côté de l'existence, ils réaménagent l'organisation syntagmatique de leur cours de vie et reconfigurent leurs choix axiologiques. Ils ne cherchent plus la délivrance dans le mouvement, l'instabilité et le hasard. Ainsi, Laudes Marie trouve la sérénité dans son rapport intime avec la nature et Dieu. Pierre, au lieu d'éviter son passé, choisit de l'affronter et de pardonner à ceux qui l'ont blessé. Et Magnus obtenant le don de la vie renonce à chercher ses origines et opte pour une reconstruction de soi prospective.

Qu'il s'agisse de l'oubli de soi ou du pardon, ces régimes de l'expérience apparaissent comme l'étape nécessaire pour la négation des anti-valeurs dont les tensions accablent les actants-sujets. En tant qu'actes libérateurs, ils leur assurent l'ouverture des possibles, la diversité des axiologies. Tous les personnages se délivrent de la dépendance imposée par leur passé, ils reprennent le contrôle d'eux-mêmes, affirment d'autres valeurs et cessent de se laisser conduire par le hasard. Nous pouvons ainsi parler d'une relance du devenir pour eux.

Au niveau actantiel, il s'agit d'une conversion importante dans les rôles des actants des récits. Les actes libérateurs, l'« oubli » et le « pardon », agissent directement sur la « mémoire » des personnages qui apparaît comme un actant contrôle retenant fermement les événements vécus tragiques de façon à faire surgir itérativement leurs effets dispersifs dans leur champ de présence. A travers ces actes libérateurs, les personnages réussissent à l'emporter sur leur mémoire et à prendre une position dominante dans leur cours de vie ainsi que nous le montre le discours des romans.

Concernant le régime temporel, la forme de vie « réconciliation » ouvre le présent et le futur, mais d'une manière différente de celle de l'errance. Il ne s'agit pas d'une ouverture contingente dépendant du hasard, mais d'une ouverture dépendant de l'autonomie des sujets. Le régime du temps et de l'expérience est libéré du passé et de l'univers de la contingence.

²³⁸ *Ibid.*, p. 187.



Dotés d'un /savoir-faire/ et /savoir-être/, les personnages se montrent comme des sujets de /vouloir/ autonomes. Leur mode d'existence devient alors disponible pour porter de meilleures formes de vie. On peut récapituler la congruence interne des formes de vie de la façon suivante :

Tableau 14 : La congruence interne de la forme de vie « Chaos événementiel » :

<i>Régime temporel</i>	Temps chaotique (rupture dans le temps ordinaire/linéaire), temps du passé traumatique (rétention temporelle)
<i>Dispositif identitaire</i>	Identité déterminée par la vulnérabilité et les passions douloureuses
<i>Expérience personnelle</i>	Ruptures successives, soumission rétrospective, durable et itérative
<i>Type passionnel de forme de vie</i>	Forme de vie du Subir
<i>Régime topologique de la présence</i>	Emprise générale du monde chaotique

Tableau 15 : La congruence interne de la forme de vie « Fuite » :

<i>Régime temporel</i>	Ouverture temporaire du présent
<i>Dispositif identitaire</i>	Identité déterminée par la saturation passionnelle, l'agitation et l'impulsion
<i>Expérience personnelle</i>	Perpétuel changement de place en vue d'échapper à la visée réductrice des actants antagonistes
<i>Type passionnel de forme de vie</i>	Forme de vie de l'Agir
<i>Régime topologique de la présence</i>	Visée à partir du monde vers les actants-sujets



Tableau 16 : La congruence interne de la forme de vie « Inclusion » :

<i>Régime temporel</i>	Fermeture temporaire du présent
<i>Dispositif identitaire</i>	Identité déterminée par l'impuissance, l'aboulie et le sentiment de vacuité
<i>Expérience personnelle</i>	Perte de valeurs et de repères, dégradation, passivation
<i>Type passionnel de forme de vie</i>	Forme de vie du Pâtir
<i>Régime topologique de la présence</i>	Saisie à partir du monde vers les actants-sujets

Tableau 17 : La congruence interne de la forme de vie « La conduite aléatoire : Egarement »

<i>Régime temporel</i>	Temps du hasard, incertitude du lendemain
<i>Dispositif identitaire</i>	Identité déterminée par la vulnérabilité protensive et le relâchement désespéré
<i>Expérience personnelle</i>	Perte de repères spatio-temporels dans le monde, absence de programmation, et persévérance relâchée
<i>Type passionnel de forme de vie</i>	Forme de vie du Laisser-aller
<i>Régime topologique de la présence</i>	Manque de visée et de saisie du côté des actants-sujets

Tableau 18 : La congruence interne de la forme de vie « La conduite aléatoire : Attente de l'inattendu »

<i>Régime temporel</i>	Temps de l'attente déterminé par la protension
<i>Dispositif identitaire</i>	Identité prête à accueillir l'imprévu
<i>Expérience personnelle</i>	Patience, désir de découverte de la diversité des possibles
<i>Type passionnel de forme de vie</i>	Forme de vie de l'Espérer
<i>Régime topologique de la présence</i>	Visée implicite à partir des actants-sujets vers le monde



Tableau 19 : La congruence interne de la forme de vie « L'échange affectif et la conduite éthique »

<i>Régime temporel</i>	Ouverture du présent, tiers temps social, temps de l'éthique (temps de l'Autre et l'au-delà de la vie)
<i>Dispositif identitaire</i>	Identité déterminée par la compassion et la sympathie
<i>Expérience personnelle</i>	Solidarité, partage affectif, bienveillance et responsabilité éthique
<i>Type passionnel de forme de vie</i>	Forme de vie de Ressentir
<i>Régime topologique de la présence</i>	Partage et élargissement du champ de présence des actants-sujets

Tableau 20 : La congruence interne de la forme de vie « Réconciliation-emprise »

<i>Régime temporel</i>	Ouverture absolue du présent et du futur, libération temporelle
<i>Dispositif identitaire</i>	Identité déterminée par la liberté et l'autonomie
<i>Expérience personnelle</i>	Remise en question, changement et innovation
<i>Type passionnel de forme de vie</i>	Forme de vie de Se délivrer, de Réconcilier
<i>Régime topologique de la présence</i>	Visée et saisie à partir des actants-sujets vers le monde sensible

III.8. La déconstruction et la reconstruction de l'identité des sujets

La configuration identitaire du sujet est un processus continu au cœur du mouvement du cours de vie. Elle se façonne autour des faits dont les effets affectent plus ou moins le corps sensible et le champ de présence du sujet. En ce sens, les tensions de ceux qu'il a vécus deviennent déterminantes pour ses rôles actuels. Dans le cas de nos personnages, ces tensions sont tellement lourdes et durablement incorporées que le passé apparaît comme une ressource durable de passions dysphoriques et il les empêche de s'inscrire dans le présent et de se tourner vers l'avenir.



Dès la crise des origines qui marque le début du parcours des personnages, leur dispositif identitaire est détérioré à cause de la combinaison de différents types d'incomplétude et des valeurs qui leur sont associées. A la suite des événements qui bouleversent leur cours de vie, ils sont dotés des valeurs passionnelles de type négatif et cela compromet la cohérence discursive et la satisfaction narrative de leur parcours. Les héros ne parviennent pas à donner une orientation et une cohérence à leur vie. Cette incapacité les empêche de reconnaître et d'assumer les valeurs discursives. En ce qui concerne les valeurs narratives, leur parcours est notamment déterminé par un manque de statut social. Ils sont modalisés par le /ne pas pouvoir être/ ordinaire par rapport aux normes de la société où ils se trouvent. Leur dispositif identitaire tout comme leur parcours de vie se marque par l'imperfection.

Pendant leur cours de vie, en plus de la crise des origines, les personnages font face aussi à plusieurs obstacles qui en détournent le sens et la direction. Chaque péripétie et chaque obstacle rencontré ébranle le maintien de l'identité. Ils font l'expérience de brusques ruptures qui suscitent une violente altération du soi. Au cours de cet ébranlement identitaire, leur identité est en train de se modifier sous l'influence des forces extérieures. Les déchirements intimes relevant de cette altération de soi se transforment dans le temps en disposition durable. Ainsi se construit leur identité *idem* déterminée par l'accumulation des rôles dysphoriques.

Comme nous l'avons vu dans la partie théorico-méthodologique de notre étude, l'identité repose notamment sur le principe de permanence qui permet au sujet de persister dans son être dans le temps. Ce principe de permanence porte une valeur considérable pour la persévérance dans le cours de vie dans la mesure où le sujet a une visée, un but précis pour la direction de sa vie. Cependant dans le cas de nos personnages dont le cours de vie est aléatoire, ce principe de permanence n'a pas d'impact sur leur parcours de vie. Ils ont un dispositif identitaire déficient qui les empêche de déterminer les valeurs et les objectifs dans et pour leur vie. Leur identité problématique devient une contrainte qui entrave leur persévérance dans le cours de vie. Donc, pour eux, il n'est pas question de persister dans leur être, mais au contraire il s'agit de reformuler leur construction identitaire en réparant les imperfections qui marquent leur mode d'existence.

Les personnages ne veulent pas rester identiques à eux-mêmes, continuer à être ce qu'ils sont, mais il faut noter qu'ils ne sont pas non plus en mesure de reformuler leur identité ni leur cours de vie face à l'ordre chaotique du monde. Sans prises sur l'univers qui les entoure, ils se sentent se diluer.

Il faut insister sur le fait qu'un sujet reconstruit son identité par ses choix et ses engagements qui déterminent le sens de sa vie et qui réorganisent son système de valeurs.



Cependant la problématique identitaire de nos personnages les empêche de trouver des raisons pour continuer et avoir un engagement pour la suite de leur parcours. Faute de pouvoir donner un sens à leur vie, ils ne peuvent pas se mettre en mouvement dans une direction précise, et cela continue jusqu'à la fin de leur parcours où ils expérimentent un profond changement de soi de type positif.

Les rencontres avec les Autres sont particulièrement importantes pour les personnages dans le sens où elles prennent la forme des événements déclencheurs pour que ces derniers restructurent leur dispositif identitaire. A travers ces expériences interactives, ils réaménagent leur rapport à eux-mêmes et au monde, et vers la fin de leur parcours ils possèdent finalement une capacité d'inventer d'autres contenus des possibles et d'alternatives pour innover leur mode d'existence.

Nous reviendrons ultérieurement sur cette transformation identitaire des personnages réalisée à la fin de leur parcours, mais avant, nous voudrions examiner leur construction identitaire en partant de la théorie de Jacques Fontanille qui porte sur les instances identitaires de l'actant-sujet. Pour ce faire, nous trouvons utile de rappeler brièvement la théorie du sémioticien.

En partant de la prise de position de l'instance énonçante, J. Fontanille distingue deux instances identitaires principales, le Moi et le Soi, qui se complètent réciproquement dans le discours. Le Moi de l'actant en tant que *chair* est l'instance de référence et il est soumis à l'intensité des tensions, des pressions et des déplacements. Le Soi de l'actant, pour sa part, se revêt de deux formes : Soi-idem, l'instance des saisies, est l'identité des rôles, et Soi-ipse, l'instance des visées esthétiques et éthiques, est l'identité des attitudes.

Le long des nos récits, ces trois types d'identité établissent divers rapports entre eux, parfois ils se conjuguent ensemble, parfois ils dominent les uns et les autres. Les changements des tensions entre ces instances identitaires permettent aux actants-sujets de passer d'un régime narratif à l'autre. Et ces changements de régimes nous permettent ainsi de voir la transformation interne de leur structure identitaire.

En examinant les différentes zones de valences à partir des rapports établis entre ces trois types d'identité, nous pouvons repérer les différents régimes narratifs qui mettent en évidence le devenir des actants-sujets. Il semble possible de considérer que dans le parcours syntagmatique des personnages dont une partie considérable se détermine par l'acte de l'errance, la valence de leur Moi est déterminante dans le discours romanesque. Lorsque les protagonistes subissent les événements qui bouleversent leur vie, c'est le Moi qui se trouve soumis aux tensions conflictuelles. Sous l'influence de l'intensité de ces tensions, le Moi



domine sur les récits et engendre l'inadvertance et le relâchement du côté des personnages. Lorsque ces derniers sont dans un état d'égarement, le Moi se soustrait au contrôle du Soi, qui représente la concentration et le conformisme.

Le parcours erratique des protagonistes déterminé par la dispersion et le hasard repose donc sur la domination du Moi, et cela permet de faire surgir les schémas d'émergence comprenant les rencontres et les événements inattendus. L'errance des actants-sujets se caractérise par les actes non programmés et les comportements aléatoires ; en ce sens le Moi s'oppose à la domination des tensions de Soi. Il ne s'agit ni de la visée ni de la saisie pour ces personnages.

Dans le déroulement des récits, l'errance qui repose sur un déplacement sans but se montre comme un acte répétitif. Outre les événements qui les poussent à quitter l'endroit où ils se trouvent, les personnages éprouvent un fort besoin de se déplacer d'un lieu à un autre soit pour éviter de subir les tensions saturantes des forces hostiles, soit dans l'espoir de découvrir d'autres régimes de présence. A cet égard, on pourrait considérer l'errance comme un comportement presque obsessionnel qui crée une zone où dominent ensemble les tensions du Moi et du Soi-idem sans se contrôler l'un et l'autre.

Dans les parties des récits où les personnages établissent des rapports éthiques avec les Autres, on observe un autre changement au niveau des tensions des instances identitaires. Nous pourrions considérer la conduite éthique des actants-sujets comme un comportement original et excentrique qui forme une zone où les tensions du Soi-idem et du Soi-ipse se conjuguent ensemble. Les personnages ont une visée éthique envers ceux qui se trouvent dans une situation difficile, ils s'efforcent pour les soutenir et les aider, et n'hésitent pas à se mettre en acte pour leur bien.

Bien qu'ils soient déterminés par le relâchement par rapport à leur propre vie, ils se marquent par leur responsabilité distinctive envers les autres. Cette conduite éthique qui se répète à plusieurs reprises dans les récits apparaît en même temps comme un rôle permanent. Nous pouvons observer ainsi un comportement singulier qui unit la permanence du Soi-idem et la distinction et le maintien de soi du Soi-ipse.

La fin du parcours des personnages où ils expérimentent une altération de soi de type positif se caractérise pour sa part par un autre changement tensif entre les instances identitaires. Ce changement identitaire commence à surgir avec l'attente de l'inattendu chez les personnages qui espèrent intervenir activement sur leur cours de vie et qui ouvrent en ce sens la possibilité de la nouveauté pour la suite de leur parcours. Dans cette attente qui



implique une quête de soi de type à la fois cognitif et affectif, la valence du Moi diminue et celle du Soi-ipse augmente.

Dans les parties qui relatent la réconciliation des actants-sujets avec leur passé et le monde qui les entoure, nous constatons également l'importance des tensions du Soi-ipse qui contrôle leurs comportements. A travers diverses expériences initiatiques déterminées par les pratiques cognitives et spirituelles (vision onirique dans le cas de Laudes Marie, méditation dans la forêt dans le cas de Magnus, descente dans les profondeurs de la conscience intime dans le cas de Pierre), les personnages arrivent à se détacher de leur comportement compulsif que nous avons nommé « errance » pour s'ouvrir à la nouveauté. Il s'agit d'une construction en perspective pour eux. Le Soi-ipse de la visée ouvrante l'emporte sur le Moi et le Soi-idem qui déterminent leur errance. Les personnages cessent de résister aux tensions dispersives provenant de leur passé, ou de les fuir, et ils arrivent même à les surmonter.

Comme nous l'avons vu, en raison du changement des tensions identitaires, les personnages se confrontent toujours à leur propre altérité dans leur cours de vie. Concernant la reconstruction identitaire des actants-sujets, il ne s'agit pas de transformations fonctionnelles réalisées par les programmes narratifs dans le cadre des parcours fixés à l'avance. Leur parcours ne se caractérise pas par des schémas identitaires prédéfinis. Comme ils sont perpétuellement confrontés aux événements imprévus, leur identité est en continuel devenir.

Jusqu'à la fin de leur parcours, nos personnages ont de la peine à s'adapter au rythme du changement dans leur parcours qui porte de nombreux épisodes de pure contingence. Chaque péripétie remet en question leur identité, menace sa cohérence et la direction de leur cours de vie. Les tensions provoquées par les événements perturbateurs affectent profondément les composantes de leur identité et la déconstruisent.

Vers la fin de leur parcours, les personnages donnent libre cours à leurs potentialités par le biais des rapports interactifs avec les Autres et ils arrivent à reconstituer leur cohérence interne en apprenant à tolérer les tensions dispersives relatives aux actants antagonistes. Les héros qui expérimentent de véritables transformations concernant leur devenir trouvent l'occasion de se découvrir autrement et de s'affirmer dans le monde qui les entoure.

La transformation identitaire de nos personnages est étroitement liée à la dimension modale du discours. Au cours de leur parcours de vie, la compétence modale des personnages s'affaiblit considérablement sous l'influence des tensions conflictuelles qui affectent leur dispositif pathémique. Comme nous l'avons déjà indiqué dans nos analyses précédentes, bien



que le parcours erratique se caractérise largement par leur comportement relâché, il contient aussi la quête d'un nouveau régime de présence. A cet égard, l'attente de l'inattendu des actants-sujets, qui apparaît surtout comme une quête cognitive, peut aussi être considérée comme une quête des valeurs modales qui pourraient réparer à la fois leur identité déficiente et leur cours de vie perturbé.

Dans leur parcours erratique, les expériences vécues avec les Autres permettent à nos personnages de découvrir de nouvelles motivations et capacités. Nous pourrions considérer que les récits portent en ce sens les ingrédients d'un roman d'apprentissage. Concernant la notion d'« apprentissage » dans ces types de roman, J. Fontanille indique que :

« Le terme « apprentissage » pourrait prêter à confusion, car apprendre c'est acquérir du savoir ; mais dans cette quête, l'actant ne vise pas seulement le savoir et le savoir-faire ; il découvre aussi sa vocation, ses motivations, il hiérarchise ses obligations, il mesure ses capacités ; il apprend en somme à assumer, à contrôler et à infléchir ce qu'il est »²³⁹.

Réconcilier avec le passé, construire un autre régime de présence à travers les rapports intimes avec la nature et Dieu, pardonner à ceux qui font mal, et d'autres actes encore... les personnages arrivent à effectuer ces actes libérateurs à la suite de diverses expériences vécues avec les Autres. Ces derniers les incitent à réorganiser leur présence au monde en les conduisant vers les nouvelles formes d'intentionnalité. Grâce à ces expériences, ils acquièrent les modalités /savoir-être/ et /savoir-faire/ qui leur procurent aussi le /pouvoir/ et le /vouloir/ pour qu'ils continuent à mener leur cours de vie. Par l'accumulation des modalités, ils reconstruisent progressivement leur identité.

Pour nos personnages, un véritable changement de perception s'opère par rapport à leur régime de présence au monde ; il s'agit ainsi d'une transformation identitaire complète au niveau actantiel, modal et discursif. Laudes Marie, Magnus et Pierre abandonnent finalement tout effort pour résister aux passions maléfiques de leur passé et pour se raccrocher à leur vieux soi doté d'une mauvaise image.

Ainsi ne cherchent-ils plus à atteindre une disposition idéale pour être en conformité avec le groupe de référence dans leur entourage. Ils se libèrent de leurs rôles identitaires dysphoriques tels que « victime », « faible » et « vulnérable ». Dans un état de réconciliation

²³⁹ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, op.cit., pp. 175-176.



avec eux-mêmes et avec leur passé, ils commencent à sentir et suivre le mouvement naturel du changement de la vie. Ils arrivent à être confiants en leur pouvoir intérieur soutenu par les nouvelles valeurs et fiducies qu'ils ont établies avec le monde sensible et/ou la vie elle-même.



Conclusion

Dans ce travail de recherche, nous nous sommes proposés d'étudier les trois romans de Sylvie Germain (*Chanson des mal-aimants*, *Magnus*, *L'inaperçu*) en nous servant des modèles d'analyse de la sémiotique littéraire. Dans nos analyses, en nous centrant sur les parcours identitaires des personnages de fiction, nous nous sommes efforcés de saisir le sens de l'identité dans l'univers romanesque de l'auteure. En étudiant l'énonciation romanesque de Sylvie Germain, nous avons visé à présenter la vision du monde qu'elle a proposée dans ses romans, la singularité des valeurs et des formes de vie qui y prennent forme.

En mettant en jeu la vie fictive de ses personnages, Sylvie Germain instaure dans ses romans les mondes qui sont déterminés par des agencements désordonnés et qui sont traversés par des contraintes si bien que son écriture favorise une représentation du chaos aléatoire et brutal qu'est le monde moderne et contemporain. C'est ainsi qu'elle fait ressortir les contradictions de notre époque à travers une œuvre singulière. L'auteure formule une interrogation nette sur l'identité de l'individu impliqué dans des situations qui le dépassent, dont il est pourtant l'acteur.

L'œuvre de Sylvie Germain s'inspire des événements chaotiques de l'Histoire, notamment des guerres mondiales et de la Shoah. L'auteure a une prise de conscience très profonde de la grande quantité de douleurs des gens qui subissent l'horreur des guerres, de ses champs de bataille et toute sorte de violence et d'oppression qui en relève. Elle relate l'histoire des gens qui perdent leurs vies ou qui restent seuls et confiés à la dérive ou au hasard à cause de ces tragédies.

Dans les romans de notre corpus, l'auteure situe le début des parcours des personnages principaux à l'époque de la deuxième guerre mondiale. La guerre se montre déterminante dans leur histoire personnelle. A travers les interprétations psychologiques et philosophiques que porte son regard analytique, Sylvie Germain explore la dimension humaine et morale de ses personnages dont le traumatisme de l'histoire familiale se mêle aux traumatismes de l'Histoire collective.

Dans son œuvre, l'auteure offre également une vision de l'actualité de la vie moderne dans toute sa mouvance comme en témoignent les personnages. Elle est consciente de l'ordre chaotique des choses de la vie. Ses romans sont notamment traversés par la question vertigineuse du Mal : la guerre, l'injustice, la violence, la souffrance des innocents apparaissent comme les thématiques récurrentes de son œuvre.



Sylvie Germain met en scène les personnages égarés dans un monde chaotique dont l'ordre et le sens leur échappent. Leurs modes d'existence sont déterminés par tout ce qu'il peut y avoir dans un tel monde : le désordre, l'agitation, l'agressivité et le péril, etc. Les situations dramatiques sont alors marquées par la complexité et les contraintes. Plus spécifiquement, ce qui détermine le discours romanesque de l'auteure, c'est le « chaos du mal ». A cet égard, l'écriture de l'auteure se caractérise par la figure de l'excès. Cette modalité de l'excès s'associe presque à toutes les propriétés figuratives de ses romans : il s'agit de la surabondance événementielle (les aléas), spatiale (errance), affective (saturation passionnelle). C'est pour cette raison que nous observons dans son discours romanesque le surplomb de la dimension pathémique sur les autres. Il s'agit donc d'un « monde » sémiotique tout entier, que les personnages doivent nécessairement habiter, et par conséquent à l'intérieur duquel ils doivent aménager et imposer des « formes de vie » compatibles avec ce monde, que ce soit pour s'y adapter, pour le soutenir, pour le combattre ou pour s'en protéger.

Dans notre thèse, notre défi a été d'apporter dans l'analyse des romans l'approche des formes de vie qui nous a permis d'étudier les modes d'existences des acteurs-personnages, ces derniers étant marqués par les perturbations identitaires. Nous avons cherché à étudier cette problématique identitaire en examinant le parcours pathémique, cognitif et pragmatique des personnages. En analysant diverses configurations des discours romanesques – figurative, narrative, affective, énonciative - qui déterminent ces parcours, nous avons repéré une série de problématiques de différentes natures concernant la construction identitaire des personnages.

A travers nos analyses, nous avons vu que dans les discours romanesques, la problématique de l'identité est étroitement liée à la problématique des formes de vie. Les formes de vie mettent en évidence les manières de persévérance des sujets dans le cours de vie ainsi que leur rapport aux valeurs, au temps, aux autres et au monde. En examinant les propriétés de ces formes de vie, nous avons observé un manque de constance, une imperfection dans leurs manières d'être au monde.

Nous avons distingué deux principaux types de formes de vie dans le discours des romans : le « chaos événementiel » et l'« errance » ; cette dernière englobant plusieurs autres formes de vie en elle. Ce sont en quelques sortes deux « macro-formes de vie », deux aspects complémentaires du « monde sémiotique » de ces romans, l'un caractérisant l'environnement du sujet (le chaos), l'autre la forme générale des parcours de ce sujet (l'errance). C'est à l'intérieur de ces macro-formes de vie que sont aménagées les formes de vie identitaires qui nous intéressent. Ces formes de vie ne se trouvent pas isolées, au contraire elles entrent en interaction réciproque de façon à influencer les unes les autres, toutefois chacune implique une



autre manière d'exister avec ses propres caractéristiques d'ordre temporel, topologique, passionnel, etc.

Tout au long des romans, ces formes de vie dominent tour à tour dans les parcours des personnages. A ce point, il faut souligner que les formes de vie ne sont pas nécessairement assumées avec intention et conscience par nos personnages. Certaines leur sont imposées par les circonstances du monde qui les entoure, et d'autres sont établies à leur guise.

Le « chaos événementiel » est la macro-forme de vie qui prévaut sur les discours romanesques. On peut dire qu'elle fournit une base commune à toutes les autres formes de vie. Jusqu'à la fin des romans, le devenir du parcours des personnages se montre sous le contrôle des forces dispersives du monde chaotique et aléatoire, et nous y observons les manières dont ils s'efforcent pour persévérer dans un tel monde en luttant contre plusieurs forces antagonistes (parents malfaisants, personnages cruels, les aléas de la vie, etc.). En ce sens le devenir des récits apparaît comme un processus déterminé par les confrontations polémiques, les frustrations et les conflits.

Face au monde chaotique qui a prise sur eux, les personnages éprouvent la difficulté de donner une forme cohérente à leur cours de vie. Jusqu'à la fin des romans, ils ont du mal à inventer des modes de persévérance adéquats pour déployer convenablement leur existence dans le temps et l'espace, d'où les difficultés qui interviennent dans l'agencement syntagmatique de leur parcours. Les personnages sont donc en « errance », ce que nous avons considéré comme une macro-forme de vie complexe, car elle est incompatible avec le sens de la vie sociale ordinaire et elle les empêche de participer aux autres formes de vie collectives. En outre, comme le parcours erratique s'étale sur une longue période de temps, il implique plusieurs autres formes de vie telles que « fuite », « inclusion », « conduite aléatoire », « échange affectif et conduite éthique », et « réconciliation ». Dans notre étude, en examinant ces formes de vie dont la plupart sont marquées par une intense imperfection, nous avons constaté une série de problématiques de différentes natures qui engendrent la perturbation de l'identité des personnages.

Cette perturbation identitaire commence par une problématique d'ordre fiduciaire dans le discours romanesque. Les histoires des personnages ne sont qu'une suite de crises affectives, et ces crises éclatent dès le début de leur parcours de vie. Tous subissent de dures épreuves du côté de la vie familiale, et cela provoque la perturbation des liens fiduciaires au sein de leur famille. La dynamique fondamentale des récits résulte de cette perturbation fiduciaire qui fait que la cohérence de leur identité ainsi que celle de leurs modes d'existence



sont bouleversées de façon à les condamner à persévérer dans un parcours difficile et tortueux.

La crise fiduciaire familiale affecte profondément et durablement le dispositif affectif, cognitif et modal des sujets en les mettant en présence des anti-valeurs telles qu'anonymat, honte, solitude, etc. Ces dernières déterminent les rôles identitaires des personnages de manière à les doter d'une forte altérité au sein des groupes sociaux où ils évoluent. La crise fiduciaire familiale entraîne donc une autre crise fiduciaire de type social. La perturbation du contrat fiduciaire social pousse les sujets à vivre en marge de la société tout en les affaiblissant dans leur cours de vie.

Dans notre recherche, ces deux crises fiduciaires nous ont amené à considérer l'impact de la collectivité sur l'identité. Dans l'univers romanesque de Sylvie Germain, la question de l'identité se pose considérablement comme un rapport à un collectif. Qu'il s'agisse d'une famille ou d'une communauté plus large (leur entourage, société), les personnages des romans sont en position de définir leur identité par rapport aux autres. Et cela détermine la question de l'identité comme une question portant sur leur rôle, puisque l'identité est définie dans ce cas selon la répartition des rôles à l'intérieur du collectif, aussi petit soit-il. Dans les expériences des personnages, la problématique identitaire concerne aussi ce système de rôles dans les relations avec les autres. A cause des anti-valeurs qui déterminent leur mode d'existence avec la solitude et la marginalité, ils éprouvent de la difficulté à prendre des rôles convenables dans les collectifs où ils se trouvent. Cette difficulté à assumer des rôles fait partie de leurs perturbations identitaires.

Dans les récits, les personnages apparaissent comme des actants perceptifs et sensibles dont l'identité et le cours de vie sont considérablement façonnés par l'appréciation des valeurs. Les anti-valeurs dont ils sont dotés affectent fortement les modulations de leurs états. En provoquant des effets dispersifs dans leur champ de présence, elles engendrent des perturbations identitaires à plusieurs niveaux : pathémique, cognitif, modal. Au cours de leur parcours de vie, leur champ sensible apparaît très souvent envahi et désorganisé par les tensions de ces anti-valeurs qui apparaissent comme les empreintes d'un passé problématique. Le mode d'existence des personnages est ainsi déterminé par la présence des sensations négatives et l'absence des compétences positives.

Au niveau pathémique, l'identité des sujets est dominée par des passions de type négatif telles que honte, angoisse, inquiétude. Ils se trouvent hantés par le sentiment d'incomplétude et ils souffrent d'une impuissance à prendre leur place parmi les autres. Cette



domination des passions dysphoriques sur le dispositif des personnages entrave considérablement la cohérence interne de leur identité.

Au niveau cognitif, la crise des origines et la ségrégation sociale provoquent la disparition de l'univers de référence. Il s'agit de la perturbation des systèmes de valeurs, et de l'affaiblissement de la dynamique fiduciaire. A cause des émotions et perceptions intenses et confuses, les personnages ne s'inscrivent plus dans un système de signification organisé. Le sens de la vie se trouve mis en cause. Dans cet état d'agitation, leur système cognitif s'affaiblit et ils n'apparaissent plus comme le destinataire de leurs actions.

Au niveau modal, cette perturbation affective et cognitive correspond à la déconstruction de l'identité modale des sujets. Il s'agit de la dévaluation de leurs compétences. Dans les récits, les constituants modaux de leur identité apparaissent plutôt sur un monde négatif (/ne pas pouvoir être/ ordinaire comme les autres, /ne pas pouvoir/ se débarrasser des images du passé, /ne pas pouvoir/ s'associer aux autres membres de la société/, /ne pas pouvoir et ne pas savoir/ pour continuer d'une manière confiante dans le cours de vie, etc.).

Parmi toutes les modalités orientées négativement, ce qui affecte le plus le dispositif identitaire des sujets, c'est la perturbation de la modalité « croire ». Ils ne croient pas en leur compétence pour agir d'une façon sûre de soi dans leur cours de vie. Ils sont modalisés par le /ne pas croire pouvoir faire/. Leur croyance aux autres est aussi secouée à la suite des épreuves vécues. Cette perturbation du /croire/ affecte leur intentionnalité dirigée vers le monde extérieur et leur force d'engagement dans le cours de vie. Avec toutes ces pertes modales, les motivations et les capacités des actants s'affaiblissent et ils ne peuvent pas assumer et infléchir leur identité ni la direction de leur parcours.

Egarés dans un univers étrange et hostile, les personnages ont de la peine à créer de nouveaux systèmes de valeurs et fiduciaires auxquels ils pourraient croire et pour lesquels ils se mettraient en action. Dépourvus de valeurs de persévérance, ils ne peuvent pas maintenir un schème syntagmatique cohérent dans le cours de vie. Les tensions de leurs modalités /vouloir-faire/ et /pouvoir-faire/ apparaissent trop faibles pour qu'ils persévèrent fortement dans leur parcours. Le fait que la force du lien qui relie les sujets et leur faire dans le cours de vie soit très faible renforce la domination des instances dispersives du monde chaotique. Donc cette problématique d'existence qui découle de leur dispositif modal déficient engendre aussi une problématique de la persévérance.

En effet, la problématique de la persévérance apparaît comme une autre problématique identitaire, cette fois-ci concernant la cohérence syntagmatique. Dans le monde chaotique où existent les personnages, leur cours de vie ne persiste pas normalement, il est



souvent interrompu par les aléas de la vie de type destructif, et ils ont de la difficulté à y persévérer. Ils connaissent des ruptures cumulatives depuis l'enfance. A cause des crises inattendues, ils doivent repartir plusieurs fois à zéro. Comme ils manquent de force pour réagir à ces aléas, ils se montrent trop sensibles aux difficultés de la vie. Tant qu'ils n'arrivent pas à réparer leur parcours syntagmatique, leur identité reste rompue.

Le problème du rapport aux autres et au monde se manifeste sous la forme des variations de la présence dans la dimension phénoménologique des discours romanesques. Pour les acteurs-personnages, il s'agit d'une perte de présence à soi et aux autres dans le monde sensible qui les entoure. La position des sujets dans les discours est marquée par l'incomplétude, par un défaut d'être dû aux anti-valeurs qui déterminent leurs rôles thématiques et pathémiques. Face à leur position faible, se trouve la position dominante des instances antagonistes qui font partie du monde chaotique. En examinant les actes perceptifs et sensibles des sujets concernant leur monde extérieur et leur monde intérieur, nous voyons que leur sentiment de présence est partagé entre la menace imprévisible du monde chaotique et le sentiment d'insuffisance face à lui. Il s'agit d'une perte d'adhésion à un monde qui bouleverse leur dispositif affectif, cognitif, modal, bref tout leur dispositif identitaire.

Pour qu'un cours de vie soit significatif et cohérent, il doit y avoir un enchaînement entre les différentes phases. Et pour construire cet enchaînement, le sujet a recours à deux régimes, en l'occurrence, la programmation et l'ajustement, qui lui permettent d'assurer la persistance de son action, de surmonter les obstacles, de contrôler les détournements. Mais dans le cas de nos personnages, dans un monde chaotique où le cours de vie ne se soumet pas à un contrôle intelligible, ils ne sont pas en mesure d'effectuer les régimes de programmation et d'ajustement. Les personnages subissent des événements bouleversants répétitifs qui perturbent l'enchaînement de leur trajectoire. Le manque de cohérence syntagmatique entrave donc le parcours cumulatif de la construction identitaire des sujets.

La problématique de la persévérance se traduit dans les romans par le parcours erratique des personnages. Ce dernier tient une place importante dans les discours romanesques. Le parcours de l'errance des personnages comprend plusieurs formes de vie dont certaines débouchent toujours sur la forme de vie « chaos événementiel » et d'autres permettent de la convertir.

L'errance commence par la force des événements perturbateurs qui obligent les personnages à passer d'un lieu à l'autre. Elle apparaît d'abord comme une obligation relevant des circonstances extérieures. Puis elle prend la forme d'une fuite : les personnages se déplacent pour éviter les tensions des forces antagonistes qui envahissent leur champ de



présence. Il s'agit surtout de fuir des tensions dispersives du passé angoissant ; mais lorsqu'ils tentent de les fuir, ils n'arrêtent pas de subir des événements dévastateurs. Tant de malheurs que le monde chaotique porte avec lui les frappent sans qu'ils puissent s'en défendre. Ils se laissent alors investir par le sensible et abandonnent le contrôle de leur action. Le faire en tant que résultat d'une volonté et d'une maîtrise disparaît de la scène du discours. Il s'agit d'un égarement qui se transforme de temps en temps en une sorte d'abandon consentant. Comme ils n'ont plus de prise sur leur parcours pragmatique, ils cèdent davantage la place aux hasards, aux aléas de la vie qui prennent la place de l'instance destinatrice de leur parcours. Pour nos personnages, le déplacement se manifeste donc tout d'abord comme une modalité dépendant de leur être agité et confus. C'est ainsi que le besoin de se déplacer apparaît dans nos récits comme relevant d'une logique affective et cognitive, et non d'une logique de l'action.

Le parcours des personnages se marque alors par un déséquilibre qui concerne à la fois leur dispositif identitaire et les régimes spatio-temporels caractérisant leurs formes de vie. Les formes spatiales et temporelles sont très déterminantes pour la persévérance dans le cours de vie dans le sens où elles permettent de lui donner l'orientation et la cohérence. Cependant, dans le cas de nos personnages, il s'agit d'un manque de maîtrise dans la gestion du temps et de l'espace, tout comme dans la gestion de leur activité perceptive.

Nos analyses nous permettent de voir que le discours romanesque de Sylvie Germain qui décrit les expériences des personnages dans un monde chaotique est marqué par le déséquilibre entre les deux plans du langage : le plan de l'expression correspondant au monde extérieur, le plan du contenu correspondant au monde intérieur (affectif, cognitif). On peut parler plus spécifiquement de la fonction sémiotique du monde chaotique qui détermine l'univers romanesque de l'auteure. La sémosis du monde chaotique se caractérise par la disproportion entre le poids de présence des deux plans. Les sujets, en tant que corps sentant et percevant, s'efforcent de réunir les éléments de ces deux domaines perceptifs (perception du monde extérieur et perception intérieure), mais ils n'arrivent pas à établir un équilibre entre eux à cause du déséquilibre de leurs poids de présence respectifs.

En examinant la corrélation entre deux domaines perceptifs, nous voyons que le monde extérieur se détermine par la multitude des événements chaotiques et la profusion du mal alors que le monde intérieur se caractérise par l'effondrement des valeurs et la perturbation du sens de la vie. L'univers de Sylvie Germain montre la surabondance extéroceptive face à l'inconsistance et la fragilité intéroceptive. La grande quantité et l'étendue des événements perturbateurs correspondent soit à l'intensité des passions dysphoriques, ce qui engendre le sentiment de plénitude (menaçante), soit à la perplexité et à l'affaissement intentionnel, ce qui engendre le sentiment de vacuité.



Au niveau corporel, la difficulté de la médiation proprioceptive entre deux mondes se traduit tantôt par l'agitation du sujet qui relève du sentiment de plénitude menaçante et qui provoque la fuite, tantôt par le relâchement qui relève de son sentiment de vacuité et qui le met en inclusion dans un espace qui le contrôle. Dans les romans, l'errance apparaît donc à la fois comme une expression d'une perte de sens et de repères et un moyen de fuir l'état pénible relevant du chaos de ce monde.

Comme nous l'avons déjà indiqué, les romans de Sylvie Germain sont déterminés par le chaos du mal, mais nous pouvons dire que la vision du monde de l'auteure n'est pas complètement pessimiste. Certes, elle met en scène la problématique du Mal et du désordre dans le monde, mais elle sauvegarde aussi un espace de pensée au-delà du chaos aléatoire et une espérance pour convertir ce chaos. Son discours romanesque contient une dimension éthique et mythique de façon à démontrer les systèmes de valeurs permettant de faire face aux circonstances chaotiques du monde.

En ce sens, l'énonciation romanesque de l'auteure donne aux personnages la possibilité de reconstruire leur identité et de réparer leur cours de vie. Dans les récits, la thématique de l'errance prend aussi un aspect axiologique de type positif. L'errance apparaît au début comme un parcours de perte, mais elle se transforme ensuite en un parcours de quête (« quête de salut ») et de découverte qui transforme favorablement les personnages au niveau passionnel et cognitif. Le parcours erratique leur ouvre ainsi des pistes pour construire des formes de vie alternatives qui leur permettent de faire face aux aléas chaotiques.

Tout au long des romans, le chaos du mal se pose comme un défi à l'existence des personnages, mais au fil de leur parcours erratique, l'enjeu se précise : la reprise en main de leur cours de vie. La problématique identitaire s'ouvre ainsi à une quête de reconstruction et d'affirmation de l'identité. En ce sens, nous voyons que dans les récits, la quête d'identité prévaut sur la quête de tout autre objet de valeur descriptif. Les personnages travaillent à leur propre reformulation pour continuer à persévérer malgré toutes les contradictions.

A l'intérieur du parcours erratique des personnages, émergent la question de l'aléa et les différentes manières de le rendre signifiant. Comme nous l'avons vu dans nos analyses, les aléas de la vie apparaissent comme une catégorie sémantique redondante dans les discours romanesques. Ils jouent le rôle d'un « actant contrôle » dans les récits de façon à déterminer la trajectoire des parcours des personnages. La thématique de l'aléa s'associe directement à la représentation du monde chaotique dans les récits et elle est dotée de différents aspects sémantiques et axiologiques tout comme la thématique de l'errance qui est d'ailleurs déterminée en fonction des aléas.



Nous pouvons dire que l'ordre aléatoire du monde chaotique sollicite une réponse de la part des personnages. En ce sens, l'instance d'énonciation romanesque met en évidence que quelle que soit la force de cette instance dominante (l'aléa) qui affecte le mode d'existence des personnages, il se trouve toujours une liberté de manœuvre concernant la manière de l'aborder ; et dans les récits nous observons ces différentes attitudes des personnages, leurs manières d'être et de faire en face de cette instance puissante.

Au début de leur parcours, les aléas de la vie auxquels se soumettent les personnages (guerre, crise des origines, morts des êtres chers, etc.) prennent la forme d'un destin aveugle dont dépend leur vie. Ces aléas apparaissent comme une instance qui agit à leur place et indépendamment de leur propre volonté. Ils arrivent en s'imposant aux personnages sans qu'aucune de leurs actions ne puisse rien y changer.

Ces types d'aléas sont considérablement destructifs par rapport à l'enchaînement syntagmatique de leur parcours puisqu'ils sont à chaque fois l'occasion de provoquer les accidents divers, les ruptures, les bifurcations. On pourrait les considérer comme une contre-persistance ou une persistance adverse relevant notamment du chaos du mal. Donc il ne s'agit d'abord que d'une « soumission » de la part des personnages en face d'eux.

Ces types d'aléas limitent l'intelligibilité des personnages, engendrent l'impuissance cognitive et affective chez eux et soumettent leur vie à l'ordre incohérent et imprévisible du monde. L'enchaînement de leur vie qui est faiblement motivé devient ainsi aléatoire.

Les aléas deviennent une menace de souffrance pour les personnages qui risquent de perdre leur autonomie rationnelle et consciente. Donc ils refusent d'assumer l'incohérence de ce monde chaotique et ils se déplacent pour fuir l'angoisse qu'il suscite. Mais la « fuite » ne procure qu'une libération temporaire et engendre leur aliénation. Loin de les apaiser, elle amplifie leur mal-être. Ils fuient car ils s'estiment incapables de faire face à ces types d'aléas et aux tensions qu'ils ont provoquées. Ils laissent ainsi le problème de fond inchangé.

Avec le temps, les personnages se laissent contaminer par le rythme de ce déplacement et ils font du mouvement le principe opérant de leur manière d'être au monde. L'errance, avec les hasards et aléas qu'elle comporte, se transforme en une occasion de contact avec les Autres. Les rencontres hasardeuses leur permettent de renouveler leurs modes d'existence et d'évoluer dans le cours de vie. C'est ainsi que surgit dans les récits la valorisation du mouvement, du changement et du rapport à l'Autre à travers laquelle les personnages commencent à réorganiser leur présence au monde.



Dans les récits, « l'échange affectif et la conduite éthique » apparaît comme une forme de vie importante dans le sens où elle conduit les personnages vers un nouveau système de valeurs qui porte des propriétés réparatrices par rapport à leur perturbation identitaire. Avec cette forme de vie, les personnages se donnent une capacité à transformer leur cours de vie. Les rapports avec les Autres qui s'établissent dans le cadre des valeurs éthiques et esthétiques leur permettent de reprendre courage pour faire face aux aléas de la vie de type négatif. En ce sens, l'énonciation romanesque de Sylvie Germain valorise la solidarité entre les gens pour atténuer le tourment que provoque le chaos du mal. Elle propose les valeurs éthiques pour inventer les réponses appropriées à l'ordre chaotique du monde et pour ne pas laisser prise au mal.

Le parcours erratique livré au hasard des rencontres permet ainsi aux personnages de découvrir la possibilité de rechercher une valeur dans les aléas de la vie. Ces derniers apparaissent désormais comme les possibilités pour découvrir d'autres personnages, d'autres manières de vivre et d'autres valeurs. A cet égard, dans les récits les aléas prennent un autre aspect de type favorable. Ils sont valorisés comme une source d'ouverture à la nouveauté des possibles et une occasion de se réinventer. C'est ainsi que les personnages se mettent à suivre les hasards pour atteindre une source de savoir et de connaissance.

Tout au long de leur parcours, les personnages s'efforcent de donner du sens aux choses et événements qui les entourent. Ils s'interrogent sur ce qu'ils ont vécu et sur ce qui se passe dans ce monde marqué par l'incertitude. Vers la fin de leur parcours, cette quête de sens s'ouvre sur un cheminement mystique et spirituel qui aboutit à la réconciliation avec le passé, avec le soi et le monde. En ce sens, il faut noter que Sylvie Germain interroge aussi le rapport de l'homme à Dieu dans son œuvre, et elle tient ouverte la possibilité d'un Dieu devant l'horreur du mal. Son instance d'énonciation romanesque attribue aux figures d'inspiration mi-chrétienne, mi-païenne les rôles bienfaisants face au monde qui semble sombrer dans le chaos.

Dans les récits, la spiritualité revêt trois formes en fonction des parcours des personnages : celle de Laudes Marie est purement religieuse, celle de Magnus est une spiritualité guidée par un ermite et par les forces de la nature, et celle de Pierre est une spiritualité individuelle. Quelle que ce soit leur nature, ces instances spirituelles leur procurent une force (un /savoir/ et un /pouvoir/) qui les appelle à se dépasser eux-mêmes, en ce sens elles viennent donner une signification et une direction à leur cours de vie. Particulièrement, grâce à deux régimes de l'expérience (« oubli » dans le cas de Laudes Marie et de Magnus, le « pardon » dans le cas de Pierre) qui sont fournis par ces instances spirituelles (le contact à la nature et à Dieu pour Laudes Marie et Magnus, et la remise en question de la conscience



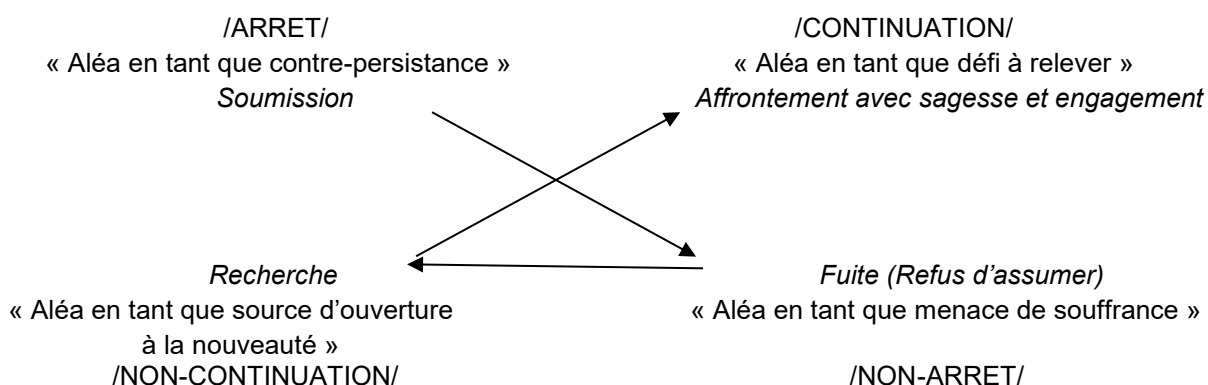
interne pour Pierre), les personnages arrivent à vaincre les tensions de leurs passions maléfiques liées à leur passé traumatisant. Et cette délivrance de l'oppression du passé procure un changement profond dans leur mode d'existence en leur permettant de réorganiser leur rapport au monde et de maîtriser les aléas de la vie.

A la fin de leur parcours, les personnages qui affirment d'autres valeurs positives à la place des anti-valeurs reprennent le contrôle de soi-même et cessent de se laisser conduire par le hasard. Ils arrivent à une capacité à évaluer dans leur vie ce qui est bon pour eux au sens moral et intentionnel dans le contexte des événements aléatoires. Ils ne se soumettent plus aux aléas, ni ne les fuient, ni ne les recherchent. Les valeurs et les capacités qu'ils ont acquises au cours de leurs expériences leur procurent les modalités nécessaires, /croire/, /pouvoir/, /savoir/ et /vouloir/, pour qu'ils persévèrent d'une manière plus sûre dans ce monde chaotique. Alors, leur dernière réponse à l'ordre aléatoire et chaotique du monde, c'est de l'assumer jusqu'au bout, en l'abordant comme un défi à relever et en l'affrontant avec sagesse et engagement.

En examinant les diverses expériences des personnages avec les aléas de la vie, leurs attitudes face à eux, nous voyons que les aléas apparaissent dans les récits avec des fonctions différentes de façon à poser une problématique de continuation dans le cadre d'un principe axiologique de base : persistance-persévérance dans le cours de vie.

Suivant leurs effets sur le parcours syntagmatique des personnages, nous nous proposons de considérer les aléas à partir de l'axiologie élémentaire : /continuation/ vs /arrêt/ dans le cours de vie. Ainsi les différentes manières qui rendent significatif l'aléa dans les discours romanesques peuvent être présentées sur le carré sémiotique comme suit :

Tableau 21 : Types de valorisation de l'aléa dans les discours romanesques



Comme il est proposé dans ce carré sémiotique, nous distinguons dans les récits quatre types de valorisation de l'aléa dont chacun affecte la persistance du cours de vie d'une façon différente dans le cadre d'une axiologie élémentaire /arrêt/ vs /continuation/. Et à chaque type d'aléa correspond une manière de persévérance différente face à lui (*soumission, fuite, recherche, affrontement*). Le carré présente sur le plan syntagmatique le passage des personnages d'une attitude à l'autre.

Les aléas considérés en tant que « contre-persistance » correspondent à la *soumission* des personnages. Ceux qui sont envisagés en tant que « menace de souffrance » s'associent à leur tentative de *fuite*. Les aléas valorisés en tant que « source d'ouverture à la nouveauté » les conduisent à une attitude de *recherche*. Et finalement, les aléas abordés en tant que « défi à relever » correspondent à l'*affrontement avec sagesse et engagement*.

Dans notre étude, nous voyons que l'identité des personnages apparaît comme une construction en devenir qui prend forme en fonction de leurs rapports aux autres et aux aléas du monde. Laudes Marie, Magnus et Pierre, qui expérimentent de véritables transformations concernant leur propre devenir tout au long de leur parcours, trouvent finalement l'occasion de se découvrir et de s'affirmer à un moment donné de leur cours de vie. Dans les récits, il s'agit d'une véritable transformation identitaire et d'une conversion axiologique.

En surmontant les forces hostiles qui entravent leur développement identitaire, les personnages se sentent davantage eux-mêmes. Ils éprouvent un sentiment de plénitude de type positif grâce aux nouvelles valeurs et fiducies qu'ils ont établies dans leur cours de vie. Ils apprennent à régler et contrôler les tensions et les passions dans leur champ de présence. Leur dispositif affectif se détermine par les passions jugées en bien. Du point de vue de leur activité perceptive, ils parviennent à établir un équilibre entre le monde extérieur et leur monde intérieur. En arrivant à gérer leur relation avec les autres et le monde, ils se réapproprient le temps et l'espace. Bref, ils réussissent à réparer leur identité ainsi que l'enchaînement des étapes de leur parcours de vie.

Par conséquent, notre étude nous permet de voir comment le discours romanesque de Sylvie Germain met en évidence la signification de l'identité et le sens de la vie avec la mise en scène de divers procès d'existence et modes de persévérance. En mettant en jeu les expériences fictives de ses personnages, dont chacun arrive à la fin à reprendre le contrôle de sa vie, l'auteure redonne l'espoir à tous les humains qui persévèrent malgré tous les obstacles et les aléas de la vie.



Références bibliographiques

Corpus

GERMAIN Sylvie, *Chanson des mal-aimants*, Paris, Gallimard, 2002.

GERMAIN Sylvie, *Magnus*, Paris, Editions Albin Michel, 2005.

GERMAIN Sylvie, *L'inaperçu*, Paris, Editions Albin Michel, 2008.

Ouvrages consultés et cités

ABLALI Driss, *La sémiotique du texte : du discontinu au continu*, Paris, Harmattan, 2003.

ABLALI Driss, DUCARD Dominique (Dir.), *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Paris, Editions Champion, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2009.

ANCET Pierre, *Phénoménologie des corps monstrueux*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006.

ARISTOTE, *Métaphysique*, livre Z 1, 1028 b3-4, Traduction J. Tricot, Paris, Vrin, 1981.

ARISTOTE, *Catégories 5*, Traduction (1936) J. Tricot, Paris, Editions Les Echos du Maquis, 2014.

AGACINSKI Sylviane, *Critique de l'égo-centrisme. L'événement de l'autre*, Paris, Editions Galilée, 1996.

BENVENISTE Emile, *Problème de linguistique générale*, deux tomes, Paris, Gallimard, 1966-1974.

BERTRAND Denis, *L'espace et le sens, Germinal d'Emile Zola*, Paris-Amsterdam, Editions Hadès-Benjamins, 1985.

BERTRAND Denis, "Le langage spatial dans la Bête humaine", *Mimesis et Semiosis. Littérature et représentation. Miscellanées offertes à Henri Mitterand*, Ph. Hamon et J.-P. Leduc-Adine, éd., Paris, Nathan, 1992, pp.187-201.

BERTRAND Denis, *Précis de Sémiotique Littéraire*, Paris, Nathan Université, 2000.

BERTRAND Denis, FONTANILLE Jacques (Dir.), *Régimes sémiotiques de la temporalité, La flèche brisée du temps*, Paris, PUF, 2006.

BERGER Peter L., LUCKMANN Thomas, *Construction sociale de la réalité*, Paris, Meridiens Klincksieck, 1986.

COURTES Joseph, *Analyse sémiotique du discours : De l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, 1991.

COURTES Joseph, *La Sémiotique du Langage*, Paris, Armand Colin, 2007.

COQUET Jean-Claude, *Le discours et son sujet*, deux tomes, Paris, Klincksieck, 1984-1985.



- COQUET Jean-Claude, *La Quête du sens. Langage en question*, Paris, PUF, 1997.
- COQUET Jean-Claude, *Phusis et Logos. Une Phénoménologie du langage*, Presses Universitaires de Vincennes, collection "La philosophie hors de soi", 2007.
- COSTANTINI Michel, DARRAULT Ivan, *Sémiotique, phénoménologie, discours. Du corps présent au sujet énonçant. Hommage à Jean-Claude Coquet*, Paris, Harmattan, 1996.
- CHOQUET Matthieu, *Le sens de l'éthique : de la solitude à l'autre par l'infini. (Emmanuel Levinas, Éthique et infini) Séminaire de philosophie politique et morale : « Formalisme moral et éthique existentielle »*, dirigé par Patrick Lang, UFR Lettres et Langages, Nantes, L2 Licence de philosophie, 2012.
- CAILLE Alain, *Don, Intérêt et Désintéressement*, Paris, La découverte/Mauss, [1994], 2005.
- CANDAU Joël, *Mémoire et Identité*, Paris, Puf, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1998.
- COLAS-BLAISE Marion, BEYAERT-GESLIN Anne, *Le sens de la métamorphose*, Limoges, Pulim, 2009.
- COUEGNAS Nicolas, HALARY Marie-Pierre, ALDAMA Juan Alonso, « Recherches socio-sémiotiques : l'actant collectif », *Nouveaux actes sémiotiques*, 2000, n° 71-72, Limoges, Pulim.
- CASTELLANA Marcello, « La peur et l'invisible, Dante Alighieri Divina Commedia, Inferno, I », *Nouveaux actes sémiotiques*, 1998, n° 57, Limoges, Pulim.
- DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2005.
- DUMORA Bernadette, AISENSEN Diana, AISENSEN Gabriela, COHEN-SCALI Valérie et POUYAUD Jacques, « Les perspectives contextuelles de l'identité », *L'orientation scolaire et professionnelle*, [En ligne] : [http:// osp.revues.org/1737](http://osp.revues.org/1737), consulté le 01/10/2016.
- DUBAR Claude, « Trajectoires sociales et formes identitaires. Clarifications conceptuelles et méthodologiques », *Sociétés contemporaines*, 1998, n°29, pp. 73-85.
- DUBAR Claude, *La crise des identités*, Paris, PUF, coll. « Le lien social », 2000.
- DE GAULEJAC Vincent, « Identité », *Vocabulaire de psychosociologie, Positions et références*, sous la direction de Jacqueline Barus-Michel, Eugène Enriquez, André Lévy, Paris, Érès, 2002, pp.174-180.
- DARRAULT-HARRIS Ivan, *Pour une psychiatrie de l'ellipse, Les Aventures du sujet en création*, Limoges, Pulim, 2010.
- DESMOULIN Sophie et al. (Dir.), *Regards croisés sur l'identité et l'altérité dans les sciences de l'homme et de la société*, Limoges, Pulim, 2011.
- EVERAERT-DESMEDT Nicole, *Sémiotique du récit*, Bruxelles, De Boeck-Wasmael, 2000.
- EUSTACHE Marie-Loup, « Mémoire et identité dans la phénoménologie d'Edmund Husserl : liens avec les conceptions des neurosciences cognitives », *Revue de neuropsychologie*, 2/2010, Volume 2, pp. 157-170.
- ERIKSON Erik, *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Ed. Flammarion, 1972.



FLOCH Jean-Marie, *Identités visuelles*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.

FONTANILLE Jacques, *Les espaces subjectifs : Introduction à la sémiotique de l'observateur*, Paris, Hachette, 1989.

FONTANILLE Jacques, « Le ralentissement et le rêve. A propos de l'Eloge de l'ombre, de Tanizaki », *Nouveaux actes sémiotiques*, 1993, n° 26-27, Limoges, Pulim.

FONTANILLE Jacques (Dir.), *Le devenir*, Limoges, Pulim, Collection Nouveaux actes sémiotiques, 1995.

FONTANILLE Jacques, «Le tournant modal en sémiotique», *Organon : Revista do Instituto de Letras da Universidade Federal do Rio Grande do Sul*, 1995, v. 23, pp.175-190.

FONTANILLE Jacques, ZILBERBERG Claude, « Valence / valeur », *Nouveaux actes sémiotiques*, 1996, n° 46-47, Limoges, Pulim.

FONTANILLE Jacques, *Sémiotique du Discours*, Limoges, PULIM, 1998.

FONTANILLE Jacques, ZILBERBERG Claude, *Tension et Signification*, Sprimont-Belgique, Mardaga, 1998.

FONTANILLE Jacques, *Sémiotique et littérature. Essais de méthode*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.

FONTANILLE Jacques, « Modes du sensible et syntaxe figurative », *Nouveaux actes sémiotiques*, 1999, n° 61-63, Limoges, Presses universitaires de Limoges.

FONTANILLE Jacques, *Soma et Séma, figures du corps*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004.

FONTANILLE Jacques, *Dictionnaire des passions littéraires*, Paris, Editions Belin, 2005.

FONTANILLE Jacques, « Sémiotique et éthique », *Actes sémiotiques*, 2007, n° 110, [En ligne] : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2445>, consulté le 09/08/2017.

FONTANILLE Jacques, *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008.

FONTANILLE Jacques, *Corps et sens*, Paris, Presses universitaires de France, 2011.

FONTANILLE Jacques, « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXIème siècle », *Actes sémiotiques*, 2015, n°118, [En ligne] : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5320>, consulté le 08/06/2017.

FONTANILLE Jacques, *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2015.

FABBRI Paolo, PERRON Paul, « Sémiotique actionnelle, cognitive et passionnelle », *Protée*, printemps 1993, vol. XXI, n° 2, pp. 7-12.

FABBRI Paolo, *Le tournant sémiotique*, Paris, Lavoisier, coll. « Formes et sens », 2008.

FRANCIS Cécilia W., *Gabrielle Roy, autobiographe, Subjectivité, passions et discours*, Québec, Canada, Les Presses de l'Université Laval, 2006.

GREIMAS Algirdas J., *Sémantique structurale*, Paris, Editions du Seuil, 1966.

GREIMAS Algirdas J., *Du sens*, Paris, Editions du Seuil, 1970.

GREIMAS Algirdas J., *Du sens II*, Paris, Editions du Seuil, 1983.

GREIMAS Algirdas J., *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac, 1987.



GREIMAS Algirdas J., FONTANILLE Jacques, *Sémiotique des passions, des états des choses aux états d'âme*, Paris, Editions du Seuil, 1991.

GREIMAS Algirdas J., COURTES Joseph, *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette supérieur, 1993.

GROUPE D'ENTREVERNES, *Analyse sémiotique des textes*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1979.

GOULET Alain, *L'univers de Sylvie Germain. Actes du Colloque de Cerisy*, Presses Universitaires de Caen, 2007.

GUTIERREZ Claudia, *La logique de la sensibilité et ses enjeux phénoménologiques chez Levinas*, Thèse de doctorat dirigée par M. Georges NAVET, Université de Paris VIII, Paris, 2007.

GÖZEL Özkan, *Varlıktan Başka, Levinas'ın Metafiziğine Giriş*, İstanbul, İthaki Yayınları / Felsefe Dizisi, 2011.

GERMAIN Sylvie, *Les Personnages*, Paris, Gallimard, coll. « L'un et l'autre », 2004.

GOFFMAN Erving, *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Paris, les Editions de Minuit, Traduit de l'anglais par Alain Kihm, [1963], 1975.

GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome 2 : Les relations en public, Paris, Minuit, 1984.

HUSSERL Edmund, *Méditations cartésiennes, 5ème Méditation*, § 50, trad. G. Peiffer et E. Levinas, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1953.

HANSEL Georges, "L'il y a, au foyer de la discorde", *Emmanuel Levinas, Philosophie, théologie, politique*, Adam Lipszyc (dir.), Varsavia, Institut Adam Mickiewicz, 2006, pp. 34-46.

HEBERT Louis, *Dispositifs pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, Limoges, PULIM, coll. "Nouveaux actes sémiotiques", 2007.

HENAUULT Anne, *Les enjeux de la sémiotique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1979.

HUME David, *Traité de la nature humaine*, I, iv, 6, trad. fr. P. Baranger et P. Saltel, Paris, Garnier-Flammarion, 1995.

HEIDEGGER Martin, *Etre et Temps*, traduction par Emmanuel Martinau, Edition numérique, 27, 1990, [En ligne] : http://t.m.p.free.fr/textes/Heidegger_etre_et_temps.pdf.

IBNELKAÏD Samira, « Pour une analyse phénoménolinguistique de l'identité en interaction numérique », *SHS Web of Conferences*, 2015, Volume 20, EDP Sciences, [En ligne] : <http://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20152001011>.

KAUFMANN Jean-Claude, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Collin, 2004.

KAUFMANN Jean-Claude, « L'identité », *Identités*, J. Aïn (Ed.), Toulouse, Eres, 2009, pp. 55-63.



KOOPMAN-THURLINGS Mariska, *Sylvie Germain, La Hantise du Mal*, Paris, Editions Harmattan, 2007.

LANDOWSKI Eric (Dir.), *Lire Greimas*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 1997.

LANDOWSKI Eric, *Présences de l'autre : essais de socio-sémiotique*, Paris, PUF, 1997.

LANDOWSKI Eric, « En deçà ou au-delà des stratégies, Présences contagieuses », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 2002, n° 83, Limoges, Pulim.

LANDOWSKI Eric, *Passions sans nom*, Paris, Presses universitaires de France, 2004.

LANDOWSKI Eric, « Les interactions risquées », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 2006, n°101-103, Limoges, PULIM.

LEVINAS Emmanuel, *De l'existence à l'existant*, Paris, J. Vrin, 1978.

LEVINAS Emmanuel, *Ethique et infini*, Paris, Fayard, France Culture, 1982.

LEVINAS Emmanuel, *Le temps et l'autre*, Paris, PUF, Quadrige, 1983.

LEVINAS Emmanuel, *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité*, Paris, Biblio Essais, Le Livre de Poche, 1990.

LEVINAS Emmanuel, *Liberté et commandement*, Paris, Biblio Essais, 1999.

LEVINAS Emmanuel, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Paris, Biblio Essais, 2004.

LOCKE John, *Identité et différence. Essai sur l'entendement humain*, Livre II, Trad. Étienne Balibar, revue par G. Brykman, Paris, Seuil, 1998.

LECOMTE Jacques, « Marquer sa différence : Entretien avec Pierre Tap », *Sciences Humaines* hors-série, décembre 1996/janvier 1997, n° 15, pp. 9-10.

LOTMAN Iuri, *La sémiosphère*, traduction Anka Ledenko, Limoges, Pulim, 1999.

LOTMAN Iuri, *L'explosion et la culture*, traduction Inna Merkoulova, Limoges, Pulim, coll. Nouveaux actes sémiotiques, 2005.

MERLEAU-PONTY Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

MERLEAU-PONTY Maurice, *La Prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969.

MERLEAU-PONTY Maurice, *Le primat de la perception et ses conséquences philosophiques*, Paris, Cynara, 1989.

MAUSS Marcel, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Texte extrait de L'année sociologique, seconde série, 1924-1925, Paris, Presses universitaires de France, 2012.

MEAD George Herbert, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF, 1963.

MUCHIELLI Alex, *L'identité*, Paris, PUF, coll. Que-sais-je, 1986.

OUELLET Pierre, *Poétique du regard : Littérature, perception, identité*, Septentrion, Limoges, Pulim, 2000.

OUELLET Pierre (Dir.), *Quel autre, L'altérité en question*, sous la direction de Pierre Ouellet et Simon Harel, VLB Editeur, Québec, 2007.



ÖZTOKAT Nedret, « L'esthésie, la présence et l'imperfection dans l'univers de Chateaubriand », *Frankofoni : Revue d'études et recherches francophones*, Ankara, 2004, no 16, pp.135-145.

ÖZTOKAT Nedret, « Enonciation littéraire et description », *Litera revue du département de langue et littérature anglaises de l'Université d'Istanbul*, 2005, no : XVII, Presses Universitaires d'Istanbul, pp. 131-144.

ÖZTOKAT Nedret, « Enonciation littéraire : considérations théoriques et observations pratiques », *Dilbilim Revue du département de langue et littérature françaises de l'Université d'Istanbul*, 2005, no XII, Presses Universitaires d'Istanbul, pp. 47-57.

ÖZTOKAT Nedret, *Yazınsal Metin Çözümlemesinde Kuramsal Yaklaşımlar*, İstanbul, Multilingual, 2005.

PANIER Louis, « Une posture éthique en deçà des valeurs », *Protée*, automne 2008, vol. 36, n°2, pp. 69-78, [En ligne] : <https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00353644/>, consulté le 06/08/2017.

PARRET Herman, « Temps vécu, temps-affect et temps musical à propos de l'éternité selon Messiaen », *Régimes sémiotiques de la temporalité, La flèche brisée du temps*, D. Bertrand, J. Fontanille (dir.), Paris, PUF, 2006, pp. 227-259.

PARRET Herman, « Présences », *Nouveaux actes sémiotiques*, 2001, n° 76-77-78, Limoges, Pulim.

PARRET Herman, *Epiphanies de la présence. Essais sémio-esthétiques*, Limoges, Pulim, 2006.

POZZATO Maria Pia, « Le monde textuel », *Nouveaux actes sémiotiques*, 1991, n°18, Limoges, Pulim.

QRIBI Abdelhak, « Socialisation et identité. L'apport de Berger et Luckmann à travers « la construction sociale de la réalité », *Bulletin de psychologie*, 2010/2, Numéro 506, pp. 133-139. [En ligne] : <https://www.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2010-2-p-133.htm>, consulté le 08/02/2017.

RICŒUR Paul, *Temps et Récits*, Paris, Editions du Seuil, 1985.

RICŒUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Editions du seuil, 1990.

RICŒUR Paul, *Éthique et morale*, Paris, Editions du Seuil, 1991.

RICŒUR Paul, *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Ed. Folio Gallimard, 1996.

REY Alain (Dir.), *Le Robert Dictionnaire historique de la langue française*, Tome 1, 1998.

SAUTEREAU Cyndie, *Éthique et herméneutique. Une réponse des herméneutiques de Paul Ricoeur et de Hans-Georg Gadamer à l'énigme d'autrui*, Thèse de doctorat en philosophie, Université Naval, Québec Canada, 2013.

SPINOZA, *Éthique*, III, 6, trad. fr. B. Pautrat, Paris, Editions du Seuil, 1988.



SPERBER Dan, *La Contagion des idées. Théorie naturaliste de la culture*, Paris, Odile Jacob, 1996.

TOUCHET Philippe, *La souffrance. Table ronde consacrée à la découverte de Levinas*, [En ligne] : <http://lyc-sevres.ac-versailles.fr/projet-eee.levinas.phps>, consulté le 18/06/2016.

TARASTI Euro, *Fondements d'une sémiotique existentielle*, Paris, Harmattan, 2009.

TREPS Marie, « Transmettre : un point de vue sémantique », *Ethnologie française*, 2000, vol. 30, n° 3, « Envers et revers de la transmission », pp. 361-367.

TOURAINÉ Alaine, « La formation du Sujet », *Penser le sujet. Autour d'Alain Touraine*, François Dubet & Michel Wievorka (dir.), Actes coll. Cerisy, Paris, Fayard, 1995, pp. 21-45.

TLFI, *Trésor de la Langue Française informatisé*, <http://www.cnrtl.fr/definition/>.

VERINE Bertrand, DETRIE Catherine, « Dialogisme et narrativité : la production de sens dans Les Fées de Charles Perrault », *Nouveaux actes sémiotiques*, 2003, n° 88, Limoges, Pulim.

ZILBERBERG Claude, *Des formes de vie aux valeurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011.



Table des tableaux

Tableau 1 : Schéma actantiel.....	23
Tableau 2 : Correspondance entre les modalités et les modes d'existence.....	32
Tableau 3 : Homologie structurelle entre les deux plans du langage.....	36
Tableau 4 : Carré sémiotique.....	38
Tableau 5 : Modèle axiologique vie /mort.....	38
Tableau 6 : Schémas narratifs de l'intersubjectivité.....	97
Tableau 7 : Différents types de rapports intersubjectifs entre les actants, les modes d'existence et de présence de leurs objets de valeur.....	99
Tableau 8 : Transformations dans les rapports des protagonistes avec leurs parents et leurs objets de valeur.....	103
Tableau 9 : Transformations dans les rôles thématiques et pathémiques des personnages	108
Tableau 10 : Anti-valeurs qui précisent l'identité des sujets.....	114
Tableau 11 : Différents modes de relation entre un groupe et son Autre.....	116
Tableau 12 : Différents types d'incomplétude des personnages.....	139
Tableau 13 : Schémas narratifs.....	174
Tableau 14 : La congruence interne de la forme de vie « Chaos événementiel »	250
Tableau 15 : La congruence interne de la forme de vie « Fuite »	250
Tableau 16 : La congruence interne de la forme de vie « Inclusion »	251
Tableau 17 : La congruence interne de la forme de vie « La conduite aléatoire : Egarement »	251
Tableau 18 : La congruence interne de la forme de vie « La conduite aléatoire : Attente de l'inattendu »	251
Tableau 19 : La congruence interne de la forme de vie « L'échange affectif et la conduite éthique »	252
Tableau 20 : La congruence interne de la forme de vie « Réconciliation-emprise »	252
Tableau 21 : Types de valorisation de l'aléa dans les discours romanesques.....	269



Table des matières

Introduction :	10
Chapitre I : Approche sémiotique	19
I.1. Dimension narrative	21
I.1.1. Le modèle actantiel	22
I.1.2. Les actants transformationnels et les actants positionnels	25
I.1.3. Le programme narratif	26
I.1.4. Les schémas narratifs canoniques	26
I.1.5. Les modalités	31
I.2. Dimension figurative	35
I.2.1. La figurativité et la sémosis	35
I.2.2. La structure élémentaire de la signification	37
I.2.3. La figurativité et l'isotopie	39
I.2.4. Le figuratif et le thématique	39
I.2.5. La signification et la perception	40
I.3. Dimension affective	43
I.4. Dimension énonciative	48
Chapitre II : Identité	53
II.1. La question de l'identité	53
II.1.1. Réflexions philosophiques sur l'identité	54
II.1.2. Regard psychologique sur la question de l'identité	59
II.1.3. Identité sous le regard sociologique	61
II.1.4. Identité comme un concept traversé par des paradoxes	65
II.2. Altérité au sein de la problématique identitaire	68
II.3. Identité en sémiotique	75
II.4. Identité sous un angle éthique sémiotisé	83
II.5. Identité sous un angle anthropologique : Le cycle du don et le lien social	88



Chapitre III : Analyse sémiotique de la problématique identitaire des personnages 92

III.1. Crise des origines : Sujets porteurs de leur destin	92
III.1.1. Lien d'attachement parent-enfant	92
III.1.2. Lien fiduciaire entre les actants	95
III.1.3. Rupture des liens fiduciaires	100
III.1.4. Sujets frustrés à la suite de la rupture fiduciaire	104
III.1.5. Sujets chargés des valeurs thématiques et pathémiques négatives au détriment des valeurs modales positives	108
III.2. Ségrégation : perturbation du contrat fiduciaire social	115
III.2.1. Les anti-valeurs en tant que facteurs de ségrégation	116
III.2.1.1. Albinisme	117
III.2.1.2. Solitude	119
III.2.1.3. Anonymat de la filiation	121
III.2.1.4. Honte	122
III.2.1.5. Manque de confiance en soi et en l'autre	123
III.2.2. Sujets vulnérables en marge de la société	125
III.3. De la problématique de l'existence à la problématique de la persévérance	128
III.3.1. Problématique du sentiment d'existence : manque d'affirmation chez les sujets	130
III.3.1.1. Plénitude des manques : Imperfection dans l'être des sujets	132
III.3.1.2. Manque de reconnaissance	135
III.3.2. Problématique de la persévérance	140
III.4. Le parcours erratique des personnages	142
III.4.1. Les formes de vie et le principe de persévérance	145
III.4.2. Les formes de vie et l'imperfection	146
III.4.3. Les régimes topologiques des formes de vie	148
III.4.4. Les régimes temporels des formes de vie	149
III.4.5. Errance comme une problématique de la persévérance	152
III.4.6. Errance comme une forme de vie complexe	154
III.4.7. Errance comme une forme de vie englobante	155
III.5. Le hasard et les aléas de la vie dans les récits	156



III.5.1. Les aléas de la vie dans le parcours des sujets	158
III.5.2. Les événements bouleversants qui marquent le début du parcours des sujets.....	159
III.5.3. La persistance des événements bouleversants au cours du parcours erratique des sujets	162
III.5.4. La présence du mal dans le monde chaotique	165
III.5.5. L'instance divine et mythique dans les récits	167
 III.6. Les formes de vie des personnages qui déterminent leur parcours erratique	 168
III.6.1. La fuite : la présence envahissante des forces antagonistes dans le champ de présence des sujets	168
III.6.2. L'inclusion : Vacuité des sujets dans une perte perpétuelle de valeurs	177
III.6.3. La conduite aléatoire	182
III.6.3.1. Egarement des sujets en l'absence de repères	182
III.6.3.2. Attente de l'inattendu à la recherche du salut	189
III.6.4. L'échange affectif et la conduite éthique	196
III.6.4.1. Les rencontres avec les Autres	198
III.6.4.2. Aspect phénoménologique des rencontres	216
III.6.5. La réconciliation et la paix : reconstitution identitaire des sujets	220
III.6.5.1. L'aspect anthropologique des rapports des sujets avec les Autres	231
 III.7. L'espace et le temps du parcours des sujets	 236
III.7.1. L'imperfection dans les formes de vie des sujets	239
III.7.1.1. Le chaos événementiel : la crise des origines - les aléas de la vie	240
III.7.1.2. Errance	242
III.7.1.2.1. Fuite	243
III.7.1.2.2. Inclusion	244
III.7.1.2.3. La conduite aléatoire	245
III.7.1.2.3.1. Egarement	245
III.7.1.2.3.2. Attente de l'inattendu	246
III.7.1.2.4. L'échange affectif et la conduite éthique	247
III.7.1.2.5. Réconciliation-emprise	248
 III.8. La déconstruction et la reconstruction de l'identité des sujets	 252



Conclusion	259
Références bibliographiques	271
Table des tableaux	278
Table des matières	279



La problématique de l'identité dans les romans de Sylvie Germain : une approche sémiotique

Ce travail vise une exploration du sens autour de l'identité dans les romans de Sylvie Germain qui est une auteure importante de la littérature française contemporaine. L'univers romanesque de l'auteure interroge l'existence humaine et incite le lecteur à se poser des questions sur la vie et l'identité. En mettant en jeu la vie fictive de ses personnages, Sylvie Germain dénonce les contraintes du monde moderne et contemporaine qui provoquent les troubles de l'identité chez les gens. Les romans de notre corpus ("Chanson des Mal-aimants", "Magnus", "L'inaperçu") sont traversés par cette problématique de l'identité qui marque tout le parcours des acteurs-personnages. Dans notre étude, nous nous proposons de mettre en évidence les différents aspects de la problématique identitaire dans une perspective sémiotique. En examinant le dispositif affectif, cognitif et modal des personnages romanesques, nous nous attardons sur leurs rôles et attitudes de façon à relever le changement et la permanence dans leur construction identitaire. Notre étude s'appuie notamment sur l'analyse des "formes de vie" qui déterminent les modes d'existence et de persévérance des personnages dans leur cours de vie marqué par l'incertitude et les obstacles. Notre analyse cherche à déterminer les perturbations qui affectent la construction identitaire des personnages. A travers l'analyse sémiotique qui nous permet d'étudier les différentes dimensions du discours romanesque - narrative, figurative, affective, énonciative-, nous nous proposons de saisir les éléments significatifs concernant la configuration de l'identité dans l'univers romanesque de Sylvie Germain.

Mots-clés : Analyse sémiotique, formes de vie, identité, discours romanesque, affectivité, perception, rôles identitaires.

The issue of identity in Sylvie Germain's novels: a semiotic approach

This work aims to explore the meaning of identity in the novels of Sylvie Germain, who is an important author of contemporary French literature. The novelistic universe of the author questions the human existence and encourages the reader to ask questions about life and identity. By putting into play the fictional life of her characters, Sylvie Germain denounces the constraints of the modern and contemporary world that cause identity disorders in people. The novels of our corpus ("The Song of False lovers", "Magnus", "Hidden Lives") are met by this issue of identity that marks the whole journey of actors-characters. In our study, we propose to highlight the different aspects of the problem of identity in a semiotic perspective. By examining the affective, cognitive and modal features of the fictional characters, we focus on their roles and attitudes in order to identify change and permanence in their identity construction. Our study is based in particular on the analysis of "life forms" which determine the modes of existence and perseverance of the characters in their course of life marked by uncertainty and obstacles. Our analysis seeks to determine the disturbances that affect the identity construction of the characters. Through the semiotic analysis that allows us to study the different dimensions of the novelistic discourse - narrative, figurative, affective, enunciative - we propose to capture the significant elements concerning the configuration of identity in Sylvie Germain's novel universe.

Keywords : semiotic analysis, life forms, identity, novelistic discourse, affectivity, perception, identity roles

